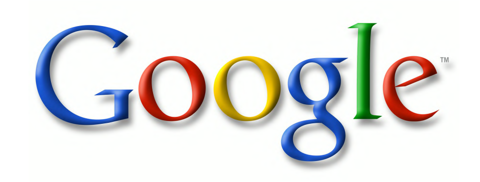
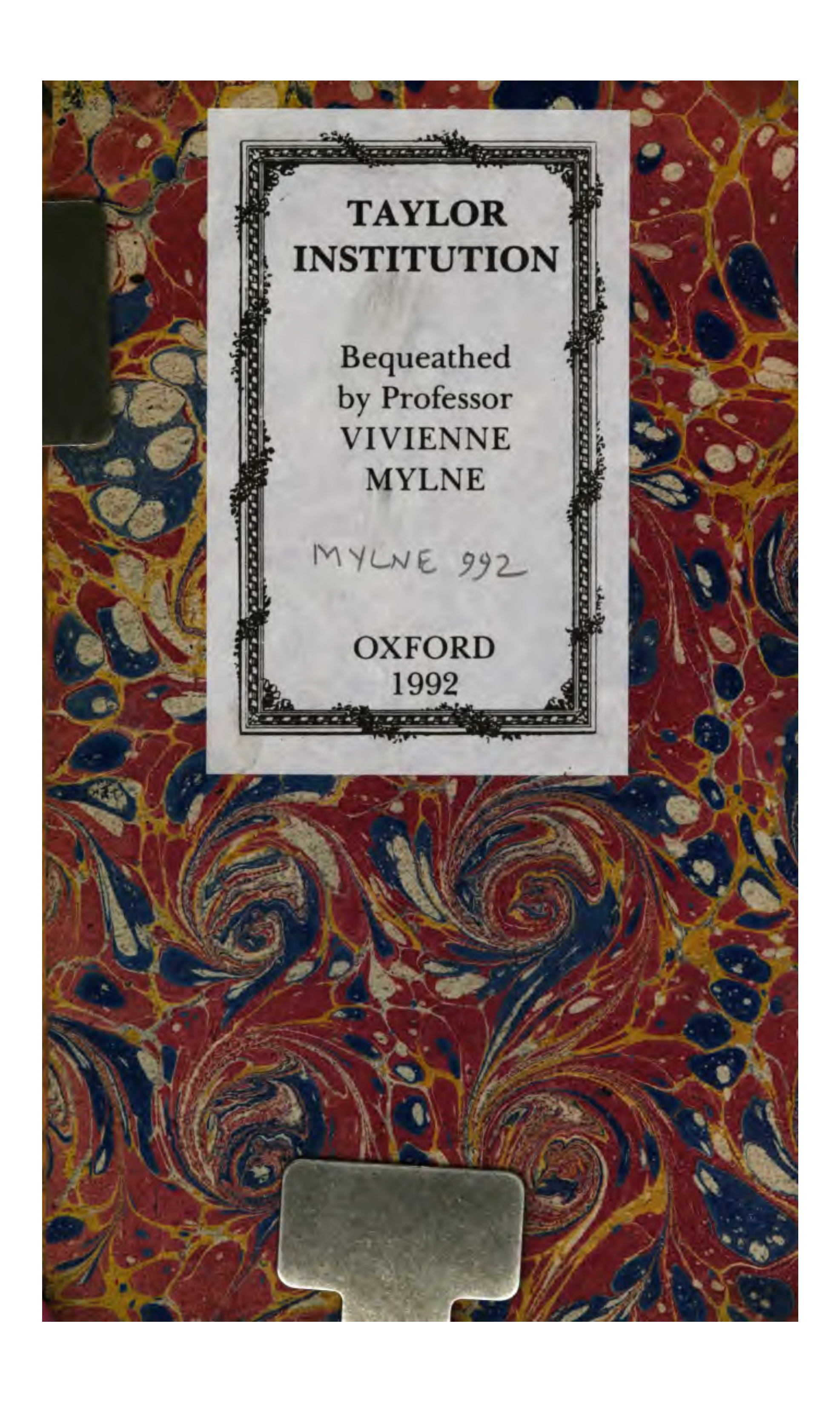





TAYLOR
INSTITUTION
Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE
MYLNE 992
OXFORD
1992



4 Vols £6

ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME VINGT-CINQUIÈME.

NOUVELLES
LETTRES
ANGLOISES,
OU
HISTOIRE
DU CHEVALIER
GRANDISSON,

AUGMENTÉE de huit Lettres qui n'ont point paru dans les Éditions précédentes.

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
& se trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.

NOUVELLES LETTRES ANGLOISES,

OU

HISTOIRE DU CHEVALIER GRANDISSON,

AUGMENTÉE de huit Lettres qui n'ont point paru dans les Éditions précédentes.

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
& se trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.



INTRODUCTION.

C'est une assez plaisante imagination du Boccalini, de prétendre que, dans un bloc de bois ou de pierre, il y a toujours une belle statue renfermée. La difficulté n'est, dit-il, que de l'en tirer; & tout l'art consiste à lever assez habilement l'enveloppe informe qui la couvre, pour ne lui rien ôter de sa perfection naturelle. Mais si cette idée n'est qu'un badinage, en sculpture, elle peut être appliquée plus sérieusement à certains ouvrages d'esprit, qui, sous une rude écorce, c'est-à-dire, avec de grands défauts dans la forme, ne laissent pas de renfermer des beautés supérieures. Les exemples n'en sont pas rares chez nos voisins, & je n'ai pas attendu les approches de la guerre pour l'observer (1). *Une main habile peut lever cette écorce, c'est-à-dire,*

(1) *Voyez* la préface & les notes de Clarisse.

établir l'ordre, retrancher les ſuperfluités; corriger les traits, & ne laiſſer voir enfin que ce qui mérite effectivement de l'admiration. Quelques-uns de nos traducteurs ont rendu ce ſervice à des livres importans; & c'eſt un des principaux objets du journal étranger.

Ce recueil de lettres hiſtoriques, n'auroit pas dû paroître en françois, ſans une réformation de cette nature. Quelques cenſeurs éclairés la jugeoient même impoſſible, & n'en eſtimant pas moins le fond de l'ouvrage, ils regrettoient une infinité d'excellentes choſes, qu'ils croyoient abſolument perdues pour nous : mais l'entrepriſe ne m'a paru que difficile, & j'ai eu le courage de la tenter.

Sans rien changer au deſſein général de l'auteur, ni même à la plus grande partie de l'exécution, j'ai donné une nouvelle face à ſon ouvrage, par le retranchement des excurſions languiſſantes, des peintures

surchargées, des conversations inutiles & des réflexions déplacées. Le principal reproche que la critique fait à Richardson, est de perdre quelquefois de vue la mesure de son sujet, & de s'oublier dans les détails (1). *J'ai fait une guerre continuelle à ce défaut de proportion, qui affoiblit l'intérêt; & s'il en reste encore des traces, je dois convenir qu'elles sont inévitables dans un récit en forme de lettres. J'ai supprimé ou réduit aux usages communs de l'Europe, ce que ceux de l'Angleterre peuvent avoir de choquant pour les autres nations. Il m'a semblé que ces restes de l'ancienne grossièreté britannique, sur lesquels il n'y a que l'habitude qui puisse encore fermer les yeux aux anglois, déshonoreroient un livre où la politesse doit aller de pair avec la noblesse & la vertu. Enfin, pour donner une juste idée de mon travail, il suffit de faire remarquer que*

(1) On va voir dans sa préface, qu'il sent le mal, & qu'il veut l'excuser.

ſept volumes, dont l'édition angloiſe eſt compoſée, & qui en feroient vingt-huit de la groſſeur des miens, ſe trouvent ici réduits à huit.

Ceux qui voudroient juger encore mieux de mes réformations, peuvent ſe procurer une traduction du même ouvrage, imprimée à Gottingue, qui repreſente l'anglois, non-ſeulement avec toutes ſes longueurs, mais littéralement rendu en françois, dans la vue d'enrichir notre langue de nouvelles expreſſions & de nouveaux tours. Ce deſſein, conçu en Allemagne, & la manière dont il eſt rempli, en font un des plus ſinguliers monumens qui ſoient jamais ſortis de la preſſe.

Si l'on me demande pourquoi j'ai pris tant de peine à réformer l'ouvrage d'autrui, lorſqu'avec moins de fatigue j'en aurois pu donner un nouveau dans le même genre, je ſatisfais à cette queſtion par deux réponſes. La première eſt qu'il m'en a paru

digne, & qu'y retrouvant le génie de l'auteur, avec la plupart des autres qualités qui lui ont fait une réputation distinguée, je n'ai pas cru mon tems mal employé à faire pour son Grandisson, ce que j'ai fait assez heureusement pour sa Clarisse.

Ma seconde réponse passera, si l'on veut, pour un caprice d'artiste, qui veut faire des essais dans un genre qu'il a long-tems exercé. Après avoir vérifié, plus d'une fois, que les grandes sources de l'intérêt sont dans le tragique, j'ai voulu tenter, si, sans remuer l'ame avec tant de force, on ne pouvoit pas l'attacher aussi sensiblement par de plus douces impressions. L'histoire du chevalier Grandisson m'a paru propre à cette expérience. Elle n'offre point d'intrigues sombres, ni d'aventures sanglantes & de catastrophes funestes. Il n'y meurt personne qu'au terme de la nature, ou par des accidens communs, dans les règles de la médecine : mais toutes les vertus y jouent le rôle qui

leur convient; & les mouvemens qu'elles excitent, ſont ceux d'une joie paiſible, cauſée ordinairement par quelque action qu'on admire. Si cet ouvrage obtient quelque ſuccès, on ne doit plus tant ſe plaindre de la corruption des principes, puiſqu'il demeurera bien prouvé que le goût de la vertu ſubſiſte encore. Ainſi c'eſt une affaire d'honneur, pour ceux à qui j'ai l'eſpérance de plaire.





PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR ANGLOIS.

L'ÉDITEUR de ces lettres croit pouvoïr ſe diſpenſer d'apprendre au public comment elles ſont tombées entre ſes mains; mais il s'applaudit de l'occaſion qu'elles lui donnent, d'achever un plan qu'il avoit formé avec complaiſance, & qu'il déſiroit de remplir beaucoup plus qu'il n'oſoit l'eſpérer.

Le premier recueil qu'il a publié ſous le titre de *Paméla*, repréſente la beauté & la ſupériorité de la vertu dans une ame ſimple & innocente, avec les récompenſes que le ciel ſe plaît ſouvent à verſer ſur la bonté, pendant le cours même de cette vie. Une jeune fille, ſans naiſſance, fait à ſes honnêtes parens le récit des épreuves auxquelles ſon honneur eſt expoſé de la part d'un maître

dont le devoir étoit de lui ſervir de protecteur ; cette peinture renferme celle du caractère d'un libertin, dans tout ce qu'il a de mépriſable. Cependant la bonne éducation que ce libertin a reçue d'une excellente mère, ſon amour pour une fille vertueuſe, & l'aimable exemple qu'elle lui donne avec une patience invincible, lorſqu'elle eſt devenue ſa femme, le rappellent enfin à la pratique de cette vertu dont il n'avoit que le goût.

Dans le ſecond recueil que l'Éditeur a publié ſous le nom de *Clariſſe*, la ſcène eſt beaucoup plus diverſifiée. Elle offre une perſonne du même ſexe que Paméla, mais née dans un plus haut rang & pour d'autres eſpérances, qui ſe trouve engagée dans une telle variété de malheurs & de chagrins, qu'elle perd la vie par une mort prématurée ; leçon terrible pour les parens qui entreprennent de forcer les inclinations d'une jeune fille dans la plus importante affaire de la vie, & pour toutes les jeunes filles qui prennent une

téméraire confiance aux plus belles promesses d'un homme sans principes. Cependant l'héroïne, soutenue par le secours de la religion, triomphe de toutes les épreuves; & son cœur, toujours excellent, purifié, exalté par chaque disgrâce, se réjouit à l'approche d'une meilleure vie. La méchanceté de son cruel destructeur paroît également noire & impuissante, jusques dans les odieux succès dont il fait gloire; mais l'excès d'une vaine présomption lui fait étouffer quelques remords dont il ne laisse pas d'être épouvanté. Il ferme les yeux à la lumière; il s'endurcit contre la conviction; & s'obstinant à rejeter toutes sortes d'avertissemens & d'instances, il périt misérablement dans le bel âge de la vie, accablé enfin de regrets, de honte & d'horreur, qu'il emporte inutilement au tombeau. On se flatte que ces lettres pourront être de quelque utilité aux jeunes gens, pour les tenir en garde contre l'abus de l'esprit, de la jeunesse, du rang, de la for-

tune, & de tous les avantages extérieurs, qui ſe changent ſouvent en malédiction pour ceux qui les poſſèdent, & dont les effets ne deviennent pas moins funeſtes à la ſociété.

D'heureuſes circonſtances ont procuré à l'éditeur une troiſième collection de lettres, qui le met en état de préſenter au public le caractère & les actions d'un homme d'honneur. On trouvera dans le chevalier *Grandiſſon*, l'exemple d'une belle ame, dont la conduite eſt uniforme dans une grande variété de ſituations difficiles, parce que toutes ſes actions partent conſtamment d'un même principe. On y verra l'ami de la religion & de la vertu, l'homme ferme, ſenſible, éclairé, agréable & cher à tout le monde, par la nobleſſe de ſes manières & la droiture de ſon cœur; heureux en lui-même, & faiſant le bonheur des autres.

Cette explication doit faire juger que, dans l'ouvrage qu'on publie, comme dans les deux qui l'ont précédé, l'unique,

& même le principal deſſein de l'éditeur, n'eſt pas d'offrir une lecture amuſante! Ses vues ſont nobles. Mais il eſpère que la variété des événemens & des caractères qui ſe trouvent néceſſairement introduits dans un ſi grand nombre de lettres, ſera également capable de plaire & d'inſtruire, d'autant plus que les principaux correſpondans ſont de jeunes gens pleins de feu, qui joignent aux agrémens de l'eſprit, toute la politeſſe d'une belle éducation.

La nature des lettres familières, dont la plupart s'écrivent dans le moment où le cœur eſt agité par des craintes & des eſpérances, ſur des événemens incertains, doit ſervir d'excuſe pour la groſſeur de cette collection. On auroit pu raſſembler plus de faits & de caractères dans un moindre eſpace; mais ſeroient-ils auſſi intéreſſans? Le récit de la jeuneſſe du principal acteur ſe trouve heureuſement renfermé dans un aſſez petit uombre de lettres. Il n'y a pas un épi-

ſode dans l'ouvrage entier; & lorſque le chevalier Grandiſſon commence à paroître ſur la ſcène, on ne trouvera plus rien qui ne tende à l'illuſtration du deſſein principal. Les premières lettres ne ſeront pas jugées plus inutiles, ſi l'on obſerve qu'elles font connoître au lecteur une partie des perſonnages, dont l'hiſtoire eſt étroitement liée avec celle du héros.



HISTOIRE



HISTOIRE

DU CHEVALIER

GRANDISSON.

LETTRE PREMIÈRE.

Miss LUCIE SELBY, *à miss* HENRIETTE BYRON.

Au château d'Ashby-Canons, 10 Janvier.

VOTRE résolution d'accompagner madame Reves à Londres, a fort alarmé vos trois amans. Soyez sûre que vous entendrez parler de deux au moins. Une fille aussi aimable que ma chère Henriette doit s'attendre qu'on lui demandera compte de ses démarches.

M. Greville, avec sa résolution ordinaire, menace de vous suivre à la ville; & là, dit-il, il observera tous les mouvemens de chaque mortel qui approchera de vous; &, pour peu qu'on lui en donne sujet, il fera connoître ses prétentions, & le danger qu'il y auroit à lui disputer votre cœur. Mais il faut lui rendre justice; quoiqu'il traite ses rivaux avec cette fierté, il parle de vous avec plus de respect & d'admiration qu'on n'en a jamais eu pour une femme. Ange & déesse sont des noms auxquels vous êtes accoutumée dans son langage, mais, quoiqu'il les accompagne de l'air badin que vous lui connoissez, je suis sûre qu'il vous admire sincèrement. M. *Fenwich*, d'un ton moins déterminé, ne laisse pas de déclarer qu'il suivra vos traces, si votre absence dure plus de quinze jours. Le doux *Orme* n'exprime ses craintes que par des soupirs, & demande au ciel que vos résolutions puissent changer. Quoique sans espérance, dit il, c'est une extrême consolation pour lui de pouvoir penser qu'il habite le même canton que vous, & de jouir quelquefois de la satisfaction de vous voir. Il s'étonne que votre grand'mère, votre tante & votre oncle puissent vivre sans vous. M. & madame Reves, ajoute-t-il, sont trop heureux de l'ascendant que nous leur avons laissé prendre sur notre famille. Enfin chacun de vos admirateurs craint de voir

augmenter les obstacles avec le nombre de ses concurrens; mais que leur importe, n'ai-je pas fait difficulté de leur dire, lorsqu'ils savent si bien que vous n'êtes portée à favoriser aucun des trois?

Si vous persistez dans le dessein de partir, & qu'il n'y ait rien de changé au tems de votre départ, j'irai vous souhaiter un heureux voyage, & beaucoup de plaisir dans la ville, mais sur-tout d'en revenir avec un cœur libre. Ma sœur, dont la santé continue de baisser, trouvera bon que je la quitte pour un devoir dont je ne veux pas être dispensée. Ne pensez point à venir ici, vous seriez trop affligée de voir cette pauvre chère fille dans l'état où elle est actuellement. Je sais combien vous êtes sensible aux infirmités de vos amis, lorsque vous n'avez pas l'espérance de les guérir; & toute votre famille, faisant dépendre son bonheur de votre contentement, il y auroit de la cruauté à vous donner quelque sujet de tristesse.

M. Greville nous quitte à ce moment. Il étoit venu nous surprendre à dîner; il n'a parlé que de vous; & ses menaces, comme je les ai nommées à lui-même, n'ont pas cessé sur votre départ pour la ville. Après le dîner, il nous a fait la lecture d'une lettre de milady Trampton, qui vous regarde presqu'uniquement. Il nous a lu aussi uelques endroits d'une copie de sa réponse, dans l'opinion, je m'imagine, que je lui propo-

ferois de me la laiſſer. C'eſt un homme fort vain, comme vous ſavez, & qui fait un cas extrême de tout ce qu'il écrit. Je lui ai demandé ſon papier. Il a paru craindre qu'il ne tombât ſous vos yeux; mais j'ai pénétré l'artifice. Cependant, s'étant fait apporter une plume & de l'encre, il a rayé deux ou trois phraſes avec tant de ſoin, comme vous le remarquerez, qu'il s'eſt flatté qu'on ne pourroit les lire; mais l'encre que je lui avois fait donner, étoit plus pâle que la ſienne, & vous verrez que toutes ces précautions n'ont pas ſuffi. Je lui ai promis de lui renvoyer ſa lettre.

J'attends de vous quelques lignes par le porteur, pour m'apprendre ſi votre réſolution ſe ſoutient. Adieu, chère Henriette; que le ciel vous protège & vous guide dans quelque lieu que votre complaiſance ou votre goût puiſſe vous porter.



LETTRE II,

(Enfermée dans la précédente).

M. GREVILLE à milady TRAMPTON.

Northampton, 6 Janvier.

VOUS me demandez, madame, un portrait fidelle de la célèbre miss Byron, qui fait l'ornement de notre province; & vous voulez savoir s'il est vrai, comme vous l'avez appris, que l'amour m'ait mis au nombre de ses admirateurs particuliers. Cette distinction, madame, est fort juste; car il n'y a personne, assurément, qui puisse la voir sans l'admirer. Votre curiosité, dites-vous, ne regarde que sa figure; & vous ajoutez que la plupart des femmes donnent plus de soin à cette espèce de beauté qu'à celle de l'ame. Peut-être conviendrai-je du moins que l'une excite plutôt leur jalousie que l'autre. Mais qui pourroit représenter miss Byron, & ne s'arrêter qu'à sa figure, lorsque tous ses traits sont vivifiés par une ame qui leur fait annoncer toutes les perfections, & qui donne de la dignité à son air, à ses regards, à ses moindres mouvemens?

Personne au monde n'a plus de passion que moi pour la beauté. Jusqu'au moment où j'ai

connu miss Byron, j'étois du nombre de ceux qui ne considèrent point d'autre avantage dans une femme. Sérieusement je regardois toutes les qualités de l'esprit, comme inutiles ou comme déplacées dans ce sexe. Vous savez, madame, quelles libertés je m'accordois là-dessus, & vous m'en avez fait souvent des reproches. Une femme sage, une femme savante me paroissoient des caractères forcés qui blessoient la nature. Je voulois que les femmes fussent tout amour, & rien de plus. Si j'y admettois un peu de prudence, c'étoit seulement ce qu'il en falloit pour distinguer l'homme sensé du sot, & cela pour mon propre intérêt. Vous me connoissez de la vanité, madame; mais, toute charmante qu'est miss Byron, je défie le plus sensuel de ne pas admirer son ame plus que sa figure. Quel triomphe pour Satan, ai-je souvent pensé, en considérant ses perfections; sur-tout à l'église, s'il pouvoit rendre un homme capable de ravaler cet ange au rang des femmes! Pardon, madame, souvenez-vous que j'ai la mauvaise habitude d'exprimer librement toutes mes folles idées.

La bonté du naturel se répand sur les traits les plus communs: quel doit être son effet sur un beau visage! Jamais femme ne fut d'un meilleur naturel que miss Byron. C'est une qualité qu'on attribue à tout votre sexe, depuis l'âge de seize

ans jusqu'à vingt, c'est-à-dire, pendant le règne des désirs & des sentimens; mais elle est remarquable dans miss Byron. On ne lui donneroit pas plus de dix-sept ans, quoiqu'elle en ait presque vingt. Sa beauté, qui ne fait que s'épanouir, durera plus long-tems que si elle avoit été plutôt dans sa fleur. Cependant un air de prudence, qui frappe dans son aspect, lui a donné, dès l'âge de douze ans, une véritable distinction, qui annonçoit ce qu'elle devoit être dans un âge plus avancé. Aussi cette beauté dominante, qui éclate sur son visage & dans toutes ses manières, est-elle accompagnée d'une dignité naturelle dans tout ce qu'elle dit & tout ce qu'elle fait, qui, malgré le mêlange d'une aimable franchise, à laquelle on reconnoît la supériorité de son ame sur celles de la plupart des autres femmes de son âge, étouffe, dans les plus hardis, toute espérance d'une familiarité trop libre. Sur ma foi, j'ignore comment elle s'y prend; mais je ne dis rien que je n'éprouve. Elle badine, elle raille avec finesse, & je ne puis lui rendre ses plaisanteries. L'amour, dit-on, relève ce qu'on adore. C'est peut-être ce qui me tient en bride.

A présent, doutez-vous, madame, de ma réponse à votre seconde question, si l'amour m'a mis au rang de ses admirateurs particuliers? J'y suis, & le diable m'emporte, si je puis m'en

défendre. Cependant je ne suis point encouragé ; & personne ne l'est ; c'est ma consolation. Fenwich en tient plus que moi, s'il est possible. Notre connoissance a commencé par une querelle à cette occasion, & vous en avez su les suites, mais à présent nous sommes amis jurés.

Chacun est convenu de tenter fortune par la patience & la persévérance, d'autant plus que l'un n'a pas plus à se louer de son bonheur que l'autre (1). « À la vérité, nous avons fait abandonner le terrein à quelques douzaines d'autres » admirateurs. Le pauvre Orme ne laisse pas de » tenir bon ; mais il nous cause peu d'inquiétude, » c'est un *larmoyeur* ; &, quoiqu'il ait une ouverture par sa sœur, qui voit souvent madame » Selby, & qui, étant fort estimée dans cette » maison, lui rend apparemment le bon office » d'entretenir miss Byron de ses sentimens, nous » ne craignons point une flamme qu'il éteindroit » par ses larmes, avant qu'elle puisse nous troubler, quand il seroit assez heureux pour la faire » naître. Vous aimez, vous autres femmes, qu'un » homme fasse le plaintif autour de vous ; mais » je n'ai point encore vu que dans la concurrence » d'un amant vif & d'un doucereux, la préférence » ait été pour le second ».

(1) Ce qui suit est un des endroits que M. Greville s'étoit efforcé de rayer.

Je dois néanmoins cette justice à miss Byron, qu'avec le secret qu'elle a de se faire respecter, sa politesse est extrême, & qu'aucun de ses amans ne peut l'accuser d'orgueil ni de cruauté. Tout ce que j'appréhende, est qu'une si parfaite égalité d'ame ne rende l'entrée de son cœur fort difficile à l'amour. Elle attendra du moins qu'il se présente quelqu'un d'aussi parfait qu'elle, & dont le caractère puisse justifier son goût. Ma crainte vient d'une conversation que j'ai eue avec madame Sherley, sa grand'mère. Cette dame, qui fait l'honneur de la vieillesse, m'a laissé entendre que les objections de sa petite-fille, contre Fenwich & contre moi, venoient de quelques discours libres qui nous échappent quelquefois, quoique la mode en soit peut-être établie dans le monde, & que la plupart des femmes n'en aient pas plus d'aversion pour ceux qui s'accordent ces libertés. Mais quelle est donc son objection contre Orme? C'est assurément un animal fort réservé.

Miss Byron n'avoit que huit ans, lorsqu'elle perdit sa mère. On prétend que c'étoit aussi une excellente femme, & qu'elle mourut du regret d'avoir perdu son mari. Elle ne lui survécut que six mois. Rare exemple! La grand'mère & la tante, que la jeune personne respecte à l'excès, déclarent qu'elles ne veulent pas se mêler de son choix. Lorsqu'on sollicite leur faveur auprès

d'elles ; elles répondent constamment qu'il faut commencer par obtenir l'approbation de leur Henriette, & que leur consentement est prêt. Elles ont autour d'elles un M. Deane, d'excellent caractère pour un homme de robe ; mais, à la vérité, une bonne succession, à laquelle il ne s'attendoit point, lui a fait quitter sa profession. Il est parrain d'Henriette, qui l'appelle son papa, & toute la maison a beaucoup de confiance à ses lumières. Je me suis adressé à lui ; mais sa réponse est la même ; sa fille Henriette doit choisir, toutes les propositions de cette nature doivent venir d'elle.

Et pourquoi désespérois-je de réussir auprès d'elle-même ? moi, Greville, qui n'ai rien de méprisable dans la figure, à qui l'on accorde du moins l'air aisé, jouissant d'un bien considérable, avec des espérances qui le sont encore plus : moi qui chante, qui danse, qui me mets d'assez bon goût, & qui ai reçu en partage une honnête portion d'assurance, ce qui me fait passer pour un joli homme aux yeux de mille autres femmes : elle, âgée de vingt ans, avec une fortune qui ne passe point douze ou quinze mille livres sterlings, car la meilleure partie du bien de son père, qui étoit beaucoup plus considérable, est passée dans une autre branche, faute d'héritiers mâles, n'attendant d'ailleurs que cinq cents livres sterlings

de rente après sa grand'mère ; &, quoique son oncle Selby soit sans enfans, & qu'il ait beaucoup d'affection pour elle, il a, de son côté, des neveux & des nièces qu'il aime aussi ; car cette Henriette est la nièce de sa femme.

Je ne désespère de rien. Si la résolution, si la persévérance ont quelque pouvoir ; & si miss Byron est une femme, elle sera madame Greville. Je l'ai dit à sa tante Selby, je l'ai dit à son oncle, je l'ai dit à sa cousine Lucie, qui est digne de toute l'amitié qu'elle a pour elle, & je n'ai pas fait difficulté de le dire vingt fois à elle-même.

Mais, pour venir à la description de sa figure..... que je mente, si je sais par où commencer ! elle est universellement charmante. Ne l'avez-vous pas entendu dire à tous ceux qui l'ont vue ? Sa taille..... Commencerai-je par sa taille ? On ne peut pas dire qu'elle soit grande ; mais elle est un peu au-dessus de la moyenne. Nous autres jeunes anglois, qui avons couru le monde, nous faisons peu d'attention aux tailles d'Angleterre, & nous leur préférons la négligence françoise. J'observe, en passant que les dames étrangères ont raison de ne pas rechercher une perfection à laquelle il leur est impossible d'atteindre. Si nous sommes raisonnables aussi, d'entrer là-dessus dans leur goût, c'est une autre question. Mais, quelque parti qu'on prenne là-dessus, il y

a tant de dignité, d'agrément dans le port, dans l'air & dans tous les mouvemens de miss Henriette Byron, que les belles tailles seront toujours en honneur dans le lieu qu'elle habitera, au jugement des étrangers, comme à celui des anglois.

Sa peau est d'une blancheur & d'une finesse admirable. Je me suis attaché quelquefois à considérer sa peau, jusqu'à m'imaginer que je voyois couler son sang avec une douce égalité au-travers de ses veines transparentes. Son front s'ouvre avec une noblesse qui semble allier sensiblement la dignité & la modestie, & qui frappe, à la seule vue, d'une sorte de respect accompagné d'un délicieux plaisir. Ne m'en demandez pas d'autre description. Chaque trait, en un mot, est à l'épreuve de la plus fine critique; & tout son visage & son cou, si admirablement placé sur deux épaules les mieux proportionnées du monde.... Que je périsse, si tout pris ensemble, je ne la crois pas la plus parfaite beauté qu'on ait jamais vue! mais une autre perfection qui lui est particulière, & qui la distingue de toutes les femmes d'Angleterre, car il faut confesser qu'elle est plus commune en France; c'est cette espèce de grâce que les François nomment *physionomie*, & q[illegible] pourroit fort bien appeler *expression*. [illegible] taille, son port, sa peau, & [illegible]

ſeroient pas auſſi parfaits qu'ils le ſont, cette ſeule grâce, cette ame qui tranſpire de toutes les parties de ſon aimable viſage, jointe à l'air aiſé & gracieux de ſes moindres mouvemens, forceroit tous les yeux de l'admirer.

Entrerai-je dans une deſcription plus détaillée? Oui, j'y veux entrer, au riſque de n'en pas ſortir aiſément. Ses joues.... je n'ai jamais vu des joues d'une ſi belle forme, relevées, comme elles ſont, d'un teint raviſſant, qui marque une parfaite ſanté; le moindre ſourire y creuſe deux foſſettes charmantes. Avec tant de raiſons d'être ſi contente d'elle-même & de tout ce qui l'environne, car elle eſt l'idole de ſa famille, je m'imagine que depuis l'enfance ſes traits n'ont jamais ſouffert d'altération; un pli, j'en ſuis sûr, ne pourroit habiter un inſtant ſur ſon viſage. Plût au ciel que j'euſſe aſſez de pouvoir ſur ſon cœur, pour troubler quelquefois cette ſérénité! ſa bouche..... Il n'y en eut jamais de ſi divine. Mais quel ſujet de s'en étonner? des lèvres ſi vermeilles, des dents ſi égales & ſi blanches, donneroient de la beauté à toute autre bouche. Son nez ajoute une nouvelle dignité à ſes autres attraits; ſon menton eſt tourné avec une grace inexprimable, & s'abaiſſe par une foſſette preſque imperceptible, ſes yeux: ah, madame, ſes yeux! bon dieu, quel éclat! cependant il eſt

doux, ſans aucun mélange de fierté. Que j'ai ſouvent mépriſé dans les poëtes, ces deſcriptions forcées des yeux de leurs héroïnes! mais en accordant quelque choſe à la licence poëtique, je leur pardonne, depuis que j'ai vu les yeux de miſs Henriette Byron. Ses cheveux ſont un ornement qui ne demande aucun ſoin; toutes les boucles ſont naturelles; l'art ne prête rien au luſtre qu'ils communiquent à toutes ſes autres beautés. J'ai parlé de ſon cou.... ici je n'oſe me fier à moi. Incomparable fille! Tout en eſt mille fois plus charmant qu'on ne peut ſe l'imaginer. Ses bras..... Vous avez quelquefois remarqué ma paſſion pour de beaux bras: en vérité, madame, les vôtres même ne l'emportent pas ſur les ſiens. Ses mains ont toute la perfection que les plus grands peintres peuvent donner à des mains. Quels doigts! ils ſont accoutumés à manier la plume, l'aiguille, le pinceau, les touches du claveſſin, & tout avec la même excellence. O madame! les femmes ont une ame, j'en ſuis à préſent très-convaincu. Me pardonnerez-vous d'en avoir douté, d'avoir penſé long-tems qu'elles pouvoient n'avoir été données à l'homme que pour des uſages paſſagers?

N'ai-je pas entendu chanter miſs Byron; ne l'ai-je pas vue danſer? mais, corps & ame elle eſt toute harmonie. S'il eſt queſtion de lecture

& de savoir acquis, quelle femme à cet âge.... Mais vous avez connu M. Sherley, son grand père; c'étoit un homme d'un savoir universel, & qui avoit acquis, dans le commerce des étrangers, autant de politesse que de lumières. Sa fille a fait ses délices depuis l'âge de sept ans, où elle étoit à son retour en Angleterre, jusqu'à quatorze, qui est à peu près le tems où elle l'a perdu; son éducation étoit l'amusement de cet habile & vertueux précepteur. C'est entre ces deux âges, disoit-il souvent, qu'il faut jeter les fondemens du mérite & de la bonté dans les personnes de ce sexe, parce que de là elles passent tout d'un coup à l'état de femmes. Il ne pensa point à lui faire apprendre les langues mortes, dans la crainte de surcharger une plante si foible; mais il prit plaisir à la perfectionner dans le François & l'Italien. Depuis la perte d'un père si respectable, qui fut suivie de celle de sa mère, elle a tiré aussi beaucoup d'avantage du commerce de sa grand'mère & de madame Selby, sa tante paternelle, deux dames d'un mérite si distingué, que leurs leçons & leur exemple pourroient suppléer aux présens de la nature, dans une jeune personne qui les auroit reçus avec moins de profusion.

Je vous l'avois dit, madame, qu'en faisant le portrait de miss Byron, il étoit bien difficile de se borner à sa figure. Mais quelle horrible crainte

vient me troubler ? Suis-je bien certain de n'avoir pas fait l'éloge de la femme d'autrui. Nous avons dans ce quartier une de ses cousines, une madame Reves de Londres, qui est une femme de bel air, & que ma mauvaise étoile n'a conduite ici, que pour emmener cette Henriette avec elle, dans un monde que je redoute beaucoup. Femmes ! femmes ! pardon, madame ; mais quel ange de vingt ans est à l'épreuve de la vanité ? Au moment que miss Byron paroîtra, l'éclat de ses charmes va se répandre ; mille nouveaux prétendans vont s'assembler autour d'elle ; & qui sait si quelque heureux petit-maître n'éblouira point une fille qui mérite une couronne ? Malheur au téméraire, quel qu'il puisse être, dont les prétentions oseront croiser les miennes avec quelque apparence de succès. En vous demandant grâce pour cette saillie, je ne puis vous dire, madame, qu'elle ne soit pas partie du cœur de votre très-humble, &c.

GREVILLE.



LETTRE III.

LETTRE III.

Miss HENRIETTE BYRON, *à miss* LUCIE SELBY.

Au château de Selby, 18 Janvier.

Je vous renvoie sous cette enveloppe, ma chère Lucie, l'étrange lettre de M. Greville; comme vous la lui avez demandée, il ne doute point que vous ne me l'ayez communiquée. Je conclus que s'il s'en informe, le meilleur parti est de lui en faire l'aveu. Mais alors il voudra savoir ce que j'en ai pensé, car il sait que je n'ai rien de caché pour vous.

Dites-lui donc si vous le jugez à propos, que je suis beaucoup plus mécontente de son impétuosité, que sensible à ses flatteries. Dites-lui qu'il est fort dur pour moi, tandis que mes plus proches parens me laissent ma liberté, qu'un homme à qui je n'ai jamais donné sujet de me refuser le respect qu'il doit à mon sexe, prenne le droit de me menacer de censurer ma conduite. Demandez-lui quels sont ses prétextes pour me suivre à Londres, ou dans tout autre lieu? Si je n'avois pas déjà quelques raisons pour me renfermer, à son égard, dans les civilités du voisinage, il m'en fourniroit aujourd'hui de très-fortes. L'amour qui

est capable de menacer, ne peut être qu'un mari tyrannique. Ne le pensez vous pas, ma chère Lucie? mais n'allez pas jusqu'à lui faire des suppositions d'amour & de mariage; les hommes de son caractère expliquent tout en leur faveur, & prennent l'ombre pour une réalité.

Une femme qui se voit si fort exaltée au dessus de ce qu'elle peut mériter, n'a-t-elle pas raison de craindre que si le flatteur devenoit son mari, elle ne tombât beaucoup dans son opinion, lorsqu'elle lui auroit donné le pouvoir de la traiter suivant ce qu'elle vaut, je dis même, en supposant qu'il soit assez aveuglé par sa passion, pour n'être pas absolument de mauvaise foi dans ses complimens? En vérité, je méprise & je redoute également les flatteurs; je les méprise pour leur fausseté, s'ils ne croient pas eux-mêmes ce qu'ils ont l'effronterie de dire, ou pour leur extravagance, s'ils peuvent se persuader tout ce qu'il disent. Je les redoute par une juste défiance de moi-même, qui me fait craindre que leurs discours ne soient capables; comme il doivent se le promettre dans la première de mes deux suppositions, de m'inspirer une vanité qui me ravaleroit fort au dessous d'eux, & qui leur donneroit sujet de se faire un triomphe de ma folie, dans le tems même que je serois le plus enflée de ma propre sagesse; en un mot, les grands complimens me révoltent tou-

jours, & me forcent de rentrer aussi-tôt en moi-même. Qui n'a pas quelque chose à redouter de son amour propre ? Je ne doute nullement que M. Greville n'ait souhaité que je visse sa lettre ; & cette idée me donne une sorte d'indignation contre moi-même. Il semble que cet homme-là ait découvert dans ma conduite quelques fautes que je ne me pardonnerois pas, si je les connoissois, & qui lui ont donné l'espérance de réussir en me traitant comme une folle.

J'espère que lui & les autres ne me suivront point à la ville, comme il paroissent m'en menacer; & s'ils le font, je ne les verrai assurément que lorsqu'il me sera impossible de les éviter : cependant leur marquer là-dessus de l'inquiétude, ou les prier de se dispenser du voyage, ce seroit me mettre dans le cas de leur avoir obligation de la complaisance qu'ils auroient pour mes volontés. Il ne me convient point de leur faire des loix dans cette occasion, puisqu'ils mettroient leur soumission à trop haut prix, où qu'ils seroient peut-être capables de se faire un mérite de leur passion pour me refuser.

Cependant je ne puis supporter de les voir obstinés à suivre ainsi tous mes pas. Ces hommes, ma chère, pour peu que nous leur donnassions de prise sur nous, exerceroient plus de tyrannie sur notre liberté que nos plus sévères parens,

& sans autre motif réel que leur propre satisfaction, au-lieu que nos parens les plus despotiques, n'ont en vue que notre bien, quoique leurs imprudentes filles ne se le persuadent pas toujours. Combien n'en voit-on pas néanmoins qui se laissent entraîner fort loin de leurs intentions, ou du moins fort loin de leur devoir, par ces prétendus amans, tandis que leur résistance est invincible à toutes les volontés de leurs parens? O ma chère! qu'il seroit à désirer pour moi d'avoir heureusement passé les huit ou dix années de ma vie dans lesquelles je vais entrer, du moins si je ne trouve pas, dans l'intervalle, un homme capable de fixer tous les sentimens de mon cœur! Puissent-elles passer aussi heureusement que les quatre dernières, qui n'étoient pas moins importantes! Se voir en état de promener sa vue du sommet d'une élévation de trente ans, être bien établi dans ses principes, n'avoir aucune folie essentielle à se reprocher; quel bonheur!...

Le départ de ma cousine Reves est fixé, l'indulgence de mes chers parens ne cesse point, & je suis toujours dans la même résolution; mais je ne partirai point sans avoir vu ma chère Nancy. Quoi! je m'engagerois dans une partie de plaisir, & j'emporterois le chagrin de penser que j'ai laissé dans les souffrances une chère malade, avec de justes raisons de croire que j'ai appréhendé de

me donner un peu de peine, tandis que je fuis fûre de pouvoir foulager du moins fon cœur, par les tendres confolations de l'amitié ? Non, ma Lucie, croyez-moi, quand je n'aurois pas affez de générofité, j'ai affez d'amour propre pour ne pas m'expofer aux tourmens d'un remords fi vif. Ainfi, comptez de voir bientôt votre,

HENRIETTE BYRON.

LETTRE IV.

Mifs BYRON, *à mifs* SELBY.

A Londres, 24 Janvier.

NOUS arrivons; il n'a rien manqué à l'agrément de notre voyage. Vous vous imaginez bien que M. Greville & M. Fenwich étoient à notre première paufe. Ils avoient eu foin de nous tenir un dîner prêt; mais ils vous rendront compte eux mêmes de toutes leurs attentions.

Ils ont renouvelé tous deux la menace de me fuivre à Londres, fi je m'y arrête plus d'un mois; c'eft porter trop loin la bonté. Vous voyez que leurs quinze jours font prolongés du double.

Monfieur Fenwich, ayant trouvé l'occafion de m'entretenir feule pendant quelques minutes, m'a conjurée de l'aimer. N. Greville m'a preffée,

avec les mêmes instances, de lui déclarer que je le hais; cette déclaration, m'a-t-il dit, est tout ce qu'il désire à présent, Il est bien étrange, a-t-il ajouté, qu'il ne puisse obtenir de moi ni de l'amour ni de la haine; c'est un singulier personnage. J'ai tourné ses plaintes en badinage, avec ma liberté ordinaire; & je lui ai répondu que si j'étois capable de haïr quelqu'un, il seroit l'homme du monde que je ferois moins scrupule d'obliger sur ce point. Il m'a fait de vifs remercimens.

Ces deux messieurs paroissoient tentés de nous accompagner plus loin; mais comme ils ne sont jamais hors de leur route, l'envie leur seroit venue d'aller jusqu'à Londres, & par degrés, nous les aurions eus sur les bras pendant tout le séjour que j'y dois faire. En remontant dans notre voiture, je les ai pressés fort sérieusement de nous quitter. Fenwich... mon ami... a dit Greville, il faut retourner sur nos pas, miss Byron prend son air grave; la gravité sur son visage, est un langage assez clair pour nous. Ils ont pris congé tous deux fort respectueusement; je les ai remerciés néanmoins de la civilité qui les avoit conduits sur notre passage, & principalement de la bonté qu'ils avoient de nous quitter. Principalement, a répété Greville: ah, mademoiselle, que vous en eût il coûté pour nous épargner cette rigueur! Viens, Fenwich, a-t il dit à l'autre, re-

tirons-nous ; joignons nos malheureuses têtes ensemble, pour vivre encore un peu du plaisir que nous venons de goûter, & puis nous prendrons le parti de nous aller pendre.

Il a fallu que notre voiture ait passé, comme vous savez, devant la porte du parc de M. Orme ; il y étoit, sur le bord même du grand chemin : je ne l'ai apperçu que de fort près, il nous a fait une révérence jusqu'à terre, avec un air de tristesse qui m'a touchée. Le pauvre M. Orme ! j'aurois souhaité de pouvoir lui dire un mot en passant ; mais les chevaux alloient si grand train ! Pourquoi marchoient-ils si vîte ? Cependant j'ai remué la main, & j'ai penché la tête hors du carosse autant que je l'ai pu, pour le saluer. O miss Byron, s'est écriée là-dessus madame Reves ! c'est M. Orme, je n'en doute plus, c'est lui qui est l'heureux mortel. J'ai répondu que si sa conjecture étoit vraie, je n'aurois pas eu l'empressement qu'elle avoit remarqué ; mais il me semble que j'aurois été charmée de pouvoir dire une fois, adieu M. Orme, car M. Orme est un fort bon homme. Mon cœur étoit encore attendri des adieux que j'avois faits à ma chère famille ; & vous savez, ma chère, que dans cet état une légère impression pénètre plus facilement.

La maison de M. & de madame Reves est convenable à leur fortune, c'est-à-dire, fort belle

& meublée dans le meilleur goût. Madame Reves, qui sait la passion que j'ai pour écrire, & qu'on attend de moi beaucoup de lettres, m'a fait préparer une provision de papier, de plumes & d'encre; elle m'a permis volontiers de prendre aussi-tôt possession de mon appartement, pour obéir à mes amis, qui m'ont ordonné, comme vous savez, de leur donner de mes nouvelles au premier moment de notre arrivée, & de vous adresser ordinairement mes lettres; mais dans un espace si court, que puis-je avoir à vous marquer? Mon appartement est d'une élégance extrême; un petit cabinet de livres fort bien choisis, en fait le plus bel ornement pour moi; à l'exception néanmoins de mes plumes & de mon encre; auxquelles je ne dois rien préférer, puisqu'elles me doivent servir à procurer quelque amusement au château de Selby, par mon petit babil, qu'on y est accoutumé à souffrir avec tant d'indulgence.

Je vous demande votre bénédiction, ma chère & respectable grand'maman; je vous demande la vôtre, ma bonne tante Selby, & la vôtre, mon cher & très-honoré oncle, à qui mon absence va peut-être ôter le plaisir que vous preniez quelquefois à tourmenter agréablement votre Henriette; mais je ne me crois pas quitte de cette petite guerre dans l'éloignement.

Vous, ma chère Lucie, continuez de m'aimer autant que je m'efforcerai de mériter votre affection, & ne me laissez point ignorer l'état de notre chère Nancy. Mon cœur saigne pour elle ; je me serois crue tout-à-fait inexcusable, si j'étois venue passer trois mois à la ville, sans lui avoir répété, de ma propre bouche, les assurances de mon amitié, & celles du vif intérêt que je prends à sa santé. Quel nouveau mérite elle tire de sa patience ! que ses souffrances me la rendent chère ! Si je tombe jamais dans l'affliction, ciel ! donnez-moi son aimable, sa vertueuse résignation à vos plus douloureuses épreuves.

Je suis, ma chère cousine, &c.

HENRIETTE BYRON.

LETTRE V.

Miss BYRON, à miss SELBY.

25 Janvier.

VOUS me réjouissez beaucoup, ma chère, par l'espérance que vos nouveaux médecins vous donnent du rétablissement de notre chère Nancy : que nos vœux puissent être bientôt exaucés !

On m'a recommandé trois choses à mon dé-

part ; la première, d'écrire souvent, très-souvent, m'a-t-on répété. Cet ordre n'étoit pas nécessaire ; mon cœur est avec vous, & les heureuses nouvelles que vous me donnez de tout ce qui m'est cher au monde, le mettent dans une délicieuse situation ; la seconde, de vous nommer les personnes avec lesquelles je suis destinée à vivre dans cette grande ville, & de vous faire la peinture de leurs caractères ; en troisième lieu, de vous apprendre, jusques dans l'origine, tous les soins, toutes les flatteries, & jusqu'aux témoignages muets de distinction ; ce sont les termes de ma tante, qui pourront être adressés à la jeune personne que vous honorez d'une si tendre amitié.

Vous souvenez-vous de la réponse que mon oncle fit au dernier de ces trois articles ? Je veux la répéter ici, pour lui faire voir que ses bons avis ne seront point oubliés.

La vanité du sexe, dit-il à l'assemblée, ne permettra point qu'il échappe rien de cette nature à notre Henriette. Les femmes, continua-t-il, se prodiguent si librement aux yeux du public, dans toutes les parties de la ville, qu'on y cherche beaucoup plus à voir de nouveaux visages, qu'à jouir du plaisir d'en voir de beaux, pour lesquels l'admiration est usée par l'habitude. Henriette porte sur ses joues, avec la fleur de la jeunesse, une

honnête ſimplicité, qui peut attirer ſur elle l'attention qu'on a pour une novice. Mais pourquoi lui remplir la tête d'idées de conquêtes & de galanteries? Les femmes, ajouta mon oncle, s'offrent dans les aſſemblées publiques, en ordre & en rang, comme dans un marché. De ce que trois ou quatre étourdis de notre canton paroiſſent avoir quelques vues ſur elle, comme des marchands qui enchériſſent l'un ſur l'autre dans une vente, vous concluez qu'à Londres elle ne mettra pas le pied hors de la porte, ſans voir groſſir le nombre de ſes courtiſans.

Mon oncle ſe défioit donc de ma tête, & ne me croyoit pas capable de ſoutenir le vol que l'indulgence de mes autres amis me faiſoit prendre. Il eſt vrai, ma chère Lucie, que notre ſexe n'a que trop de penchant à ſe croire flatté, par des apparences d'admiration de la part de l'autre; mais je me ſuis toujours efforcée de m'élever au-deſſus de ce fol orgueil par les conſidérations ſuivantes. La flatterie eſt le vice commun des hommes. Ils ne cherchent à nous élever, que pour nous faire tomber dans l'abaiſſement, & pour s'exalter eux-mêmes ſur la ruine de l'orgueil qu'ils trouvent en nous, & qu'ils ont l'art de nous inſpirer. Comme l'humilité brille avec plus d'éclat dans les autres conditions, c'eſt aux femmes les plus expoſées à la flatterie, qu'elle fait auſſi le

plus d'honneur. Celle qui s'enfle des louanges des hommes, sur les avantages personnels qu'ils paroissent lui supposer, répond à leurs vues, & semble reconnoître qu'elle doit sa principale gloire à leur admiration; & c'est se rabaisser autant qu'elle les relève. Les femmes n'ont-elles pas reçu du ciel une ame capable des plus hautes perfections? Pourquoi seroient-elles plus ardentes à cultiver celles du corps? La fleur de la jeunesse dure peu d'années : pourquoi n'aspirerions-nous pas à des biens dont la possession donneroit de la dignité à notre vieillesse? Nous serions toutes aussi sages, aussi vénérables que ma grand'maman. C'est un exemple pour nous, ma chère. Quelle femme est aussi respectée, aussi chérie, des jeunes gens & des vieux, que ma grand'maman Sherley.

Pour commencer à remplir le second de mes devoirs, il faut vous faire le portrait de quelques jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe, qui sont venues faire leur compliment à madame Reves sur son retour. Miss *Alleſtris*, fille du chevalier de ce nom, a paru la première. Je l'ai trouvée très-jolie, l'air aisé, le caractère ouvert. Je crois que je l'aimerai. Miss *Bramber* est la seconde. Elle est moins belle que miss Alleſtris, mais dans l'air & les manières, elle ne manque point d'agrémens. Un peu d'empressement à parler, c'est le seul défaut que je lui ai trouvé.

Dans son silence même, elle paroissoit chercher à dire quelque chose, quoiqu'elle eût épuisé deux ou trois sujets. Je lui reproche d'autant plus librement cette volubilité de langue, que M. & madame Reves ne l'ont pas remarquée, comme ils l'auroient fait, s'ils n'y étoient pas accoutumés. Cependant il se peut que la joie de revoir ses amis ait ouvert ses lèvres. Si je devine juste, pardon, chère miss Bramber! Miss Sally, sa cadette, est fort aimable, avec beaucoup de modestie; un peu contrainte, peut-être par la vivacité de sa sœur aînée. La différence de leur âge est de six ou sept ans; de sorte que miss Bramber paroît regarder sa sœur sur le pied de ce qu'elle étoit il y a deux ou trois ans, car miss Sally n'en a pas plus de dix-sept. Ce qui me confirme dans cette idée, c'est que la plus jeune étoit beaucoup moins réservée, lorsque sa sœur s'éloignoit un moment; & qu'à son retour, elle recommençoit à fermer sa petite bouche, qui est réellement très-jolie, sans compter que l'autre ne la nommoit jamais que mon enfant, avec l'air du droit d'aînesse, & que l'autre disoit modestement ma sœur, d'un ton qui n'étoit pas éloigné du respect.

Deux hommes assez jeunes, qui donnoient la main aux deux sœurs, étoient M. *Barnel*, neveu de milady Allestris, & M. *Sommers*. Le second est marié nouvellement. Je lui ai trouvé beaucoup

d'affectation dans les manières, & tout l'air d'un homme fort rempli de ses perfections. Après son départ, j'ai dit à madame Reves que je le croyois fort amoureux de lui-même. Elle en est convenue. Cependant cet excès d'amour propre est assez mal fondé : c'est un homme fort ordinaire, quoiqu'extrêmement recherché dans sa parure. Il paroît que sa femme étoit une veuve très-riche. Avant qu'elle l'eût rendu important à ses propres yeux, en devenant amoureuse de lui, c'étoit un jeune homme assez modeste, qui n'avoit pas découvert en lui-même plus de mérite qu'on ne lui en reconnoissoit ; & cette raison a fait pardonner à sa femme le goût qu'elle a pris pour lui. Mais, depuis son mariage, il est devenu parleur, audacieux, décisif ; il a mauvaise opinion de tout notre sexe : & ce qu'il y a de pis, il n'en a pas une meilleure de sa femme, pour la préférence qu'elle lui a donnée.

Il a marqué beaucoup d'attention pour moi, mais de manière à faire penser que je devois me croire fort honorée de l'approbation d'un si bon juge.

M. Barnel est un jeune homme qui sera toujours jeune, ou je suis trompée. Je ne l'ai pris d'abord que pour un fat. Il a commencé avec affectation par quelques traits assez judicieux, quoique des plus communs. Une heureuse mé-

moire, qui rend capable de se faire honneur de l'esprit d'autrui, est une sorte de mérite. Mais, lorsqu'il a voulu marcher seul, il lui est échappé bien des choses qui ne peuvent sortir de la bouche d'un homme sensé. Ainsi je prononce hardiment sur lui. Cependant, à juger par les seuls dehors, il peut passer pour un de nos jeunes gens du bel air. Il se met fort bien, &, s'il a quelque goût, c'est pour la parure : mais il ne l'ignore point ; car il nous a vanté plusieurs parties de la sienne, &, lorsqu'il en a trouvé l'occasion, il est toujours tombé sur le même point. Ce qui achève de le peindre pour moi, c'est qu'aussi souvent que la conversation a pris un tour sérieux, il s'est levé de sa chaise, en fredonnant un air italien, quoiqu'il s'y entende fort peu, mais il sembloit prendre plaisir au son de sa propre voix. Cet admirable homme s'est rappelé quelques magnifiques complimens, qu'il m'a fait l'honneur de m'appliquer, en paroissant s'attendre que j'en prendrois meilleure opinion de moi-même. Je ne m'étonne point que les hommes en aient une si mauvaise des femmes, s'ils nous croient capables d'entendre avec plaisir tant de sottises, hasardées sous le nom de complimens.

Nous avons eu, cet après-midi, la visite de miss Stevens, fille du colonel de ce nom. Elle se ressent du mérite de son père, qui passe pour un

homme du premier ordre. Je n'ai pas vu de physionomie plus intéressante, avec moins d'affectation. Ma cousine Reves dit qu'elle a beaucoup de lecture; mais on ne s'apperçoit point qu'elle en tire vanité. Elle étoit accompagnée de miss d'Arlington, qui est sa parente, & qui a du talent pour la poésie. A la prière de madame Reves, miss d'Arlington nous a lu deux ou trois de ses productions. Comme elle n'y a consenti qu'après quelque résistance, je ne sais s'il m'est permis d'en parler. L'une étoit sur la séparation de deux amans, si tendre & si touchante, qu'il paroît que l'agréable muse n'ignore pas les peines qu'on peut ressentir innocemment dans cette occasion. La seconde, qui étoit une description de l'aurore & du lever du soleil, rend du moins témoignage qu'elle aime à se lever matin. Je lui en ai demandé une copie, pour me confirmer dans la même habitude; mais elle me l'a refusée avec beaucoup de modestie. La troisième étoit sur la mort d'une chère fauvette, un peu trop pathétique à mon gré pour l'occasion; car si miss d'Arlington avoit le malheur de perdre le meilleur de ses amis, il me semble que dans cette pièce, qui est assez longue, le sujet est épuisé, & qu'elle seroit obligée d'en emprunter quelques images. Je conçois qu'il est difficile aux jeunes personnes, qui sont nées avec quelque génie, de régler leur imagination.

imagination. L'abondance de leurs idées les emporte souvent au-delà de leur sujet; &, pour vouloir tout dire, elles ne disent pas ce qu'il convient. Mais, à tout prendre, j'ai trouvé la pièce fort jolie.

Jeudi 26.

Nous eûmes hier à souper miladi Pen Williams (1). C'est une femme très-agréable, veuve d'un homme estimé, & proche parent de M. Reves. Son âge paroît d'environ quarante ans. Elle a pris beaucoup d'affection pour moi; &, pour commencer notre liaison, elle veut être de toutes les parties de plaisir où je me trouverai engagée. Elle observa que ceux qui connoissent bien les grandes villes se font une fête d'y accompagner les étrangers. Les nouvelles remarques, & les comparaisons qu'ils entendent, l'étonnement dont ils sont témoins, le goût qu'ils voient prendre pour ce qui mérite de l'estime ou de l'admiration, leur forme un très-agréable amusement; & les observations d'une jeune personne, telle que moi, ne lui promettoient pas moins d'utilité que de satisfaction. Je la remerciai de son compliment, par une simple révérence. Je n'oppose jamais rien aux civilités de cette nature. Ce seroit faire en-

(1) *Pen*, qui se prononce *Penne*, est un nom pour Pénélope.

tendre qu'on les croit fincères, ou même qu'on s'en croit digne, & qu'on cherche le plaifir de fe les faire répéter; &, quoi qu'en dife M. Greville, on n'eft pas toujours fecouru par cette jolie confufion, par cette rougeur d'un moment, qu'il prétend que les femmes ont comme à la main, lorfqu'elles affectent de rejeter les louanges qu'on leur donne. Miladi Pen eut la bonté de s'en tenir là, quoique les mufcles de fon agréable vifage paruffent prêts à faire leur office, pour peu que je les y euffe excités par le défaveu du mérite qu'elle m'attribuoit. Qu'en dites-vous, ma chère? Ne fuis-je pas une plaifante fille? Mais je n'en penfe pas plus mal de miladi Williams. On doit me mener à la mafcarade, au Ridotto, & dans la faifon, à Vauxhall & à Renelagh. Les bals parés, les concerts, les affemblées du jeu auront leur tour; &, pour me préparer à cette dernière forte de plaifirs, on veut me faire apprendre tous les jeux à la mode. Ma grand'maman fe feroit-elle attendue, il y a vingt ou trente ans, à vivre affez pour entendre dire qu'avec le maître de mufique & le maître à danfer, le bel ufage demande un maître de jeu, pour achever l'éducation des femmes? Miladi Pen s'offre à me fervir de guide dans toutes ces parties.

A préfent, chère Lucie, ne répéterez-vous pas la prière que vous avez déjà faite au ciel, de me

voir revenir avec un cœur ſain? & ne tremblez-vous pas que je ne devienne une jolie femme, dans le goût moderne? Pour cette dernière crainte, je répondrai lorſque vous commencerez à me ſoupçonner : ſi vous trouvez que je préfère le plus brillant de tous ces plaiſirs & l'opéra même, malgré la paſſion que j'ai pour la muſique, à une bonne pièce de notre favori *Shakeſpéar*, alors, ma Lucie, que votre cœur s'afflige pour votre Henriette; craignez alors qu'elle ne ſe ſoit laiſſée gagner à l'eſprit de légèreté; qu'elle ne ſoit priſe par les yeux & les oreilles; que ſon cœur ne ſoit infecté par le goût moderne, qu'elle n'ait conçu même une pernicieuſe paſſion pour le jeu, & que, pour ſoutenir ſes extravagances, elle ne penſe à faire le malheur de quelque honnête homme en l'épouſant.

Un mot ſur mes affaires domeſtiques. James, le ſeul laquais que j'aie amené, ſe dégoûte déjà de la ville, & veut retourner au château de Selby. Je n'aime pas à voir autour de moi un homme qui s'y déplaît. Ainſi je lui ai promis de le renvoyer; mais comme c'eſt d'ailleurs un garçon fort ſage, j'eſpère que ma tante ne le congédiera point en cette occaſion. Il s'en eſt déjà préſenté pluſieurs; & dans le principe où je ſuis, qu'un maître doit répondre du caractère de ceux qui le ſervent, je ne ſuis pas peu embarraſſée pour le

choix. Je ne pense pas comme ce grand ministre, qui, donnant quelquefois la préférence à des gens qui ne la méritoient pas, apportoit pour raison de ces excès de bonté, qu'il vouloit être l'ami de ceux à qui personne ne vouloit accorder d'amitié. C'est porter l'indulgence trop loin, & ne pas considérer que le méchant qu'on protège emporte la récompense qui est due à l'honnête homme. M. & madame Reves ont tant de bonté pour moi, & leurs domestiques sont si disposés à m'obliger, que je ne risque pas beaucoup à prendre quelques jours pour faire un bon choix.

Il est tems de finir une si longue lettre. Je me ferois soupçonner de craindre que tous mes chers parens, mes amis, mes bienfaicteurs ne soient pas assez persuadés de mon tendre attachement & de mon respect, si je commençois chaque fois à les assurer des mêmes sentimens. Supposez donc que cette assurance est toujours renfermée dans celle de la parfaite affection avec laquelle je suis & veux toujours être, ma chère Lucie, votre, &c.

HENRIETTE BYRON.

LETTRE VI.

Miss BYRON *à miss* SELBY (1).

31 Janvier.

Vous ne vous attendiez pas, ma chère, que l'occasion se présentât si-tôt d'obéir au troisième ordre que j'ai reçu de vous & de toute ma chère famille, & j'étois fort éloignée aussi de m'y attendre; cependant un jeune homme d'une naissance & d'une fortune assez considérables, a déjà commencé à me regarder avec distinction. Pour ne pas vous causer d'impatience par un prologue inutile, son nom est *Fouler*. Il jouit d'un bien fort honnête, par la mort de son père & de sa mère, avec d'amples espérances du côté d'un vieil oncle du pays de Galles, qui se nomme le chevalier Roland Meredith, & qui se trouve chargé d'une commission de la province à la cour.

Il paroît que sir Roland a fait une loi à son neveu, sous peine de sa disgrâce, de ne pas se marier sans son approbation, qu'il ne donnera jamais, dit-il, si la demoiselle n'est de très bonne

(1) On supprime ici quelques lettres inutiles.

famille, & ne joint une excellente éducation à une fortune raisonnable. Il veut une réputation sans tache, la théorie des devoirs domestiques, & le tour d'esprit qui fait que dans l'occasion une femme n'a pas honte de la pratiquer. Cependant, comme son neveu doit être riche, il déclare que la fortune est le moindre des avantages qu'il désire dans sa nièce; qu'il lui souhaiteroit seulement huit ou dix mille livres sterlings, afin qu'il ne paroisse pas que ce soit purement un mariage d'amour, comme si son neveu avoit moins consulté son jugement que ses yeux. Lorsqu'une fille, dit-il, a cette dot, c'est une preuve que les parens dont elle sort sont honnêtement établis, & qu'elle n'aura pas trop d'obligation à l'homme qu'elle épouse. Vous voyez que ce n'est pas la prudence qui manque au vieux chevalier. Mais j'oubliois une des principales conditions. Sa future nièce doit être une belle femme. On dit qu'il se fait honneur d'aimer les beaux chevaux & les beaux chiens, & qu'il fait des comparaisons polies entre les animaux plus ou moins nobles. Lui-même, comme vous jugerez par sa singularité, est un vieux garçon, qui, n'ayant jamais été marié, s'imagine qu'on fera une femme exprès pour son neveu, & qui insiste, avant que de la connoître, sur des qualités dont il ne trouvera peut-être pas une seule dans sa nièce.

M. Fouler m'a vue, pour la première fois, chez madame Reves. Je ne puis dire qu'il ait rien de désagréable dans la figure; mais il me semble qu'il n'a point l'ame que je souhaiterois dans un homme à qui je dois faire vœu d'amour & d'honneur. Je ne veux me marier que pour être une très-bonne & très-honnête femme. Ne dois-je pas jurer l'obéissance? Et m'exposerois-je à violer mon serment? Il n'y a donc point de considération qui puisse me faire prendre un homme, dont le peu d'esprit & de jugement soit capable de me faire chanceler dans l'observation de mon devoir, & qui, ne suivant peut-être que les caprices d'un esprit borné, me donneroit des ordres auxquels ma raison ne me permettroit pas d'obéir. Il est doux & honorable pour une femme de soumettre son jugement, dans les choses même indifférentes, à celui d'un homme qui a plus de sagesse & d'esprit qu'elle; mais si ces qualités manquent à son mari, elle est portée à douter du moins de quel côté est la raison, & ce doute est le premier pas vers la diminution du respect, qui entraîne à sa suite la désobéissance & la révolte.

Je remarquai tout d'un coup que M. Fouler me regardoit avec distinction. Une femme, diroit ici mon oncle, est toujours prompte à faire les découvertes de cette nature. Mais à table, où nous étions, tout le monde s'en apperçut. Il re-

vint le jour ſuivant ; & ſans faire la moindre queſtion ſur ma fortune, il s'ouvrit à madame Reves, en lui demandant ſa protection. A la vérité, il n'oublia pas ſes propres avantages; & je ne lui en fais pas un reproche, puiſque perſonne ne les lui diſpute. Mais où eſt l'homme riche, qui ne commence pas, dans ces occaſions, par l'étalage de ſon bien, tandis que celui qui ne l'eſt pas, éloigne autant qu'il peut cette fâcheuſe idée, & ſe retranche ſur l'amour, qui eſt ſon ſeul cri ?

Monſieur Reves, qui a fort bonne opinion de M. Fouler, lui répondit qu'il me croyoit le cœur libre, & que je n'avois pas d'autre dépendance que celle du reſpect, pour des parens à qui je tenois plus étroitement par ce lien que par celui de l'intérêt. Il loua mes bonnes qualités, c'eſt à dire, mon humeur & ma franchiſe naturelle, la dernière aux dépens de mon ſexe, de quoi je l'ai peu remercié, lorſqu'il m'a fait ce récit. En un mot, il l'informa de tout ce qu'il jugea néceſſaire, & de pluſieurs choſes même qui ne l'étoient pas, telles que la confiance & la bonté qui portent mes parens à ſe repoſer de mon choix ſur moi-même, mêlant à ce détail une infinité d'éloges, qui ne peuvent être excuſés que par l'excellence de ſon cœur, & par une partialité aſſez claire en faveur de ſa couſine. Cette

condeſcendance de ma famille, à ſe rapporter de tout à moi dans une affaire de cette nature, parut alarmer M. Fouler. Les occaſions & les offres, répondit-il, n'ayant pu manquer d'être extrêmement fréquentes, il craignoit que ce fût un obſtacle pour ſes eſpérances. Si vous en formez quelqu'une, repliqua M. Reves, c'eſt ſur la bonté de votre caractère qu'elle doit être fondée, beaucoup plus que ſur l'éclat de votre fortune. Il me fit la grâce d'ajouter, que ſans être capable de tirer vanité du nombre de mes amans, il étoit naturel que tant de propoſitions m'euſſent rendue plus difficile, & que la généreuſe confiance de ma famille ſembloit avoir augmenté cette diſpoſition. Enfin, lorſque je lui ai dit, a continué M. Reves, que votre fortune excédoit beaucoup ce que ſon oncle déſiroit pour lui dans une femme, & que la nature, autant que l'éducation, vous avoit donné un tour d'eſprit ſérieux; c'eſt trop, s'eſt-il écrié, c'eſt trop dans une même perſonne. A l'égard de la fortune, il ſouhaiteroit que vous n'euſſiez pas un ſou, pour vous offrir la ſienne; & votre conſentement le rendroit le plus heureux de tous les hommes.

J'ai fait des plaintes à M. Reves de l'exceſſive prévention qui paroît viſiblement dans le portrait qu'il a fait de moi. Sûrement, lui ai-je dit, vous n'avez pas promis vos bons offices à M.

Fouler; car, en ſuppoſant que je mérite une partie de vos éloges, n'auriez-vous pas dû, pour ſon propre intérêt, conſulter un peu mes diſpoſitions, avant que de me repréſenter ſous un jour ſi capable d'échauffer les ſiennes? Si nous étions dans un ſiècle où les hommes fuſſent moins aguerris contre l'amour, vous l'expoſeriez à des peines fort vives; & moi qui ne me ſens pas diſpoſée au moindre retour pour ſes ſentimens, vous me mettriez dans le cas de lui devoir de la pitié, lorſque je ne pourrois lui rien accorder de plus. M. Rèves m'a répondu que le langage qu'il avoit tenu à M. Fouler, il le tiendroit à l'univers entier; qu'au reſte, il ne plaindroit pas trop un amant pour lequel je commencerois à ſentir de la pitié, parce qu'elle prépare le cœur à l'amour, & que lui-même en avoit fait l'expérience avec ſa femme, dont il avoit été follement amoureux; enfin, qu'il ne pouvoit me diſſimuler que M. Fouler étoit ſon ami.

Ainſi, ma chère, ce M. Fouler paroît aſſez perſuadé qu'il a trouvé une femme qui lui convient; mais je doute que votre Henriette ait rencontré l'homme dont elle juge à propos de faire ſon mari.

LETTRE VII.

Miſs BYRON, *à miſs* SELBY.

2 Février.

SIR Roland vint lui-même hier au matin, rendre ſa première viſite à M. Reves; mais avant que de s'expliquer ſur les motifs qui l'amenoient, il demanda la permiſſion de me voir. Je ne le connoiſſois point encore. Nous étions à déjeûner. Miſs Alleſtris, miſs Bramber & miſs Dolyngs, qui eſt une jeune perſonne de mérite, étoient avec nous. M. Reves introduiſit le vieux chevalier gallois avec les civilités ordinaires, mais ſans lui faire connoître laquelle de nous étoit miſs Byron. Auſſi ne dit-il pas un mot en s'aſſeyant; mais nous ayant regardée tour à tour & fixant les yeux ſur miſs Alleſtris, il pouſſa M. Reves par le coude. M. Reves gardoit le ſilence. Sir Roland, qui a la vue courte, continua de la promener, en ſe ridant le front, ſur miſs Bramber & ſur miſs Dolyngs; & lorſqu'elle fut tombée ſur moi, il dit quelques mots à l'oreille de M. Reves. On lui ſervit du thé, qu'il reçut avec un air d'impatience & d'incertitude. Enfin, prenant M. Reves par un des boutons de ſon habit, il lui

dit qu'il avoit à l'entretenir un moment. Ils sortirent ensemble ; non, je ne me trompe point, commença vivement le chevalier, sans quitter le bouton qu'il tenoit. Ecoutez-moi, M. Reves ; j'aime mon neveu comme moi-même. Je ne vis que pour lui. Il a toujours été respectueux pour son oncle. Si c'est miss Byron qui est assise à droite de madame Reves, avec une contenance angélique, les yeux brillans, de bonne humeur, & le visage aussi fleuri que le printems, l'affaire est faite. Je donne mon consentement. Quoique je n'aie pas encore entendu sortir un mot de sa bouche, je suis sûr qu'elle est toute esprit. Mon neveu n'en aura point d'autre. Les trois jeunes personnes qui sont avec elle, paroissent très-agréables ; mais si c'est pour celle dont je parle que mon neveu a pris de l'inclination, il n'en aura point d'autre. Qu'elle va briller parmi nos dames de Caermarhen ! & cependant le pays de Caermarhen en a de charmantes. Dites, M. Reves, me suis-je trompé sur la flamme de mon neveu ? La flamme, n'est-ce pas ainsi que cela s'appelle à Londres ?

M. Reves lui répondit qu'il ne se trompoit pas, & que c'étoit miss Byron. Ensuite avec la partialité qu'il a toujours pour moi, il ne consulta que son cœur pour commencer mon éloge. Grâce au ciel, grâce au ciel, s'écria le vieux

chevalier. Rentrons, retournons près d'elle, je veux dire quelque chose qui l'engage à parler. Qu'elle ne craigne point, je ne dirai rien qui puisse lui causer de l'embarras. Si sa voix répond à tout le reste, je m'attends que ce sera toute harmonie. Le son de sa voix, entendez-vous, M. Reves? me fait juger du cœur, de l'ame & du caractère de ce sexe. C'est une découverte que je ne dois qu'à moi-même. Rentrons, rentrons, je vous en supplie.

Ils s'étoit si peu éloigné de la porte, que nous avions entendu assez distinctement ce prélude. Ils reprirent leurs chaises, après quelques excuses que sir Roland crut nous devoir, pour avoir pris M. Reves à l'écart. Ici, ma chère, ne comptez pas que je puisse me rappeler une des plus singulières conversations qui furent jamais. Les questions du vieux gentilhomme, les bons mots de son ami, les fines plaisanteries de sa province, les expressions de sa tendresse pour son neveu & de son admiration pour moi, nous formèrent une scène à laquelle je ne puis rien comparer. Il voulut savoir si mes affections n'étoient pas engagées, & je lui répondis naturellement qu'elles ne l'étoient pas. Il jugea que mon âge ne devoit pas passer seize ans, & j'eus beaucoup de peine à lui persuader que j'approchois de vingt; alors il se reprocha de n'avoir pas remarqué qu'avec tant

de bonnes qualités, je ne pouvois avoir moins de vingt ans : mais lorsqu'à l'occasion de son neveu, j'eus ajouté que mon dessein étoit de ne me marier qu'à vingt-quatre, ce fut une autre profusion de raisonnemens, pour établir que j'avois raison, & pour me prouver néanmoins que je ne l'avois pas. Entre ses preuves, le bien de son neveu ne fut pas oublié. Nous apprîmes, par des calculs fort précis, que M. Fouler jouit actuellement de deux mille livres sterlings de rente, & que l'intention de son oncle est d'y en joindre autant pour son mariage, en lui assurant par contrat le reste de sa succession. Sir Roland, ma chère, a pris autant de passion pour moi que son neveu. Il me trouve plus adorable que toutes les autres femmes ensemble. Cependant, comme il se rend justice sur son âge & qu'il aime son neveu plus que lui-même, il fera violence aux sentimens qu'il a conçus pour moi ; il se contentera du bonheur d'être mon oncle. Le déjeûner étant fini, & madame Reves nous ayant proposé de repasser dans son appartement, nous le laissâmes avec M. Reves, auquel il ouvrit entièrement son cœur avec de fortes instances pour l'engager dans les intérêts de son neveu. Ensuite, il auroit souhaité d'obtenir de moi ce qu'il nomme une audience particulière ; mais nos trois jeunes amies ayant pris congé de nous, & madame

Reves étant passée à sa toilette, j'employai le même prétexte pour m'excuser. Il demanda du moins la permission de revenir le jour suivant. M. Reves lui déclara que nous avions divers engagemens jusqu'au lundi. Enfin le bon chevalier se réduisit à l'espérance de me revoir lundi matin, & renouvela toutes ses instances à M. Reves.

Ainsi, ma chère, vous avez un long récit de tout ce qui regarde mon nouvel adorateur, puisque les hommes prennent ce titre jusqu'à ce qu'ils soient devenus nos maîtres. C'est aujourd'hui vendredi. Nous sommes invités à dîner chez miladi Williams. Si le jour me fournit quelque chose d'amusant pour ma première lettre, je ne laisserai rien échapper qui vous puisse plaire.

LETTRE VIII.

Miss BYRON, *à miss* SELBY.

Vendredi au soir.

Nous n'avons pas manqué d'amusemens, ma chère, & je vous assure même que j'en ai trouvé plus que je n'en souhaitois. Faites fonds, par conséquent, sur une longue lettre.

Myladi Pen nous a reçus avec une extrême

politeſſe. Elle avoit déjà compagnie ; elle m'a préſentée avec des éloges flatteurs. Vous rendrai-je compte de l'impreſſion que ſes convives ont faite ſur moi, & de ce que j'ai obſervé dans le cours de la fête ? Miſs *Ancillon* eſt la première qui ſe préſente à ma plume. Elle m'a paru fort jolie, mais fière, affectée & remplie d'elle-même. La ſeconde eſt miſs *Olemer*, à laquelle j'ai trouvé, ſous une phyſionomie commune, un jugement admirable, enrichi de beaucoup de lecture ; &, quoiqu'elle n'ait aucun avantage à tirer du dehors, j'ai remarqué que, dans l'opinion de tout le monde, la culture de ſon eſprit lui faiſoit obtenir la préférence ſur miſs Ancillon. Une troiſième, qui ſe nomme miſs Barnevelt, m'a paru joindre aux traits d'un viſage d'homme, une ame fort bien aſſortie ; car elle a le regard dur, l'air libre & hardi, le ton fier, ſur-tout lorſqu'on eſt d'une autre opinion qu'elle ; &, dans toutes les occaſions, elle affecte un mépris pour ſon ſexe, qui fait admirer qu'elle daigne porter une coîffe.

Les hommes étoient M. *Walden* & M. *Simple* ; le premier, nouvellement ſorti d'Oxford, fort bien partagé du côté de la naiſſance & de la fortune, mais difficile, entêté de ſes opinions, & mépriſant tous ceux qui n'ont pas reçu leur éducation dans une univerſité. M. Simple eſt un homme fort doux, que ce caractère, joint peut-

être à son nom, expose un peu à la raillerie de ses connoissances, quoiqu'injustement, à mon avis, puisqu'il ne s'est donné ni l'un ni l'autre, & que non-seulement il n'est capable d'offenser personne; mais que l'enjouement continuel de son humeur devroit lui attirer plus d'indulgence, sanscompter qu'il possède une qualité qui manque le plus souvent à ceux qui se croient un jugement supérieur, celle de se connoître lui-même; car il est humble, modeste, & toujours prêt à reconnoître de la supériorité dans les autres. M. Simple possède une très grosse terre, qui est une bonne compensation pour ses défauts. On ajoute qu'il sait fort bien la ménager, & que personne n'entend mieux ses intérêts. Ce talent le met en état d'obliger ceux qui prennent droit des avantages qu'il s'attribuent sur lui, pour le tourner en ridicule dans son absence; & l'on assure qu'il ne se fait pas presser pour rendre service: mais c'est toujours avec tant d'attention pour ses sûretés, que sur cet article il n'a jamais donné sujet de rire à ses dépens.

On croit que les amis de la belle Ancillon n'auroient pas d'éloignement pour la marier avec lui. Et moi si j'étois sa sœur, je lui souhaiterois assez de prudence pour se donner à la sage Olemer, qui trouveroit dans son bon esprit le motif & le pouvoir de dédommager un mari de ce qu'elle

ne lui apporteroit pas du côté de la fortune. Pour miss Barnevelt, il semble que personne ne pense à lui chercher un mari. Ceux qui badinent sur son compte la traitent moins de fille que de jeune drôle, qui pensera peut-être quelque jour à se pourvoir d'une femme. Une des raisons qu'elle donne elle-même, pour se consoler d'être femme, c'est qu'elle ne peut-être mariée à une personne de son sexe. L'étrange créature! Mais voyez, ma chère, ce que les femmes gagnent à sortir de leur caractère. Telles que les chauve-souris de la fable, elles passent pour des êtres d'une espèce ambiguë, qui n'est avouée par aucun des deux sexes, & qui fait la raillerie de l'un & de l'autre.

C'étoit toute la compagnie que miladi Williams attendoit avec nous. Mais à peine les premiers complimens étoient finis, que miladi, ayant été priée de sortir, est revenue accompagnée d'un homme de fort bonne mine, qu'elle nous a présenté sous le nom du chevalier Hargrave Pollexfen. Tandis qu'il saluoit l'assemblée, avec beaucoup de grâces, elle a pris un moment pour me dire à l'oreille que c'étoit un baronnet des plus riches d'Angleterre, par l'héritage qu'il a fait depuis peu du bien d'une grand'mère & de deux oncles, qui l'étoient extraordinairement. Lorsqu'il m'a été présenté sous son nom, & moi à lui sous le mien, il m'a

fait un compliment très-civil sur ma réputation, & sur le bonheur qu'il avoit de paroître devant moi. Il avoit fort entendu parler, a-t-il ajouté, du mérite qu'on m'attribue; mais il ne s'attendoit point à trouver les éloges si fort au-dessous de la vérité. Miss Ancillon s'est rengorgée, a fait jouer son éventail, & m'a paru piquée de n'avoir pas reçu les premières marques de son attention. J'ai cru démêler un peu de mépris dans les airs qu'elle s'est donnés. Miss Olemer a souri d'un air de satisfaction, comme si la bonté de son naturel lui eût fait partager un compliment qui regardoit une personne du sexe dont elle fait l'ornement par les qualités de son cœur. Miss Barnevelt a protesté qu'à la première vue elle m'avoit regardée de l'œil d'un amant, & me prenant librement la main, qu'elle a serrée dans les siennes; vous êtes charmante, m'a-t-elle dit, d'un ton qu'elle prendroit avec une petite innocente de province, & s'attendant peut-être à me voir rougir d'embarras & de confusion.

Le baronnet, faisant ses excuses à miladi, lui a confessé qu'il n'avoit eu la hardiesse d'entrer sans invitation, que pour satisfaire l'empressement qu'il avoit d'admirer miss Byron. On lui a répondu que toute la compagnie m'étoit doublement obligée. L'homme d'Oxfort a laissé entrevoir qu'il se croyoit éclipsé par sir Hargrave; &,

pour prendre le dessus, il nous a cité quelques passages de ces auteurs latins, dont il s'est efforcé de nous faire sentir la beauté par les règles de la grammaire. Ensuite, s'étant levé sur la pointe des pieds, comme pour regarder de haut en bas le baronnet, il a mis la main au côté & tout d'un coup il est allé passer devant lui, en jetant un œil de mépris sur sa parure. M. Simple a souri, comme si tout ce qui se passoit autour de lui l'avoit fort amusé. Une fois, à la verité il a voulu essayer de parler: sa bouche s'est ouverte, pour donner passage à ses paroles, ce qui paroît lui arriver quelquefois, avant que ses mots soient tout-à-fait prêts. Mais il s'est assis, content de l'effort. Au fond, ceux qui ne se rendent point méprisables par des affectations, doivent être supportés. Pauvres & riches, sages & insensés, nous sommes tous anneaux de la même chaîne. Il faut me dire, ma chère, si dans mes descriptions, je ne mérite pas moi-même le reproche que je fais à ceux qui méprisent les autres, pour des défauts qui ne sont pas volontaires.

Celle que je vais commencer pourra vous paroître intéressante, si je vous avertis qu'il est question d'un nouvel adorateur. Et lequel donc, des trois hommes que j'ai nommés? Vous devinez le baronnet, j'en suis sûre. Oui, ma chère, c'est lui; mais songez que mon esquisse sera composée de

ce que j'ai appris de lui dans la suite, aussi-bien que de mes propres observations.

Le chevalier Hargrave Pollexfen est un homme bien fait, assez haut, d'une figure agréable, âgé de vingt-huit ou trente ans. Il a le teint un peu trop blanc pour un homme, & tirant un peu sur le pâle; les yeux d'une hardiesse remarquable, gros, ouverts, approchant assez de ceux qu'on nomme vulgairement des yeux de bœuf, & dans les airs qu'il se donne, il paroit affecter un regard libertin, qu'il prend peut-être pour une recommandation auprès des femmes. Miss Ancillon, l'entendant louer par miladi Williams, pendant qu'il avoit le dos tourné, a dit qu'il avoit les plus beaux yeux qu'elle eût jamais vus dans un homme, des yeux mâles, pleins d'expression. Il s'énonce facilement; mais cette volubilité paroît plutôt tenir de ce qu'il ne doute de rien, que d'un fond extraordinaire de bonnes idées. Cependant il passe pour homme d'esprit, & s'il pouvoit gagner sur lui de penser un peu plus & de parler moins, il auroit peut-être plus de droit à l'estime dont il paroît se croire un peu trop sûr. Comme il n'hésite jamais, & qu'il excite à rire en riant le premier de ce qu'il va dire ou de ce qu'il a dit, il s'est fait une réputation d'homme infiniment agréable, parmi ceux qui aiment à noyer la réflexion dans la gaieté.

Il paroît que sir Hargrave a voyagé ; mais doit avoir emporté avec lui un étrange nombr de folies & beaucoup d'affectation, s'il en a laissé une partie dans ses courses. Il est porté sur-tout à juger désavantageusement d'une femme, lorsqu'il est parvenu à lui arracher quelques marques de goût pour ses plaisanteries. Vous saurez bientôt comment je suis informée de ce trait, & de quelques autres qui ne valent pas mieux.

Le goût présent de la nation étant pour la parure, il n'est pas surprenant qu'un homme, tel que sir Hargrave, cherche à s'y distinguer. Que peut-on faire de trop pour sa figure, quand on la préfère aux qualités de l'ame ? Cependant les soins qu'il y apporte réussiroient mieux, à mon avis, s'ils étoient moins apparens. Son inquiétude est extrême, pour tenir tous ses ajustemens dans l'ordre. Il n'oublie pas de rendre ses devoirs à chaque trumeau; mais il le fait avec une sorte de circonspection, comme s'il vouloit déguiser une vanité trop visible, pour que personne puisse s'y tromper. S'il se voit observé, il se retire d'un air à demi-négligé ; mais un peu mécontent néanmoins, en feignant d'avoir découvert dans sa personne, quelque chose qui lui déplaît. Cette plainte ne manque guères de lui attirer un compliment, auquel il fait juger qu'il est très-sensible par l'air affecté avec lequel il s'en défend.

Oh! monsieur, oh! madame, vous me faites grâce.

Tel est le chevalier Pollexfen. Il a pris place auprès de la provinciale; & donnant carrière à sa galanterie, il s'est répandu en si beaux discours, qu'il ne m'a pas laissé un instant pour lui faire connoître qu'on n'est pas d'une sottise absolue dans ma province. Il a soutenu que j'étois une parfaite beauté. Il m'a supposée d'une extrême jeunesse. Tous éloges assez fades, en vérité, tandis que par les airs qu'il se donne, il paroissoit sûr de mon admiration. Je l'ai regardé plusieurs fois assez fixement; & mes yeux étant une fois tombés sous les siens, j'ose assurer que dans ce moment il prenoit pitié du pauvre cœur dans lequel il croyoit jeter beaucoup de trouble. Cependant je considérois alors si dans la nécessité de choisir entre M. Simple & lui, en punition de quelque grande faute que j'aurois commise, je ne me déterminerois pas plutôt pour le premier.

Le maître d'hôtel, étant venu avertir qu'on avoit servi, m'a délivrée d'une plus longue suite d'importunités, & le chevalier s'est trouvé placé à table assez loin de moi. Pendant tout le dîner, il a tiré beaucoup de lustre, de l'air sourcilleux & de la conduite de M. Walden, qui, demeurant souvent muet, sembloit n'accorder que du mépris à tout ce qui sortoit de la bouche du

chevalier. Cette disposition se déclaroit quelquefois par une si grande variété de grimaces, qu'il m'auroit paru impossible de les exprimer avec le même visage. Depuis mon retour, j'ai tenté plusieurs fois, devant mon miroir, d'imiter les différentes contorsions de M. Walden, pour vous les décrire, & tous mes efforts n'ont pu me rendre capable de vous en donner la moindre notion. Peut-être auroit-il été plus excusable, dans quelques-uns de ses mépris, s'il n'avoit pas été visible qu'il tournoit au profit de son amour propre, toute la considération qu'il croyoit ôter au baronnet. Cependant il étoit aussi condamnable d'un côté que sir Hargrave l'étoit de l'autre. Jamais je n'ai vu dans un si beau jour la différence réelle qui est entre l'homme du monde & celui qui sort du collège. L'un sembloit résolu de ne prendre plaisir à rien, tandis que l'autre s'efforçoit de plaire à tout le monde, & si fort à ses dépens, qu'il mettoit quelquefois son jugement au hasard. Une seconde folie faisoit oublier la première, & la seconde une troisième : mais, en riant le premier de ses propres extravagances, il nous laissoit la liberté de supposer qu'elles étoient volontaires, & qu'il ne s'y livroit avec cette sorte d'oubli de lui-même, que pour réjouir l'assemblée.

M. Walden, comme il paroiſſoit clairement à ſon front couvert, aux mépriſantes agitations de ſes lèvres, & à ſon viſage entier, qu'il affectoit de ne pas tourner vers le baronnet, sembloit irrité de l'air riant qu'il voyoit ſur celui de tout le monde, & qu'il paroiſſoit prendre en pitié, ſans diſtinguer de quelle ſource il venoit, comme s'il s'étoit cru tombé dans une compagnie fort inégale. Il a même affecté deux ou trois fois de s'adreſſer à M. Simple, avec une ſorte de préférence ſur toute l'aſſemblée, quoiqu'il fût aſſez viſible que ce pauvre jeune homme avoit beaucoup plus de goût pour l'agréable fécondité du chevalier baronnet, que pour la ſeche emphaſe du ſavant, & qu'il parût applaudir des lèvres & des yeux à chaque mot de ſir Hargrave, au lieu qu'il baiſſoit la vue avec embarras, dans le tems même que M. Walden lui faiſoit l'honneur de s'adreſſer à lui, comme à la principale perſonne de l'aſſemblée. Qu'il me ſoit permis de faire une réflexion, ma chère Lucie. Ne vous paroît il pas fort heureux pour notre ſexe léger & badin, que la plupart des hommes, ces chefs de l'eſprit humain, ne ſoient pas beaucoup plus raiſonnables que nous? ou pour m'exprimer en d'autres termes, ne croyez-vous pas que les excès de raiſon ſont auſſi ridicules qu'une portion modérée de folie? Mais, ſilence. Je n'ajoute

pas un mot. Mon oncle ne manqueroit pas de se soulever contre moi.

Qu'eſt-il arrivé ? que M. Walden ne pouvant ſupporter de ſe voir comme enſéveli par l'homme du monde, a pris le parti, après dîner, de venger l'univerſité par une querelle preſque ouverte. Il n'a pas manqué d'adreſſe pour faire tourner la converſation ſur les avantages du ſavoir ; d'où il a conclu qu'il n'y avoit rien de comparable à l'éducation qu'on reçoit dans les univerſités. Sir Hargrave a traité légèrement cette thèſe, c'eſt-à-dire, avec une ironie fine & quelquefois piquante, qui a déconcerté à la fin M. Walden, & qui auroit eu d'autres ſuites, ſi toute l'aſſemblée ne s'étoit réunie pour les arrêter. Enfin, M. Walden eſt ſorti fort mécontent.

Lorſqu'on ſe préparoit à ſervir le thé, miladi Williams s'eſt approchée de moi, & m'a félicitée d'avoir fait une auſſi belle conquête que celle de ſir Hargrave. Elle avoit remarqué, m'a-t-elle dit, que dans la chaleur même de ſa diſpute, ſes yeux s'étoient toujours tournés vers moi avec un mêlange de reſpect & d'admiration, & qu'il lui étoit même échappé quelques mots qui ne pouvoient laiſſer aucun doute de ſes ſentimens. Miſs Ancillon qui étoit aſſez proche pour entendre miladi, & ſur laquelle le chevalier ſembloit avoir fait beaucoup d'impreſſion, n'a pas eu peu de

peine à forcer ses yeux de me regarder civilement, quoique sa bouche, qui est réellement jolie, se soit fait la violence de me féliciter aussi par quelques sourires. Sir Hargrave a rapporté toutes ses attentions à moi pendant le thé, & l'on s'est apperçu qu'il avoit l'esprit sérieusement occupé de quelque chose. Ensuite il a prié M. Reves de passer avec lui dans un cabinet voisin ; & là, votre Henriette est devenue le sujet d'une conversation sérieuse.

Il a déclaré d'abord à M. Reves, que dans plusieurs voyages qu'il avoit faits à Nortampthon, il avoit toujours cherché l'occasion de me voir, & qu'il ne seroit pas venu dîner sans invitation, chez miladi Williams, s'il n'eût appris que j'y étois. Il a protesté que ses vues étoient pleines d'honneur, comme s'il avoit cru qu'on en pouvoit douter sans cette assurance ; marque tacite, ma chère, de la supériorité qu'il s'attribue, & de la haute idée qu'il attache à sa fortune.

M. Reves lui a répondu que tous mes parens s'étoient fait une règle de ne pas se mêler de mon choix. Sir Hargrave s'en est applaudi comme du plus grand bonheur : & rentrant bientôt dans l'assemblée, il a pris un moment où j'étois à m'entretenir seule avec madame Reves, pour s'approcher de moi, & pour me déclarer, en termes fort ardens qu'il avoit conçu la plus

vive admiration pour un grand nombre de qualités extraordinaires; qu'il a peut-être forgées lui-même ; car il en a fait le compte avec une volubilité ſurprenante. Enfin, il m'a demandé la permiſſion de me rendre ſes reſpects chez M. Reves. Je lui ai dit que M. Reves étoit le maître chez lui, & que je n'avois aucune permiſſion à donner. Il m'a fait une profonde révérence, avec un remercîment, comme ſi ma réponſe étoit une permiſſion réelle. Quel parti pour une femme avec ces flatteurs ? Il a paru chercher l'occaſion de renouer l'entretien avant ſon départ, mais j'ai ſu l'éviter. Miladi Williams nous a preſſés de paſſer la ſoirée chez elle ; M. & madame Reves ſe ſont excuſés. En revenant, M. Reves m'a dit que je trouverois dans ſir Hargrave un amant fort réſolu & fort importun, ſi je ne marquois pas de goût pour ſes ſoins. Ainſi, monſieur, lui ai-je répondu, pour me délivrer de ſes importunités vous me conſeillerez de l'épouſer, comme on dit qu'il eſt arrivé à pluſieurs femmes de bon naturel.

Nous avons trouvé, en rentrant au logis, le chevalier Alleſtris, qui attendoit le retour de M. Reves. C'eſt un homme de mérite & d'un jugement rare, ſimple dans ſes manières, & d'environ cinquante ans. M. Reves, lui ayant appris comment nous avions paſſé le jour, il

nous a fait un portrait de ſir Hargrave Pollexfen, qui a non-ſeulement aidé à tout ce que vous venez de lire, mais qui me l'a fait regarder comme une connoiſſance fort dangereuſe. On aſſure que malgré l'air gai & badin qu'il ſait prendre en compagnie, c'eſt un homme du plus mauvais naturel, mal intentionné, méchant, qui ne ſe fait ſcrupule de rien pour arriver à ſes fins; qu'il a déjà cauſé la ruine de trois jeunes femmes; qu'il eſt aſſez rangé dans ſes affaires, mais que c'eſt même aux dépens de ſon caractère, parce qu'autant qu'il eſt prodigue pour ſes plaiſirs, autant il regarde de près à ſon argent dans des occaſions où la libéralité eſt un devoir. Auriez-vous cru, ma chère, que cet homme de ſi bonne mine, ſi enjoué, ſi bien mis, pût être un caractère noir, audacieux, méchant, cruel même? Car ſir Alleſtris nous a raconté d'autres hiſtoires, qui prouvent que toutes ces qualités lui conviennent.

Mais je n'avois pas beſoin de ces lumières pour me déterminer à ne pas recevoir ſes propoſitions. Ce que j'avois vu me ſuffiſoit; quoique ſir Alleſtris, à qui M. Reves a fait la confidence entière, ne doute point que ſes vues ne ſoient ſérieuſes, & que m'en ayant fait compliment, il ait ajouté qu'il lui connoît du penchant pour le mariage; d'autant plus, dit-il,

qu'au défaut des mâles dans sa ligne, la moitié de son bien passeroit à un parent fort éloigné, qu'il hait beaucoup, par la seule raison, que dans son enfance cet honnête cousin le reprenoit quelquefois de ses fautes. Au reste, sir Alleſtris dit que son bien étoit aussi considérable qu'on le publie.

Lorsque nous nous sommes trouvés libres, quelle gloire pour vous, chère cousine, m'a dit M. Rewes, de réformer un homme de ce caractère; & de faire de son bien une source de bénédictions, comme je suis sûr que vous y apporteriez tous vos soins, si vous étiez miladi Pollexfen! Mais comptez, chère Lucie, que sir Hargrave, fût-il roi de la moitié du globe, ne me verra point à l'autel avec lui. Que faire néanmoins, s'il est aussi importun, qu'on le représente?

Je ne me conduis pas mal avec ceux que je puis tenir à la longueur des armes; mais j'avoue que je serois fort embarassée avec ces caractéres hardis. La civilité, à laquelle je me crois obligée pour tous ceux qui marquent un peu de considération pour moi, m'exposeroit à beaucoup d'inconvéniens, dont la protection de mon oncle & celle de M. Deane m'ont toujours préservée. O chère Lucie! à combien de maux une jeune personne n'est-elle pas exposée sans cette protection, lorsque tant d'hommes, semblables

à des ſauvages ou à des bêtes farouches, s'attachent à nous pourſuivre comme la proie de leur ſexe.

Samedi matin.

POUR finir dans cette lettre ſur l'article de ſir Hargrave, & plaiſe au ciel que jamais il ne me donne occaſion d'y revenir! M. Reves vient de recevoir un billet de lui, par lequel il s'excuſe de le voir ce matin, comme il ſe l'étoit propoſé, ſur l'obligation où il ſe trouve de partir ſur le champ pour Reading, où il eſt appelé par les inſtances d'un ami mourant, & dans l'impoſſibilité qu'il prévoit de revenir avant trois jours, qui lui paroîtront, dit-il, trois longues années; il ne peut ſe diſpenſer avant ſon départ de renouveler les témoignages de ſon reſpect, & de confirmer la déclaration de ſes ſentimens. Il demande inſtamment la faveur & la protection de M. Reves. Il ajoute qu'un bonheur pour lui dans ſon abſence, c'eſt que miſs Byron, M. & madame Reves, ayant le tems de réfléchir un peu ſur ſes offres, il ſe flatte qu'elles ne ſeront pas payées d'un refus.

A préſent, ma chère, vous avez tous les éclairciſſemens que je vous ai promis ſur mes deux nouveaux adorateurs. Comment vais-je me conduire avec eux? c'eſt ce que j'ignore. Mais

je commence à juger que les plus heureuſes filles ſont celles à qui leurs parens épargnent les embarras de cette nature, en remettant à conſulter leur inclination lorſqu'on eſt au préliminaire. Il eſt certain que les miens ſont beaucoup d'honneur à ma diſcrétion, de m'établir ſi généreuſement mon propre juge. Les jeunes perſonnes ſont flattées du pouvoir qu'on leur donne ſur elles-mêmes, cependant je ne vous cacherai point que cet honneur me cauſe quelque peine, & pour deux raiſons; l'une qu'il m'oblige à la plus grande circonſpection, comme à la plus vive reconnoiſſance; la ſeconde, que ma famille a marqué plus de généroſité en me diſpenſant de la ſoumiſſion, que lorſque j'ai accepté, ou que j'ai paru accepter cette grâce. J'ajoute que me trouvant comme livrée à des perſécutions étrangères, c'eſt-à-dire, à celles de pluſieurs perſonnes qui n'ont pas fait inſenſiblement connoiſſance avec moi, comme notre voiſin, Greville, Orme & Fenwick, je m'imagine qu'il y a quelque apparence de préſomption à faire face aux premières propoſitions d'une nature ſi terrible. Ne ſeroit-elle pas terrible en effet, ſi le cœur ſe laiſſoit une fois engager.

Que mes chers parens me permettent donc de m'en rapporter à eux, s'il ſe préſente quelqu'un pour lequel je n'aie pas trop d'éloignement. A

l'égard

l'égard de M. Fouler & du Baronnet, je suis à présent dans la nécessité de prononcer moi-même avec eux. Il est beaucoup plus facile à une jeune personne de dire non, que oui. Mais à l'avenir je n'aurai point la hardiesse de me déterminer sans conseil.

Comme M. & madame Rêves m'ont engagée à leur laisser lire ce que je vous écris, ils m'accordent toute la liberté dont j'ai besoin pour cet exercice. Ainsi vous serez moins surprise que je trouve le tems de vous faire de si longues lettres. Miss Byron est dans son cabinet. Miss Byron écrit : c'est une excuse qu'ils croyent suffisante pour tout le monde, parce qu'ils ont eux-mêmes la bonté de s'en contenter. Ils savent d'ailleurs qu'ils obligent une chère famille, en me donnant l'occasion de lui rendre mes devoirs.

LETTRE IX.

Miss BYRON, *à miss* SELBY.

6 Janvier.

Vous me dites, ma chère, que M. Greville sera dans peu de jours à Londres ; je ne saurois l'empêcher. Vous ajoutez qu'il donne ses affaires pour prétexte, & que sous ce voile il se pro-

pofe de n'être pas ici moins d'un mois, & d'y prendre part aux amufemens publics: fort bien. Il en eft affurément le maître; cependant j'efpère qu'il ne me compte ni parmi fes affaires, ni parmi fes amufemens. Après une ou deux vifites en faveur du voifinage, je me propofe à mon tour de ne pas fouffrir qu'il vienne me tourmenter. Ce qui eft arrivé entre M. Fenwich & lui m'a caufé affez de peine, & ne m'a que trop expofée. Une femme qui a malheureufement été l'occafion d'un combat entre deux hommes, doit penfer d'une manière bien étrange, quoiqu'elle n'ait rien à fe reprocher, s'il ne lui paroît pas que fes aventures font trop de bruit dans le monde. Combien de gens ont pris occafion de la témérité de ces deux hommes pour me regarder avec étonnement? Et quel n'a pas été l'embarras de mon oncle & de M. Deane, pour les amener au bizarre compromis par lequel ils fe font engagés, malgré tout ce que j'ai pu leur dire, à me tourmenter de concert, comme le feul moyen de fauver la vie à l'un des deux? Méthode admirable pour gagner l'affection d'une femme! Et ne dois-je pas tout craindre de cet exemple, fi fir Hargrave perfifte dans fes difpofitions? M. Greville eft un emporté; & le chevalier Alleftris nous a dit que fir Hargrave ne manque pas de réfolution.

Je ſuppoſe que M. Fenwich fera auſſi le voyage, ſi l'autre ne change pas de deſſein. Je vous demande en grâce, ma chère Lucie, de leur déclarer.... Cependant, leur dire que je n'ai aucun penchant à les voir, & que j'en éviterai l'ocaſion, ſi je puis, c'eſt leur donner une importance qui me chagrine encore plus; & l'un ſe couvrant du prétexte de ſes affaires, ſi je refuſe les viſites avant qu'elles ſoient offertes, il paroîtra, dans l'interprétation d'un homme auſſi préſomptueux que M. Greville, que je me compte moi-même entre les affaires qui peuvent l'amener: ils prendront le parti qui leur plaira. S'ils ſont réſolus de m'obſéder dans les aſſemblées publiques, grâces au ciel, je n'ai pas tant d'empreſſement à me montrer que je ne puiſſe me diſpenſer ſouvent d'y paroître.

Mais on me fait avertir que ſir Rowland Meredith demande à me voir; ce bon chevalier, ma chère, le vieux ſir Rowland. On me dit qu'il eſt en habit neuf, à boutons & boutonnières d'or, en grande perruque à pleines boucles, & que ſon neveu, qui eſt avec lui, eſt dans tout l'éclat d'un jour de nôces. Comment s'y prendre avec l'oncle & le neveu? Me direz-vous, ma chère, ce qu'il y a dans les déclarations de ce ſexe, & pourquoi les plus indifférens ne laiſſent pas de cauſer quelques agita-

tions? Mais c'eſt qu'il en coûte toujours pour rejeter les civilités qui ſemblent partir d'une affection ſi vive.

On me preſſe de deſcendre. Je ne vous quitte pas pour long-tems.

Lundi 6, au ſoir.

En deſcendant, ma chère, j'ai entendu le bon ſir Rowland qui s'avançoit dans l'antichambre, qui diſoit à M. Fouler: voyez, mon neveu, ce que vous allez dire à la *prime-vère* de votre cœur; & s'adreſſant apparemment à M. Reves, j'ai entendu qu'il diſoit auſſi, c'eſt, monſieur, qu'en Caermarthen nous avons à préſent la ſaiſon des primes-veres.

M. Fouler, par un effort de complaiſance, eſt venu au-devant de moi juſqu'au bas de l'eſcalier. Le chevalier, demeurant à la porte de l'antichambre avec M Reves, a fait un petit ſigne de tête, accompagné d'un ſourire, comme s'il avoit dit: laiſſons à mon neveu l'honneur de la première galanterie. Je n'ai pas été peu ſurpriſe de me voir prendre la main par celle de M. Fouler, & d'un air aſſez hardi, qui venoit ſans doute de l'encouragement qu'il avoit reçu; il m'a conduite près d'un fauteuil, il m'a fait une profonde révérence, que je lui ai rendue, & je crois avoir

marqué un peu plus d'embarras qu'à l'ordinaire.

Votre serviteur, mademoiselle, m'a dit le vieux chevalier. Elle embellit tous les jours, a-t-il ajouté. Que cette rougeur sied bien à ce beau visage! Mais pardon, mademoiselle, mon intention n'est pas de vous embarrasser. Toujours une plume en main, a dit madame Reves, qui étoit aussi présente: vous nous manquez bien souvent, miss Byron. Il paroît que le dessein de madame Reves étoit de me donner le tems de me remettre. J'étois à finir quelques lettres, ai-je répondu; vous savez quelle régularité on exige de moi. Nous serions bien fâchés, mademoiselle, a repris le chevalier en se baissant jusqu'à terre, que vous vous fussiez hâtée de descendre. Je l'ai regardé fixement; mais, ne s'appercevant pas qu'il eût pensé à mettre de la finesse dans ce langage, je n'ai pas voulu lui en faire naître l'idée par une réponse trop vive. M. Fouler, qui avoit fait un effort extraordinaire, s'est assis, a toussé, & s'est tenu les jambes croisées sans rien dire, jetant néanmoins les yeux sur son oncle, comme pour savoir si c'étoit son tour à parler.

La conversation est tombée sur le froid; l'oncle & le neveu ont commencé à se frotter les mains, & se sont approchés du feu, comme si le froid avoit augmenté, d'en parler. Ils ont toussé plusieurs fois, en se regardant tour-à-tour: enfin ils

nous ont entretenues d'une nouvelle maison qu'ils ont fait bâtir depuis peu en Caermarthen, & des meubles qu'ils y ont mis. De là, ils sont passés à leurs voisins, dont ils nous ont dit beaucoup de bien; & nous sommes à présent fort bien informés du caractère de sept ou huit honnêtes gens, dont nous n'avons jamais entendu les noms : tout cela, comme vous vous l'imaginez, pour nous faire comprendre de quelle distinction les Meredith sont dans le pays de Caermarthen. Le chevalier en a pris occasion de nous faire le récit d'un entretien qu'il eut un jour avec milord *Mansell*, dans lequel ce brave seigneur le félicita de l'avantage qu'il avoit de jouir d'un revenu clair & net de trois mille livres sterlings, en belles terres, sans parler de beaucoup d'argent comptant, dont le même seigneur supposoit qu'il emploieroit une partie à faire élire son neveu membre du parlement pour le comté; mais il nous a répété aussi la sage réponse qu'il fit à ce compliment: ce n'étoit pas son dessein, & le goût de ces élections, qui ont ruiné quantité de bonnes familles, ne valoit pas mieux à son avis que la passion du jeu.

Ce détail amusant nous ayant conduit fort loin, le chevalier crut nous avoir fait prendre une assez haute idée de ses richesses & de sa considération, il s'est approché, après avoir fait

ſigne des yeux à M. Fouler de ſortir un moment; alors il a commencé à m'étaler toutes les bonnes qualités de ſon neveu ; il m'a déclaré la vive paſſion qu'il a conçue pour moi ; il m'a ſuppliée d'encourager par mes bontés un jeune homme ſi digne de moi, ſi bien élevé, ſi noble, dont il veut faire ſon unique héritier, & pour lequel il eſt réſolu de faire à ma conſidération ce que dans toute ſa vie il ne feroit pas en faveur de toute autre femme.

A des propoſitions ſi ſérieuſes, il n'étoit pas permis de répondre avec l'air badin dont on ne peut guères ſe défendre dans la première viſite qu'on reçoit du chevalier Rowland Meredith. J'étois fâchée de me trouver preſqu'auſſi embarraſſée, auſſi muette, auſſi ſotte que ſi j'avois penſé à marquer du goût pour les vues de M. Fouler. M. & madame Reves ſembloient prendre plaiſir à me voir dans cette ſituation; le chevalier m'a paru prêt à nous entonner une chanſon gauloiſe & à danſer de joie. Dans ce tranſport, il m'a demandé s'il appeleroit ſon neveu, pour confirmer tout ce qu'il m'avoit dit, & pour répandre ſon ame entière à mes pieds? Il n'eſt qu'un peu timide, m'a-t-il dit. Il me garantiſſoit que la moindre faveur de ma bouche en feroit un homme. Permettez, a-t-il ajouté, avec le même feu, permettez que je l'appelle. Je vais le cher-

cher moi-même; & le bon vieillard alloit partir.

Je me suis hâtée de répondre. Un mot, s'il vous plaît, M. le chevalier, avant que M. Fouler nous fasse l'honneur de rentrer. Vous vous êtes expliqué avec toute l'honnêteté possible, & je vous suis aussi obligée qu'à M. Fouler, de l'idée que vous avez de moi. Mais ce que vous me proposez, est impossible.

Comment impossible! Non, non, mademoiselle, rien ne l'est moins assurément. Vous aurez la bonté de nous accorder du tems pour quelques visites, qui vous remettront en état de reconnoître les bonnes qualités & le jugement de mon neveu. Vous serez convaincue par sa propre bouche, par son cœur, par son ame, dois-je dire, de l'amour qu'il a pour vous. Ce n'est point à lui que le tems est nécessaire. Le pauvre jeune homme est fixé, à jamais fixé. Mais, chère miss, au nom du ciel! dites que vous prendrez une semaine, quelques jours pour réfléchir à ce que vous pouvez, ce que vous voulez répondre. C'est tout ce que je demande aujourd'hui, mademoiselle; ou plutôt tout ce que je puis vous accorder moi-même.

Sir Rowland, ai-je repris, je ne puis douter que dans quelques jours, dans une semaine, mes dispositions ne soient telles qu'aujourd'hui. Il m'a interrompue par des exclamations, par des



Mais, chère Miss, au nom du Ciel! dites que vous prendrez une semaine, quelques jours pour réfléchir a ce que vous pouvez.

Marillier inv. Dela... Sculp.

plaintes & des reproches fort tendres, qu'il adressoit tantôt à moi, tantôt à M. & madame Reves. Enfin, m'ayant à peine laissé le tems de répéter que c'étoit une chose impossible, & que par estime pour son neveu, qui me paroissoit en mériter beaucoup, je lui conseillois de l'engager absolument de changer de vues, parce que je n'aimois point à faire le tourment d'un cœur honnête; ses sentimens pour moi se sont échauffés sur cette expression, il s'est laissé emporter par ses regrets, par son admiration & sa tendresse, jusqu'à prendre le ciel à témoin que si je voulois être sa nièce, & lui accorder seulement le plaisir de me voir une fois tous les jours, il se réduiroit à cent livres sterlings de rente, & m'abandonneroit tout ce qu'il possédoit au monde. Ses yeux étoit mouillés de larmes, son visage enflammé, & l'honnêteté brilloit sur son visage. Généreux homme ! n'ai-je pu m'empêcher de répondre. J'étois vivement touchée. Je suis passée dans une autre chambre; mais étant revenue aussi-tôt, j'ai trouvé sir Rowland, son mouchoir à la main, qui sollicitoit M. & madame Reves, avec les plus fortes instances. Il avoit fait aussi tant d'impression sur eux, qu'ils n'ont pu refuser de me dire quelques mots en sa faveur.

Le chevalier a proposé alors de faire paroître son neveu, afin qu'il pût parler pour lui-même.

Il vouloit abſolument l'appeler. Non, monſieur; lui ai-je dit, vous êtes un excellent avocat. Aſſurez M. Fouler que j'ai deux raiſons de l'eſtimer; ſon propre mérite & celui de ſon oncle; mais je vous le demande encore, épargnez-moi la peine de déſobliger un homme que j'eſtime. J'ai toute la reconnoiſſance poſſible pour l'opinion qu'il a de moi, je lui en devrai plus encore, s'il accepte mes remercîmens, comme le ſeul retour que je ſuis capable de lui offrir.

Chère miſs Byron, m'a dit M. Reves, vous pourriez prendre du moins quelques jours pour y penſer. Que faites-vous? lui ai je répondu. Vous augmentez les difficultés. C'eſt de votre bonté que je me plains; mais ne voyez-vous pas que ſir Rowland me prend déjà pour une cruelle? Cependant mon caractère eſt bien éloigné de la cruauté. Je fais mon bonheur de celui d'autrui. Je voudrois égaler ſir Rowland en généroſité. Qu'il me demande quelque choſe qui ne ſoit pas moi-même, & je m'efforcerai de l'obliger.

Mes réponſes mêmes, ne faiſant qu'animer ſon obſtination, il a proteſté qu'il ne perdroit pas l'eſpérance, tandis qu'il ne me verroit pas d'autre engagement. Qu'on me faſſe connoître une femme du même ordre, a-t-il ajouté, & je renoncerai à miſs Byron. Elle prendra du tems pour y penſer. De grâce, mademoiſelle....

Mais je vais appeler mon neveu ; & dans ce transport il est sorti fort à la hâte, comme s'il eût apréhendé que je ne le retinsse encore. M. & madame Reves ont commencé leurs représentations ; mais avant que j'aie pu leur répondre, le chevalier est rentré avec son neveu.

M. Fouler m'a saluée de l'air le plus respectueux. Il paroissoit plus abattu que lorsqu'il étoit venu me donner la main à mon arrivée. Son oncle l'avoit instruit de ce qui s'étoit passé. On étoit prêt à s'asseoir, lorsque le chevalier a prié M. Reves de lui accorder un moment d'entretien ; mais il ne l'a pas pris par le bouton, comme dans sa premiere visite. Ils sont sortis ensemble. Madame Reves a jugé à propos de sortir aussi, par une autre porte, & je me suis trouvée seule avec M. Fouler.

Nous sommes demeurés en silence pendant trois ou quatre minutes. Il m'a semblé que je ne devois pas commencer. M. Fouler ne savoit comment le faire. Il a pris la peine d'avancer sa chaise près de la mienne ; ensuite il s'est un peu reculé. Il s'est rapproché encore : il a tiré ses manchettes, & toussé deux ou trois fois. Enfin sa bouche s'est ouverte, pour me dire que je ne pouvois manquer de m'appercevoir de sa confusion.....de son trouble,...que sa confusion étoit extrême, & que tout venoit de son respect, de son

profond respect pour moi. Il a toussé encore deux fois, & sa bouche s'est fermée.

Je n'ai pu prendre plaisir à jouir de l'embarras d'un homme si modeste. Chaque trait de son visage étoit en travail ; ses mains & ses genoux trembloient. O ma chère ! quel est le pouvoir de l'amour, si des agitations si violentes sont l'effet naturel de cette passion !

Monsieur, ai-je répondu....Sir Rowland vient de m'apprendre la bonne opinion que vous avez de moi. Je vous en suis obligée. J'ai dit à sir Rowland....Ah! mademoiselle, a-t-il interrompu d'un air plus ferme ! ne répétez pas ce que vous avez dit à mon oncle, il ne m'en a que trop informé. Je me reconnois indigne de vous ; mais je n'en suis pas plus libre de renoncer à votre faveur. Celui qui sait où son bonheur consiste, est-il maître de ne le pas chercher à toute sorte de prix ? Ce que je puis dire, c'est que je suis le plus malheureux de tous les hommes, si vous ne me laissez pas l'espoir.... Je l'ai interrompu à mon tour, pour le prier de ne pas nourrir des sentimens auxquels il m'étoit impossible de répondre. Il a poussé un profond soupir. On m'avoit assuré, a-t-il repris, que votre cœur, mademoiselle, étoit sans engagement ; c'est là-dessus que j'ai fondé mes présomptueuses espérances.

Je lui ai dit naturellement qu'on ne l'avoit point trompé, & que je n'ai point encore vu l'homme avec lequel je puisse souhaiter d'être engagée par les nœuds du mariage. M. Fouler en a conclu qu'il pouvoit donc espérer du tems, de ses assiduités, de son respect, de sa passion sans bornes.... O M. Fouler, lui ai-je dit, ne me croyez ni ingrate, ni insensible : mais les jours & les années ne peuvent apporter de changement dans un cas de cette nature. Je ne me sens capable que de vous estimer. Mais vous avez donc vu quelqu'un, mademoiselle, pour qui vous croyez pouvoir prendre des sentimens plus favorables que pour moi? Cette question étoit pressante, & j'aurois pu me dispenser d'y répondre. Cependant je lui ai répété que je n'avois encore vu personne dont je pusse désirer de faire mon mari. Il a baissé les yeux avec un soupir. J'ai ajouté: M. Fouler va reconnoître à ma franchise, l'excellente opinion que j'ai de lui; je lui avouerai que parmi tous les hommes que j'ai vus, s'il y en avoit un pour qui je pusse concevoir des sentimens que je n'ai jamais eus pour personne, ce seroit un voisin de ma famille, qui a fait profession de m'aimer depuis mon enfance; homme d'honneur, vertueux, modeste, tel que je crois M. Fouler. Sa fortune, à la vérité, n'est pas si considérable que celle du neveu de sir Rowland

Meredith ; mais comme il n'y a point d'autre raiſon qui puiſſe me faire préférer M. Fouler à lui, ſeroit-il fort honorable pour moi d'accorder cette préférence à la fortune ? Je compte, monſieur, que vous uſerez généreuſement de ma franchiſe. Il ne conviendroit point que la perſonne dont je parle en fût informée, non-ſeulement pour lui, à qui je ne ferai jamais rien ; mais pour vous-même, avec qui je me ſuis expliquée ſi librement.

Il a répété qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes, mais qu'il oſoit eſpérer du moins, que je lui permettrois de revoir quelquefois ſon ami M. Reves. Je lui ai dit que je n'avois aucun droit de m'y oppoſer, pourvu que ſes viſites n'euſſent point de rapport à moi ; & je lui ai promis que lorſqu'il s'en tiendroit à la civilité ſimple, ſans me rien demander au-delà, je le regarderois toujours comme un homme dont l'eſtime me faiſoit honneur.

Il s'eſt levé, avec toutes les apparences d'une profonde triſteſſe. Il a tiré ſon mouchoir. Il s'eſt promené dans la chambre en ſoupirant, & je m'imagine que ſes ſoupirs étoient plus ſincères que ceux de Greville. Ce mouvement a ramené le chevalier & Reves par une porte, tandis que madame Reves eſt rentrée par l'autre. N'attendez pas, ma chère, que je vous préſente une

nouvelle ſcène, qui deviendroit ennuyeuſe par ſa longueur. Combien de plaintes, combien de reproches & d'inſtances n'a-t-il pas fallu eſſuyer de l'oncle & du neveu ? A la fin, me tournant vers le chevalier, je lui ai dit que j'admirois la bonté de ſon cœur dans cette tendre obſtination, & que je ne la regardois pas moins comme une preuve du mérite de M. Fouler; mais que ne pouvant rien de plus pour leur ſatisfaction, je leur demandois la liberté de me retirer. Je ſuis remontée en effet dans mon appartement. Je me ſuis jetée dans un fauteuil, où l'image préſente de tout ce que je venois de voir & d'entendre, m'a fait naître quantité de réflexions, & j'ai eu beſoin de rappeler mes eſprits de bien loin, pour vous écrire une ſi longue lettre. Après tout, ma chère Lucie, plaiſe au ciel que dans la loterie du mariage, il ne me tombe pas pis que M. Fouler.

Sir Rowland a demandé pluſieurs fois à M. & madame Reves, s'il n'y avoit aucune eſpérance que le tems & l'aſſiduité puſſent changer mes diſpoſitions, ou ſi l'on ne pouvoit pas ſe promettre quelque choſe en province, par l'entremiſe de mes plus proches parens; mais M. Reves lui a répondu qu'après la manière dont je m'étois expliquée, & dans la réſolution où ma famille étoit de ne ſe pas mêler de mon choix, il crai-

gnoit que toutes les démarches ne fussent inutiles.

Mardi à midi.

On me mena hier au concert. Je dois aller ce soir à la comédie. C'est un mouvement qui ne finit point. M. Fouler est venu ce matin; j'étois en visite avec ma cousine. Il a vu M. Reves; & dans un assez long entretien, il a marqué si peu d'espérance, que je me crois délivrée de lui; d'autant plus que sir Rowland doit retourner dans quelques jours en Caermarthen. Il est venu lui-même une heure après son neveu. M. Reves étoit sorti, & nous étions remontées en carrosse, ma cousine & moi, pour aller faire quelques emplettes à *Lugdatehill*. On se hâte de me faire des robes, & tout ce qui m'est nécessaire pour paroître aux spectacles & aux assemblées avec miladi Williams. Je suis d'une folie achevée; mais c'est en partie la faute de ma cousine. Vous trouverez ici des échantillons de mes étoffes. J'avois cru qu'en Northamptonshire, il ne nous manquoit rien pour les modes, mais on fait changer toutes mes robes, afin que je ne paroisse point *effroyable*; c'est le terme.

Me sera-t-il aussi aisé de me défaire du baronnet que de M. Fouler! il est de retour, & j'ai appris qu'il a déja fait demander s'il pourroit nous

nous voir demain après midi. Que me serviroit-il de m'absenter ? Il prendroit un autre tems, & je ne ferois qu'augmenter son embarras, ou lui donner peut-être une plus haute idée de son importance, si je lui laissois penser que je le crains.

LETTRE X.

Miss BYRON, *à miss* SELBY.

Mercredi au soir.

SIR Hargrave est venu avant six heures. Il étoit mis somptueusement. C'est M. Reves qu'il a fait demander d'abord. J'étois dans mon cabinet; le portrait que sir Allestris nous a fait de lui, ne m'avoit pas donné plus de penchant à le recevoir. Il s'est excusé d'être venu de si bonne heure sur son impatience, & sur le désir qu'il avoit d'entretenir un moment M. Reves, avant que de demander à me voir. Est-elle au logis? c'est la première question. M. Reves a répondu que j'y étois. Quelles grâces j'ai à lui rendre! a-t il repris; j'adore sa bonté. Ainsi vous voyez, ma chère, que si je suis demeurée au logis, c'est pour ne pas manquer sa visite.

Il faut que je vous fasse, d'après M. & madame

Reves, le récit de cette première conversation. Vous savez qu'il n'échappe rien aux observations de ma cousine,

Depuis qu'il m'a vue, a-t-il dit, le tems lui avoit paru d'une longueur insupportable. Il se donnoit au diable s'il avoit eu deux heures de repos. Il n'avoit jamais vu de femme pour laquelle il se fût senti tant d'inclination. Sur son ame, il n'avoit point de vues qui ne fussent des plus honorables.

Il s'est levé plusieurs fois. Il a fait quelques tours dans la chambre, en ajustant sa parure, & se parcourant des yeux depuis la poitrine jusqu'aux pieds. Il a parlé avec complaisance de l'heureuse perspective qui s'ouvroit devant lui; non qu'il ignorât que j'avois à ma suite une petite légion d'admirateurs; mais comme il savoit aussi qu'il n'y en avoit aucun de favorisé, il croyoit pouvoir se flatter de quelque préférence. Je vous ai déjà déclaré, a-t-il dit à M. Reves, que je donne carte blanche pour les articles. Ce que je ferai pour une femme si raisonnable, c'est le faire pour moi-même. Mon usage, M. Reves, n'est pas de vanter ma fortune, mais j'exposerai devant vous, ou devant toute la famille de miss Byron, l'état exact de mon bien. Il n'y en eut jamais en meilleur ordre. Une femme pour laquelle j'aurai tant de consi-

dération, sera maîtresse de vivre à la ville, à la campagne, comme son inclination l'y portera. A la campagne, elle choisira celle de mes terres qui lui conviendra le plus. Je n'aurai point d'autre volonté que la sienne. Je ne doute pas de votre amitié, M. Reves, a-t-il ajouté. Je mériterai la vôtre, madame, & je vous assure que je me promets beaucoup de satisfaction dans l'alliance que j'ai en vue avec votre famille.

Il a rappelé ensuite la scène qu'il avoit eue chez miladi Williams, avec M. Walden. Il a répété quelques expressions de son adversaire; il a contrefait plusieurs de ses grimaces, & riant de toute sa force, à chaque trait dont il relevoit le ridicule ou la grossiéreté, il n'a laissé pour unique rôle, à M. & madame Reves, que le tems de rire de lui, ou du moins d'en sourire, autant que la bienséance le permet avec un fat dont on ne veut pas blesser la vanité.

Comme on étoit prêt à servir le thé, madame Reves m'a fait avertir; je suis descendue. A mon arrivée, sir Hargrave s'est avancé vers moi d'un air tendre. Son compliment ne l'a pas été moins. Charmante miss, m'a-t-il dit, j'espère vous trouver autant de bonté que de charmes. Vous ne sauriez vous imaginer ce que j'ai souffert, depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir. Il m'a fait là-dessus une très-profonde révérence;

& paroissant s'allonger à mesure qu'il se redressoit & qu'il levoit la tête en arrière, on auroit cru qu'il étoit devenu plus haut pour s'être baissé. L'agréable fat, ai-je dit en moi-même.. Je me suis assise, & j'ai tâché de prendre un air assez libre, en adressant quelques mots à ma cousine & à lui-même. Il a demandé en grâce que le thé fût différé d'une demi-heure, & qu'avant l'arrivée des domestiques, il lui fût permis de me répéter une partie de la conversation qu'il avoit eue avec M. & madame Reves. S'il n'avoit pas cru me faire beaucoup d'honneur, & s'il ne s'étoit pas fié à la vertu de ses huit ou dix mille livres sterlings de rente, j'ose m'imaginer qu'il auroit apporté un peu plus de cérémonie; mais après m'avoir dit en peu de mots, combien il avoit pris de goût pour mon caractère, il a jugé à propos de s'en rapporter à la déclaration qu'il m'avoit faite de ses sentimens chez miladi Williams. Ensuite il a parlé des avantages sur lesquels je pouvois compter dans les articles. Il a vanté l'ardeur de sa passion, & il m'a priée fort ardemment d'y répondre.

J'aurois pu tourner son discours en badinage, d'autant plus que la chaleur qu'il avoit paru mettre dans ses derniers termes étoit accompagnée d'une volubilité de langue qui ne marquoit pas un cœur fort touché, qui n'étoit pas propre du

moins à faire beaucoup d'impression sur le mien ; mais, pour couper court à toutes ses prétentions, je me suis déterminée à lui répondre naturellement. Je lui ai dit : si je paroissois douter, monsieur, de la sincérité de vos ouvertures, vous pourriez croire que j'en désire d'autres assurances ; mais je fais profession de bonne foi, & vous ne devez attendre de moi que la simple vérité. Je vous rends grâces, monsieur, de l'idée que vous avez de moi ; mais je ne puis accepter vos offres. Son étonnement surpasse mes expressions. Vous ne pouvez, mademoiselle?...... Ce langage est-il sérieux? Juste ciel!

Il est demeuré en silence pendant quelques minutes, en jetant les yeux sur moi, en les tournant sur lui-même, comme s'il eût dit : la petite folle ! sait-elle bien ce qu'elle refuse ? Cependant, après s'être un peu remis de cette surprise, on m'avoit assuré, a-t-il repris, que votre cœur étoit libre ; mais il faut qu'il y ait ici de l'erreur. Quelque heureux mortel..... Je l'ai interrompu. Quelle conséquence, monsieur ? Une femme ne peut-elle refuser les offres du chevalier Pollexfen, sans avoir le cœur engagé ? mais, mademoiselle, a-t-il répondu en balançant la tête, & pesant sur chaque mot ; un homme de ma sorte..... qui n'est pas absolument désagréable, ni dans la figure ni dans les

manières... qui tient quelque rang dans la vie..? Il s'eſt arrêté tout-à-fait, & reprenant, ne ſaurai je pas vos raiſons, mademoiſelle? Du moins, ſi votre refus eſt auſſi ſérieux qu'il le ſemble, faites-moi la grâce de me les apprendre. Je verrai ſi je puis être aſſez heureux pour les détruire.

Je lui ai dit avec la même franchiſe, que perſonne n'étoit maître de ſes inclinations, qu'on accuſoit les femmes de caprice, & que je n'étois peut-être pas exempte de ce reproche; mais que ſans en pouvoir donner de raiſons, on ſe ſentoit attiré, dégouté..... dégouté! mademoiſelle, dégouté! miſs Byron. J'ai parlé en général, monſieur; je ſuis perſuadée que de vingt femmes, il y en auroit dix-neuf qui ſe trouveroient très-flattées des attentions de ſir Hargrave Pollexfen. Mais c'eſt vous, mademoiſelle, qui êtes cette vingtième que je ſuis forcé d'aimer. De grâce, donnez-moi quelque raiſon... Ne m'en demandez pas, monſieur, pour une ſingularité. N'êtes-vous pas vous-même un peu ſingulier de me faire la vingtième? Votre mérite, mademoiſelle... Je l'ai encore interrompu. Il y auroit de la vanité, monſieur, à me payer d'une raiſon de cette nature..... Je vous ai promis de la bonne foi; peut-être l'homme à qui le ciel me deſtine, aura moins de mérite que vous; mais dois je le dire? il conviendra plus à mon goût. Pardon, mon-

sieur, je m'expliquerois moins librement; si l'honneur me permettoit de vous tenir dans la moindre incertitude, lorsque je n'y suis pas moi-même.

Sa vanité m'a paru blessée. Il conviendra plus à votre goût! a-t-il répété plusieurs fois, en jetant les yeux autour de lui. Et c'est donc sérieusement, mademoiselle, que vous êtes si déterminée.

Oui, monsieur.

Son air est devenu plus sombre. Suis-je assez confondu, a-t-il repris d'un ton assez brusque. Mais je n'accepte point une réponse si vague & si contraire à mes espérances; vous m'avez promis de la sincérité, mademoiselle; dites-moi du moins si vos affections sont engagées? dites-moi s'il existe quelque heureux homme à qui votre cœur ait accordé la préférence? Je lui ai répondu que je ne lui connoissois aucun droit pour me faire cette question. Il a continué; permettez, mademoiselle, que je m'explique davantage; je connois M. Fenwick & M. Greville; ils m'ont avoué tous deux que vous ne leur avez donné aucune espérance. Cependant ils déclarent qu'ils ne l'ont pas perdue. Dites, mademoiselle, leur avez-vous parlé aussi nettement qu'à moi?

Hé bien, monsieur, je vous assure que je leur ai fait les mêmes réponses.

Et M. Orme, mademoiselle?

Je le regarde, monsieur, comme un des meilleurs caractères du monde.

Ah! mademoiselle, que ne me dites-vous donc que vous êtes engagée?

Quand je le serois, monsieur, peut-être cet aveu ne serviroit de rien.

Ne vous serviroit de rien! s'est-il écrié fort vivement; en vérité, chère miss Byron.... J'ai de l'orgueil, mademoiselle; si je n'en avois point, je n'aspirerois pas à votre faveur. Mais permettez-moi de dire que ma fortune, ma naissance & mon ardente affection n'ont rien qui soit indigne de vous; c'est du moins le jugement que votre famille en portera, si vous me faites l'honneur de consentir que je lui fasse l'ouverture de mes sentimens.

J'ai répondu à ce fier propos; je souhaite, sir Hargrave, que votre fortune serve à votre bonheur; ce qui ne manquera point, si vous l'employez à faire du bien; mais, fût-elle incomparablement plus grande, cet avantage seul n'a point de charme pour moi; mes devoirs croîtroient avec mon pouvoir. Je ne jouis pas d'une grosse fortune; mais le fût-elle beaucoup moins, elle satisferoit mon ambition, aussi long-tems que je vivrai dans l'état où je suis; & si je passe

à l'état du mariage, je saurai me renfermer dans celle de l'homme que j'aurai choisi.

Ici l'air flatteur & passionné a repris place sur le visage du baronnet ; il a juré que je serois à lui, & que chaque mot qui sortoit de ma bouche ajoutoit un nouveau nœud à sa chaîne; mais je l'ai prié de finir absolument un entretien que je ne pouvois plus supporter. A condition, m'a-t-il dit, que je lui permettrois de paroître quelquefois chez madame Reves. Sans aucun rapport à moi, ai-je répliqué. Vous ne fuirez pas du moins, mademoiselle, a-t-il repris, vous ne refuserez pas de me voir. Je vous le déclare, miss Byron, vous avez un amant de plus; je ne cesserai pas de vous poursuivre que vous ne soyez à moi, ou que je ne vous voie la femme d'un autre. Il a prononcé ces derniers mots d'un ton qui m'a choquée autant que le discours même. Ma réponse s'en est ressentie : dans une conversation qui a duré trop long-tems, ai-je dit d'un air froid, je me félicite de n'avoir pas un mot à me reprocher, ou qui puisse me laisser le moindre regret. Cette réflexion l'a piqué. Il m'a répondu qu'il n'étoit pas de la même opinion ; & se baissant vers moi, d'un air assez insolent, il m'a dit qu'il me soupçonnoit d'un peu d'orgueil. De l'orgueil, monsieur ? Oui, mademoiselle, un peu d'orgueil avec beaucoup de cruauté. De la

cruauté, monsieur? De l'orgueil, mademoiselle, de la cruauté & de l'ingratitude.

Il m'a paru alors que je ne demeurois plus que pour être insultée. Tout ce que j'avois entendu du chevalier Alleſtris m'eſt revenu à l'eſprit. Si vous me croyez ſi coupable, ai-je repris ſans m'échauffer, trouvez bon, monſieur, que je me retire pour étudier mieux mes ſentimens; & faiſant une profonde révérence, je me ſuis hâtée de ſortir. Il m'a conjurée de demeurer; il m'a ſuivie juſqu'au pied de l'eſcalier; mais je ſuis montée ſans l'écouter.

M. & madame Reves m'ont raconté qu'après mon départ, il avoit fait éclater non-ſeulement ſon orgueil, mais le fond de ſon mauvais naturel. Il s'eſt mordu les lèvres, il s'eſt promené à grands pas dans la chambre; enſuite, s'étendant ſur un fauteuil, il s'eſt abandonné aux plaintes, il s'eſt défendu lui-même, il s'eſt accuſé, il a recommencé ſes défenſes & ſes accuſations; & cette ſcène a fini par ſupplier M. & madame Reves de lui accorder leur protection. Il ne pouvoit comprendre, leur a-t-il dit, qu'avec de ſi honorables intentions, avec tant de pouvoir de me rendre heureuſe, il eût le malheur d'eſſuyer des refus. Son reſſentiment s'eſt tourné contre M. Orme, qui eſt, dit-il, le rival favoriſé, ſi quelqu'un l'eſt réellement; car il croit

avoit reconnu que ce n'eſt ni Greville, ni Fenwich. Il a confeſſé que ma fierté l'avoit piqué juſqu'au vif; enfin il a prié madame Reves de me faire appeler en ſon nom; mais l'humeur où elle le voyoit, ne la diſpoſant point à lui accorder cette faveur, il m'a fait prier lui-même de deſcendre. J'ai répondu civilement que j'étois occupée à vous écrire, & que j'eſpérois que ſir Hargrave, mon couſin & ma couſine, auroient la bonté d'agréer cette excuſe. J'ai nommé M. & madame Reves pour adoucir mon refus. Cette réponſe n'a fait qu'irriter ſa bile. Il a demandé pardon à madame Reves; mais il a proteſté qu'il s'attacheroit à mes pas comme une ombre, & qu'en dépit de la terre & des enfers, je ſerois miladi Pollexfen. Il eſt ſorti dans cette chaleur, les yeux roulans & le viſage enflammé.

Ne vous ſemble-t-il pas, ma chère, qu'étant comme je ſuis, ſous la garde de mon couſin Reves, il a pris cette aventure avec un peu trop de patience dans ſa propre maiſon? C'eſt peut-être cette raiſon même qui l'a rendu ſi tranquille. Nous le connoiſſons pour un des meilleurs hommes du monde. Et l'éclat de huit ou dix mille livres ſterlings de rente..... Cependant, avec une fortune auſſi indépendante que la ſienne.... Mais la grandeur a toujours ſes charmes.

Ainſi ſir Hargrave nous a confirmé tout ce

que le chevalier Alleſtris nous avoit appris de ſon caractère. Je crois que de tous les hommes, c'eſt celui que je redoute le plus. Sir Jean Alleſtris nous l'a repréſenté méchant, vindicatif; ſi je me trouvois forcée de l'entendre ſur le même ſujet, j'aurois grand ſoin de lui répéter nettement que je n'ai pas le cœur engagé, du moins, autant que je le pourrai, ſans ranimer ſes prétentions, dans la crainte qu'il ne ſe porte à quelque violence. Je vous jure, chère Lucie, que de tous les hommes que j'ai vus, il eſt le dernier dont je vouluſſe devenir la femme. Puiſſe-t-il être ſi piqué que je ne le revoie jamais.

Miladi Williams nous a fait avertir qu'il y aura bal d'opéra jeudi prochain; elle veut ſe réſerver le ſoin de mes habits. Je lui ai fait dire que je ne voulois rien de trop remarquable, & que je ſerois très fâchée d'attirer ſur moi tous les yeux de l'aſſemblée.



LETTRE XI.

Miss BYRON, *à miss* SELBY.

Vendredi, 30 Février.

UN laquais de M. Greville est venu nous faire les complimens de son maître. Il est donc à Londres, ce M. Greville. Je suis trompée, si je ne suis bientôt en état de l'obliger; c'est ma haine, comme vous savez, qu'il m'a demandée comme une grâce. Je m'apperçois qu'on ne s'attire que des chagrins, en rendant des civilités pour des affectations d'estime. Cependant mon naturel m'y porte, & je ne puis m'en défendre, sans me faire une espèce de violence. C'est donc moins un mérite qu'une véritable nécessité. Je ne me rappelle d'avoir manqué de complaisance que pour un jeune homme de qualité, qui par des considérations de famille, me demandoit la permission de me rendre ses soins en secret. Vous n'avez pas ignoré cette aventure. Il me semble qu'en se prêtant à des traités si choquans, une fille s'engage dans un complot contre elle-même, & plus souvent encore contre ceux à qui elle doit autant de confiance que de respect & d'honneur.

L'arrivée de M. Greville me chagrine. Je sup-

pose qu'il sera bientôt suivi de M. Fenvick. Il ne tient à rien, dans mon dépit, que je ne fasse un effort pour aimer le modeste Orme.

Samedi 11.

N'AURAI-JE à vous décrire que des scènes de galanterie & d'amour? Sir Rowland, sir Hargrave & M. Greville, se sont trouvés ensemble aujourd'hui chez M. Reves. Sir Rowland est venu le premier, un quart d'heure avant qu'on eût averti pour le thé. Après avoir demandé à ma cousine si je n'avois pas changé de résolution, il a souhaité de m'entretenir seule un moment. Je me sens une véritable estime pour cet honnête vieillard. Ce que j'entends par l'honnêteté, ma chère, c'est le bon sens réuni avec la politesse & les agrémens. Un honnête homme, qui l'est à ce titre, n'en est pas moins estimable pour être un peu singulier. Je suis descendue aussi-tôt.

Sir Rowland est venu au devant de moi; il m'a pris avidement la main, & me regardant de toute sa force: bon dieu! la même douceur, s'est-il écrié, les mêmes grâces sur ce charmant visage! comment est-il possible, avec une physionomie si obligeante......Mais il faut être bonne....Ne me pressez pas, sir Rowland, ai-je interrompu; vous me causeriez du chagrin, si vous me mettriez

dans la nécessité de répéter... Quoi ! m'a-t-il dit, un refus ? Ah ma chère miss ! gardez-vous, en effet, de répéter vos discours ; ne voulez-vous pas sauver une vie ? mon pauvre neveu est réellement à la mort. Je voulois vous l'amener ; mais non, il craint trop de déplaire à la souveraine de son cœur. Connoissez-vous un amour si tendre ? & ne fait-on rien pour l'amour, quand on ne trouveroit rien d'engageant dans le mérite & la modestie ? Chère miss, n'endurcissez pas votre cœur. J'étois résolu de partir dans un ou deux jours ; mais je ne quitterai pas la ville, fallût-il y demeurer un mois, pour être témoin du bonheur de mon neveu ; & quand je souhaite le sien, comptez que c'est pour faire le vôtre. Chère miss, rendez-vous..... J'étois un peu touchée de son action, & je demeurois sans répondre. Rendez-vous, a-t-il repris ; ouvrez votre cœur à la pitié ; je vous demande un mot de consolation pour mon neveu ; je le demanderois à genoux, si je croyois que mes soumissions..... Oui, c'est à genoux que je veux implorer votre bonté ; & l'excellent vieillard, saisissant mon autre main, comme il en tenoit déjà une, s'est laissé tomber en effet sur ses deux genoux.

Sa situation m'a jetée dans un extrême embarras : je ne savois que faire ni que dire ; le courage me manquoit pour le relever. Cependant ;

voir à mes pieds un homme de cet âge, qui avoit des droits à mon estime, les yeux humides, & les attachant sur moi pour attirer, disoit-il, ma pitié sur son neveu; que je me sentois attendrie! enfin, je l'ai conjuré de se lever. Vous me demandez de la bonté, lui ai-je dit d'une voix tremblante, & vous en manquez pour moi. O sir Rowland! que vous me causez d'agitations! Je voulois retirer mes mains; mais il les tenoit serrées dans les siennes. J'ai frappé du pied dans un emportement de reconnoissance. Sir Rowland, levez-vous, je vous en supplie; & le même mouvement m'a fait mettre un genou à terre devant lui, vous voyez, ai-je ajouté.... Que puis-je faire de plus? Levez-vous donc, monsieur; je vous prie, à genoux, de ne pas demeurer devant moi dans cette posture: en vérité, vous me chagrinez beaucoup; de grâce, laissez mes mains.

Deux ruisseaux de larmes couloient sur ses joues. Moi, je vous chagrine, mademoiselle? & miss Byron daigne s'abbaisser.... Non, non, pour le monde entier, je ne voudrois pas vous avoir causé un instant de chagrin. Il s'est levé, il m'a laissé les mains libres, & je me suis levée aussi avec assez de confusion. Il s'est retiré un moment vers la fenêtre pour s'essuyer ses yeux de son mouchoir: ensuite, revenant vers moi: quelle foiblesse,

foiblesse, ma-t-il dit avec un sourire forcé! quelle enfance, comment pourrois-je blâmer mon neveu! Mais acordez-moi donc un mot, mademoiselle; dites seulement que vous consentez à le voir: permettez-lui de paroître devant vous: ordonnez-moi de vous l'amener. . . .

Je le ferois, n'en doutez pas, lui ai-je répondu, si M. Fouler n'attendoit de moi que des civilités: mais je veux aller plus loin, monsieur, pour vous marquer toute la considération, dont je suis remplie pour vous. Contribuez à mon bonheur par votre estime & votre amitié. Permettez que je vous regarde comme un père, & que je prenne pour M. Fouler tous les sentimens d'une sœur. Je ne suis point assez heureuse pour appartenir à quelqu'un par des noms si tendres! Que M. Fouler prenne aussi les mêmes sentimens pour moi. Toutes les visites que vous me rendrez l'un & l'autre à ces deux titres, me seront plus chères qu'elles ne peuvent jamais l'être autrement. Mais, ô mon père! car je veux déjà vous donner ce nom, ne pressez plus votre fille sur un point qu'elle ne peut vous accorder. . . .

Les larmes du vieillard ont recommencé ici, avec des soupirs qui m'ont causé une véritable émotion; il m'a traitée d'ange, de divinité, de fille irrésistible. C'étoit ma bonté, ma-t-il dit, ma douceur, ma franchise qui le pénétroient jusqu'au fond du

cteur. Je l'ai pris par la main, sans écouter tout ce qu'il me disoit encore pour son neveu, & je l'ai conduit à M. & madame Reves, qui nous attendoient dans la chambre voisine, & qui ont paru aussi surpris de mon action, que de lui voir le visage tout mouillé de larmes. Félicitez-moi, leur ai-je dit, avec une vive exclamation, j'ai trouvé un père dans sir Rowland, & je reconnois un frère dans son neveu. Le bon chevalier a porté ma main à sa bouche, & l'a pressée de ses lévres : il m'a nommée l'honneur de mon sexe; il a protesté que si je ne devois pas être sa nièce, la qualité de sa fille, que je voulois prendre, lui seroit plus chère & plus glorieuse qu'une couronne ; mais il est revenu à son neveu. Madame Reves a voulu savoir ce qui s'étoit passé entre nous. Il commençoit à faire ce récit, qui l'auroit sans doute occupé long-tems, lorsqu'on est venu nous annoncer le chevalier Hargrave Pollexfen. Aussi-tôt sir Rowland s'est frotté les yeux pour en chasser la rougeur, quoique son mouchoir n'ait servi qu'à l'augmenter. Il s'est regardé dans une glace; il a toussé deux ou trois fois, comme si les muscles de son visage avoient dépendu du son de sa voix; il a même fredonné quelques notes, en me disant qu'un petit air de chant bannissoit les traces du chagrin.

Sir Hargrave est entré d'assez bonne grâce. Serviteur, monsieur, lui a dit assez rudement le vieux chevalier, pour réponse à une révérence muette que l'autre lui a faite à son tour. J'avois déjà remarqué que l'air & la parure du baronnet avoient frappé sir Rowland : aussi s'est-il baissé vers M. Reves, pour se hâter de prendre des informations. M. Reves les a présentés l'un à l'autre, comme deux personnes dont il se tenoit honoré d'être ami. Le baronnet s'est approché de moi pour me demander mille pardons..... Pas un, monsieur, ai-je interrompu. Il a repris : j'avoue, mademoiselle, que la force de ma passion...... mais je vous compare...... Je l'ai arrêté encore une fois, en l'assurant que tout étoit oublié. Tandis qu'il se plaignoit de ma facilité à lui pardonner, sir Rowland, surpris de ce petit dialogue, a dit à M. Reves : je ne m'en étonne plus ; hélas! que va devenir mon cher neveu? Soyez tranquille de ce côté-là, lui a répondu M. Reves. Cette assurance lui a fait reprendre un air si gai, que je l'ai cru prêt à fredonner en se tournant vers moi. Les gens sont entrés là-dessus avec le déjeuner, & nous nous étions déjà placés pour le thé ; mais on est venu appeler M. Reves, qui est rentré presqu'aussi-tôt, en introduisant M. Greville. Avant qu'ils aient pu s'approcher, & qui est encore

celui-ci, m'a demandé sir Rowland, d'un ton un peu gallois?

M. Greville s'est présenté fort civilement. Je me suis informée de tout ce que j'ai de cher dans Nortamptonshire. Après avoir satisfait mon impatience, il m'a demandé si j'avois vu M. Fenwick. Non, lui ai-je dit. Le traître! a-t-il repris en souriant, j'ai cru qu'il m'avoit donné le change. Je l'ai perdu de vue depuis trois jours : mais s'il n'est pas ici, a-t-il ajouté d'une voix plus basse, j'ai gagné une marche sur lui : & j'aime mieux, après tout, que ce soit moi que lui, qui ait des excuses à faire à l'autre. Je me suis dispensée d'entrer dans leur démêlé, en lui apprenant que j'avois trouvé un père à Londres, & lui montrant le chevalier Meredith, qui me permettoit de lui donner ce nom. Point de fils, j'espère, a-t-il répondu, en se tournant vers le vieillard; je me flatte, monsieur, que la parenté ne vient point de ce côté-là. Comme il a fait cette question d'un air riant, le baronnet a protesté du même ton, qu'il avoit pensé à la faire aussi. Sir Rowland leur a dit fort civilement qu'il avoit un neveu, & que si je voulois me rendre à ses désirs, il m'aimeroit beaucoup mieux pour sa nièce que pour sa fille. La conversation est devenue assez agréable jusqu'au départ du vieux chevalier, qui ne s'est pas retiré sans me

demander la permission de m'amener encore une fois son neveu, avant que de retourner en Caermarthen. Je ne lui ai répondu que par une révérence.

Le baronnet & M. Greville se connoissoient, pour s'être vus quelquefois aux courses de Northampton; mais la politesse avec laquelle ils se sont salués, ne les a point empêchés de se regarder d'un œil jaloux, & de paroître prêts, plus d'une fois, à se dire quelque chose de désobligeant. Le soin que j'ai eu de faire tomber toutes mes attentions sur sir Rowland, a prévenu toutes sortes d'explications; & lorsqu'il est sorti, on a badiné assez plaisamment sur l'air & l'accent de sa province, dont il n'y a point d'apparence qu'il se défasse jamais. J'avois beaucoup d'impatience de voir partir aussi les deux autres. Ils sembloient s'appercevoir tous deux qu'il en étoit tems, mais n'être pas bien aises, l'un & l'autre, de sortir le premier. A la fin, M. Greville, feignant de se rappeler que je n'aime pas les longues visites, s'est retiré sans autre affectation.

Il ne m'a pas été possible d'éviter les nouvelles excuses du baronnet, sur la mauvaise humeur à laquelle il s'étoit livré dans sa dernière visite. Mes réponses n'ont pas dû le rendre plus content de lui-même. Cependant il est revenu à ses offres, dont il m'a fait un brillant étalage; & ne s'apper-

cevant point qu'elles fiſſent plus d'impreſſion ſur moi, il eſt tombé ſur M. Greville, qu'il ſoupçonnoit, m'a-t-il dit, de n'être pas venu à Londres ſans deſſein. Il ne m'a pas parlé de lui fort avantageuſement; mais je ne doute pas que M. Greville ne parlât de même de ſir Hargrave; & je m'imagine que ce ne feroit pas leur faire injuſtice, que de les croire tous deux.

J'ai répondu ſi nettement, que je ne prenois pas plus d'intérêt à l'un qu'à l'autre, qu'après diverſes marques de chagrin, le baronnet s'eſt cru en droit d'exiger, avec aſſez de fierté, les raiſons de mon refus. Cet air, que j'ai remarqué dans ſes yeux, m'a peut-être un peu piquée. Je lui ai dit, quoiqu'à regret, que puiſqu'il me forçoit de lui expliquer mes ſentimens, je n'avois pas de ſes mœurs l'opinion que je devois avoir de celles d'un homme dont je vouluſſe faire mon mari. Mes mœurs, mademoiſelle, s'eſt-il écrié, en changeant pluſieurs fois de couleur : mes mœurs, mademoiſelle! a-t-il répété. Son exclamation ne m'a point effrayée, quoique M. & madame Reves paruſſent un peu ſurpris de ma franchiſe; mais ſans me faire connoître qu'elle leur parut blâmable. Mes objections, monſieur, ai-je repris, ne doivent pas vous offenſer, puiſque c'eſt vous-même qui m'en arrachez l'aveu, & que mon deſſein n'eſt pas de vous faire des

reproches; mais, pressée par vos instances, je dois répéter....... ma langue n'a pas laissé de me refuser ici son office. Mais il m'a dit, d'un air & d'un ton fort impatient : continuez donc, mademoiselle.

La hardiesse m'est revenue : en vérité, sir Hargrave, je répète malgré moi que je n'ai pas de vos mœurs........ (fort bien, mademoiselle, a-t-il interrompu), l'opinion que je dois avoir de celles d'un homme sur le caractère duquel je penserois à fonder mon bonheur pour cette vie, & toutes mes espérances pour l'autre. Ce motif est d'une haute importance pour moi, quoiqu'il ne m'arrive guère de l'employer sans de fortes raisons. Mais permettez-moi d'ajouter que je ne suis point lasse du célibat. Je crois qu'il est toujours trop tôt, pour s'engager dans une carrière éternelle de soins; & si je n'ai pas le bonheur de rencontrer un homme, à qui mon cœur puisse se donner sans réserve, je renoncerai absolument au mariage. Que de malice, ma chère, j'ai remarqué ici dans ses regards! Vous paroissez mécontent, monsieur, ai-je ajouté; mais il semble que c'est sans raison : que vos vues sont tombées sur une personne qui est maîtresse d'elle-même; & quoique j'aie de l'éloignement pour les vérités dures, je me fais honneur de ma franchise.

Il s'est levé de sa chaise, il s'est promené à

grands pas dans la chambre, en répétant à voix basse, vous n'avez pas bonne opinion de mes mœurs! mademoiselle...... mais je suis résolu de tout souffrir......... Cependant, si mauvaise opinion de mes mœurs! Non, ma patience n'ira pas si loin. Là-dessus, il a porté le poing au front, en l'y tenant serré quelque moment; ensuite prenant brusquement son chapeau, il nous a fait une profonde révérence, le visage enflammé, du tumulte apparemment de ses passions; & sans ajouter un seul mot, il a pris le chemin de la porte. M. Reves s'étant hâté de le conduire, il a répété plusieurs fois : du mépris pour mes mœurs! j'ai des ennemis, monsieur. Du mépris pour mes mœurs! Je suis le seul homme du monde que miss Byron traite avec si peu de ménagement; ses dédains peuvent lui attirer...... que ne puis-je dire les miens! Adieu, monsieur, excusez cette chaleur. Adieu. Il est monté dans son carrosse, dont il a levé brusquement les glaces. M. Reves nous a dit qu'il s'étoit allongé jusqu'à l'impérial, en se serrant les reins de ses deux coudes. Il est parti dans cette fureur. Ses airs menaçans, son départ, tel que je vous l'ai représenté, & le récit de M. Reves, m'ont causé tant d'épouvante, que je n'en suis pas revenue d'une heure entière.

Le charmant parti pour votre Henriette, qu'un demi fou de ce caractère! O M. Fouler! Sir

Rowland ! M. Orme ! que je vous trouve aimables, en comparaison de sir Hargrave.

LETTRE XII.

Miss BYRON, *à miss* SELBY.

Mercredi, 23 Février.

J'AI reçu la lettre de mon oncle & les deux vôtres. Tous les conseils qui me viendront d'un lieu si cher, auront quelque effet pour ma conduite, soit à titre d'avis ou de reproche.

James est parti pour Northamptonshire, je vous prie de le recevoir avec bonté ; c'est un très-honnête homme, & l'on m'a assuré qu'il a dans le cœur une forte inclination ; ainsi l'impatience qu'il avoit de quitter Londres, se trouve expliquée. Je me souviens d'avoir entendu dire à mon oncle que les jeunes gens sans fortune, qui pensent au mariage, ne doivent point être découragés. Qui voudroit servir, lorsqu'il peut commander ? l'honnête pauvre est une partie très-estimable de la race humaine.

M. Reves a pris la peine de voir plusieurs domestiques qui se sont présentés pour moi, mais il n'en a point encore vu qui me convienne, à l'exception d'un seul qui s'est offert ce matin ;

âgé d'environ vingt-six ans, & de fort bonne physionomie. Je me propose de l'arrêter ; il paroît fort bien élevé, & digne même d'une fort bonne condition. Madame Reves, qui en est extrêmement contente, a déjà fait écrire au dernier maître qu'il a servi ; c'est un jeune homme, nommé M. *Bagenhall*, dans le voisinage de Réading, dont il parle fort bien, & qu'il n'a quitté, dit-il, très-modestement, que parce qu'étant livré aux plaisirs de son âge, il aime à se retirer trop tard. Wilson, c'est le nom de ce nouveau laquais, n'est à Londres que d'hier, & s'est logé chez sa sœur, qui est une veuve, établie dans Smithfield. Il demande d'assez gros gages ; mais on ne doit pas se tenir à quelques pistoles avec un bon domestique ; il faut l'aider à mettre quelque chose en réserve pour le tems de la vieillesse & de l'infirmité. Madame Reves vouloit l'engager à la première vue ; elle répondoit de lui, dit-elle, sur sa physionomie & sur son langage. Je ne vous en aurois pas si long-tems entretenue, si je n'étois fort portée à le prendre.

Sir Hargrave s'est fait revoir ici ; j'étois avec madame Reves & quelques dames de nos amies qui étoient venues passer familièrement une partie du jour avec nous, & me suis excusée de le voir sous ce pretexte ; mais il a vû madame Reves ; c'est un mêlange d'orgueil & d'humilité,

Il avoit résolu, la dernière fois, de ne plus m'importuner; mes dédains l'avoient mortellement piqué; mais la force lui manque pour soutenir ses résolutions. Il s'est reproché sa foiblesse; je serai sa femme, il en a juré; un homme tel que lui se voir refusé par une personne dont la fortune a si peu de proportion avec la sienne, & qui fait profession de n'avoir dans le cœur aucun homme qu'elle lui préfère! (Oh, sir Hagrave se trompe sur ce point! car il y a peu d'hommes au monde que je ne préférasse à lui; se voir refusé avec tous les avantages qu'il veut m'assurer, avec une figure qui n'a rien assurément de méprisable!) & M. Reves dit qu'alors il s'est considéré de la tête aux pieds dans une glace voisine; c'est ce qui lui paroît tout-à-fait inexplicable, absolument incompréhensible.

Il a demandé si M. Greville étoit venu avec quelques espérances. M. Reves a répondu que j'étois offensée de son voyage, & qu'il n'en tireroit aucun fruit. C'est un tourment de moins, a-t-il repris avec un soupir. Ce M. Greville s'est échappé dans notre premier entretien à quelques discours un peu libres, sur lesquels je veux passer, puisqu'il n'est pas plus heureux que moi. Je connois sa présomption; mais je souhaiterois que l'affaire dépendît entre nous de la pointe de

l'épée ; il n'obtiendroit pas de moi une aussi pitoyable composition que de Fenwich. Ce que je ne puis passer, M. Reves, c'est le reproche qu'on fait à mes mœurs ; assurément, je vaux mieux sur ce point qu'un Greville & un Fenwick : quel est l'homme au monde qui ne s'est pas accordé quelques libertés avec les femmes ? Vous le savez, monsieur, elles ne nous en estiment pas moins. Un reproche à mes mœurs ! & dans la bouche d'une femme ! sur ma foi l'objection est bizarre : qu'en dites-vous, monsieur ?

Il me semble, ma chère, que M. Reves a poussé bien-loin la patience ; c'est un homme fort doux, quoique ma cousine assure qu'il ne manque pas de vivacité dans l'occasion : il a donné une audience fort tranquille à sir Hargrave, qui a pris congé de lui, en jurant encore que je serois sa femme, malgré toutes sortes d'oppositions.

Lundi au soir.

M. Greville est venu à la fin de l'après-midi, il m'a demandé en grâce quelques momens d'entretien particulier ; je l'ai prié de m'en dispenser, & de se souvenir qu'au château même de Selby, je n'avois jamais eu cette complaisance pour personne ; mais il a supplié instamment M. & madame Reves de le laisser seul avec moi. Son empressement étoit de savoir quelles étoient les ef-

pérances de ſir Hargrave ; il a marqué là-deſſus une vive inquiétude : il eſpéroit, m'a-t-il dit, qu'un homme de ce caractère feroit peu d'impreſſion ſur moi, & que miſs Byron ne donneroit pas la préférence aux ſeuls avantages de la fortune, ſur un ancien ſerviteur qui n'avoit pas ceſſé de l'admirer depuis ſon enfance, & qui ne manqueroit de rien pour la rendre heureuſe.

Je lui ai répondu qu'il étoit extrêmement fâcheux pour moi de me trouver ſi ſouvent obligée de lui faire les mêmes réponſes ; que j'étois incapable d'offenſer perſonne, ſur-tout un voiſin qui étoit lié d'amitié avec toute ma famille ; mais qu'il m'étonnoit de ne pas ſentir que je ne lui devois aucun compte de mes ſentimens & des viſites que je recevois. Il m'a fait des excuſes qui ont abouti à me demander du moins quelque aſſurance que je ne favoriſois pas les prétentions de ſir Hargrave. Non, monſieur, lui ai-je dit avec aſſez de force ; je ne veux aucune explication de cette nature : ne feroit-ce pas vous accorder un droit de cenſure ſur ma conduite, & vous donner des aſſurances qui ſont fort éloignées de mes intentions ?

Il a pris le ciel à témoin qu'il m'aimoit plus que lui-même. Il a juré avec imprécation qu'il perſévéreroit juſqu'au dernier ſoupir ; & que s'il pouvoit penſer que ſir Hargrave eût conçu la

moindre espérance, il prononceroit hardiment sur le nombre de ses jours. M. Greville, lui ai-je dit, je ne connois que trop vos emportemens; ce qui s'est passé entre vous & M. Fenwick m'a causé assez de chagrin, & dans une entreprise de la même nature, vos jours pourroient être comptés comme ceux d'un autre; mais je n'entre point dans vos vues, ayez la bonté seulement de ne pas traiter d'incivilité la résolution que je prends de renoncer désormais à l'honneur de vos visites.

Je voulois sortir; il s'est mis entre la porte & moi. Au nom du ciel, chère miss! ne sortez point en colère; si vous ne changez rien à mon sort, daignez du moins m'assurer que ce petit maître.... Eh! de quel droit, ai-je interrompu, osez-vous exiger des assurances de cette nature? Ses droits, m'a-t-il dit, n'avoient pas d'autre fondement que ma bonté. Chère miss Byron; dites-moi que sir Hargrave n'aura point l'art de toucher votre cœur, dites-le moi pour son intérêt, si ce n'est pas pour le mien; car je sais que peu vous importe ce que je devienne: mais que ce ne soit pas ce tigre à face blême, qui obtienne votre affection; ce nom peint son caractère. Si la préférence est réservée à quelqu'autre qu'à moi, faites-la tomber du moins sur quelqu'un, au mérite & au bonheur duquel il ne soit pas impossible de souscrire: pour votre propre réputation, choisissez,

rendez heureux un homme d'honneur; & si je n'ose vous supplier en qualité d'amant, faites la grâce à un voisin, à un ancien ami, de l'assurer que ce ne sera pas le chevalier Pollexfen.

Puis-je savoir, monsieur, lui ai-je demandé d'un air tranquille, quelle affaire vous amène à Londres?

Vous devinez la plus importante, mademoiselle; il m'est revenu que ce petit maître avoit des prétentions sur votre cœur, & qu'il se vantoit déjà du succès; mais si j'avois quelque certitude...... que ses richesses ne vous disposeront pas......

Eh bien, M. Greville, retourneriez-vous en Northamptonshire?

Au fond, mademoiselle, maintenant que je me trouve à Londres, que j'ai commandé un équipage, & que j'ai d'autres arrangemens......

Le parti que vous prendrez là-dessus, monsieur, est tout-à-fait indifférent pour moi; vous aurez seulement la bonté de vous souvenir, que comme vos visites ne regardoient que mon oncle Selby en Northamptonshire, elles ne devoient avoir de rapport ici qu'à mon cousin Reves.

Je sais trop, mademoiselle, que vous pouvez être cruelle quand vous le voulez; mais vous plaît-il que je retourne en province?

S'il me plaît, monsieur? En vérité, M. Greville fera ce qu'il plaît à lui-même, je demande seulement qu'on m'accorde la même liberté.

Vous êtes si délicate, mademoiselle! si fort en garde contre la crainte de donner le moindre avantage!

Et les hommes, monsieur, en prennent tant de la moindre occasion; mais quelque idée que vous ayez de ma délicatesse, je suis juste, & je vous assure que si je n'étois pas déterminée.....

Déterminée..... oui, oui, mademoiselle, & quelquefois jusqu'à l'obstination. J'avoue que ma commodité ne me permettoit pas trop de prendre ce tems pour venir à la ville. Dites, mademoiselle, que vous souhaiteriez de me voir partir, & que ni ce sir Hargrave, ni le neveu de votre nouveau père (car ces nouvelles parentés m'alarment) ne feront aucune impression sur votre cœur, & que vous ne me refuserez point l'honneur de vous voir dans les visites que je rendrai à M. Reves; je vous promets alors de partir avant la fin de cette semaine: j'écrirai dès ce soir à Fenwick, pour lui apprendre ce qu'il ne doit pas ignorer; & que je pars sans emporter beaucoup de fruit de mon voyage. Cet avis pourra vous épargner la vue de votre second *fléau*; c'est le nom que votre cousine Lucie nous donne quelquefois à tous deux.

Vous

Vous êtes si peu capable de modération, M. Greville, que d'autres pouvant ne l'être pas plus que vous, je ne vous dissimulerai pas que ce seroit m'épargner quelque peine........

Ah! prenez garde, mademoiselle, prenez garde vraiment de donner trop d'avantage à un pauvre malheureux qui entreprendroit le tour du monde, sur la moindre apparence de pouvoir vous obliger; mais vous ne dites rien de sir Hargrave & de votre nouveau frère? Pardon, mademoiselle, si je suis assez effrayé par ces rampans, ces insinuans personnages qui vous attaquent du côté de la compassion, pour insister sur quelque assurance. Eh quoi! mademoiselle, ne pouvez-vous me la donner avec vos précautions ordinaires? Ne puis-je l'obtenir à titre de voisin & d'ancien ami? car il n'est pas question ici d'amour.

Eh bien, M. Greville, en qualité de voisine & d'ancienne amie, autant que pour l'intérêt de votre propre commodité, qui ne vous permettoit pas trop de venir à Londres, je vous conseille de retourner en province.

Avec quelle délicatesse, mademoiselle, vous m'avez conduit à votre but! vous devez me remercier au moins de vous en avoir donné l'occasion; mais la condition, s'il vous plaît; la condition, si je reçois l'avis d'une si bonne voisine.

Je ne la refuse pas, monsieur, & je vous dé-



clare, avec la dernière sincérité, comme au voisin, comme à l'ancien ami de ma famille, que je n'ai pas encore vu l'homme dont je puisse penser à faire mon mari.

Vous l'avez vu, mademoiselle; sur ma foi vous l'avez vu: & le misérable s'est saisi de ma main en dépit de toute ma résistance. Vous me la donnerez, a-t-il dit en la portant à sa bouche; & de ses lèvres il me l'a pressée avec tant de violence, qu'il y a laissé la marque de ses dents. Il m'est échappé un cri de surprise, & je puis dire de douleur. Mais il a contrefait mon exclamation; & m'arrachant l'autre main, sur laquelle il s'est hâté d'imprimer aussi ses dents: vous serez heureuse, m'a-t-il dit, si je vous en laisse une; je vous mangerois volontiers toute vive. Voilà, ma chère, votre languissant, votre inconsolable Gréville.

Je me suis sauvée dans la chambre voisine; il m'a suivie d'un air fort libre, il m'a priée de lui laisser voir mes mains, & se tournant vers M. Reves, il lui a dit d'un ton plaisant: en vérité, j'ai pensé dévorer votre charmante cousine; je commençois par ses mains. Cette marque de tranquillité & d'assurance m'a plus offensée que l'action même, parce qu'elle m'a fait connoître que sa gaieté naturelle n'étoit point altérée. Cependant je n'ai pas voulu paroître trop sérieuse; mais

Je craindrois, si je me retrouvois seule avec cet homme-là, qu'il ne mangeât réellement mes deux mains. En sortant il m'a dit qu'il me croyoit un peu revenue de ma frayeur. Voyez, a-t-il ajouté, ce qu'on gagne à réduire un honnête homme au désespoir; mais vous voulez que je quitte la ville? Souvenez-vous donc de ce que vous m'avez déclaré.

Il m'a laissée fort aise d'être délivrée de lui. Pendant que M. Reves le conduisoit, il a dit que pour aller au-devant de tous mes désirs, il ne me rendroit plus qu'une visite avant son départ, & qu'il alloit écrire sur le champ à M. Fenwick qu'il retourne en Northamptonshire.

LETTRE XIII.

Miss BYRON, *à miss* SELBY.

Mardi, 14 Février.

MISS Olemer, pour laquelle je sens croître mon amitié de jour en jour, m'a fait voir ce matin son cabinet, c'est-à-dire, ses livres, ses ouvrages de main, & tout ce qui sert à ses occupations domestiques. Je me suis crue dans celui de ma chère Lucie; car, au milieu de cette vie tumultueuse, je ne cesse pas de penser à mes

chers amis de Northamptonshire; deux heures, que je viens de passer avec miss Olemer, m'ont paru fort courtes. On m'a dit qu'elle écrit parfaitement bien, & que c'est une Sevigné pour ses correspondances. Je me flatte d'être quelque jour de ce nombre; mais je trouve que la plume & ses lectures ne lui ont pas fait négliger l'exercice de son aiguille. Elle en est d'autant plus respectable pour moi, que c'est un exemple à produire contre ceux qui n'approuvent point le savoir dans les femmes; censure.... quelquefois juste, mais trop générale. Je ne voudrois pas que cette qualité fût la principale distinction d'une femme que j'aime; mais lorsqu'on a reçu des talens, pourquoi ne les pas reconnoître, ou les laisser sans culture? Il me semble, ma chère, qu'après les vertus essentielles de mon sexe, qui sont la modestie, la docilité & l'attachement aux devoirs de la religion & de la morale, ce n'est point une disgrâce d'avoir l'esprit un peu cultivé. Miss Olemer est heureuse comme votre Henriette, par l'affection d'une tante qui n'a rien de plus cher qu'elle. Sa mère est encore au monde, mais elle n'aime qu'elle-même; & la nature lui a si peu parlé pour cette excellente fille, que madame Wimburn, sa tante, n'a point eu de repos qu'elle ne l'ait fait venir près d'elle. Nous sommes convenues, miss Olemer & moi, de nous voir sans cérémonie.

J'aurois dû vous dire que la réponse du dernier maître de Wilson ayant été fort à son avantage, je l'ai pris enfin à mon service. Miladi Williams est venue dans mon absence ; elle paroît fort occupée de nos parures de bal, & de la mienne en particulier ; mais c'est encore un secret pour moi. Nous devons prendre nos habits chez elle, & partir de là en chaise à porteurs : elle se charge de tout. Vous saurez, ma chère Lucie, sous quelle forme je dois paroître, lorsque j'en serai informée moi-même.

Le baronnet est venu aussi pendant que j'étois chez miss Olemer : il n'a vu que M. Reves, avec lequel il a passé près d'un quart d'heure. Son air étoit sombre, son humeur chagrine ; M. Reves l'a trouvé tout différent de ce qu'il l'a vu jusqu'aujourd'hui. Il ne lui est point échappé un sourire : oui, non, est tout ce qui est sorti de ses lèvres, avec quelques invectives néanmoins contre les femmes. Maudit sexe! a-t-il répété plus d'une fois. Il est bien étrange, dit-il, qu'un homme ne puisse être heureux avec les femmes, ni sans elles ; à peine a-t-il prononcé mon nom. A la fin, M. Reves l'ayant un peu raillé sur sa mauvaise humeur, il a pris le parti de se retirer, pour ne se pas donner en spectacle plus long-tems. Ses laquais & son cocher ne s'en sont pas mieux trouvés, il les a querellés sans raison. Il est parti

en jurant contr'eux, avec de grandes menaces. Que demande cet homme là? Pourquoi prendre M. Reves pour l'objet de ses caprices? Mais qu'il ne soit plus question de lui, ni de rien, jusqu'à ma première lettre.

LETTRE XIV.

Miss BYRON, *à miss* SELBY.

Mercredi au soir, 15 Février.

ENFIN M. Greville a pris congé de nous ce soir, dans la résolution de partir demain. Il m'a demandé, avec instance, un moment d'entretien particulier; mais je me suis bien gardée d'avoir cette complaisance pour lui. « Son regret, m'a-» t-il dit, est de laisser à Londres le présomp-» tueux Hargrave, & le rampant Fouler: cepen-» dant il part satisfait de m'avoir entendu décla-» rer que je n'ai, dans l'un ni dans l'autre de ces » deux hommes, celui pour lequel je puisse me » sentir de l'inclination ». Vous voyez, ma chère, que c'est un compliment qu'il se fait à lui-même; car je me souviens de mes termes; j'ai dit que je n'avois point encore vu l'homme dont je pusse penser à faire mon mari.

Avant son départ, M. Greville a dit mille choses plaisantes sur le caractère de ses rivaux, sur ce qu'il appelle ma dureté de cœur, & sur les tourmens du sien. Sir Hargrave étant venu dans le même tems, j'ai vu naître une conversation fort vive, dont j'ai d'abord appréhendé les suites. Mais madame Reves m'a proposé de jouer un air de claveffin, qui a fait prendre un autre cours à cette chaleur; & le baronnet, apprenant que M. Greville devoit partir demain, est sorti plutôt qu'il ne sembloit en avoir eu l'intention, dans la joie apparemment de se voir le champ libre.

En nous quittant, M. Greville a donné carrière encore à sa folle imagination; & ce tour d'esprit a si bien disposé pour lui madame Reves, qu'elle le regarde, dit-elle, comme le plus amusant de tous mes importuns. Mais qu'est-ce donc que l'art d'amuser? J'ai répondu, d'un ton assez froid, que M. Greville est un homme sans mœurs; & que s'il étoit capable de rougir de quelque chose, ou de ressentir l'amour qu'il s'attribue, il ne seroit ni si gai, ni si amusant qu'il l'est en effet. Là dessus, M. Reves a voulu savoir auquel du moins, des cinq personnages qu'il appelle mes amans, je pourrois donner quelque préférence. Je n'ai pas balancé à lui répondre que s'il parloit d'une préférence de goût, il n'y en avoit aucun pour lequel je me sentisse le moindre

penchant; mais que s'il n'étoit question que de mon jugement sur leur caractère, j'y mettois une différence extrême, à l'avantage de M. Orme, qui me paroissoit digne de l'estime & de l'amitié de tous les honnêtes gens. Fort bien, a répliqué M. Reves; je suis donc prêt à parier que tôt ou tard la pomme est pour M. Orme.

Je l'ai laissé dans cette opinion. Il m'a dit néanmoins qu'il seroit difficile de se défaire de sir Hargrave; qu'aujourd'hui même il avoit déclaré à miladi Williams qu'il étoit résolu de l'emporter sur tous les obstacles; que cette dame sembloit s'intéresser pour lui, & qu'elle s'étonnoit que je pusse refuser un homme si riche, & de si bonne mine, auquel on a déjà proposé plusieurs partis du premier rang.

Mercredi 15.

Sir Hargrave sort d'ici. Je n'ai, ma chère, ni le tems, ni l'envie de vous raconter ce qui s'est passé avec lui depuis une demi-heure, & dans quel transport il est parti. Il avoit souhaité de me parler en particulier; & je me suis crue d'autant plus autorisée à n'y pas consentir, qu'il n'a jamais fait scrupule de s'expliquer fort librement, devant M. & madame Reves. Cependant, comme il est demeuré sans parler, ma cousine s'est retirée la première, pour l'obliger, & M. Reves a suivi sa

femme : ils ne lui devoient pas assurément cette complaisance. Je leur en sais fort mauvais gré.

A peine étoient ils sortis, qu'il a voulu me prendre la main; je l'ai retirée. Mademoiselle, m'a-t il dit d'un ton fort brusque, vous n'auriez pas cette dureté pour M. Greville, je suis le seul au monde que vous traitiez si mal. Je lui ai répondu civilement, que j'en userois de même avec tout homme qu'on laisseroit seul avec moi. Vous voyez, mademoiselle, a-t-il repris, qu'il m'est impossible de vivre sans vous. Mon cœur & mon ame vous sont dévoués. J'ai de l'orgueil, je l'avoue: pardon, si j'ajoute qu'il est piqué. Je croyois pouvoir attendre plus de bonté, de toute femme qui seroit sans engagement, & qui n'auroit pas d'éloignement pour le mariage. Votre cœur est libre, dites-vous; je souhaite, je m'efforce de le croire. Mais ce Greville.........

Il s'est arrêté pour me laisser le tems de répondre. J'ai répondu que sans lui devoir aucune explication, mon usage n'étoit pas de traiter incivilement ceux qui faisoient profession pour moi de quelque estime. Il a prétendu que je n'exceptois que lui; & revenant à ses plaintes, il m'a pressée de m'expliquer entre lui & M. Greville. J'ai cru pouvoir échapper, en l'assurant, comme je l'avois déjà fait, que je n'ai point encore vu l'homme qui doit être mon mari; mais son visage & ses yeux s'en-

flammant tout d'un coup, il a juré, à peu près dans les termes dont M. Greville s'étoit servi dans la même occasion, que je l'avois vu, cet homme; & que si mes affections n'étoient pas engagées, il étoit devant mes yeux! Je lui ai dit que si c'étoit l'unique sujet de sa visite, il auroit pu dispenser M. & madame Reves de sortir; j'ai voulu me retirer. Il m'a coupé le passage : vous ne me quitterez pas, mademoiselle; je vous en conjure! Eh bien, monsieur, que souhaitez-vous de plus? Apprenez-moi, mademoiselle, si vous avez du dégoût pour le mariage. Quel droit avez-vous, monsieur, de me faire cette question? Dites, chère miss, est-ce un état où vous ayez dessein d'entrer? Peut-être, monsieur, si je rencontre un homme à qui je puisse donner entièrement mon cœur. Eh! ne puis-je l'être, cet heureux homme! J'implore votre bonté, mademoiselle! Je l'implore à vos pieds! La vie ne m'est rien sans vous! Et le fier personnage s'est jeté à genoux devant moi, les mains serrées l'une contre l'autre, & les yeux attachés sur les miens.

Quoique ces spectacles ne manquent point de causer quelque émotion, quelle différence, ma chère, de celle que j'avois sentie en voyant sir Rowland dans la même posture! Il m'a paru clairement que c'étoit un rôle prémédité. Que ne m'a-t-il pas dit pendant plus d'un quart-d'heure

sans vouloir quitter sa situation, sans me permettre de sortir de la mienne? Je me suis vue forcée de lui répéter une partie de mes anciennes réponses. J'aurois souhaité de pouvoir le congédier civilement; mais il ne m'en a pas laissé le pouvoir. Tout humilié qu'il étoit, le langage de sa passion, & ses prières mêmes, étoient mêlées de menaces indirectes. Enfin, j'ai senti la nécessité de lui déclarer que je ne recevrois plus ses visites. Il m'a représenté que je le mettois au désespoir; je n'en suis pas moins sortie de la chambre, pour rejoindre M. & madame Reves. Il s'est levé alors avec quelques imprécations que j'ai fort bien entendues. Il m'a traitée encore d'orgueilleuse & d'ingrate; & me suivant dans la chambre voisine, à peine y a-t-il donné quelque marque d'attention à M. & madame Reves. Il a fait deux ou trois tours en silence; & se tournant à la fin vers eux : pardonnez, leur a-t-il dit, avec une profonde révérence. Il m'en a fait une plus cavalière, en me disant d'un air malin : vous me défendez donc les visites, mademoiselle? Oui, monsieur, ai-je répondu d'un ton assez ferme : & pour votre repos comme pour le mien, vous m'avez extrêmement chagrinée. La première fois, mademoiselle, a-t-il repris....... Il s'est arrêté un moment; & continuant avec un regard fier : la première fois que j'aurai l'honneur de

vous voir, ce sera, j'espère, avec plus de succès. Il est parti.

M. Reves est fort mécontent de toute sa conduite, & ne blâme point la résolution que j'ai prise de refuser désormais ses visites. Ainsi je me flatte que le nom de sir Hargrave ne reviendra plus si souvent dans mes lettres.

Nos habits sont prêts : M. Reves se met en hermite, sa femme en religieuse, & miladi Williams en abbesse. Je n'aime pas trop les miens, parce qu'ils ont trop d'éclat ; c'est ce que j'appréhende le plus. On me met en princesse arcadienne ; mais ce déguisement s'accorde si peu avec l'idée que j'avois de l'habit pastoral d'Arcadie, que c'est au contraire tout ce qu'il y a de magnifique & de recherché dans les nouvelles modes de France & d'Italie. On y vouloit joindre une houlette ; mais je n'ai pas conçu qu'elle pût convenir avec ce riche équipage ; quoique je doive être sans panier, car on ne porte point de paniers dans l'Arcadie. Quelle figure je vais faire ! On ne se mettroit pas plus magnifiquement pour un bal paré. Ils m'assurent tous que je verrai des masques en habits aussi riches & mêmes aussi ridicules que le mien : il en sera ce qu'il plaît au ciel ; mais je souhaiterois que cette nuit fût passée. Je vous assure que c'est la dernière fois, comme la première, que j'assisterai aux divertis-

femens de cette nature ; mais il faut prendre une idée des mascarades. Attendez-en toutes les circonstances dans ma première lettre : je me représente votre impatience. Donnez, comme moi, chère Lucie, quelque chose à votre imagination ; & marquez-moi quelquefois ce que vous pensez des choses avant qu'elles arrivent. Que de jolies conquêtes ne vous imaginez-vous pas que votre Henriette va faire sous un si bel habit?

LETTRE XV.

M. Reves, à M. Selby.

Vendredi, 10 Février.

Cette lettre, mon cher M. Selby, n'est aujourd'hui que pour vous & pour la famille. Cependant ne soyez pas trop surpris; mais comment vous apprendrai-je les nouvelles, les terribles nouvelles! .... Ma femme en est tombée, depuis trois heures du matin, dans des vapeurs fort violentes. Ne soyez pas...... Mais comment puis-je vous dire de n'être pas trop affligé, lorsque nous sommes nous-mêmes incapables de consolation?

O mon cher cousin! nous ne savons ce qu'est devenue notre très-chère miss Byron. Je serai

auſſi exact ſur les circonſtances, que ma douleur & mon étonnement me le permettent. C'eſt une néceſſité, comme vous le reconnoîtrez. M. Greville, je le crains fort...... Mais commençons par les circonſtances.

Nous étions, la nuit dernière, au bal de Haymarket; les porteurs de notre chère couſine, qui étoient loués comme les nôtres, pour toute la nuit, ſe ſont laiſſés engager à boire. Ils avoient promis à Wilſon, le laquais de miſs Byron, qu'ils ſeroient revenus dans moins d'une heure; il n'étoit pas plus de minuit. Wilſon les ayant attendus inutilement, l'eſpace de deux heures, a pris le parti de louer une autre chaiſe pour ſuppléer. Entre deux ou trois, nous ſommes convenus de retourner au logis. La chère perſonne étoit fatiguée de l'attention que tout le monde a marquée pour elle : tout le monde l'a vue avec admiration. Elle vouloit partir avant nous; mais miladi Williams l'a fait conſentir à demeurer un quart d'heure de plus. Je n'ai pas manqué de la conduire juſqu'à ſa chaiſe, & je l'ai vue dedans, avant que de rendre le même office à miladi Williams & à ma femme. J'ai fort bien remarqué que la chaiſe & les porteurs n'étoient pas les mêmes qui l'avoient amenée. J'en ai demandé la raiſon, & j'ai reçu l'explication que je vous ai déjà donnée : elle s'eſt hâtée d'y entrer, à cauſe de ſes habits, &

pour ne pas se refroidir à l'air, sans compter que la curiosité avoit amené plusieurs masques après elle.

Il étoit alors près de trois heures. J'ai donné ordre à Wilson de faire arrêter la chaise, lorsqu'elle seroit hors de la presse, pour attendre celle de miladi, celle de ma femme & la mienne. J'ai vu partir ses porteurs, & Wilson marcher devant eux avec son flambeau : je n'ai pas moins vu les masques rentrer dans la salle.

Nos valets n'ayant point apperçu que la chaise se fût arrêtée, nous avons jugé que, dans la foule & le bruit, Wilson n'avoit point entendu mes ordres, & nous avons continué de faire marcher nos porteurs, ne doutant point qu'elle ne fût au logis avant nous. On avoit pris la résolution d'y retourner directement, quoique miladi nous eût proposé d'aller changer d'habits chez elle, où nous nous étions masqués.

Nous avons été fort surpris de ne pas trouver miss Byron au logis. Cependant ma femme a supposé que, par méprise, elle avoit été conduite chez miladi Williams, où elle seroit à nous attendre, & j'y ai envoyé sur le champ. Mais, bon dieu! dans quelle consternation sommes-nous tombés, en apprenant que miladi n'en avoit aucune nouvelle! M. Greville, comme j'appréhende........ Mais il faut que je vous donne

tous les indices ſur leſquels je fonde mes ſoupçons.

Hier au ſoir miladi Williams fut avertie, & je l'ai ſu d'elle au bal, que M. Greville, qui prit congé de nous mardi dernier, dans la réſolution, en apparence de partir le lendemain pour Nortamptonshire, n'étoit ni parti, ni dans le deſſein de partir, & qu'au contraire, il étoit réſolu de demeurer *incognito* à Londres, pour obſerver toutes les démarches de ma couſine. Nous ſavons d'ailleurs qu'il lui avoit témoigné de la jalouſie ſur quelques viſites, qu'elle ne s'eſt pas attirées, je vous aſſure; mais qu'elle n'a pu ſe diſpenſer de recevoir.

Sir Hargrave Pollexfen étoit au bal en habit d'arlequin. Il n'a pas été long-tems à découvrir notre charmante couſine; & malgré le chagrin qu'il a eu de ne pouvoir lui faire agréer ſes offres, il n'a pas laiſſé de lui parler avec toute la politeſſe d'un homme du monde. M'ayant rencontré un peu avant notre départ, il m'a demandé ſi je n'avois pas reconnu M. Greville entre les maſques? Je lui ai dit que je n'y avois pas fait d'attention. N'avez-vous pas remarqué, m'a-t-il dit, un maſque en grand chapeau rabattu, avec un manteau de ſcaramouche, & une lanterne ſourde à la main, qu'il préſentoit à tout le monde? C'étoit notre cher ami Greville. A la vérité, j'avois

J'avois observé plusieurs fois ce masque ; mais je ne me suis point rappelé qu'il eût l'air de M. Greville ; il m'avoit paru beaucoup plus gros. Cependant, comme il vouloit qu'on le crût parti, on comprend qu'il peut avoir déguisé sa taille.

Vous savez que M. Greville est un homme entreprenant ; il n'est venu à Londres, comme il l'a déclaré lui-même, que pour causer de l'embarras à ceux qui ont des prétentions sur le cœur de ma cousine. Il lui a vu deux amans déclarés. Son premier dessein étoit de passer quelque tems ici, & de prendre part aux amusemens de la ville ; il avoit même commandé un équipage neuf. Cependant, tout d'un coup, & quoiqu'il attendît M. Fenwick, il a prétendu nous persuader qu'il étoit sur son départ, & qu'il retournoit droit à Nortamptonshire, sans avoir obtenu de ma cousine la moindre explication en sa faveur. Toutes ces circonstances rassemblées, il ne paroît presque pas douteux que M. Greville ne soit au fond de cette noire aventure.

Ainsi vous prendrez sur ces lumières toutes les mesures que votre prudence pourra vous inspirer. Si M. Greville n'est pas retourné dans votre canton...... Si M. Fenwick...... Sais-je moi-même ce que je dois vous conseiller ? Le moins de bruit qu'on pourra faire sera le mieux, jusqu'à ce qu'on parvienne à quelque certitude.

Que la nature de cette certitude me cause de crainte! Chère Henriette! Mais je suis sûr que vous croirez devoir apporter tous vos soins à cacher cette terrible affaire à sa grand'mère, & même à votre femme : cependant ses prudens conseils peuvent être nécessaires.

J'ai six personnes dans les différens quartiers de la ville, avec ordre de prendre des informations parmi les porteurs & les cochers. On ne peut s'imaginer que le nouveau laquais soit un misérable......., Que dire? Que penser? Nous avons envoyé chez sa sœur, qui tient une hôtellerie dans Smithfield. Elle n'a point entendu parler de lui. J'ai fait chercher les porteurs, qui ont porté cette chère fille à la maudite mascarade. Ceux de miladi Williams, qui les ont produits eux-mêmes, les connoissent & savent leur *numéro*. Ils servent depuis Saint-James jusqu'à Berkley-Square. On pourra découvrir quelque chose par leur moyen; ils craignent sans doute de venir demander leur argent, qu'ils n'ont gagné qu'à demi; malheur à eux, s'ils sont reconnus pour des coquins!

Il m'est venu quelque soupçon sur sir Hargrave, autant par rapport à l'idée qu'un de mes amis nous a donnée de son caractère, que pour quelques emportemens dont j'ai été témoin, à l'occasion du refus que miss Biron a fait de ses offres,

J'ai envoyé chez lui dans Cavendish-Square, pour ſavoir s'il étoit au logis, & à quelle heure il étoit revenu du bal. On a répondu qu'il étoit au lit, & qu'on ne croyoit pas qu'il dût ſortir avant le dîner, parce qu'il attendoit compagnie. Il n'eſt revenu, dit-on, que vers cinq heures du matin.

Nous n'avons pas manqué d'envoyer auſſi à la maiſon où M. Greville étoit logé. Il a quitté ce logement ; & ſes hôtes le croyent retourné en province. Mais il eſt capable de toutes ſortes d'inventions pour déguiſer ſes deſſeins. J'étois bien perſuadé qu'il n'auroit pas tenu en deux endroits un langage différent. Heureux, ſi nous ne l'avions pas trouvé parti !

M. Greville doit être le coupable. Vous aurez la bonté de dépêcher promptement le porteur, avec des informations que vous aurez pu vous procurer ſur M. Greville. Je ſuis, hélas ! tout à vous.

ARCHIBALD REVES.



LETTRE XVI.

M. SELBY, à M. REVES.

Samedi, 18 Février.

OH! M. Reves, la pauvre chère enfant! La fleur de l'univers! Comment voulez-vous qu'une si terrible nouvelle ne sorte pas de mon sein? Quel moyen de cacher ma consternation? ma femme s'en est apperçue. Elle en a voulu savoir la cause. Je n'ai pu lui raconter cette fatale aventure. Hélas! oui, fatale. Sa grand'mère n'y survivra pas un moment. Nous la lui cacherons le plus long-tems qu'il sera possible. Mais comment la lui cacher? Et c'est donc véritablement que notre chère fille a disparu? Oh! Monsieur, Monsieur Reves.

J'ai donné votre lettre à ma femme; elle s'est évanouie avant que de l'avoir achevée. On m'avoit toujours représenté les mascarades comme une extravagance, plutôt qu'une dépravation; mais je suis convaincu à présent que c'est le plus détestable de tous les amusemens.

Vous êtes hors de vous même, monsieur, & ce n'est pas sans raison. Qui de nous sera plus capable de se modérer? Chère, chère enfant! Que n'a-t-elle peut-être pas déjà souffert? Mais devions-nous permettre qu'elle s'éloignât de nous? C'est

vous, monſieur, qui n'avez pas voulu être refuſé. C'eſt vous qui vous êtes obſtiné à la mener dans cette ville de perdition.

Quelque miſérable libertin, j'en ſuis ſûr..... Mais ce n'eſt pas Greville. On le vit deſcendre de ſa chaiſe de poſte hier au ſoir. Il n'y avoit perſonne que lui. Une demi heure après, quoiqu'il fût très-tard, il nous envoya faire ſes complimens, & ceux de notre chère fille, en nous faiſant aſſurer qu'il l'avoit laiſſée en bonne ſanté, & plus heureuſe, nous a-t-il fait dire, dans ſon ſtyle ordinaire, que diſpoſée à faire le bonheur d'autrui. Il n'ignore pas que notre vie eſt attachée à la ſienne.

Retrouvez-la, monſieur. Rendez-nous-la tranquille & en bonne ſanté, ſans quoi nous ne pardonnerons jamais à ceux qui ont été l'occaſion de ſon voyage. Chère niéce! Elle s'eſt laiſſée vaincre. Elle n'avoit point de paſſion pour voir Londres. Le plus doux, le plus obligeant caractère! Hélas! à quoi n'eſt-elle peut-être pas expoſée! Faites-la chercher de toutes parts. Mais vous n'épargnerez rien, nous n'en doutons pas. Que perſonne ne ſoit excepté de vos ſoupçons. Cette miladi Williams...... Un complot de cette nature ne s'eſt pas fait ſans la participation d'une femme. N'étoit-elle pas amie de ſir Hargrave? Ce ſir Hargrave! Ce ne peut être Greville. Quand

nous n'en aurions pas les preuves que j'ai rapportées, Greville, tout méchant qu'il est, n'est pas capable d'une telle infamie.

Les premieres nouvelles, qui vous viendront, bonnes ou mauvaises, n'épargnez aucune dépense pour nous les communiquer.

Greville étoit ici à ce moment. Nous ne l'avons pu voir. Nous ne lui avons rien appris; il est parti dans une grande surprise, de s'être entendu dire, par un de nos gens, que nous avons reçu quelques mauvaises nouvelles, qui ne nous permettent de voir personne. Ils n'ont pu l'instruire mieux. Cependant notre douleur & la vue de votre livrée leur fait juger qu'il est arrivé quelque chose à leur jeune maîtresse. Ils sont tous en larmes. Ils observent notre visage en nous servant avec une curiosité muette, mais triste & avide. Nous n'ouvrons pas la bouche en leur présence, & nous ne leur expliquons nos volontés que par des signes.

Grand dieu! Après tant d'années heureuses! Heureux nous-mêmes! Nous voir en si peu de tems les derniers des misérables! ce qui ne seroit point arrivé, si.... Mais n'en parlons plus. Grand dieu du ciel! Que deviendra cette malheureuse grand'mere! Lucie, Nancy en perdront la raison! N'en parlons plus. Hâtez-vous de nous écrire, &

& pardonnez le trouble de cette lettre. Je ne sais ce qui est sorti de ma plume; mais je n'en suis pas moins à vous.

GEORGE SELBY.

LETTRE XVII.

M. Reves, à M. Selby.

Les gens de miladi Williams ont trouvé les porteurs de votre chère niéce. Ces deux misérables confessent qu'ils ont été presqu'ivres morts. Ils sont sûrs qu'on avoit mêlé quelque chose dans leur liqueur. Leurs recherches, pour trouver ceux qui les ont engagés dans cette partie, ont été, jusqu'à présent sans effet, mais c'étoient deux laquais, dont ils déclarent la livrée, & qui ont nommé leur maître & sa rue. Nous ne connoissons ni cette livrée, ni le nom du maître. Ainsi cette information ne nous donne pas plus de lumières. Tout paroît d'une infernale obscurité dans le complot. Ces deux hommes sont résolus, disent-ils, de retrouver les laquais qui les ont trompés, fussent-ils sous terre, & les porteurs qu'on a loués à leur place.

Chaque moment nous ramène quelque messager avec différens récits; mais il ne nous est

encore rien venu de consolant. Cette raison me retient au logis. O cher ami ! Je ne sais où tourner mes pas ; je ne sais à quelle résolution m'arrêter. Je renvoie mes gens au moment qu'ils arrivent ; mais avec moins de confiance que de désespoir. Comptez que cette infâme action est de M. Greville. Quoique mon courier ne fasse que partir, j'attends son retour avec une impatience mortelle.

Je jeterai à chaque occasion sur le papier tout ce qui pourra s'offrir, pour avoir toujours une lettre prête, & la faire partir aussi-tôt qu'il nous viendra quelque lumière. Cependant je n'attends rien de décisif que de vous.

Nos soupçons commencent à tomber sur le laquais, ce Wilson qui n'est chez nous que depuis trois jours. S'il n'étoit pas mêlé dans cette affaire, on auroit entendu parler de lui ou des porteurs qu'il a loués. Il seroit revenu au logis. On ne me persuadera point qu'ils ayent été enlevés ou assassinés tous trois.

Maudite mascarade ! Jamais, jamais.....

O monsieur ! Le laquais de Miss Byron doit être un infame coquin. Sally (car ma femme est si mal qu'elle ne peut penser à rien) Sally, la femme de chambre de notre chère cousine, s'est avisée de faire ouvrir le coffre de ce misérable.

On a forcé les ferrures. Il ne s'y est pas trouvé la valeur de dix sous. Cependant le traître ne parloit, le jour d'auparavant, que de ses amas de linge & d'habits. L'hâbile fripon, si c'en est un! Toute la maison l'aimoit. Notre chère fille l'avoit pris elle-même en affection. Il savoit tout, il connoissoit tout le monde. Malédiction sur son savoir & son habileté! Nous avions apporté mille soins à trouver pour elle un excellent domestique.

A 11 heures.

J'ARRIVE de Smithfield. J'ai vu la sœur du traître. C'en est un, je ne crains plus de le dire. Je parle de ce Wilson; c'est un frippon exercé.

Sur quelques interrogations que j'ai faites à cette femme, après lui avoir demandé ce qu'il étoit devenu, elle a secoué la tête. Elle craignoit, m'a-t-elle dit, que tout ne fût pas dans l'ordre; mais elle étoit sûre que son frère n'étoit pas capable d'avoir volé. Ce qu'il a commis, ai-je répliqué, est mille fois pire que le vol. Elle a désiré être éclaircie. Je lui ai fait entendre de quoi il étoit question. Elle m'a répondu que son frère étoit un jeune homme plein d'esprit & de talens, qui cherchoit l'occasion, sans doute, de gagner honnêtement sa vie; & c'étoit une chose bien fâcheuse, qu'il y eût des maîtres dans le monde, qui engageas-

sent leurs domestiques à de mauvaises actions. Je lui ai demandé quel étoit le caractère de ce Bagenhall, que son frère avoit servi; & j'ai eu l'imprudence de laisser échapper quelques menaces, qui l'ont sans doute effrayée: car lorsque je suis revenu à Bagenhall, elle m'a protesté qu'elle ne feroit pas d'autre réponse, jusqu'à ce qu'elle sût si la vie de son frère étoit en danger. Je lui ai garanti la vie de son frère, pouvu qu'elle me le fît retrouver avant qu'il fût arrivé le moindre mal à sa maîtresse, & je lui ai demandé où il falloit envoyer. Elle m'a dit qu'elle n'en savoit rien, & je n'ai pu tirer un mot de plus. Figurez-vous mon transport. Je lui ai offert une assez grosse somme, pour m'apprendre seulement ce qu'elle savoit de Bagenhall, & de ceux qui employoient son frère. Elle a juré qu'elle ne diroit rien, sans savoir auparavant s'il y avoit quelque danger pour sa vie. Que faire, lorsque cet entretien même s'étoit passé sans témoin?

Je me suis hâté de retourner au logis, pour m'informer de ce qui pouvoit être arrivé dans mon absence: mais je reverrai bientôt cette femme, & j'aurai deux amis avec moi, dans l'espérance qu'il lui échappera quelques mots dont nous pourrons tirer avantage. Pendant tous ces délais, quel est peut-être le sort de notre chère enfant! Je ne puis soutenir mes propres craintes;

Miladi Williams est dans une affliction inexprimable. J'ai dépêché un homme à cheval, à un ami que j'ai à Réading, pour être mieux informé du caractère de ce Bagenhall. Dieu sait quel en sera le fruit. Le chevalier Allestris nous assure que ce nom ne lui est pas connu; qu'il croit Bagenhall un homme livré aux plaisirs...... Mais que dire de Wilson? L'infame ne pouvoit vivre, comme il a eu le front de le dire ici, avec un maître qui se retiroit trop tard, & dont la vie étoit dérangée. L'habile fourbe!

A une heure après-midi.

LES gens de miladi Williams ont découvert & amené un des porteurs loués par Wilson. J'ai commencé par m'assurer de lui. Cependant il paroît ingénu. Je lui ai dit que s'il est innocent, il doit s'attendre à des récompenses, plutôt qu'à des punitions; & sur cette promesse, les gens de miladi sont allés chercher l'autre que la crainte paroît avoir arrêté; mais il viendra, sans doute, s'il n'a rien non plus à se reprocher, ne fût-ce que pour assister son compagnon par un second témoignage.

A 2 heures après-midi.

VOTRE impatience doit être extrême. Mais j'ai eu besoin de quelques momens pour me re-

mettre, avant mon récit. O chère, chère miss Byron!

Le nom du porteur que j'ai chez moi, est *Macpherson*. Son associé se nomme *Dermot*. Wilson les a loués pour conduire une jeune dame à Padington (1). A Padington! l'infame coquin.

Ils ont objecté l'éloignement & le danger; mais suivant l'aveu de Macpherson, pour mettre leur service à plus haut prix. A l'égard du danger, Wilson leur a dit qu'en sortant de la ville, il devoit être joint par trois de ses compagnons, & bien armés. Pour la distance, il leur a promis qu'ils seroient payés noblement; & les arrhes ont été chacun leur écu. Il n'a pas manqué, par-dessus, de les traiter dans un cabaret voisin, & là, pour prévenir apparemment leur curiosité, il leur a dit que sa maîtresse étoit une jeune héritière, qui étoit actuellement au bal, & qui étoit convenue de s'enfuir avec son amant; mais que le gentilhomme ne devoit paroître que dans la maison où il devoit la conduire; qu'à la vérité, elle s'imaginoit aller droit à l'église pour y être mariée sur le champ, & que malgré l'heure qu'il étoit, elle s'y croyoit attendue par un ministre; mais que le gentilhomme, aussi délicat sur l'honneur que sur le fond de ses engagemens, vouloit es-

(1) Village à un mille de Londres.

sayer d'abord s'il ne pouvoit pas obtenir le consentement de la famille, qu'il pouvoit arriver de-là, qu'en s'appercevant de la longueur du chemin, elle parût effrayée, & qu'elle fît diverses questions; que pour le monde entier, il n'étoit pas capable de lui causer la moindre peine; mais qu'il s'étoit chargé de la tromper un peu pour son propre intérêt; & qu'après le succès de l'entreprise, elle lui sauroit bon gré de cette innocente imposture, que, par conséquent, quelques ordres qu'elle pût leur donner, ils ne devoient obéir qu'à ceux qu'ils recevroient de lui; qu'ils en seroient récompensés au-delà de leurs espérances; enfin qu'ils ne devoient pas faire d'attention même à ses cris, parce qu'elle étoit pleine de frayeurs, & dans une irrésolution continuelle, qui ne pouvoit être fixée que par le succès de l'événement.

Les précautions de l'infame traître ont été plus loin, car il les avoit avertis de ne faire aucune réponse aux questions qu'ils pourroient recevoir de ceux qui conduiroient la jeune dame à leur chaise, & de s'en reposer sur lui. Il avoit ajouté que s'ils voyoient paroître d'autres chaises, ils n'y devoient faire aucune attention, mais demeurer un peu en arriere, & suivre fidellement son flambeau.

Macpherſon dit, qu'au moment que je l'ai laiſſée dans la chaiſe, elle a tiré ſoigneuſement les rideaux, dans la vue ſans doute de cacher ſes habits de bal.

Les porteurs, pleins de leurs inſtructions, ſe ſont mis en marche auſſi-tôt, ſans attendre nos trois chaiſes. Cependant, cette chère fille doit avoir entendu l'ordre que je leur ai donné. Ils ont fait beaucoup de chemin, avant qu'elle ait paru s'en appercevoir; alors même elle leur a parlé trois fois, ſans qu'ils ayent paru l'entendre; mais à la troiſième, ils ſe ſont arrêtés, & le laquais s'eſt préſenté pour recevoir ſes ordres. Où ſuis-je, Wilſon, a-t-elle demandé? Il a répondu qu'il ne reſtoit qu'un pas juſqu'au logis. Il me ſemble, a-t-elle repris, qu'on m'a fait faire un fort grand tour: le traitre a répliqué qu'on y avoit été forcé, pour éviter la foule des carroſſes & des chaiſes.

Les porteurs ont recommencé à marcher, & ſe ſont vus joindre, comme Wilſon les en avoit avertis, par trois hommes, dont ils ont pris l'un pour le maître, parce qu'il portoit un manteau retrouſſé ſur le viſage, & qu'il avoit à la main une fort belle épée; mais il n'a pas dit un mot. Il n'a donné aucun ordre: il s'eſt tenu derrière la chaiſe, avec les deux autres, pour n'être pas apperçu de ma couſine.

A Maribonne (1), elle a parlé encore. Bon dieu ! a-t-elle dit avec plus d'inquiétude, où suis-je menée? Porteurs, porteurs, arrêtez? Wilson? Appelez mon laquais, porteurs? Ils l'ont appelé: ils ont ouvert la portiere; mais Dermot s'est mis si près, qu'elle n'a pu voir fort loin devant elle. Wilson leur a dit en s'approchant : quelle lenteur, en effet? Ne m'aviez-vous pas dit que nous touchions à la rue? Voyez dans quelles alarmes vous jetez ma maîtresse? Mademoiselle, nous sommes tout-à-l'heure au logis. Ils ont continué leur marche, en avouant qu'ils avoient manqué le chemin, & feignant tous deux de se reconnoître...... Elle n'a pensé qu'alors à tirer les rideaux; & dans le même instant ils lui ont entendu dire: ciel ! protège-moi. Bon dieu ! ne suis-je pas au milieu des champs? Ils étoient alors entre Maribonne & Padington. Macpherson dit qu'en l'entendant recourir au ciel, il a jugé qu'elle étoit trop timide & trop pieuse pour être engagée dans une intrigue d'amour : cependant, pressés par leur infame guide, ils ont doublé le pas. Alors elle a jeté un cri; & dans le mouvement qu'elle a fait des deux côtés, ayant apperçu un des trois hommes, elle lui a demandé son assistance, au nom de dieu. Ce misérable a

---

(1) Village entre Londres & Padington.

parlé rudement aux porteurs, & leur a commandé de s'arrêter : elle a demandé Grosvenor-Square (1). C'étoit à Grosvenor-Square, a-t-elle dit, qu'on devoit la conduire. Hé-bien, madame, a répondu l'homme, vous y êtes dans un instant. Il est impossible, a-t-elle répliqué. Ne vois je point des champs autour de moi ? Je suis au milieu des champs. C'est Grosvenor-Squatre, lui a-t-on dit ; vous voyez les arbres & le jardin de Grosvenor-Square. Par quel étrange chemin nous avez-vous conduits, a crié Wilson aux porteurs ? & tout d'un coup, il a pris le parti d'éteindre son flambeau sous ses pieds, tandis que l'autre, prenant la lanterne des porteurs, ne leur a laissé que la foible lumière de quelques étoiles pour se conduire. Alors la pauvre infortunée a poussé un cri si pitoyable, que Macpherson prétend en avoir été pénétré jusqu'au fond du cœur ; mais il n'en a pas moins suivi Wilson, qui s'est applaudi d'arriver au port, ce sont ses termes, & qui l'a conduite par un chemin détourné, le long des murs d'un jardin. Un des trois hommes, qui avoit pris le devant, s'est hâté d'ouvrir une porte de derrière, & l'a tenue de la main. La chaise y est entrée ; & pendant qu'elle a traversé le jardin, jusqu'à la maison à laquelle il paroissoit appar-

(1) Belle place de Londres, dont le centre est un jardin.

tenir

tenir, notre malheureuse Miss a cessé de se faire entendre.

On n'en a que trop connu la raison, lorsque les porteurs se sont arrêtés : elle s'étoit évanouie. Deux femmes, appelées par l'homme en manteau, sont venues la secourir avec de grandes apparences de tendresse. Elles ont dit quelques mots d'admiration sur sa beauté, avec des marques assez vives d'intérêt, comme si leur crainte eût été qu'il ne fût trop tard pour espérer quelque chose de leurs soins. L'homme en manteau a paru troublé. Wilson est entré dans la maison, avec ceux qui ont transporté cette chère créature; mais il est bientôt revenu aux porteurs, qui l'ont vu recevoir beaucoup de félicitations & de caresses de l'homme en manteau. Il leur a mis à chacun leur guinée dans la main : & les ayant accompagnés lui-même jusqu'à la derniere porte du jardin, il a refusé d'allumer la chandelle de leur lanterne, mais il leur a donné, pour les conduire, un homme qui les a fait passer par des ruelles fort sales & fort rudes, pour aboutir à l'entrée d'un sentier qui menoit vers Londres. Il est clair qu'on n'a pas eu d'autres vues que de leur rendre le chemin difficile à retrouver.

ON est parvenu à nous amener l'autre porteur : il a fait exactement le même récit. Je leur

ai demandé à tous deux quelle sorte d'homme ils ont cru voir en manteau ; mais il apportoit tant de soin à se couvrir, & dans la maison comme en chemin, ils ont eu si peu d'occasion de l'observer, que je n'ai pu tirer beaucoup de lumières de leur description. Sur leurs propres offres, j'ai trouvé bon qu'ils retournassent au même lieu, avec les porteurs de miladi Williams, pour essayer de reconnoître leurs traces. Avec quelle ardeur n'embrasse-t-on pas les plus foibles ressources, lorsqu'il ne se présente rien de plus certain ?

J'AI voulu savoir de miladi Williams d'où elle avoit appris que M. Greville n'avoit pas quitté Londres, & se proposoit d'y demeurer secrètement. Elle m'a nommé une madame Breston, de Boundstreet (1), sans pouvoir me dire si cette femme connoissoit M. Greville. Je suis allé aussitôt dans Boundstreet : madame Breston m'a dit qu'elle tenoit cette nouvelle de sir Hargrave Pollexfen, qui s'étoit expliqué sur M. Greville avec assez de chaleur, pour en faire craindre des suites ; ce qui ne l'avoit rendue que plus ardente à informer miladi, pour les prévenir.

A présent, monsieur, quand on se rappelle le masque à lanterne sourde (information qui nous

(1) Rue de Londres.

vient de ſir Hargrave ; car nous n'avons pas vu ce maſque nous-mêmes) & le déſir qu'avoit M. Greville de nous perſuader de ſon départ, peut-il reſter quelque doute..... Cependant c'eſt de ſir Hargrave que vient l'information ; & n'eſt-il pas vraiſemblable que M. Greville lui auroit caché ſa marche avec autant de ſoin qu'à nous ? Je veux aller ſur le champ chez ſir Hargrave. Il devoit dîner chez lui ; il y attendoit compagnie : ſi je ne puis obtenir de le voir, s'il eſt abſent.....? Mais ſuſpendons les conjectures juſqu'à mon retour.

O monſieur ! Je commence à croire que j'ai fait une injuſtice à M. Greville. Je tremble que votre chère niéce ne ſoit tombée dans des mains incomparablement pires que les ſiennes. Sir Hargrave n'eſt pas chez lui ; il y eſt ; il a compagnie : on ne ſauroit lui parler. Telles ſont les différentes réponſes que j'ai reçues de ſon portier. J'ai remarqué dans cet homme autant d'embarras, qu'il a dû me trouver d'impatience ; mais il eſt évident pour moi, qu'il avoit ſes inſtructions. En un mot, j'ai de fortes raiſons de croire que ſir Hargrave n'eſt pas rentré de toute la nuit. L'homme à manteau ne peut être que lui. Tout ce qu'Alleſtris nous a dit de ſa méchanceté, & ſa conduite arrogante avec notre chère miſs Byron,

lorsqu'elle a rejeté ses offres, ne mere vient que trop à l'esprit. Grand dieu! Seroit-elle tombée au pouvoir d'un homme de cette trempe? Ah! que ne puis-je m'en tenir à mes premières défiances! Greville, tout dangereux qu'il est, me paroît plus honnête homme: il est du moins de bien meilleur naturel. Il n'auroit pas de vues moins honorables que le mariage! mais l'autre, si c'est lui....! Je ne puis, je n'ose me livrer à cette idée.

LES quatre porteurs viennent d'arriver. Ils croyent avoir retrouvé le lieu; mais après y avoir pris quelques informations, qui me mettent plus que jamais à la torture, ils se sont hâtés de revenir, pour me demander de nouveaux ordres.

S'étant adressé au premier cabaret, ils se sont informés si l'on ne connoissoit pas un long jardin, avec une porte de derrière, qui donne sur une ruelle fort sale, & sur les champs. On leur a répondu qu'on le connoissoit parfaitement, & que la maison à laquelle ce jardin appartient, donnoit sur la grande rue. Ils se sont fait apporter quelques liqueurs, & dans l'entretien qu'ils ont continué d'avoir avec l'hôte, ils ont su de lui que cette maison est occupée, depuis près d'un an, par des gens de fort bonne réputation; que la famille est composée d'une veuve, qui se nomme *Auberry*,

de son fils & de deux filles ; & que le fils, âgé d'environ trente ans, exerce un office à la douane, d'où il ne vient que le samedi au soir, pour s'en retourner le lundi matin. Mais, leur a dit le cabaretier, en s'interrompant, il est arrivé cette nuit une bizarre aventure qui m'a fort alarmé.

Il a fait d'abord quelque difficulté d'achever, parce qu'il n'aimoit pas, a-t-il dit, à se mêler des affaires d'autrui. Mais à la fin il leur a raconté que vers six heures du matin, il avoit été réveillé par le bruit, & qu'ayant mis la tête à la fenêtre, il avoit apperçu à la porte de madame Auberry un carrosse à six chevaux, & trois ou quatre hommes à cheval ; qu'il s'étoit habillé, & qu'il avoit ouvert la sienne ; mais que les cochers & les laquais avoient été si réservés, qu'ils ne s'étoient point approchés de sa maison : sobriété rare, a-t-il dit, pour des gens de livrée, & qui n'avoit servi qu'à rendre sa curiosité plus vive ; que vers sept heures, une des filles de la veuve étoit venue à la porte, avec une chandelle à la main, & qu'elle avoit dit au cocher de ranger sa voiture aussi près qu'il pourroit de la maison ; que trois minutes après, il avoit vu paroître à la porte un homme en habit galonné, qui tenoit sous le bras une autre personne, de taille moyenne, enveloppée d'un manteau d'écarlatte, résistant, avec les apparences d'une grande douleur, à la violence qu'on

employoit pour la faire monter dans le carrosse, & demandant grâce, d'un ton de voix qui la faisoit reconnoître pour une femme; que l'homme avoit fait des protestations fort vives d'amour & d'honneur; mais que malgré les efforts de la dame, qui paroissoit livrée à la plus amère affliction, il ne l'en avoit pas moins levée dans le carrosse, que l'y voyant entrer avec elle, elle avoit poussé un grand cri, pour demander du secours; qu'ensuite sa voix étoit devenue plus sourde, comme si sa bouche eût été bouchée d'un mouchoir, & que l'homme avoit commencé à parler plus haut, d'un ton qui paroissoit menaçant; que le carrosse étoit parti à grand train, & tous les cavaliers à la suite. Pendant les efforts que la dame avoit faits pour résister, le cabaretier avoit observé qu'elle étoit richement vêtue sous son manteau. Une demi-heure après il avoit vu arriver un carrosse à quatre chevaux, où la veuve étoit montée avec ses deux filles, & dans lequel ces trois femmes avoient pris la route de l'autre. Après leur départ, sa curiosité lui avoit fait demander à la servante de la maison, qui étoit une fille simple & grossière, où ses maîtresses pouvoient être allées si matin; elle avoit répondu qu'elles étoient allées à Windsor, ou dans le canton, & qu'elle ne les attendoit que dans huit jours.

O le détestable Hargrave! Il a des terres proche

de la forêt de Windsor. Je ne doute plus qu'il ne soit l'infame. Qui sait ce que cette chère fille peut avoir souffert, avant que d'être traînée dans le carrosse ? Ciel ! soutiens ma patience. Infortunée miss Byron ! Je me représente ses prières, ses larmes, ses cris étouffés ! O l'infame Hargrave !

J'ai déjà rassemblé autant d'hommes & de chevaux, que deux de mes amis m'en ont pu fournir. Nous serons neuf, en comptant mes deux laquais avec moi. Je poursuivrai le misérable jusqu'à l'extrémité du monde ; mais nous n'irons pas si loin pour le trouver. Notre première course sera chez lui-même, dans la maison qu'il a près de Windsor. Si nous ne l'y trouvons point, nous irons tomber à Reading, chez ce Bagenhall. Ce seroit perdre son tems que d'aller à Padington : la friponne de veuve & ses deux filles n'y sont plus ; & l'on n'y trouveroit qu'une servante mal informée, dont on ne tireroit que ce qu'on sait déjà. Cependant j'ai accepté l'offre de miladi Williams, qui propose d'y envoyer son maître-d'hôtel avec les deux porteurs, pour nous procurer tous les éclaircissemens dont j'aurai besoin à notre retour.

Demain à quatre heures du matin, les six hommes qu'on me prête, & moi-même avec les deux miens bien armés, nous devons nous trouver

au coin d'*Hyde-Parck*. Il eſt cruel d'avoir encore une nuit à paſſer dans cette agitation ; mais tant de gens ne peuvent être prêts plutôt. Ma femme me fait promettre d'employer le bras de la juſtice, dans quelque lieu que je puiſſe découvrir l'infame, ou notre chère ſouffrante. Nous nous diviſerons, pour ſuivre les deux chemins, en prenant des informations à chaque paſſage, & nous conviendrons d'un rendez-vous. Je ſuis mortellement harraſſé ; mais c'eſt l'ame qui ſouffre le plus.

O cher monſieur Selby ! Nous avons des lumières. Le ciel en ſoit loué ! Nous venons de recevoir des nouvelles moins heureuſes à la vérité qu'il ne ſeroit à déſirer ; mais votre chère, votre aimable niéce eſt vivante. Elle vit, elle eſt dans des mains honorables ! Liſez la lettre que je vous envoie, & qui m'étoit adreſſée.

17 Février.

MONSIEUR,

MISS Byron eſt en ſûreté avec des perſonnes d'honneur. Dès le premier moment qu'elle a pu diſpoſer d'elle-même, elle m'a priée de tranquilliſer votre cœur par cette information.

Elle a reçu des traitemens cruels, dont elle n'eſt point en état de vous apprendre les circonſ-

tances. Nous l'avons vue plus d'une fois sans connoissance; & cet état a duré des heures entières; mais n'en soyez point effrayé. Ses évanouissemens, quoiqu'aussi fréquens encore, deviennent beaucoup moins dangereux.

Le courrier vous apprendra qui est mon frère, à qui vous devez la conservation de la plus aimable femme d'Angleterre. Il a ordre de vous servir de guide, si vous nous faites l'honneur de venir, vous & votre épouse, dans une maison où vous serez reçus avec une parfaite considération; car miss Byron n'est point en état d'être transportée. Vous serez convaincu par vos propres yeux, monsieur, qu'elle est traitée avec tout le soin possible par votre très-humble servante.

CHARLOTE GRANDISSON.

Des traitemens cruels! Des évanouissemens! Sans connoissance pendant des heures entières! Hors d'état d'être transportée! Et sa première inquiétude dans cette situation pour la tranquillité de ses amis! Chère, chère Henriette! Mais commençons par nous réjouir, cher cousin, de la retrouver dans une maison si honorable. Ma réponse est attendue par le courrier. Je n'ai pas le tems de vous en faire une copie, & je suis d'ailleurs obligé d'écrire à mes deux amis, pour leur

faire savoir que leurs gens me deviennent inutiles.

Miss Byron est chez le comte de L..... dans un château de ce seigneur, proche de Colnebroke.

Ma femme, toute affoiblie qu'elle est de ce qu'elle a souffert dans cette occasion, voudroit faire le voyage avec moi; mais il vaut mieux que j'aille m'assurer d'abord de l'état de votre chère niéce. Je serai demain à cheval dès la pointe du jour. Mon laquais aura un porte-manteau, rempli par ma femme, de tout ce qui convient à son sexe. Miss Byron doit avoir paru bien étrange dans ses habits de bal, aux yeux de son libérateur.

Le courrier qui m'a remis la lettre, n'a pu me donner beaucoup d'informations; mais voici en peu de mots ce que j'ai tiré de son récit. Son maître est le chevalier *Charles Grandisson*, revenu, depuis peu, de ses voyages. J'ai souvent entendu parler de son père, le chevalier Thomas Grandisson, qui est mort depuis quelques mois. L'honnête courrier ne finit point sur les louanges de son bon maître, & fait aussi beaucoup d'éloges de miss Charlote Grandisson, sa sœur. Il m'a dit que sir Charles, étant parti à six chevaux de Londres, avoit heureusement rencontré notre malheureuse cousine. Sir Hargrave est l'infame. Je regrette du fond du cœur d'avoir soupçonné

M. Greville. Sir Charles Grandisson avoit ses affaires à Londres. Il a continué son voyage, après avoir délivré notre chère fille, & l'avoir confiée aux soins de sa sœur. Que le ciel verse à jamais ses bénédictions sur lui.

Ce misérable Hargrave, autant que le courrier l'a pu comprendre, est dangereusement blessé ! Sir Charles l'est aussi ; mais si légérement, grâce au ciel ! que cet accident ne l'a point empêché de continuer sa route, après une si glorieuse action. Je voulois donner une honnête récompense au courrier, il s'en est défendu si constamment, en me donnant pour excuse qu'il servoit le plus généreux de tous les maîtres, que je me suis vu obligé de retirer la main.

Je fais partir cette lettre par un exprès. Vous recevrez les autres circonstances par la poste, & je me flatte de n'avoir plus rien de malheureux à vous marquer. Mais pardonnez la confusion qui doit résulter ici d'un mêlange mal ordonné, tel qu'il doit avoir été nécessairement dans une si terrible incertitude. Je suis, &c.

ARCHIBALD REVES.

LETTRE XVIII.

M. REVES, à M. SELBY.

Samedi, 18 Février.

IL ne faut pas faire languir un moment votre impatience. J'arrive. Vous attendez de moi jusqu'aux moindres circonstances d'une aventure si révoltante, & tout ce qui regarde notre protecteur & sa famille. L'Angleterre n'a rien de comparable à sir Charles Grandisson & à sa sœur.

Il étoit neuf heures du matin, lorsque j'ai frappé à la porte du château. J'ai demandé des nouvelles de miss Byron; & sur mon nom, qu'on a paru deviner, j'ai été conduit dans une très-belle salle, où je n'ai pas attendu longtems sans voir paroître une jeune personne du meilleur air. C'étoit miss Grandisson. Je lui ai fait mille remercîmens de sa lettre, & des précieuses informations qu'elle m'avoit données sur la vie & la sûreté de ce que nous avons de plus cher au monde. Elle m'a répondu que miss Byron devoit être une charmante personne, qu'elle venoit de la quitter, mais que je ne pouvois encore la voir. Ah! mademoiselle, ai-je répliqué avec autant d'étonnement que de douleur: je m'étois flatté

de la trouver mieux. Elle n'eſt pas plus mal, a répliqué miſs Grandiſſon, ne vous alarmez point, mais elle a beſoin de repos. Si ſa diſgrâce avoit duré plus long-tems...... Ah! mademoiſelle, ai-je interrompu, votre généreux, votre noble frère...... eſt le meilleur de tous les hommes, a-t-elle continué, en m'interrompant à ſon tour. Ses délices, monſieur, conſiſtent à faire du bien. Je ſuis perſuadée que cette aventure en a fait un homme heureux.

J'ai demandé ſi ma couſine étoit ſi mal que je ne puſſe obtenir de la voir un inſtant? Miſs Grandiſſon m'a dit qu'elle ne faiſoit que ſortir d'un évanouiſſement où elle étoit tombée en voulant faire le récit de ſon hiſtoire, & lorſqu'elle avoit prononcé le nom du miſérable qui avoit cauſé toutes ſes peines; que depuis deux jours elle n'avoit encore fait cette relation qu'imparfaitement, ſans quoi nous aurions été mieux informés par le courrier; que lorſque je la verrois, je devois m'obſerver beaucoup dans mes diſcours; qu'on avoit fait venir un habile médecin, qui ne la quittoit pas un moment, & qui ordonnoit particulièrement le repos; qu'avec un peu de calme & de ſommeil naturel, il la garantiſſoit hors de danger. Je lis votre impatience, a-t-elle ajouté; mais il faut lui laiſſer le tems de ſe remettre. Je

l'avertirai alors de votre arrivée, & nous la verrons ensemble.

J'ai marqué beaucoup d'empressement pour apprendre du moins comment elle avoit été délivrée. Ce sera, s'il vous plaît, en déjeûnant, m'a dit miss Grandisson; j'étois prête à déjeûner, lorsque vous êtes entré au château.

Elle a sonné, & le thé ayant paru aussi-tôt, nous nous sommes assis, avec autant de familiarité que si nous nous étions connus depuis long-tems. On évite, a-t-elle repris, toutes les questions qui peuvent l'affecter. Je ne suis pas trop bien informée moi-même du détail de sa délivrance. Mon frère étoit appelé à la ville par des affaires pressantes. A peine ses gens mirent pied à terre. Il ne doutoit pas, me dit-il, que la jeune dame qu'il remettoit entre mes mains, ne fût bientôt en état de satisfaire ma curiosité. Mais elle est tombée dans des évanouissemens qui ont recommencé tant de fois, à mesure qu'elle se rappeloit le danger d'où elle étoit sortie, que je me suis crue obligée de suspendre mon impatience, jusqu'au retour de sir Charles. Je l'attends aujourd'hui vers midi.

Bon dieu! me suis-je écrié douloureusement: que cette chère personne doit avoir souffert! Eh! n'ai-je pas entendu dire qu'il y avoit eu un

combat? J'espère, mademoiselle, que sir Charles... Je l'espère aussi, a-t-elle interrompu; & la même impatience que vous avez de voir votre cousine, je l'ai de retrouver mon frère. Mais, sur les craintes que je lui ai marquées, il m'a protesté en honneur, que sa blessure n'étoit presque rien. Mon frère est un homme vrai; & lorsqu'il engage son honneur, on peut s'en fier à lui.

J'ai demandé alors à miss Grandisson, si elle n'avoit pas été bien surprise de se voir amener une jeune personne dans un habillement si bisarre?

Je vous le laisse à juger, m'a-t-elle répondu. J'étois dans ma chambre. On y entra brusquement, pour me dire que sir Charles me prioit de descendre un moment; qu'il avoit sauvé une très-jolie dame des mains d'une troupe de voleurs, car c'est le premier rapport qu'on me fit; & qu'il étoit revenu avec elle. Je fus trop frappée du retour imprévu de mon frère, & trop touchée de la terreur & de l'affliction de sa compagne, lorsque j'eus jeté les yeux sur elle, pour être capable de faire attention à ses habits. Elle étoit tremblante, & sir Charles auprès d'elle, qui la rassuroit dans les termes les plus tendres. Je la saluai en l'embrassant, & je lui promis tous mes soins. Elle vouloit mettre un genou à terre, pour recevoir mes caresses, tant son infortune sembloit

l'avoir humiliée; mais mon frère l'ayant soutenue, elle consentit à s'asseoir, en s'excusant sur sa foiblesse. Vous voyez devant vous, me dit-elle, un spectacle bien étrange ; & ses yeux parcouroient son habillement; mais j'espère, mademoiselle, que vous n'en prendrez pas une plus mauvaise opinion de mon innocence. Cette odieuse parure n'est pas de mon choix. Qu'elle me cause de confusion! On a voulu que je fusse dans ce déguisement pour une mascarade : malheureux amusement! Je ne le connoissois point.... & c'est l'unique fois..... Ne jugez pas mal, monsieur, en se tournant vers mon frère, les mains jointes & levées, de celle que vous avez si généreusement délivrée. Ne jugez pas mal de moi, mademoiselle, en se tournant de mon côté. Je n'ai rien à me reprocher. Un lâche, le plus lâche de tous les hommes...... Elle n'eut pas la force d'achever.

Mon frère me recommanda d'employer d'abord tous mes soins à lui faire rappeler ses esprits, & de prendre ensuite ses ordres, pour donner avis de son heureuse délivrance à sa famille. Une jeune personne de cette apparence, ajouta-t-il, ne peut avoir disparu un moment sans causer de vives alarmes à tous ses amis. Il lui répéta qu'elle étoit dans une maison d'honneur, & que je me ferois un bonheur de l'obliger. Elle vouloit être

conduite

conduite à la ville; & remarquant qu'elle confidéroit ses habits, je lui proposai d'en prendre des miens. Mon frère lui dit que si elle étoit résolue de partir, il monteroit à cheval, pour lui laisser son carrosse, & qu'il étoit sûr que je l'accompagnerois volontiers. Mais avant qu'elle pût accepter cette offre, comme elle y paroissoit disposée, ses forces l'abandonnèrent, & je la vis tomber sans connoissance à mes pieds. Mon frère attendit seulement, qu'elle fût en état d'ouvrir les yeux. Il ne faut pas penser, me dit-il, à la faire partir. Qu'on se hâte d'appeler un médecin. Elle est trop foible & trop abattue pour souffrir le mouvement du carrosse. Vous prendrez ses ordres pour sa famille aussi-tôt qu'elle pourra les donner. Il me dit adieu, après m'avoir promis d'être aujourd'hui à dîner avec moi. En partant, il répéta : vous êtes en sûreté, mademoiselle, vous êtes ici sans crainte. Elle le remercia par un mouvement de tête, mais sans être capable de pronòncer un seul mot. Il partit.

Et puisse le ciel, ai-je répondu à miss Grandisson, le combler de ses plus précieuses faveurs, dans quelque lieu qu'il aille jamais.

Elle m'a dit que le château où nous étions, appartenoit au Comte de L.... qui a épousé depuis peu sa sœur aînée, & qui est allé avec elle en Ecosse, où la plupart de leurs terres sont situées;

que leur retour n'est pas éloigné, & qu'elle n'est elle-même à Colnebroke que depuis trois jours, pour y faire préparer ce qui est nécessaire à leur réception. Il est heureux pour votre cousine, a-t-elle ajouté, que mon frere ait eu la complaisance de m'y accompagner, & que ses affaires l'aient appelé hier à Londres. Il se proposoit de revenir aujourd'hui, pour m'y conduire ce soir. Notre famille est fort unie, M. Revés. La tendresse du sang n'a jamais été plus vive entre un frère & des sœurs. Mais pourquoi ce détail à présent? J'espère que nous nous connoîtrons mieux, & je vous déclare que je suis déjà charmée de miss Byron.

Après le déjeûner, qu'elle a précipité pour m'obliger, elle m'a conduit à l'appartement de miss Byron, & m'ayant fait demeurer à la porte de sa chambre, elle s'est avancée fort doucement au chevet de son lit. Elle n'a fait qu'entrouvrir le rideau; mais j'ai entendu aussi-tôt la chère voix de notre cousine. Quel embarras je vous cause! a-t-elle dit tendrement à sa bienfaitrice. Miss Grandisson l'a priée, avec une aimable familiarité, de ne pas lui tenir ce langage. Ensuite elle lui a demandé si elle vouloit lui promettre de n'être pas trop surprise à mon arrivée. Je n'en puis ressentir que de la joie, a-t-elle répondu. Alors miss Grandisson m'a fait entrer,

& je me suis approché du lit pour y baiser mille fois une chère main qu'on a tendue vers moi. Je vous revois donc, me suis je écrié les larmes aux yeux, délices de mille cœurs ! adorable cousine : je vous revois dans des mains dignes de vous. Ha ! je ne puis vous dire tout ce que nous avons souffert.

Non, m'a-t-elle répondu, ne me dites pas ce que je crois comprendre. Mais, monsieur, savez-vous que je suis tombée dans un lieu céleste ? Miss Grandisson l'a interrompue pour lui reprocher de l'excès dans sa reconnoissance ; & se baissant vers moi, elle m'a prié de me souvenir que le médecin demandoit du repos.

Si miss Grandisson traite sa reconnoissance d'excessive ; nous, cher M. Selby, qui savons combien le cœur de notre incomparable fille est sensible aux obligations les plus simples, nous concevons quel doit être en effet l'excès de ses sentimens pour le généreux frère qui l'a délivrée, pour la sœur dont elle reçoit des soins si tendres, pour deux étrangers à qui elle croit devoir l'honneur & la vie ! Cette idée seule étoit capable de me lier la langue, dans la crainte de lui causer trop d'émotion. Cependant, malgré l'avis que je venois de recevoir, je n'ai pu résister au mouvement qui s'est élevé tout d'un coup dans mon esprit. Je ne ferai qu'une seule question à

ma cousine, ai-je dit avec assez d'embarras: la violence de cet infame auroit-elle été?... Je voulois dire, dans une autre vue que le mariage; mais miss Grandisson m'a coupé la voix. Vous ne ferez pas une question, m'a t-elle dit, qui puisse faire revivre des souvenirs désagréables. Miss Byron n'est-elle pas vivante? N'est-elle pas ici, & sa santé prête à se rétablir? Vous prendrez patience jusqu'à ce qu'elle soit en état de vous faire son récit. Je n'ajoute pas un mot, ai-je répliqué; c'est l'ardeur de la vengeance. Ma cousine a pris la parole; j'obéis au médecin, m'a-t-elle dit; mais si je suis jamais capable de pardonner à l'auteur de ma disgrâce, ce sera pour m'avoir donné l'occasion de connoître miss Grandisson, quoique ses bontés m'imposent des obligations dont il me sera impossible de m'acquitter. Elle s'est arrêtée. J'ai cru trouver, dans ce discours, une heureuse preuve qu'elle n'avoit pas été menacée de la dernière violence; autrement elle n'auroit pas supposé qu'elle pût jamais pardonner à son ennemi.

Elle a proposé de se lever. Miss Grandisson, lui voyant les yeux plus sereins, a dit qu'elle y consentoit, pourvu que ses forces le permissent, & qu'il ne seroit pas nécessaire qu'elle revît son odieux habillement. Je leur ai parlé du portemanteau dont je m'étois fourni par les soins de

madame Reves, & je l'ai fait apporter aussitôt.

Mais je veux finir ici ma lettre, pour ne pas manquer l'heure de la poste. D'ailleurs mes fatigues m'obligent de penser au sommeil. Il ne me reste pour demain qu'une matière agréable, & l'opinion que j'ai de votre impatience, me portera peut-être à la satisfaire par un exprès. Sir Rowland vint hier ici deux fois, & s'est présenté ce matin pour la troisième. Ma femme lui a fait dire que, pour une affaire imprévue, miss Byron avoit été obligée de faire un petit voyage, qui ne pouvoit durer moins de deux ou trois jours. Il se propose de retourner dans sa province à la fin de la semaine.

Si notre chère miss se trouve demain un peu plus tranquille, elle est résolue de revenir lundi, & je lui ai promis d'être le matin à Colnebroke. Quelle joie son arrivée va répandre ici !

Je n'ai eu jusqu'à présent, ni le tems, ni l'inclination de penser à l'infame qui nous a jetés dans une si mortelle inquiétude.



LETTRE XIX.

M. Reves, à M. Selby.

Vous attendez la suite de mon récit. Miss Grandisson, qui m'avoit engagé à passer avec elle dans une chambre voisine, tandis qu'elle avoit laissé ses femmes avec ma cousine, m'a quitté après lui avoir laissé le tems de s'habiller. Elle est revenue presqu'aussi-tôt. C'est la plus charmante personne, m'a-t-elle dit, que j'aie jamais vue; mais elle m'a paru si tremblante, que je lui ai persuadé de se mettre sur son lit, & je l'ai assurée que vous demeureriez à dîner. En vain me suis-je défendu, par l'impatience que j'avois de porter d'heureuses nouvelles à ma femme. On m'a répondu que ma résistance étoit inutile, & que la sœur feroit un prisonnier, comme le frère en avoit délivré un. Ma résolution étoit encore incertaine, lorsqu'un bruit de chevaux nous ayant fait jetter les yeux dans la cour, nous avons vu sortir sir Charles Grandisson de son carosse.

Il est entré de l'air le plus noble; & s'adressant à moi: j'apprends, m'a-t-il dit, que j'ai l'honneur de voir M. Reves. Il s'est tourné vers sa sœur, pour lui demander pardon d'être entré

ſans s'être fait annoncer. Il a donné pour excuſe, qu'il me ſavoit avec elle, & qu'il brûloit d'apprendre des nouvelles de miſs Byron. Nous lui avons rendu compte de la ſituation de notre chère malade, qui s'étoit levée & même habillée; mais qui ſe trouvoit encore ſi foible, qu'on l'avoit engagée à ne pas quitter ſa chambre. Il m'a félicité de l'eſpérance que nous avions du moins de la voir bientôt rétablie.

Le chevalier Grandiſſon eſt dans la fleur de l'âge. Je ne me rappelle point d'avoir jamais vu d'homme mieux fait, & d'une plus belle phyſionomie.

Après lui avoir fait mes remercîmens au nom de pluſieurs familles & au mien, je n'ai pu manquer de lui demander quelque information ſur ſa bleſſure. Il a traité de bagatelles ſon habit percé, & la peau de l'épaule à peine effleurée. Il a paſſé la main ſur l'endroit qu'il avoit déſigné, pour nous marquer qu'il n'y reſtoit aucune douleur. Il nous a dit que ſir Hargrave, avoit eu beaucoup de déſavantage dans un carroſſe; que ſes réflexions, ſur l'événement d'hier, lui cauſoient d'autant plus de plaiſir, que s'étant informé de la ſanté de ſon adverſaire, il avoit appris qu'on en eſpéroit bien, du moins s'il étoit capable de ſe modérer; qu'il s'en réjouiſſoit ſincérement, & qu'il ne ſe pardonneroit pas d'avoir ôté la vie

à quelqu'un dans la chaleur d'une querelle. Enſuite, pour changer de diſcours, il voulut ſavoir dans quel état miſs Byron s'étoit trouvée depuis le jour précédent. Miſs Grandiſſon en rendit un compte exact, & s'étendit beaucoup ſur les perfections de ma couſine, que je confirmai par un juſte éloge. Il remercia ſa ſœur de ſes ſoins, comme ſi ç'eût été pour lui-même qu'elle les eût employés.

Nous lui demandâmes alors quelque éclairciſſement ſur la glorieuſe action qui rendoit une ſi chère perſonne à mille honnêtes gens dont elle étoit adorée. Je veux le faire parler lui-même, en me rappelant ſes propres termes autant qu'il me ſera poſſible, & je m'efforcerai de conſerver l'air de ſang-froid avec lequel il nous fit cette agréable relation.

Vous ſavez, ma ſœur, les affaires qui me demandoient à la ville. C'eſt un bonheur extrême que j'aie cédé à vos inſtances, pour vous accompagner ici.

A deux milles de Honſlow, j'apperçus devant moi une berline à ſix chevaux, qui s'avançoit avec beaucoup de diligence. Mon poſtillon avoit ordre auſſi d'aller grand train. Le cocher qui venoit vers moi, parut diſpoſé à diſputer le paſſage au mien. On s'arrêta l'eſpace d'une minute; j'ordonnai à mes gens de ſe détourner:

je ne conteste pas volontiers pour une bagatelle. Mes chevaux étoient frais; j'avois fait peu de chemin ; les stores de la berline étrangère étoient baissés, & je ne pus découvrir d'abord qui étoit dedans, mais en commençant à tourner, je reconnus les armes du chevalier Hargrave Pollexfen, & je crus appercevoir, au travers des stores, deux personnes, dont l'une étoit enveloppée dans un manteau d'écarlate.

Au même instant, une voix, que je crus reconnoître pour celle d'une femme, fit retentir l'air de ses cris: au secours, au secours, répéta-t-elle plusieurs fois; au nom de dieu, secourez-moi! J'ordonnai à mes gens d'arrêter. Une voix d'homme, qui étoit celle de sir Hargrave, ordonna aux siens, par la portière opposée, de piquer de toutes leurs forces ; mais le chemin se trouvoit croisé par ma voiture. Les mêmes cris continuant de se faire entendre, avec un son qui paroissoit étouffé, je recommandai à trois domestiques, qui me suivoient à cheval, d'arrêter soigneusement le postillon de sir Hargrave, & je défendis moi-même à son cocher de faire un pas. Les stores étoient toujours baissés de mon côté, & sir Hargrave pressoit ses gens de l'autre, avec beaucoup de juremens & d'imprécations. Je pris le parti de descendre, pour faire le tour de la berline: les cris de la dame ne

cessoient point, & je vis sir Hargrave qui s'efforçoit de lui tenir sur la bouche le bout d'un mouchoir, qui paroissoit lié autour de sa tête : il juroit outrageusement. Aussi-tôt que la malheureuse dame m'eût apperçu, elle tendit ses deux mains vers moi, en prononçant du ton le plus triste, monsieur, au nom de dieu!

Sir Hargrave, dis-je à son tyran, je vous ai reconnu à vos armes : vous me paroissiez engagé dans une fort mauvaise affaire. Oui, me répondit-il, d'un ton fort animé, je suis le chevalier Pollexfen, & je reconduis chez moi une femme fugitive. Je lui demandai si c'étoit la sienne? Oui, reprit-il en jurant ; & prête à m'échapper dans une maudite mascarade : voyez, ajouta-t-il, en levant le manteau, prête à fuir dans cet équipage même. Oh! non, non, non, s'écria la triste dame.

Il recommençoit ses imprécations contre le cocher, pour lui faire piquer ses chevaux. Je le priai de faire attention à moi. Permettez, sir Hargrave, que je fasse une question à madame. Je vous trouve fort indiscret, interrompit-il brusquement, eh! qui êtes-vous, s'il vous plaît?

Etes-vous milady Pollexfen, madame? continuai-je, sans tourner les yeux sur lui. Oh! non, non ; ce fut tout ce qu'elle eut la force de répondre. Deux de mes gens s'approchèrent de

moi, le troisieme tenoit la tête du cheval du postillon. Trois hommes qui suivoient aussi sir Hargrave à cheval étoient demeurés à quelques pas, & sembloient tenir conseil ensemble, comme s'ils eussent appréhendé de s'avancer davantage. Ayez l'œil sur ces gens-là, dis-je aux miens; il arrivera quelques passans qui prendront parti pour la justice. Malheureux! criai-je au cocher, qui vouloit piquer ses chevaux : ta vie en répondra. Sir Hargrave ne cessa point de le presser avec le plus furieux emportement, je répétai la même menace; & je demandai nettement à la dame si elle souhaitoit d'être libre. Oh! monsieur, me répondit-elle, délivrez-moi par pitié! Je suis dans les mains d'un lâche ravisseur; je suis trahie, enlevée; délivrez-moi, délivrez-moi!

J'ordonnai alors à mes gens de couper les traits, s'ils craignoient de ne pouvoir arrêter autrement la berline; de faire face aux trois hommes, d'en arrêter même un s'il étoit possible, & de me laisser le soin du reste. Sir Hargrave, jugeant que je ne pensois plus à le ménager, tira son épée, qu'il avoit entre ses genoux, & leva la voix pour appeler ses trois hommes, avec ordre de faire feu sur tout ce qui s'opposeroit à son passage. Je lui dis que mes gens étoient aussi-bien armés que les siens; qu'ils m'obéiroient au premier signal, & que je ne lui conseillois pas de me mettre

dans la néceſſité de le donner. Enſuite m'adreſſant à la jeune dame, je lui demandai ſi elle étoit réſolue de ſe mettre ſous ma protection. Oh, monſieur, me dit-elle, j'implore votre bonté comme celle du ciel.

Je ne balançai plus à ouvrir la portière. Sir Hargrave prit ce moment pour m'allonger un grand coup, accompagné de pluſieurs injures. J'en avois eu quelque défiance ; de ſorte qu'étant ſur mes gardes, je n'eus pas de peine à détourner ſon épée, qui ne laiſſa point de me toucher légément l'épaule ; j'avois la mienne à la main, mais dans le fourreau. La portière demeurant ouverte, il eſt vrai que je n'eus pas la politeſſe de baiſſer la botte du caroſſe, pour aider ſir Hargrave à deſcendre. Je le ſaiſis au collet, avant qu'il eût pu ſe remettre du coup qu'il m'avoit porté ; & par une violente ſecouſſe, qui le fit tourner en tombant de ſa voiture, je le plaçai aſſez heureuſement ſous la roue de derriere. Je lui arrachai ſon épée, que je rompis auſſi tôt, & dont je jetai les deux pièces par-deſſus ma tête. Son cocher jeta un grand cri, mais il fut arrêté par les menaces du mien. Son poſtillon n'étoit qu'un enfant, qu'un de mes gens avoit démonté avant que de joindre les deux autres, auxquels j'avois ordonné de ſe ſaiſir, s'ils pouvoient, des trois hommes de ſir Hargrave : ma ſeule vue étoit de

les arrêter ; car je jugeois que ces misérables, connoissant les criminelles dispositions de leur maître, étoient déjà fort épouvantés.

Sir Hargrave avoit la bouche & le visage tout en sang. Je m'imaginai que j'avois pu le blesser du pommeau de mon épée : une de ses jambes, en se débattant, étoit passée entre les rayons de la roue. Cette situation me parut assez propre à contenir son emportement ; & je criai au cocher de ne pas faire remuer le carosse, pour l'intérêt même de son maître, qui paroissoit extrêmement mal de sa chûte. Il juroit de toutes ses forces. Assurément, un homme si peu capable de supporter une offense, devoit l'être moins d'offenser autrui, suivant ses propres principes. Je n'avois pas tiré mon épée, comme j'espère de ne jamais le faire dans aucun démêlé particulier. Cependant je n'en aurois pas fait difficulté, dans une occasion de cette nature, si j'y avois été forcé.

La jeune dame, quoique mortellement effrayée, avoit trouvé le moyen de se dégager du manteau. Je n'eus pas le tems de tourner mon attention sur ses habits; mais je fus frappé de sa figure, & plus encore de sa terreur. Je lui offris la main, sans penser plus que la première fois à la botte du carrosse, & je crois qu'elle n'en étoit guère occupée, non plus que de sa délivrance. N'avez-vous pas lu, M. Reves, (c'est Pline, je

crois, qui fait quelque part ce récit,) l'aventure d'un oiseau effrayé, qui se trouvant poursuivi par un faucon, se jeta dans le sein d'un passant, comme dans un asile? De même, exactement de même, en me voyant reparoître à la portière du carosse, votre charmante cousine, au lieu d'accepter la main que je lui présentois, se précipita réellement entre mes bras. Oh, sauvez-moi, monsieur, sauvez-moi, s'écria-t-elle d'une voix altérée. Elle étoit prête à s'évanouir, je ne crois point qu'elle fût en état de marcher. Il me fallut faire le tour des chevaux de sir Hargrave, pour la transporter dans ma voiture. Soyez sûre, mademoiselle, lui dis-je, en la faisant asseoir, que vous êtes avec un homme d'honneur. Je vais vous mener à ma sœur, qui est une jeune personne de votre âge, dont vous devez vous promettre toute sorte d'assistance & de soins. Elle jetoit successivement les yeux par les portières, avec des marques visibles d'effroi, comme si le voisinage de sir Hargrave l'eût encore alarmée. Ne craignez rien, lui dis-je; je suis à vous dans l'instant. Elle me supplia de fermer ma portière.

Je m'avançois de quelques pas, mais sans la perdre de vue, pour observer ce qu'étoient devenus mes gens. J'ai su d'eux qu'en allant vers les trois hommes de sir Hargrave, ils avoient présenté le bout de leurs pistolets. Ces trois misé-

rables se mirent d'abord en défense; mais, effrayés apparemment par leurs remords, ils prirent aussi-tôt la fuite. Mes gens les poursuivirent l'espace de deux ou trois cens pas, & revenoient à mon secours, lorsque je quittai miss Byron pour les rappeler.

Je vis, à quelque distance, sir Hargrave soutenu par son cocher, & s'appuyant sur lui de tout son poids, avec beaucoup de difficulté, remonter dans sa berline. Je donnai ordre à un de mes gens de lui dire qui j'étois. Il ne répondit que par des malédictions, & par des menaces d'une furieuse vengeance. Mais ses emportemens étoient encore plus horribles contre ses gens, qu'il traitoit de lâches & de traîtres.

Je remontai alors dans ma voiture. Miss Byron s'étoit laissée tomber au fond, où je la trouvai presque évanouie, & pouvant à peine ouvrir la bouche, pour répéter, sauvez-moi, sauvez-moi. Je la rassurai, je la levai sur le siège, & je me hâtai de l'amener à ma sœur, qui a raconté, sans doute, à M. Reves, tout ce qui est arrivé depuis.

Ma reconnoissance alloit se répandre en éloges & en remercîmens; mais sir Charles n'a pas manqué de m'interrompre, pour arrêter cette effusion. Vous voyez, monsieur, m'a-t-il dit, que cette victoire m'a peu coûté, & que j'ai peu

de ſujet d'en faire gloire ; la conſcience du raviſſeur étoit contre lui, & celle de ſes valets étoit pour moi. Les miens ſont d'honnêtes gens qui aiment leur maître. Dans une bonne cauſe, je parierois pour ces trois hommes, contre ſix qui en ſoutiendroient une mauvaiſe. Le vice eſt ce qu'il y a de plus lâche au monde, lorſqu'il eſt attaqué avec réſolution : & que peuvent craindre d'honnêtes gens qui défendent la juſtice & la vertu ?

Il paroît que ſir Hargrave eſt retourné à la ville. L'infame ! quelle figure doit-il faire à ſes propres yeux ! Sir Charles raconte qu'en paſſant à *Smalburygeen*, les gardes de la barrière ont fait à ſes gens l'hiſtoire d'un vol tragique & ſanglant, commis le même jour, à deux milles de Honslow, par cinq ou ſix brigands à cheval ; ils ont ajouté que le gentilhomme qui a eu le malheur d'être volé dans un carroſſe à ſix chevaux, étoit paſſé une demi-heure auparavant par la barrière, couvert de bleſſures ; qu'ils lui avoient entendu pouſſer des gémiſſemens, & qu'il alloit faire ſa dépoſition à la juſtice de Londres. Un autre commentaire, nous dit ſir Charles, en ſouriant, c'eſt que pendant le récit des gardes, un homme à cheval s'eſt arrêté pour l'entendre, a prétendu que c'étoit un faux bruit, & qu'il n'étoit pas queſtion de vol, mais d'une querelle entre deux

petits

petits maîtres, dont l'un avoit enlevé à l'autre une fort jolie maîtresse.

Ce badinage ne m'a point empêché de demander sérieusement à sir Charles, si la prudence ne nous obligeoit pas de prendre quelques mesures contre la malignité de notre ennemi? Il lui sembloit, m'a-t-il dit, que le parti le plus sage étoit d'éviter l'éclat aussi long-tems du moins que l'agresseur paroîtroit tranquille. Les mascarades, a-t-il ajouté, ne sont pas des lieux où il soit honorable pour une femme de recevoir une insulte. Le scandale, a-t-il dit encore, a toujours quelque chose de fâcheux pour ceux mêmes qui peuvent s'assurer d'y avoir donné le moins d'occasion. Il prétend que l'aventure de miss Byron, racontée simplement, nous laissera toujours le pouvoir de prendre les mesures qui nous conviendront. Ainsi, sir Charles n'est pas ami des mascarades. Pour moi, je vivrois cent ans, sans être tenté d'y retourner.

Toute mon impatience, à présent, est d'entendre le récit de miss Byron. Plaise au ciel qu'il ne soit pas d'une nature à nous obliger..... Cependant, comme notre chère miss a de grands principes de délicatesse.......je ne puis encore me rendre maître de mes idées. Il faut s'armer de patience un peu plus long-tems.

Miss Grandisson nous a quittés, pour s'assurer

de l'état de sa chère malade. Son absence n'a pas duré long-tems; les deux charmantes personnes sont entrées ensemble, l'une appuyée sur le bras de l'autre, qui la soutenoit avec toutes les attentions de la plus tendre amitié. Miss Byron m'a paru d'abord assez pâle; mais, à la vue de son libérateur, ses joues se sont couvertes d'un aimable vermillon. Sir Charles s'est approché d'elle d'un air calme & serein, dans la crainte de lui causer de l'émotion; & prévenant, par quelques expressions civiles, les témoignages d'une reconnoissance passionnée, il lui a pris la main pour la conduire sur un fauteuil, où elle n'a pas été plutôt assise, que sa foiblesse nous a causé de nouvelles alarmes. Miss Grandisson lui a présenté des sels qui l'ont un peu fortifiée. Alors ses yeux se sont ouverts avec une langueur touchante, qui ne les rendoient que plus expressifs, en leur dérobant quelque chose de leur éclat naturel. Tous les mouvemens de son cœur alloient passer sur ses lèvres; mais sir Charles lui a demandé la permission de l'interrompre pour ménager ses forces; il s'est plaint du prix excessif qu'elle sembloit attacher à un service commun. Chère miss! lui a-t-il dit, du ton le plus tendre, car je prends déjà la liberté de vous traiter avec la familiarité d'une longue connoissance, tout ce que j'apprends de M. Reves & de ma sœur, doit me faire

regarder le jour d'hier comme un des plus heureux de ma vie. Je regrette que le commencement de notre liaison vous ait coûté si cher; mais ces apparences de mal produiront un bien réel! J'ai deux sœurs, dont les excellentes qualités font honneur à leur sexe; consentez que je puisse me vanter désormais d'en avoir trois. Quelle satisfaction ne vais-je pas tirer d'un événement qui fait une addition si aimable à ma famille? Ensuite il a pris la main de ma cousine & celle de sa sœur, il les a jointes en les pressant dans les siennes : si vous nous faites l'honneur, a-t-il ajouté, d'accorder le nom de sœur à Charlotte, ne m'est-il pas permis, sur un fondement si doux, d'aspirer à celui de votre frère ? Miss Grandisson a saisi cette ouverture avec des transports de joie. Ma cousine, dans la confusion de divers sentimens qui lui coupoient la voix, a regardé sir Charles avec un mèlange de respect & de reconnoissance, miss Grandisson avec délices, & moi d'un air d'admiration. Enfin elle a trouvé la force d'ouvrir la bouche. Ne vous l'ai-je pas dit, M. Reves, que j'étois tombée dans une maison céleste.

J'appréhendois qu'elle ne s'évanouît : mais sir Charles ayant eu l'adresse de faire changer d'objet à ses idées, par d'agréables images de l'avenir, qui lui formoient une perspective plus

éloignée, elle s'eſt ſentie capable de ſe mettre à table avec nous, & d'y demeurer plus d'une demi-heure. Sa contenance néanmoins ayant changé deux ou trois fois, miſs Grandiſſon l'a preſſée de retourner à ſa chambre, & n'a voulu ſe fier qu'à elle-même du ſoin de l'y conduire. J'ai pris congé d'elle, lorſqu'elle s'eſt retirée. S'il n'arrive rien qui retarde notre attente, j'eſpère que nous la verrons lundi parmi nous.

Miladi Williams vient de nous quitter. Je lui ai lu toute ma relation, depuis le voyage que j'ai fait à Colnebroke : deux jours ne ſuffiront pas, m'a-t-elle dit, pour ſécher ſes yeux. Les femmes, cher ami, voyent quelquefois d'aſſez loin. Miladi Williams & madame Reves ſeroient charmées d'entendre miſs Grandiſſon & miſs Byron ſe traiter de ſœur, dans un ſens qui n'emportât pas, à l'égard de l'une, la qualité de frère pour ſir Charles. Si ce charmant homme....... mais pourquoi m'arrêter à cette idée?...... Cependant rien ne m'empêche d'ajouter que lorſqu'elle eſt venue aux deux dames, j'ai penſé que de tous les hommes que notre couſine a vus juſqu'à préſent, le brave, le galant, le vertueux ſir Charles ſeroit peut-être le ſeul qui n'auroit pas beaucoup de peine à lui plaire, s'il prenoit de l'inclination pour elle. A la vérité, il eſt extrêmement riche, & ſes eſpérances ne ſont pas moins conſi-

dérables du côté de milord W...... son oncle maternel. Sa sœur, qui parle de lui comme d'un homme divin, m'a dit qu'il ne pouvoit se marier, sans faire le tourment d'une infinité de cœurs. Sur ce point, on peut en dire autant de miss Byron. Mais je m'écarte inutilement.

Si notre chère miss n'est pas bientôt en état d'écrire, peut-être recevrez-vous encore une lettre de moi. Je suis, &c.

ARCH. REVES.

MON courrier arrive à ce moment, avec votre réponse. En vérité, cher Selby, j'y trouve quelques lignes qui m'auroient pénétré jusqu'au fond du cœur, si notre chère fille ne nous avoit pas été si heureusement rendue.

LETTRE XX.

M. REVES, à M. SELBY.

Lundi au soir, 20 Février.

JE prends encore une fois la plume ; mais vous aurez bientôt le plaisir de la voir entre les mains de ma cousine. Il étoit neuf heures lorsque je suis arrivé ce matin à Colnebroke. J'ai trouvé miss Byron mieux rétablie que je n'osois l'espérer ; elle avoit fort bien passé les deux nuits

précédentes, & le jour d'hier fut pour elle un excellent cordial. Sir Charles en passa la plus grande partie dans son cabinet; mais les deux dames ne se quittèrent pas un moment. Ma cousine relève jusqu'au ciel le mérite de ce frère & de cette sœur. Miss Grandisson, dit-elle, a beaucoup d'esprit & d'agrémens, le caractère du monde le plus naturel & le plus ouvert. Sir Charles est la franchise & la politesse même; ses civilités n'ont rien d'embarrassant pour ses hôtes. L'air aisé qui règne dans son langage & dans ses manières, persuade tout d'un coup, que pour l'obliger, il ne faut pas en user moins librement avec lui. J'ai vérifié moi-même aujourd'hui cette observation. Ce matin, en arrivant, je m'étois exprimé dans des termes qui sembloient marquer moins de familiarité que de respect. Sir Charles en a pris occasion de m'embrasser, & m'a dit de l'air le plus obligeant : cher M. Reves, les honnêtes gens doivent s'aimer à la première vue. Ne différez point à me mettre au nombre de vos amis. Je vous compte déjà parmi les miens. Je penserois mal de moi-même, si je remarquois dans un homme du caractère de M. Reves, une défiance de moi qui ne permît point à son ame de se mêler avec la mienne.

Miss Grandisson qui n'a pas manqué d'engager

ma cousine à lui raconter toute son histoire; & celle d'une partie de ses parens est entrée naturellement dans ce récit.

Miss Byron étant assez rétablie pour retourner à la ville, & moi jugeant comme elle, que sir Charles feroit plus volontiers ce petit voyage en carrosse qu'à cheval, j'ai demandé la liberté de reprendre le cheval qui m'avoit amené. Cette idée néanmoins est venue de miss Byron. Je lui en ai fait un peu la guerre depuis notre retour. Mais qu'elle ne sache jamais que je vous l'aie dit, je vous le demande en grâce; elle ne me pardonneroit point. Cependant, lorsque j'ai goûté sa proposition, j'ai vu briller le contentement dans ses yeux.

J'étois à Londres une demi-heure avant le carrosse, & j'ai fait d'autant plus de diligence, que je me flattois d'engager sir Charles & sa sœur à dîner avec nous. J'ai trouvé au logis miladi Williams & miss Clemer, notre favorite à tous, qui attendoient avec ma femme le retour de miss Byron. Lorsque le carrosse s'est fait entendre, vous auriez vu toute la maison dans un transport de joie qui approchoit de l'ivresse. Les domestiques se disputoient l'honneur d'être le premier à la porte. J'y ai volé moi-même pour donner la main à miss Grandisson, tandis que sir Charles a rendu le même office à ma cou-

fine. Jugez avec quelle effusion de cœur il a été reçu par les trois dames. Les caresses, les félicitations & les applaudissemens ne peuvent être représentés. Mais je me suis vu trompé dans l'espérance que j'avois eue d'engager cet aimable frère & sa sœur à dîner avec nous. Ils étoient appelés par des affaires pressantes. En prenant congé, miss Grandisson a promis de n'être pas long-tems sans revoir sa sœur Henriette, & de vivre avec elle dans la plus intime liaison. Miladi & ma femme sont demeurées dans l'admiration, de la brillante figure & des manières nobles de sir Charles. Il n'y a personne de nous qui n'ait eu des yeux assez ouverts pour un évènement qui mettroit le comble à notre bonheur. Mais la modestie de miss Byron, & sa santé qui n'est pas encore assez forte pour ne s'être pas un peu ressentie de l'agitation du voyage, ne nous ont pas permis de pousser trop loin cet entretien. Elle a demandé la liberté de se retirer, & nous l'avons pressée nous-mêmes d'aller prendre quelques heures de repos.

Je crois vous avoir dit que j'avois accepté l'offre de miladi Williams, qui dans l'horrible incertitude où nous étions il y a six jours, proposa d'envoyer son maître-d'hôtel à Padington. Il n'en a rien rapporté de plus remarquable, que des confirmations sur le caractère de la veuve

& de ses filles qui ne passent point pour de malhonnêtes gens. Suivant toute apparence, ces trois femmes se seroient attendues à des remercîmens de la famille de miss Byron, pour avoir contribué à son mariage avec un homme dont les richesses sont si connues. Le messager que j'avois envoyé à Reading, pour s'informer du caractère de Bagenhall, nous a rapporté qu'il est fort décrié du côté des mœurs, & qu'il passe pour l'intime ami de sir Hargrave. Mais grâces au ciel, il ne nous reste plus rien à démêler avec ces gens-là. J'apprends que sir Hargrave même garde sa maison, & l'on se dit à l'oreille qu'il a l'esprit à demi égaré, jusqu'au point que ses propres domestiques ne s'approchent pas de lui sans précaution. Il a congédié honteusement tous ceux qui l'accompagnoient dans son odieuse entreprise. Nous ignorons quelle est sa blessure; mais il est réellement blessé, quoique sans danger. On ajoute qu'il s'emporte continuellement en menaces contre sir Charles. Le ciel préserve un des meilleurs hommes du monde, & qui mérite le plus sa protection!

Miss Byron se propose d'écrire demain par la poste à miss Lucie Selby, & de lui faire un ample récit de tout ce qu'elle a souffert. J'ai promis, de lui fournir, autant du moins que je puis l'espérer de ma mémoire, tous les articles que

vous avez déjà reçus de moi, pour lui épargner d'inutiles répétitions. Elle m'ordonne de vous dire qu'elle commence ce soir, afin qu'il ne vous reste aucune inquiétude sur sa situation. Recevez pour vous-même, mon cher monsieur, & pour toute votre famille, mes félicitations sur l'heureux retour d'une personne qui nous est si chère.

ARCH. REVES.

LETTRE XXI.

Miss BYRON, *à miss* SELBY.

Lundi, 20 Février.

IL m'est donné encore de vous écrire, ma chère Lucie ! à vous; c'est-à-dire à tous mes chers parens, de vous écrire avec joie, & de vous inviter tous à la partager. Que de grâces je dois au ciel !

Vous ne vous imagineriez jamais de combien de dangers il m'a délivrée, ni combien ma tête & mon cœur en ont souffert. Je n'ose penser encore aux tourmens que je vous ai causés. Avec quelle légéreté j'avois fini ma lettre ! vaine, imprudente que j'étois ! Mais venons promptement à ma triste histoire. Votre impatience ne vous a déjà que trop coûté.

Je commence par vous déclarer que, malgré toute la gaieté que j'affectois en vous faisant une si frivole peinture de mes ajustemens, de mes conquêtes, & d'autres circonstances aussi ridicules, je n'ai pas pris le moindre goût à la mascarade, ni à me voir environnée d'une multitude de fous qui me prodiguoient leur admiration. Je ne me sentois que du mépris pour eux & pour moi-même. Du mépris, c'est dire trop peu; la scène m'a révoltée.

Dans cette légion d'insensés, il y avoit, ma chère, deux véritables démons; mais le pire, le pire, le plus infernal, parut sous un habit d'Arlequin. Il fit mille tours, mille souplesses; il sauta & se replia long-tems autour de moi. Enfin il me dit qu'il connoissoit miss Byron, & qu'il étoit l'odieux, le méprisé Pollexfen. Cependant il ne lui échappa rien d'incivil, & je n'eus pas le moindre pressentiment des violences qu'il méditoit.

M. Reves vous a marqué qu'il me vit dans la chaise que mon fripon de nouveau laquais avoit disposée. O chère Lucie! une des principales branches de ma vanité est retranchée pour jamais. Moi, prétendre à quelque connoissance de la physionomie! Non, après cet exemple, je ne dois plus prendre la moindre confiance aux lumières que je croyois pouvoir tirer du visage

pour juger des sentimens du cœur. M. Reves vous a fait le récit de tout ce qui regarde la chaise & les porteurs. Comment vous décrire les agitations de mon cœur, lorsque je commençai à soupçonner de la trahison ? Mais lorsqu'ayant tiré les rideaux de la chaise, je me vis trompée par un autre perfide, dont j'implorai inutilement le secours, que je n'apperçus autour de moi que des champs, & que bientôt les lumières furent éteintes, je perçai l'air de la nuit de mille cris aigus, qui durèrent jusqu'à ce que la force me manqua pour crier. Je tombai dans un profond évanouissement. Ce fut dans cet état que je fus tirée de la chaise. Lorsque je revins un peu à moi-même, je me trouvai sur un lit, environnée de trois femmes, dont l'une me tenoit des sels sous le nez, & presque empestée d'une forte odeur de corne de cerf & de plumes brûlées. Je ne vis pas d'homme dans la chambre.

Où suis-je? qui êtes-vous, madame? & qui êtes-vous, & où suis-je, furent les premières questions que je répétai plusieurs fois. Les trois femmes étoient une mère & ses deux filles. La mère me répondit que je n'étois pas en de mauvaises mains. Fasse le ciel que vous ne me trompiez pas! répliquai-je en fixant mes yeux tremblans sur les siens. Elle m'assura qu'on n'avoit

aucun dessein de me nuire, qu'on ne pensoit au contraire qu'à me rendre une des plus heureuses personnes du monde, & qu'elle n'étoit pas capable d'entrer dans une mauvaise action. Hélas! repris-je, j'ose...... j'ose le croire encore. Que la pitié vous parle pour moi, madame. Vous paroissez une mère; ces jeunes personnes sont apparemment vos filles. Sauvez-moi, je vous en conjure! sauvez-moi, madame, comme vous sauveriez vos filles!

Elle me dit que ces deux jeunes filles étoient les siennes, qu'elles étoient sages & modestes, & qu'on ne me vouloit aucun mal; mais qu'un homme des plus riches & des mieux nés d'Angleterre, mouroit d'amour pour moi, & qu'il n'avoit en vue qu'un mariage honorable. Vous n'êtes point engagée, ajouta-t-elle, vous serez sa femme. Consentez-y, si vous voulez prévenir des meurtres; car il promet la mort à tous ceux que vous seriez tentée de préférer à lui. Ah! m'écriai-je aussi-tôt, ce doit être une lâche invention de sir Hargrave Pollexfen. C'est lui, n'est-ce pas? c'est lui. De grâce, dites-le-moi. Je vous supplie de me le dire. Je me levai alors, pour m'asseoir sur le bord du lit, & dans le moment je vis entrer le misérable sir Hargrave.

Je poussai un grand cri. Il se jeta brusquement à mes pieds. Ma tête se pencha d'elle-même sur

le sein de la vieille dame, qui eut beaucoup de peine à soutenir mes esprits avec de l'eau & des sels; s'il ne s'étoit pas retiré, s'il eût continué de demeurer devant mes yeux, il est certain que je me serois évanouie. Mais ayant levé la tête, & n'appercevant plus que les trois femmes, je repris un peu de force, & je commençai à les supplier, à les presser, à leur promettre des récompenses, si elles vouloient faciliter mon évasion, ou répondre de ma sûreté. Mais je vis rentrer l'odieux visage.

Je vous demande en grâce, miss Byron, me dit-il d'un air beaucoup plus arrogant que la première fois, de ne pas vous troubler, & d'écouter ce que j'ai à vous dire. Il dépend de vous & de votre choix d'être ce que vous voudrez, & de faire de moi ce qu'il vous plaît. Vos terreurs ne mènent à rien. Vous voyez que je suis homme de résolution. Mesdames, en s'adressant aux trois femmes, faites-moi la grâce de sortir.

Non, non! m'écriai-je, vous ne me laisserez pas seule ici; & tandis qu'elles se retiroient, je me jetai derrière la mère, que je suivis jusques dans l'antichambre. Là, je me laissai tomber à ses genoux, & les serrant de mes deux bras: Oh! sauvez-moi, sauvez-moi, lui dis-je avec un ruisseau de larmes. Le misérable entra aussi-tôt: je laissai la femme, & je me mis à genoux devant

lui. Je ne favois ce que je faifois. Je me fouviens de lui avoir dit, en me tordant les mains: fi vous êtes capable de pitié; fi vous êtes fenfible à quelque chofe, monfieur, je vous en conjure, prenez compaffion d'une malheureufe. Je fuppofe qu'il fit figne aux femmes de fe retirer. Elles quittèrent toutes trois la chambre où j'étois.

Le cruel, après avoir fixé un moment les yeux fur moi, me dit d'un ton dédaigneux : je vous ai demandé de la pitié, mademoifelle; je vous l'ai demandée auffi à genoux, inexorable mifs, & vous n'en avez pas eu pour moi. Priez, fuppliez à votre tour. Vous ne le ferez pas plus ardemment que je ne l'ai fait. Les dés font aujourd'hui pour moi.

Barbare, m'écriai-je en me levant. Ma colère s'étoit allumée; mais elle fe rallentit auffi vîte. Je vous conjure, fir Hargrave........ & je me tordois les mains, comme dans un accès de frénéfie. Je m'approchai de lui, je courus à la fenêtre, enfuite à la porte...... fans penfer néanmoins à fortir par l'une ou par l'autre, quand elles euffent été ouvertes; car où pouvois-je aller? En retournant vers lui : fir Hargrave, au nom du ciel, ne me traitez pas cruellement. Je n'ai jamais eu de cruauté pour perfonne. Vous favez que j'ai toujours été civile pour vous......

Oui, oui, me dit-il avec un fourire moqueur;

civile, & fort obstinée aussi. Vous ne m'avez jamais dit d'injure. Je ne vous en dis pas non plus, miss Byron. Vous avez été civile, & jusqu'à présent je crois ne l'avoir pas été moins que vous. Mais souvenez-vous, mademoiselle..... mais chère & adorable fille...... & le perfide jeta ses bras autour de moi. Vos terreurs même, continua-t-il, vous donnent de nouveaux charmes. Que j'en jouisse, mademoiselle! Et le sauvage voulut m'arracher un baiser. Je l'évitai en détournant la tête; mais je le conjurai encore de ne pas traiter avec indignité une malheureuse fille qu'il avoit si lâchement trahie.........

Il me répondit qu'il ne pénétroit pas ma pensée. Je lui demandai s'il étoit capable de joindre l'insulte à la trahison. Vous avez mauvaise opinion *de mes mœurs*, me dit-il d'un ton malin. Est-ce donc là, repliquai-je, la voie que vous prenez pour m'en donner une meilleure idée? Hé bien, mademoiselle, vous éprouverez de ma part une générosité que vous n'avez pas eue pour moi. Vous verrez que je ne pense ni à l'insulte ni à la vengeance. Vous avez piqué néanmoins mon orgueil, mais vous me trouverez homme *de bonnes mœurs*.

Alors, sir Hargrave, je vous bénirai du fond du cœur.

Mais vous savez, mademoiselle, ce qui est nécessaire

nécessaire à présent pour justifier, aux yeux du public, la démarche où je me suis engagé. Soyez à moi, mademoiselle; soyez à moi par les plus pures voies de l'honneur. Je vous offre ma main. Consentez à devenir miladi Pollexfen. Que tous les ressentimens disparoissent, ou........ ne reprochez les peines qu'à vous-même.

Quoi, monsieur! votre indigne démarche vous paroît justifiée par des offres de cette nature? Prenez ma vie, que je n'ai pas le pouvoir de défendre; mais mon cœur & ma main sont à moi; jamais l'un ne sera séparé de l'autre.

Mes genoux trembloient sous moi. Je me jetai sur une chaise proche de la fenêtre, & je me mis à pleurer amèrement. Il vint à moi, me voyant jeter les yeux de tous côtés, pour éviter de les fixer sur lui; il me dit que je cherchois en vain le moyen de fuir; que j'étois à lui sans retour, & que j'y serois plus sûrement encore; qu'il me conseilloit de ne pas le réduire au désespoir; qu'il me juroit par tout ce qu'il y avoit de sacré.... Il s'arrêta, comme effrayé de son propre transport. Il me parcourut toute entière, d'un œil égaré; & se jetant tout d'un coup à mes pieds, il embrassa mes genoux de ses odieux bras. Je fus épouvantée de ce mouvement. Je poussai un cri. Une des jeunes filles parut aussi-tôt. Elle fut suivie de sa mère. Quoi? quoi, monsieur, s'écria

cette femme, dans ma maison....... Grâce au ciel, pensai-je en moi-même, il y a plus d'honneur dans cette maison que je n'osois m'en promettre! Cependant je ne remarquai que trop, ma chère Lucie, que ces trois femmes regardoient le mariage comme une réparation pour chaque insulte.

Le monstre se plaignit beaucoup de la liberté qu'elles prenoient de venir sans être appelées. Il avoit cru, leur dit-il brusquement, qu'elles connoissoient assez leur sexe pour ne pas s'embarrasser des cris d'une femme, & leurs folles craintes le faisoient penser à ce qui ne lui étoit pas tombé dans l'esprit. La vieille répéta qu'elle entendoit que sa maison & ses filles fussent respectées; & se tournant vers moi, elle me garantit que je ne sortirois de chez elle qu'avec la qualité de femme légitime de sir Hargrave Pollexfen. Il jura qu'il n'avoit pas d'autre vue.

Mais, ma chère, j'ai bien d'autres récits à vous faire! Mes représentations & mes larmes furent peu écoutées. Cependant je ne cessois pas de joindre les mains avec de nouvelles instances, lorsqu'une des filles est venue avertir mon tyran, qu'on attendoit ses ordres à la porte. O dieu! dis-je en moi-même, de quoi suis-je menacée! Et dans le même instant je vis entrer un ministre, de la plus horrible physionomie que j'aie jamais

vue, avec un livre à la main, que je reconnus pour un rituel, & qui étoit ouvert au feuillet du mariage. Affreux spectacle! Je m'élançai vers lui; en poussant d'un côté sir Hargrave, & de l'autre madame Auberry, que le choc de mon coude fit chanceler. Je me jetai à ses pieds: homme de dieu! lui dis-je, les mains jointes & levées vers le ciel; ame noble & vertueuse! car toutes ces qualités sont celles d'un digne ecclésiastique; si vous avez jamais eu des enfans, des nièces, sauvez une malheureuse fille, qu'on a lâchement enlevée à ses parens, une fille innocente, qui n'a jamais fait de mal à personne, qui chérit tout le monde, & qui ne voudroit pas avoir causé le moindre chagrin; sauvez-moi d'une violence inouïe! Ne prêtez pas votre ministère, pour sanctifier un lâche attentat.

Le ministre, si c'en étoit un, parut chercher à s'affermir sur ses jambes, pour soutenir sa monstrueuse grosseur, & prononça moins sa réponse qu'il ne la souffla par le nez. Lorsqu'il ouvroit la bouche, les croûtes du tabac tomboient jusqu'à ses dents, avec un ruisseau d'humeurs jaunes, qui leur donnoient la même couleur. Il me regarda du coin de l'œil; & prenant mes deux mains qui se trouvèrent comme ensévelies dans les siennes, il me pria de me lever, de ne pas m'humilier devant lui, & d'être bien assurée qu'on ne pensoit

à me faire aucun mal. Je n'ai qu'une queſtion à vous faire, me dit-il, en reprenant ſon haleine à chaque mot : qui eſt le gentilhomme en galons d'argent, que j'ai devant moi? quel eſt ſon nom?

C'eſt le chevalier Hargrave Pollexfen, lui répondis-je, un des plus méchans hommes du monde, malgré l'apparence.

Le miſérable Hargrave ne répondit que par un ſourire, comme s'il eût pris plaiſir à jouir de mon affliction. Ah! mademoiſelle, interrompit le miniſtre, en ſe baiſſant vers lui, parlez autrement d'un homme de cette diſtinction : & vous, mademoiſelle, puis-je ſavoir auſſi qui vous êtes? quel eſt votre nom? Mon nom, monſieur, eſt Henriette Byron, une fille ſimple & innocente, ajoutai-je, en regardant mes habits, malgré l'indécente parure où vous me voyez devant vous. J'implore votre pitié, mon cher monſieur; & je me jetai encore une fois à ſes pieds.

Vous êtes de Northamptonshire, mademoiſelle? & vous n'êtes point engagée dans le mariage? Le nom de votre oncle, s'il vous plaît?

Selby, monſieur. Mon oncle eſt connu pour homme d'honneur. Il vous récompenſera au-delà de vos déſirs, ſi.....

Fort bien, mademoiſelle, tout eſt dans l'ordre. Je vois qu'on ne m'en a point impoſé. Ne me croyez pas capable de me laiſſer corrompre par

des espérances. Avant la fin de la nuit vous serez la plus heureuse femme du monde.

Alors il dit aux trois femmes de s'avancer, & je remarquai mieux que jamais son effroyable figure. Sir Hargrave s'approcha aussi. Les deux horribles personnages se placèrent à mes deux côtés. Sir Hargrave prit une de mes mains, malgré toute ma résistance; & dans le même moment je vis entrer un autre ministre, d'aussi mauvaise mine que le premier. C'étoit apparemment celui qui devoit aider à l'abominable cérémonie. Le premier commença aussi-tôt à lire la fatale formule. Ô ma chère Lucie! ne vous sentez-vous pas le cœur serré pour votre Henriette? Le mien étoit agité par des mouvemens que je ne puis décrire, & qui ne sauroient être comparés qu'à l'affreux trouble de mon esprit. On me tenoit la main avec une force qui la rendoit immobile. Je m'agitois inutilement, & l'haleine me manquoit pour crier. Ce seul récit me suffoque encore. Permettez que je respire pendant quelques minutes.

J'ÉTOIS dans une véritable frénésie. Arrêtez! m'écriai-je enfin; cessez de lire...... & parvenant à dégager ma main, je saisis le livre du ministre, que j'arrachai heureusement des siennes. Pardon, monsieur, lui dis-je. Vous n'achèverez pas votre

horrible entreprise. Je suis trahie avec la plus indigne lâchete. Je ne puis, je ne veux jamais être à lui.

Poursuivez, poursuivez, lui dit sir Hargrave, en reprenant ma main avec la dernière violence. Toute emportée qu'elle est, je la reconnoîtrai pour ma femme. Quel changement, mademoiselle! en me regardant d'un air moqueur. Êtes-vous la douce, la civile miss Byron?

Hélas! chère Lucie, ce n'étoit point emportement; c'étoit aliénation d'esprit, égarement de raison : heureuse néanmoins d'être tombée dans un état qui me garantit de l'évanouissement, puisque le misérable avoit protesté que l'évanouissement ne me sauveroit pas! Poursuivez, poursuivez, reprit il encore; & le ministre recommença la formule. Je l'interrompis par des reproches sur l'horrible abus qu'il faisoit du nom de dieu, & de la sainteté de sa profession. Je m'adressai ensuite aux deux jeunes filles dont j'implorai la pitié. Je leur représentai ce qu'elles devoient à leur sexe. Je leur demandai le secours qu'elles souhaiteroient pour elles-mêmes, si elles étoient traitées avec la même barbarie. Les expressions de ma douleur furent si touchantes, que je leur vis répandre des larmes, & la mère même commençoit à paroître émue. Cependant l'impitoyable Hargrave ordonnoit toujours de pour-

ſuivre, & je n'avois plus d'autre reſſource que d'interrompre le miniſtre chaque fois qu'il vouloit recommencer. J'admire la force que j'eus de me ſoutenir ſur mes jambes. Ma tête étoit tout en feu. Ma main, que j'avois toujours entre celles du cruel, & qu'il ſerroit avec violence, étoit ſi engourdie, que je ne la ſentois plus. Je levois l'autre vers le ciel, en le prenant à témoin d'une barbarie ſans exemple, en lui demandant la mort, & répétant que je la préférois mille fois à l'horreur de ma ſituation. L'aſſiſtant, qui étoit démeuré juſqu'alors en ſilence, propoſa de me fermer la bouche, pour arrêter mes plaintes; & je ne ſais ce que cet affreux conſeil auroit produit. Mais la vieille dame, rejetant ce parti avec aſſez de fermeté, pria ſir Hargrave de me laiſſer quelques momens avec elle & ſes filles. Oui, oui, dit le miniſtre, il faut laiſſer les dames enſemble. Un peu de conſidération ramène quelquefois les eſprits.

Sir Hargrave quitta ma main; & madame Auberry la prit auſſi-tôt, pour me conduire dans un cabinet voiſin. Ses deux filles nous ſuivirent. Là, je me crus prête d'abord à tomber ſans connoiſſance. Les ſels, la corne de cerf, furent encore employés. Lorſque les trois femmes me crurent en état de les entendre, elles me repréſentèrent les richeſſes de ſir Hargrave. Je leur répondis que

je les méprisois. Elles firent valoir l'honnêteté de ses sentimens; & moi, mon invincible aversion. Elles vantèrent les agrémens de sa figure; je leur dis qu'il étoit à mes yeux le plus difforme & le plus odieux de tous les hommes. Enfin elles me parlèrent du danger où je me trouvois exposée, & de la difficulté qu'elles auroient à me garantir d'un traitement beaucoup plus fâcheux. De la difficulté! m'écriai-je. Quoi, mesdames! cette maison n'est-elle pas la vôtre? Êtes vous sans voisins? Ne pouvez-vous crier au secours? Je m'engage à vous faire compter mille guinées avant la fin de la semaine; mille guinées, mes chères dames! je vous les promets sur mon honneur, si vous me sauvez d'une violence à laquelle d'honnêtes femmes ne peuvent jamais prêter la main.

Mes persécuteurs, qui n'étoient pas éloignés, entendirent sans doute une partie de ce discours. Sir Hargrave parut au même instant, le visage enflé de colère ou de malice. Il dit aux trois femmes, qu'il se reprochoit d'avoir troublé trop long-tems leur sommeil; qu'elles pouvoient se retirer, & le laisser avec une personne qui étoit à lui. Madame Auberry lui répondit qu'elle ne pouvoit s'éloigner. Vous aurez cette complaisance pour moi, répliqua-t-il, vous & vos filles: & me reprenant par la main, miss Byron, me

dit-il, d'un ton abſolu, comptez que vous êtes à moi. Vos Greville, mademoiſelle, vos Fenwick, vos Orme, lorſqu'ils apprendront les peines & la dépenſe qu'il m'en a coûté pour m'aſſurer de vous, me reconnoîtront pour leur maître...... En cruauté, monſieur, ne pus-je m'empêcher d'interrompre. Il n'y a point de tigre, en effet, qui puiſſe vous le diſputer. *En cruauté*, me dit-il, en affectant une voix pincée? C'eſt miſs Byron qui parle de cruauté! Vous, mademoiſelle, en reprenant le ton violent, qui vous faites un triomphe de fouler aux pieds une légion d'amans mépriſés, ſouvenez-vous de la manière dont vous m'avez traité; à genoux, humilié devant vous, comme le plus vil des hommes, à genoux pour implorer votre pitié! Mes ſoumiſſions ont-elles pu toucher votre cœur? Ingrate, orgueilleuſe fille! Cependant je ne vous humilie point : prenez-y garde : je ne penſe point à vous humilier. Mon intention, mademoiſelle, n'eſt que de vous exalter, de vous rendre riche, heureuſe...... mais ſi vous vous obſtinez à me refuſer une main que je vous préſente.........
Il voulut porter la mienne à ſa bouche; je la retirai avec dédain. Il s'efforça de me ſaiſir l'autre; je les mis toutes deux derrière moi. Il allongea promptement le cou, pour me dérober un baiſer; mais je retrouvai auſſi-tôt le ſecours de

mes deux mains, pour repousser son odieuse tête. Charmante créature! s'écria-t-il d'un air & d'un ton passionné; & tout de suite me traitant de cruelle, d'orgueilleuse & d'ingrate, il jura par le ciel que si je n'acceptois pas sur le champ sa main, il étoit résolu de m'humilier.

Sortez, dit-il aux trois femmes; de grâce, sortez. Elle sera miladi Pollexfen, ou tout ce qu'il lui plaît : laissez-moi seul avec elle.

Le méchant homme prit la mère & les deux filles pour les conduire à la porte du cabinet. Je jétai les bras autour de celle qui étoit la plus proche de moi; vous ne me quitterez point! m'écriai je avec transport : cette maison n'est-elle pas à vous? Délivrez-moi de ses cruelles mains, & je jure de partager ma fortune avec votre famille. Il eut la force de me faire quitter celle que je tenois embrassée. Elles sortirent toutes trois, forcées en apparence par la violence avec laquelle il les pressoit; mais d'intelligence peut-être avec lui. Dans mon trouble, je ne laissai point de saisir encore la dernière. Je la pressai, je la conjurai avec de nouvelles instances de ne pas m'abandonner; & la voyant prête à sortir, je voulus m'échapper avec elle. Mais l'indigne personnage se hâtant de pousser la porte, lorsque j'étois à moitié dehors, me heurta la tête avec tant de violence, qu'il me sortit aussi-tôt un ruis-

seau de sang du nez. Je poussai un cri : il parut effrayé : pour moi, je le fus si peu, que, me tournant vers lui, je lui demandai s'il étoit satisfait, & je le félicitai de m'avoir ôté la vie. Au fond, ma vue s'étoit obscurcie; je me sentois la tête fort pesante, & le bras tout brisé. Cependant, pour ne rien donner à la haine, je dois avouer que son intention n'étoit pas de me nuire.

Ma douleur étoit si vive, que je parus quelques momens comme hors de moi. Je me jetai sur la première chaise. Ainsi donc vous m'avez tuée, répétai-je. Fort bien; vous m'avez tuée de votre propre main. Il ne doit rien manquer à votre contentement : & voyant qu'il s'agitoit avec beaucoup de tendresse & d'effroi : oui, ajoutai-je, vous pouvez gémir à présent sur le sort d'une malheureuse fille à qui vous causez la mort. Au fond, je me croyois mortellement blessée. Je vous pardonne, lui dis-je encore. Appelez seulement les dames. Retirez-vous, monsieur, retirez-vous. Que je ne voie ici que des personnes de mon sexe. La tête me tournoit. Mes yeux ne distinguoient plus rien, & je perdois tout à fait connoissance.

On m'apprit ensuite qu'il avoit été dans la plus affreuse consternation. Il avoit fermé la porte en dedans; & pendant quelques minutes, il n'eut pas assez de présence d'esprit pour l'ouvrir.

Cependant les femmes, qui entendoient pousser des exclamations lugubres, vinrent frapper avec assez d'inquiétude. Alors il se hâta d'ouvrir, en se maudissant lui-même. Il les conjura de me donner du secours, s'il n'étoit pas trop tard. Elles m'ont dit que la pâleur de la mort étoit répandue sur mon visage, & que leurs premiers mouvemens n'avoient été que des lamentations. Mon sang s'étoit arrêté. Mais le monstre, n'oubliant pas sa sûreté au milieu de ses terreurs, eut l'attention de prendre mon mouchoir sanglant, dans la crainte qu'il ne servît de témoignage contre lui si j'étois morte, & passa dans l'autre chambre, où il le jeta au feu. Le ministre & son assistant étoient au coin du feu, à boire de l'eau-de-vie brûlée. Oh! messieurs, leur dit le misérable, il n'y a rien à faire cette nuit. La demoiselle n'est point en état..... Prenez cette somme. Il les pria de se retirer, après les avoir payés libéralement.

La jeune fille, de qui j'appris bientôt toutes ces circonstances, ajouta qu'en sortant de la chambre, ils avoient offert de demeurer jusqu'au jour, pourvu qu'on fît bon feu, & qu'on ne les laissât pas manquer d'eau-de-vie; mais qu'elle leur avoit répondu que j'étois morte, & que leurs services étoient inutiles: sur quoi, paroissant assez effrayés, ils avoient dit qu'il étoit tems pour eux

de partir, & qu'ils espéroient qu'étant innocens de ma mort, & n'ayant pas eu d'autre intention que de servir sir Hargrave, leurs noms ne seroient pas mêlés dans les procédures, quelque chose qui pût arriver.

En revenant à moi, je me trouvai au milieu des trois femmes, mais couverte d'une sueur froide, & dans un tremblement auquel je ne pouvois résister. Il n'y avoit pas de feu dans le cabinet. Elle me conduisirent à la cheminée que les ministres venoient de quitter. Elles me placèrent dans un grand fauteuil; car je n'avois pas la force de me soutenir; & le secours qu'elles me donnèrent, fut de me frotter les tempes avec des liqueurs fortes. Que pensez-vous, ma chère Lucie, du caractère des hommes qui sont capables de se faire un jeu si cruel de la santé & du bonheur des malheureuses créatures pour lesquelles ils se prétendent remplis d'amour? Je crains de ne jamais redevenir ce que j'étois. Il me reste des étourdissemens & de petites agitations convulsives, qui ne sont point encore sans douleur.

La mère & l'ainée des deux filles me quittèrent bientôt, pour rejoindre sir Hargrave. Je ne puis juger de leurs délibérations, que par les effets qu'elles produisirent. Mais la jeune sœur étant demeurée près de moi, répondit à toutes mes questions avec de grandes apparences de

franchise & de pitié. Après m'avoir dit qu'elle s'étonnoit de me voir refuser un homme aussi riche, & d'aussi bonne mine que sir Hargrave, elle ajouta que j'étois dans une maison où l'on avoit la bonne renommée fort à cœur; que sa mère ne feroit pas une mauvaise action pour toutes les richesses du monde, & qu'elle avoit un frère à la douane, qui étoit un des plus honnêtes officiers de cette profession. Elle avoua qu'elle connoissoit le nouveau valet que j'avois pris à mon service : & louant beaucoup sa fidélité pour tous les maîtres qu'il avoit eus avant moi, comme si tout le mérite d'un domestique consistoit dans une obéissance aveugle. M. Wilson, me dit-elle, étoit un homme fort agréable, qui étoit en état de bien gagner sa vie, & propre à faire quelque jour un excellent mari. Je reconnus bientôt que la petite innocente étoit amoureuse de cet infame hypocrite. Elle prit ardemment sa défense. Elle m'assura que c'étoit un honnête homme, & que, s'il avoit jamais fait quelque chose de mal, c'étoit par ordre de ceux qui le payoient pour leur obéir. Ils en répondent, ajouta-t-elle; vous le savez bien, mademoiselle.

Nous fûmes interrompues lorsque j'espérois tirer d'autres lumières; car je crois avoir découvert que ce Wilson est ici le principal agent. Mais la fille aînée appela sa sœur, & sir Hargrave parut aussi-tôt.

Il prit une chaise, sur laquelle il s'assit fort près de moi, une jambe passée sur le genou de l'autre, le coude appuyé sur le même genou, & la tête assez penchée pour être soutenue par sa main. Il n'ouvrit point la bouche, mais il se mordoit les lèvres. Il me regardoit un moment. Ensuite il jetoit les yeux d'un autre côté. Il les ramenoit sur moi, & ce jeu fut recommencé cinq ou six fois, comme s'il eût roulé quelque idée maligne. Odieux personnage, dis-je en moi-même, tremblant de cet étrange silence, & m'attendant à quelque nouvelle scène. A la fin je me déterminai à lui parler avec autant de douceur qu'il me seroit possible, dans la crainte de m'attirer d'autres insultes.

Hé bien, monsieur, avez-vous porté la violence assez loin, contre une fille qui ne vous a fait & qui n'a jamais pensé à vous faire aucun mal? Je m'arrêtai. Il ne me répondit point.

Quels tourmens n'avez-vous pas causés à M. & madame Reves? Mon cœur en saigne pour eux. Je m'arrêtai encore. Il demeura dans le même silence.

Je me flatte, monsieur, que vous avez quelque regret des peines que vous m'avez fait souffrir, & de celles que vous avez causées à mes amis. Je me flatte, monsieur......

Il m'interrompit par un affreux jurement. Je

fermai la bouche, dans l'idée qu'il continueroit de parler; mais il n'ajouta rien. Il changea seulement de posture, & ce fut pour reprendre aussitôt la même.

Les femmes de cette maison, monsieur, paroissent d'honnêtes gens. Je me flatte que votre dessein n'a été que de m'effrayer. M'avoir amenée dans un lieu honorable, c'est une preuve qu'il n'est rien entré dans vos vues......

Il m'interrompit encore par un violent soupir. Je crus qu'il m'alloit répondre...... mais il fit une grimace, il secoua la tête, & ce fut pour la baisser encore sur sa main.

Je vous pardonne, monsieur, tout ce que vous m'avez fait souffrir. Mes amis me touchent beaucoup plus...... A la pointe du jour, que je ne crois pas éloignée, je prierai les dames de faire savoir à M. Reves......

Il se leva ici brusquement; miss Byron, me dit-il, vous êtes une femme, une véritable femme. Il s'arrêta un moment, en portant le poing au front. Je ne savois à quoi je devois m'attendre. Miss Byron, reprit-il, vous êtes la plus fieffée comédienne que j'aie vue de ma vie. Je n'ignorois pas néanmoins, ajouta-t-il, que la meilleure de votre sexe peut s'évanouir, perdre connoissance, quand elle le juge à propos.

Cette cruelle ironie me fit trembler. Il continua

tinua : ſtupide, inſenſé, ridicule, dupe que je ſuis! Je mériterois le feu, pour ma folle crédulité! Mais je vous déclare, miſs Byron...... Il me regarda d'un œil égaré; & comme s'il eût oublié ce qu'il vouloit dire, il fit deux ou trois tours dans la chambre. Être mourante pendant une demi-heure entière, ſe diſoit-il à lui-même ; & me tenir tout d'un coup un langage ſi piquant.

Je gardois le plus profond ſilence. Il reprit : malédiction ſur ma folie, pour avoir renvoyé le miniſtre! Je croyois connoître mieux les ruſes des femmes. Cependant comptez, mademoiſelle, que tous vos artifices vous ſeront inutiles. Ce qui ne s'eſt pas fait ici s'achévera dans un autre lieu. J'en jure par le grand dieu du ciel.

Je me mis à pleurer, ſans avoir la force de remuer la langue. Recommencez à perdre connoiſſance, me dit le barbare, un nouvel évanouiſſement vous eſt-il ſi difficile? L'air de ſon viſage répondoit à ſes indignes reproches. Puiſſances du ciel, m'écriai-je, accordez-moi votre protection! Il ne m'adreſſa plus que ces trois mots : votre ſort eſt décidé, mademoiſelle; & ſur le champ il appela une ſervante, qui entra auſſi-tôt avec un capuchon à la main. Elle lui dit à l'oreille quelques mots dont il parut ſatisfait. Lorſqu'elle fut ſortie, il s'approcha de moi avec

le capuchon. Je tressaillis, je tremblai; & me sentant prête à tomber, je saisis le dos d'une chaise pour me soutenir. Votre sort est décidé, répéta-t-il d'un ton ferme. Mettez cette coïffe, mettez-la; & les évanouissemens viendront quand vous les jugerez nécessaires.

Au nom de dieu! sir Hargrave.

Au nom de dieu! miss Byron. Je connois des lieux plus sûrs que celui-ci, où j'aurai peut-être un peu plus de pouvoir sur vous. Encore une fois, mettez cette coïffe. Votre complaisance peut tourner encore à votre avantage.

J'élevai la voix pour appeler les femmes. Il me répondit qu'elles avoient disparu; & lui-même appela deux de ses gens, qui accoururent à son ordre. Cet vue augmentant mes frayeurs, je criai encore, aussi haut que ma foiblesse me le permettoit; mais, ne pouvant me souvenir du nom des femmes, je ne prononçai que madame... miss...... avec trop peu de force pour me faire entendre de bien loin. Cependant l'aînée des filles fut amenée par mes cris. O chère miss, lui dis-je, en reprenant haleine, quel bonheur pour moi de vous revoir! Et pour moi aussi, dit le monstre. Il pria la jeune fille de me mettre le capuchon. Pourquoi? m'écriai-je. Que veut-on faire de moi? Je refusai absolument de le prendre; mais le sauvage, passant les bras autour des miens, me

les serra si fort, dans l'endroit même où j'avois senti la plus vive douleur, que je ne pus retenir un grand cri; & la jeune fille profita de cette facilité pour me mettre le capuchon sur la tête.

A présent, miss Byron, me dit mon tyran, soyez tranquille, faites la furieuse, ou recourez à vos évanouissemens, tout m'est égal; & le dernier seroit le plus utile à mes vues. Miss, donnez les ordres, dit-il à la jeune fille. Elle sortit avec une chandelle à la main. Pendant son absence, il appela un de ses laquais, qui parut avec un manteau rouge sous le bras. Le barbare maître prit le manteau entre ses mains, & renvoya tous ses gens, après leur avoir nommé leurs postes. Ma chère vie, me dit-il alors, avec un sourire dans lequel je crus remarquer un air insultant, vous êtes maîtresse de votre sort, si vous ne faites difficulté de rien. Il jeta le manteau autour de moi. Je m'abandonnai aux larmes & aux prières les plus touchantes. Je voulus me jeter à ses genoux; mais le tigre, comme M. Greville l'a nommé justement, ne fit aucune attention à moi. Il tourna tous ses soins à m'envelopper dans le manteau; & me traînant par la main, il me força de le suivre jusqu'à la porte de la rue. J'y étois attendue par un carrosse à six chevaux, & la fille aînée étoit sur le seuil avec sa chandelle. Je la conjurai d'al-

der à me retenir. J'appelai à haute voix sa mère & sa sœur. Je demandai en grâce qu'il me fût permis de dire quatre mots seulement à la mère; mais il ne parut personne; &, malgré mes prières, mes efforts & toute ma résistance, je fus enlevée dans la voiture.

Je remarquai plusieurs hommes à cheval; entre lesquels je crus reconnoître mon infame Wilson; & la suite prouva que je ne m'étois pas trompée. Sit Hargrave lui dit, en montant après moi: vous savez ce que vous aurez à répondre si vous rencontrez des impertinens.

Mes cris avoient recommencé, en me voyant prendre brusquement par le milieu du corps, & jeter dans le carrosse avec la même rudesse. Ils augmentèrent, lorsque je vis mon ravisseur assis près de moi. Le cruel me dit: criez, criez à votre aise, mademoiselle. Il eut la bassesse de me contrefaire, en imitant le bêlement d'une brebis. Ne l'auriez-vous pas étranglé de vos propres mains, ma chère Lucie? Après cette insulte, il ajouta d'un ton triomphant: je suis donc maître absolu de miss Byron! Mais voyant que je ne cessois pas de crier, il mit sa main devant ma bouche, avec tant de violence qu'il me fit mordre plusieurs fois mes lèvres. Le cocher, qui avoit sans doute ses instructions, n'attendit pas d'autre

ordre pour toucher ; & voilà votre Henriette en pleine marche.

COMME nous avions à suivre une rue assez longue, la vue des maisons que j'appercevois dans les ténèbres, me fit crier deux ou trois fois au secours. Mais, sous prétexte de me garantir du froid, sir Hargrave me lia un mouchoir autour de la tête, & m'en couvrit entièrement le visage, le front & la bouche. Il m'enveloppa plus soigneusement que jamais dans le manteau ; avec l'attention, pendant ce travail, de me presser les bras de tout le poids de son corps, pour m'ôter le mouvement des mains ; & lorsqu'il m'eut garottée à son gré, il me les prit toutes deux dans sa main gauche, tandis que de la droite, qu'il me passa autour de la ceinture, il me tint ferme sur le siége. Ainsi, à la réserve d'un peu d'ouverture, dont j'étois quelquefois redevable aux mouvemens de ma tête, j'avois la vue tout-à-fait bouchée.

Mais dans un autre village, sur la route, où le bruit que je crus entendre me fit pousser des cris & faire un nouvel effort pour dégager mes mains la voiture s'arrêta, & j'entendis clairement plusieurs voix autour de nous. Quelle espérance n'en conçus-je point ! Mais hélas ! elle dura peu. Un de ses gens, je crois que ce fut Wilson,

répondit pour tous les autres, que c'étoit leur maître qui ramenoit ſa femme de Londres, d'où il avoit eu beaucoup de peine à la tirer de certaines intrigues. C'eſt le meilleur de tous les maris, ajouta le vil impoſteur, comme notre maîtreſſe, pour l'avouer librement, eſt la plus méchante de toutes les femmes. Je pouſſai encore un cri. Oui, oui, dit un des étrangers, crie tant qu'il te plaira, ſi tu es ſi méchante. C'eſt ton pauvre mari qu'il faut plaindre. Et le carroſſe ſe remit en marche auſſi-tôt. Mon cruel geolier fit un éclat de rire, en me ſerrant par le milieu du corps. Entendez-vous de qui l'on parle? me dit-il: c'eſt de vous, ma chère, vous êtes la méchante femme. Il ſe remit à rire; & s'applaudiſſant de ſes inventions, il défia Greville, Orme, Fenwick, & tous les jaloux. La charmante hiſtoire, ajouta-t-il, que nous aurons à raconter, ma chère Byron, lorſque vous ſerez revenue de toutes vos craintes!

La connoiſſance faillit de m'abandonner pluſieurs fois. Je demandai en grâce un peu d'air; & lorſque nous fûmes dans une route ouverte, éloignés apparemment de la vue de tout le monde, il daigna baiſſer le mouchoir qui me couvroit les yeux; mais il ne ceſſa point de le tenir ſur ma bouche; de ſorte qu'à l'exception de quelques momens, où les efforts que je fai-

fois, en secouant la tête ; me dégageoient un peu les lèvres, je ne pouvois articuler un seul mot. Il m'en reste encore une douleur assez vive des deux côtés du cou.

Les stores étoient presque toujours baissés, & j'étois avertie du voisinage des maisons, par le soin qu'il avoit de renouveler ses cruelles précautions pour m'ôter la voix & la vue. Un peu avant la rencontre de mon libérateur, le bruit du pavé m'ayant fait connoître que j'étois dans une ville, je dégageai assez promptement une de mes mains pour écarter le mouchoir dont j'étois bandée ; & je poussai un fort grand cri. Mais il eut la barbarie de m'enfoncer aussi-tôt son propre mouchoir dans la bouche ; jusqu'à me faire craindre d'en être étouffée ; & je me sens encore de cette violence ; & d'un grand nombre d'autres.

A la vérité, il me faisoit quelquefois des excuses de la dureté à laquelle il se prétendoit forcé par mon invincible obstination. Le grand malheur pour moi, me disoit-il, de devenir la femme d'un homme tel que lui. Il faut vous y résoudre, répéta-t-il plusieurs fois, ou à quelque chose de pis. Toute votre résistance est vaine ; & le ciel me punisse, si je ne suis pas vengé de l'embarras que vous me causez ! Vous ne gardez pas de mesures avec moi, miss Byron : que je meure, si

j'en garde avec vous! Je ne doutois pas de sa méchanceté. Son amour n'avoit aucune tendresse. Comment aurois-je pu consentir, par la moindre complaisance, à des traitemens si barbares, & de la part d'un homme si odieux? Quelle bassesse auroit été la mienne, si j'avois été capable d'une lâche composition, c'est-à-dire, d'oublier ce que je me devois à moi-même.

Dans un autre lieu, où je crus reconnoître, par le mouvement du carrosse, que nous marchions dans un chemin rude & inégal, il quitta mes mains, pour me demander la paix, & pour m'offrir de me laisser la vue libre, pendant le reste de la route, si je voulois cesser de crier. Mais je lui déclarai que je ne donnerois pas cette espèce d'approbation à ses violences. La voiture ne laissa point de s'arrêter. Un de ses gens parut à la portière, & mit entre les mains de son maître un petit panier, qui contenoit quelques rafraîchissemens. Je fus vivement sollicitée de prendre ce qui seroit de mon goût; mais l'appétit me manquoit autant que la volonté. Je répondis que le repas que j'avois fait la veille, seroit vraisemblablement le dernier de ma vie. Pour lui, il mangea d'un air fort libre, en continuant de m'insulter par des railleries. Le peu de jour qu'il m'accorda, me fit remarquer que j'étois dans un lieu fort désert, & même éloigné

du grand chemin, autant que j'en pus juger par les apparences. Je ne m'informai point du terme de mon voyage. S'il me restoit quelqu'espérance de m'échapper, c'étoit en traversant quelque ville: mais il m'en restoit peu; & je prévoyois que dans quelque lieu que je fusse menée, ce seroit pour y essuyer de nouvelles persécutions. J'étois résolue de souffrir plutôt la mort que d'accepter sa main. Mais ma plus grande crainte étoit de tomber dans mes évanouissemens; & je répondois le moins qu'il m'étoit possible à ses barbares insultes, pour conserver le peu de force que je me sentois encore. Avant que de se remettre en marche, il me dit que mon obstination le forçoit d'en revenir à la contrainte; & prenant le mouchoir pour me bander les yeux, il tenta de me prendre deux ou trois baisers. Je le repoussai avec indignation. Vous êtes un barbare, lui dis-je, dans l'amertume de mes sentimens. J'ai le malheur d'être en votre pouvoir. Votre injurieux traitement pourra vous coûter cher; & tendant la tête au mouchoir: vous m'avez rendu la vie odieuse, ajoutai-je; je me prête volontiers à tout ce qui peut en hâter la fin. Deux ruisseaux de larmes couloient sur mes joues. Je me sentois réellement défaillir. L'impitoyable tyran remit le mouchoir sur ma bouche & sur mes yeux. Il m'enveloppa dans le manteau avec

de nouvelles précautions. Il reprit mes deux mains dans les siennes, & je souffris tout sans la moindre résistance.

Le carrosse n'avoit pas marché plus d'un quart-d'heure, lorsqu'il fut arrêté par une dispute entre le cocher de sir Hargrave, & celui d'une autre voiture à six chevaux. Dans l'état où j'étois, je ne pus deviner tout d'un coup d'où venoit le bruit; mais sir Hargrave ayant mis la tête à la portière, je trouvai le moyen de dégager une de mes mains. J'entendis la voix d'un homme qui donnoit ordre à son cocher de faire passage. Aussi-tôt de la main que j'avois libre, j'écartai le mouchoir de ma bouche, je le levai de dessus mes yeux, & je criai de toute ma force: au secours, au secours! La même voix, qui se trouva heureusement celle de mon libérateur, défendit au cocher de sir Hargrave d'avancer; & sir Hargrave lui commanda, au contraire, avec des juremens & des imprécations terribles, de toucher malgré toutes les oppositions. L'étranger, parlant alors à mon ravisseur, le nomma par son nom, & lui reprocha de s'être engagé dans une mauvaise entreprise. Ce misérable répondit que c'étoit sa femme, dont il avoit jugé à propos de s'assurer, après l'avoir surprise dans le crime, horrible invention! & prête à fuir d'une mascarade avec son adultère. Il leva le manteau dont j'étois cou-

verte, pour donner en preuve la vue de mes habits. Non, non, non ! m'écriai-je cinq ou six fois : mon trouble m'ôtant la faculté de parler, j'étendis les deux mains pour demander de la protection & de la pitié. Le méchant homme s'efforça de remettre sur ma bouche le mouchoir lié, que j'avois baissé sous mon menton, & me dit brutalement quelques injures grossières. Mais l'étranger, ne se payant point de l'explication qu'on lui avoit donnée, voulut m'entendre moi-même, & malgré la rage de sir Hargrave, qui lui demanda d'un air méprisant qui il étoit, avec de furieuses menaces, il me demanda s'il étoit vrai que je fusse sa femme ? O ! non, non ; c'est tout ce que je pus répondre. J'avoue qu'encouragée par la physionomie de mon libérateur, je n'aurois pas balancé, dès ce moment, à me jetter entre ses bras, quoique, dans toute autre occasion, j'eusse pu m'effrayer de son âge. Il auroit été bien malheureux que je ne fusse sortie des mains d'un monstre, que pour retomber dans celles d'un autre, & qu'un second Hargrave eût abusé du nom sacré de protecteur, en joignant à ce crime celui de trahir ma confiance. Mais quelque nouveau malheur que j'eusse à redouter, le péril présent étoit le seul qui m'occupoit.

Vous concevrez mieux que je ne puis l'expri-

mer, la terreur dont je fus saisie, lorsque sir Hargrave, ayant tiré l'épée, en poussa un coup terrible à mon défenseur, avec des termes qui durent me faire juger que le coup avoit porté; car le passage étoit fermé à ma vue de ce côté-là. Mais aussi, lorsque je vis mon tyran enlevé par une main victorieuse, & jeté hors de la portière, avec tant de force, que la voiture en trembla, je fus prête à m'évanouir de joie, comme j'avois failli de mourir de terreur. Je m'étois dégagée du manteau, & j'avois délié le mouchoir. Sir Charles Grandisson me prit dans ses bras, & me porta dans son carrosse; je n'étois point en état de marcher. Les juremens, les imprécations & les menaces de sir Hargrave se faisoient entendre. Ne le craignez plus, me dit sir Charles; ne faites pas d'attention à lui, Mademoiselle. Il recommanda au cocher de prendre garde à son maître, qui étoit embarrassé sous une roue de derrière; & m'ayant placée dans son carrosse, il en ferma aussi-tôt la portière sur moi. Son occupation, pendant quelques momens, fut d'observer les lieux autour de nous. Ensuite, ayant chargé un de ses gens d'apprendre à sir Hargrave qui il étoit, il revint à moi.

Il me trouva au fond du carrosse, où j'étois tombée, sans le savoir, autant de foiblesse que d'épouvante. Il me releva. Il s'efforça de me ras-

ſurer, avec la tendreſſe d'un frère; & s'aſſeyant près de moi, il donna ordre à ſon cocher de retourner à Colnebroke. La curioſité ne lui fit faire aucune queſtion; mais, pour relever mes eſprits, il me dit, du ton le plus obligeant, qu'il alloit me confier aux ſoins d'une de ſes ſœurs, dont il me garantiſſoit la prudence & la vertu, après quoi il continueroit ſon voyage à Londres. Quelle douceur ne trouvai-je point, dans la route, à me voir ſoutenue par un de ſes bras, en comparaiſon de ceux du perfide Hargrave?

M. Reves vous a fait le portrait de la divine ſœur. O ma chère Lucie! ce ſont deux anges.

Vous ne vous plaindrez point que je ne vous aie pas fait un aſſez long détail de mes infortunes & de ma délivrance. Je vous promets d'autres explications ſur cet excellent frère & ſur ſa ſœur, lorſque mes forces ſeront un peu raffermies. Mais que vous dirai-je de ma reconnoiſſance? J'en ſuis ſi pénétrée, que devant eux, elle ne peut s'exprimer que par mon ſilence. Mes regards néanmoins ſervent d'interprètes à mon cœur. Le reſpect ſe mêle à la reconnoiſſance. Cependant il y a quelque choſe de ſi doux, de ſi aiſé dans les manières de l'un & de l'autre! O chère Lucie! ſi je ne ſentois pas que ma vénération eſt égale pour la ſœur & pour le frère; ſi je ne trouvois pas, après toutes mes réflexions,

que cette aimable sœur m'eſt devenue auſſi chère par la tendreſſe de ſes ſoins, que ſon frère par l'heureux effet de ſon courage, qui emporte, comme vous le jugerez bien, un peu de crainte avec l'eſtime; en un mot, que j'aime la ſœur & que je révère le frère; j'avoue que je ſerois effrayée de ma reconnoiſſance.

Ma lettre devient trop longue, & je me ſens fatiguée d'avoir écrit ſi long-tems. O mes chers amis! mes chers parens! c'eſt à vos ardentes prières, à votre incomparable affection, que j'attribue le bonheur de ma délivrance. Peut-être ne le méritois-je pas, après la témérité qui m'a conduite au plus ridicule de tous les ſpectacles, vêtue comme une folle, que j'ai dû paroître, & volontairement expoſée à toutes les ſuites de mon aveugle imprudence! Combien de fois, pendant le cours de ma diſgrâce, & même après ſon heureuſe fin, n'ai-je pas tourné les yeux ſur moi, & ne les ai-je pas détournés, avec une honte & un dégoût qui n'ont pas été la plus légère partie de ma punition? Auſſi, ma chère, ai-je dit adieu aux maſcarades pour jamais.

Il me ſemble que cette fâcheuſe aventure ne doit être communiquée à perſonne, ſans une véritable néceſſité. Que ſur-tout M. Greville & M. Fenwick n'en ſoient point informés. Il n'y a que trop d'apparence qu'ils chercheroient ſir Har-

grave, particulièrement M. Greville, ne fût-ce que dans la vue de faire éclater les prétentions qu'il a sur moi. Je serois extrêmement affligée d'être l'occasion de quelque nouvel événement, d'autant plus que jusqu'à présent, j'ai lieu de croire qu'une aventure si choquante ne s'est pas malheureusement terminée. Que l'odieux personnage demeure tranquille & content, s'il le veut, de lui-même. L'unique satisfaction que je désire, est de ne le revoir jamais.

M. Reves vous envoie, sous mon enveloppe, une lettre de mon libérateur, qui porte son explication avec elle. Adieu, ma très-chère Lucie.

LETTRE XXII.

M. GRANDISSON, à M. REVES.

A Cantorbery, 22 Février.

JE reçois à ce moment, monsieur, une fort longue lettre de votre malheureux Wilson, qu'il m'adresse, dit-il, plutôt qu'à vous, parce qu'il appréhende que vous ne lui pardonniez jamais; & qu'il espère de moi, qu'en faveur de son repentir, qui lui paroît bien prouvé par sa confession volontaire, je m'efforcerai de vous engager à ne le pas commettre avec la justice. Je ne pré-

tends point juger de sa bonne foi. Cependant ses aveux paroissent ingénus, & rien ne l'obligeoit de les confier au papier. Comme je présume que votre intention n'est pas de faire éclater, par des poursuites ouvertes, un attentat qui est demeuré sans effet, la bonté que vous aurez de faire savoir à la sœur de ce misérable, que son frère peut exécuter librement ses bonnes résolutions, si sa lettre est sincère, servira peut-être à le ramener tout-à-fait d'un train de vie qui peut, non-seulement le conduire lui-même à une fin funeste, mais devenir fatal à une quantité d'honnêtes gens par les suites de son désespoir.

On reconnoît au seul tour de sa lettre, quand nous n'en aurions point d'autres preuves, qu'il est capable de faire beaucoup de mal. Il avoue que depuis sa première jeunesse son malheur l'a fait tomber en de fort mauvaises mains, sans quoi ses qualités naturelles auroient pu les rendre utile à la société. Il s'étend sur l'histoire de différens maîtres qu'il a servis, & sur les odieux excès dans lesquels il s'est engagé pour leur plaire. Mais rien n'approche de la peinture qu'il me fait d'un Bagenhall de Reading, & d'un juif de Londres, nommé *Merceda*, deux insignes scélérats, s'il faut l'en croire, qui, l'ayant exercé long-tems à toutes sortes de désordres, l'ont recommandé à sir Hargrave pour les mêmes services.

services. Il me donne le détail de la noire entreprise dont il avoit pris la direction. Outre la faveur de son nouveau maître, il avoit pour motif l'espoir d'épouser une jeune fille de Padington, dont il avoit engagé la mère à prêter sa maison & son secours à sir Hargrave, sous promesse d'une somme considérable, qui devoit servir de dot à sa fille. Mais il ajoute que c'étoit dans des vues honorables, & que madame Auberry, dont il espéroit de se voir le gendre, n'est pas capable de se prêter à la moindre indécence. Soit crainte, ou remors, il parle avec horreur des égaremens de sa vie. Il proteste que ne pensant plus qu'à vivre en honnête homme, il mourra plutôt de faim que de rentrer au service des maîtres que j'ai nommés; & pour ne me laisser aucun doute de ses sentimens, il m'assûre que dans la rencontre de Honslow, c'est lui qui empêcha ses deux compagnons de faire feu sur moi. Ma vie, dit-il, est encore menacée.

Je le dispense de l'inquiétude qu'il a pour ma sûreté: mais je considère qu'il est jeune, & capable encore d'être ramené à de bons principes; que sa réformation diminueroit le nombre des libertins, augmenteroit celui des personnes utiles: & qui sait sur combien de caractères de la même trempe son exemple peut influer, pour le mal ou pour le bien? S'il épouse la jeune fille

qu'il recherche, & dont on n'accuse point les mœurs, votre bonté, monsieur, ne peut-elle pas gagner une famille entière à la vertu?

Son crime dès qu'on le suppose sans succès, ne sauroit passer pour un crime capital; & mettant à part l'utilité qu'on peut tirer de son témoignage, si l'on en venoit à des poursuites légales, il me semble qu'on en doit espérer un autre avantage; le plus méchant maître ne pouvant exécuter ses noirs desseins sans l'assistance d'un mauvais domestique, quel nid de vipères ne peut-on pas dissiper tout d'un coup, ou réduire du moins à l'impuissance, en privant les trois personnages que j'ai nommés, du secours d'un tel ministre? Quand on a du bien à perdre & des apparences à sauver, on prend quelquefois le parti de l'honnêteté, plutôt que de s'abandonner à des agens d'une fidélité si suspecte.

Ayez la bonté, monsieur, de faire agréer mon respect à madame Reves & à notre charmante pupille: vous voyez que j'ai des prétentions comme vous, à l'honneur d'une si glorieuse alliance. Je m'imagine que cette chère miss est tout-à-fait rétablie. Croyez-moi, monsieur, votre, &c.

CHARLES GRANDISSON.

LETTRE XXIII.

Miss BYRON, *à miss* SELBY.

Vendredi, 24 Février.

MONSIEUR Reves s'est hâté de faire dire à la sœur de ce Wilson, que son frère peut s'appliquer à quelque chose d'honnête, sans craindre le moindre obstacle de notre part. On est résolu ici de se conduire par les avis de mon libérateur. Quelle lettre que celle de Wilson! car sir Charles avoit joint l'original à la sienne. Quels hommes il y a dans le monde! Nous en avons vu des exemples dans nos lectures; mais je ne me serois pas crue menacée d'avoir jamais rien à démêler avec eux.

Nous sommes plus inquiets que sir Charles, sur l'avertissement qui regarde sa vie. M. Reves a su, de divers côtés, que sir Hargrave ne demeurera point tranquille; & qu'il roule mille projets de vengeance. Pourquoi suis-je revenue à Londres?

On m'apporte un paquet de lettres, où je reconnois la main de mes parens, de mes amis, & de tout ce que j'ai de cher au monde. Que je vais prendre de plaisir à leurs félicitations!

Doux momens, que j'ai donnés à la plus déli-

cieuſe lecture ! Mais vous, ma chère, qui m'écrivez ordinairement pour toute la famille, comme tout ce que j'écris est ſous votre nom ; avec quelle tendreſſe & quel art vous réuniſſez tous les ſentimens qui ſont répandus dans cinq ou ſix lettres ! Où trouverai-je des termes pour exprimer tous les miens ?

Vous me demandez donc une peinture particulière du caractère & de la figure de ſir Charles Grandiſſon, & de ſon aimable ſœur. Étoit-il beſoin de me faire cette demande ? & comment avez-vous pu vous imaginer qu'après avoir employé ma plume à vous tracer le portrait de tant de perſonnes qui ne méritoient pas d'être tirées du rang commun des mortels, je fuſſe capable d'en oublier deux qui ſont l'ornement de leur ſiècle, & même celui de la nature humaine ? Vous ne doutez pas, dites-vous, que ſi j'entreprends leur éloge, la chaleur de ma reconnoiſſance n'élève mon ſtyle juſqu'au ſublime ; & vous prévoyez qu'il faudra réduire à de juſtes bornes toutes les belles choſes auxquelles M. Reves vous a déjà préparée. Peut-être ne vous trompez-vous pas dans cette attente ; car on me reproche, il y a long-tems, un peu d'enthouſiaſme dans ma reconnoiſſance. Cependant, ſi vous trouvez en effet que je m'emporte au-delà des bornes, n'attribuez mes excès qu'à cette cauſe.

Commencerai-je par le frère, ou par la sœur? Vous me menacez de votre pénétration; ah! chère Lucie, comptez que je vous entends. Mais soyez sûre que je ne me connois pas d'autres sentimens que ceux de la reconnoissance.

Vous m'embarrassez néanmoins; car je suis persuadée que si je commence par le frère, vous vous joindrez à mon oncle, pour vous écrier, en secouant la tête: ah! chère Henriette! Et si je commence par la sœur, ne direz-vous pas que je réserve mon sujet chéri pour le dernier? Il est bien difficile d'éviter la censure, entre des juges qui veulent prendre absolument la qualité de censeurs. Mais soyez aussi pénétrante qu'il vous plaira, ma chère Lucie; je vous réponds que cette crainte n'imposera pas la moindre réserve à mon cœur, & que ma plume lui sera fidelle. Qu'ai-je à redouter, dans la confiance où je suis que les traits de mes amis ne peuvent me porter que des coups utiles & salutaires?

Miss Grandisson, car ma plume commence d'elle-même par la sœur, quelque finesse que ma Lucie veuille y entendre; miss Grandisson est âgée d'environ vingt-quatre ans. Sa taille est noble, & parfaitement bien prise. Elle a de la dignité dans le port, de grands yeux noirs fort pénétrans, dont elle fait ce qu'elle veut, & qui s'attirent la première attention dans sa physio-

ne manque point d'éducation pour une fille de cet ordre, m'a dit en confidence que sa maîtresse avoit deux humbles adorateurs. Mon étonnement est qu'elle n'en ait pas deux douzaines. L'un est le chevalier Watkins, qui a des biens immenses; & l'autre, milord G...... fils du comte de G..... Mais il ne paroît pas, jusqu'à présent, que son inclination se soit déclarée pour l'un ou l'autre.

Telles sont les qualités qui font de miss Charlotte Grandisson une des plus charmantes personnes du monde. Je serai trop heureuse, si, lorsque nous nous connoîtrons mieux, je parois la moitié aussi aimable à ses yeux qu'elle l'est aux miens. N'en soyez point jalouse, chère Lucie; j'ai le cœur assez spacieux pour y donner place à cinq ou six tendres amies de mon sexe; oui, ma chère, quand vous y supposeriez des affections d'un autre ordre, celle même que je devrois à un mari de mon choix, si je me déterminois enfin pour le mariage, n'y feroit jamais tort à l'amitié.

Venons au frère, à mon généreux libérateur. Vous m'avez prévenue, chère Lucie, sur ce que j'ai à redouter de votre pénétration. Je suis persuadée que vous vous attendez à jouir du tumulte de mon cœur, dans le portrait que je vais faire d'un homme à qui j'ai tant d'obligations. Que direz-vous, si votre attente est trompée, & si je ne laisse pas néanmoins de rendre justice à de

perfections auxquelles je n'ai jamais rien connu d'égal? Que direz-vous, si dans cet homme, dont j'admire le mérite, je trouve quelques défauts que je n'ai pas remarqués dans sa sœur? Orgueilleuse Henriette! crois-je vous entendre dire : continuez votre récit, & laissez-nous le soin de vous pénétrer; prenez garde même que ces défauts, que vous prétendez découvrir, ne soient une couleur qui serve à trahir vos sentimens. Je vous rends grâce de l'avis, ma chère; mais il ne me sera d'aucune utilité. Ma plume suivra les inspirations de mon cœur; & s'il est aussi honnête pour moi, que j'ose dire qu'il l'est pour tout le monde, je n'ai rien à craindre, ni de votre pénétration, ni de celle de mon oncle Selby, qui est encore plus redoutable.

Si vous voulez connoître le chevalier Grandisson du côté de la figure, c'est réellement un très-bel homme. Sa taille est au-dessus de la médiocre, & d'une parfaite proportion. Son visage forme un bel ovale, qui offre toutes les apparences d'une santé florissante, & confirmée par l'exercice. Il auroit eu naturellement le teint trop délicat pour un homme; mais on s'apperçoit qu'il l'a peu ménagé, & qu'il se sent d'un air plus chaud que celui du nord. Aussi ne s'est-il pas contenté de faire le tour de l'Europe. Il a visité

quelques parties de l'Asie & de l'Afrique, particulièrement l'Egypte.

Je ne sais de quel besoin il est pour un homme d'avoir les dents & la bouche aussi belles que le chevalier Grandisson pourroit s'en vanter, s'il étoit capable de cette vanité.

Il a dans l'aspect quelque chose de grand & de noble, qui annonce un homme de distinction. Si la bonne mine étoit un titre pour le trône, sir Charles Grandisson auroit peu de concurrens. Ses yeux...... en vérité, ma chère Lucie, on voit briller, s'il est possible, plus de noblesse & d'esprit dans ses yeux que dans ceux de sa sœur. De grâce, point de subtilités, mon cher oncle. Vous savez tous que j'attache peu de prix à la beauté d'un homme. Cependant cet air de grandeur est accompagné de tant d'ouverture & d'aisance dans les manières, qu'il ne s'attire pas moins d'affection que de respect. Personne n'est plus accessible : sa sœur dit qu'il est toujours le premier à bannir les défiances & les réserves qui accompagnent ordinairement les nouvelles connoissances. Ce rôle est facile pour lui, car dans tout ce qu'il dit & ce qu'il fait, il est sûr de plaire. Je n'exagère point, ma chère Lucie; secouez la tête autant qu'il vous plaira. En un mot, cet air libre & poli qui lui est comme naturel, non-seulement

dans ſon langage & dans toutes ſes actions, mais dans ſa manière de ſe mettre, où le bon goût domine toujours ſans aucune eſpèce de ſingularité, le feroit regarder comme un des plus agréables hommes du monde, quand il ne feroit pas diſtingué par tant d'autres avantages.

Sir Charles Grandiſſon n'a pas perdu ſon tems dans ſes voyages. Sa ſœur a dit à M. Reves, qu'il ne ſe marieroit pas ſans faire un grand nombre de malheureuſes; & réellement, ma chère, il a trop d'avantages perſonnels pour la tranquillité d'une femme qui prendroit des ſentimens particuliers pour lui. Le foible, preſque général de notre ſexe, eſt pour les hommes d'une figure éclatante; la raiſon des femmes ſe laiſſe gouverner par les yeux. Je ſais que vous me recommanderez ici de ne pas groſſir le nombre de ces imprudentes. Votre conſeil, chère Lucie, ne ſera pas négligé.

Le caractère ſenſé de ſir Charles n'eſt pas ſujet à des caprices ou des inégalités d'humeur. Il eſt ſupérieur aux diſputes qui n'ont que des bagatelles pour objet. Il l'eſt encore plus aux fauſſes complaiſances qui pourroient engager la conſcience ou l'honneur. Miſs Grandiſſon me diſoit un jour, en parlant de ſon frère : ce n'eſt pas ſa bonne mine, ni ſa naiſſance, ni ſon bien, qui le rendent cher à ceux qui le connoiſſent; c'eſt le plus parfait aſſemblage de toutes les

qualités qui forment essentiellement l'honnête homme. Elle me disoit, une autre fois, que la règle de sa vie étoit dans son propre cœur; & que, malgré le bonheur qu'il avoit de plaire à tout le monde, il ne mettoit le jugement, ou l'approbation d'autrui qu'au second rang. En un mot, mon frère, ajouta-t-elle, & ce nom sembloit lui causer une sorte de fierté, n'est pas capable de se laisser éblouir par une fausse gloire, ni refroidir par une fausse honte. Il nomme ces deux erreurs, les grands pièges de la vertu. Quel homme, chère Lucie! quelle sublimité d'ame! Et quelle femme, que celle qui est capable de faire toutes ces distinctions entre les grandes qualités de son frère! Mais que suis-je, moi, si je me compare à l'un ou à l'autre? Cependant j'ai mes admirateurs. La plus défectueuse créature a peut-être les siens parmi ses inférieurs. Un peu de bon sens devroit nous rappeler à ces utiles comparaisons; & ne suffit-il pas de lever les yeux au-dessus de nous pour obtenir la grâce de l'humilité?

Cependant il me semble, ma chère, que sir Charles n'est pas aussi indépendant de l'opinion d'autrui, que sa sœur se l'imagine lorsqu'elle assure que la règle de sa vie est dans son propre cœur. Premièrement, il n'est pas ennemi des modes. Il les suit, quoiqu'à la vérité sans affecta-

tion; mais il eſt toujours mis richement, & ſa noble phyſionomie en tire un nouveau luſtre. La vivacité qui éclate dans ſes yeux, ſemble ſe communiquer à toute ſa figure. Jenny m'a dit en ſecret, qu'il porte l'admiration fort loin pour les belles femmes. Ses équipages ſont d'un goût recherché, qui vient moins de l'amour du faſte, que d'une ſorte d'émulation qu'il veut inſpirer, ou dont il eſt aſſez rempli lui-même, pour ne vouloir céder à perſonne. On le voit rarement voyager ſans une ſuite nombreuſe; &, ce qui paroît ſentir un peu la ſingularité dans un équipage d'homme, jamais ſes chevaux n'ont la queue coupée. Elle eſt liée ſimplement, lorſqu'il eſt en marche, comme j'eus l'occaſion de le remarquer en revenant à Londres. Vous voyez, ma chère, que je lui cherche des foibles, du moins dans l'extérieur, ne fût-ce que pour vous paroître impartiale, malgré la reconnoiſſance & la vénération que je lui dois. Mais s'il juge que le but de la nature, en donnant des queues à ces nobles animaux, n'a pas moins été de leur fournir une défenſe contre d'importuns inſectes, que d'ajouter un ornement à leur beauté; & s'il n'a pas d'autre vue que de les ſoulager, comme ſes gens même l'ont dit à M. Reves; croyez-vous, ma chère, que ce motif mérite quelque blâme, & que l'humanité, dans un exemple de cette nature,

ne marque point ce qu'on peut attendre du même cœur dans les grandes occasions?

Avec l'air vif & galant, avec tout l'éclat que je vous ai représenté dans sir Charles, vous jugerez aisément que, sans un effroi mortel, sans la crainte du traitement dont je me croyois menacée, & si j'avois eu le moindre espoir d'une autre protection, je n'aurois pas imité l'oiseau poursuivi par un vautour, suivant la comparaison de sir Charles, que M. Reves m'a répétée, & qui me paroît exprimer assez tendrement ma situation; mais qui me laisse quelque embarras lorsque je m'en rappelle les fâcheuses circonstances. En vérité, ma chère, j'ai peine encore à ne pas baisser la vue au souvenir de la figure que j'ai dû faire en habits de bal, les bras autour du cou d'un jeune homme....... Trouvez-vous rien de plus humiliant que cette idée? Cependant, ne suis-je pas peut-être ici dans le cas de cette fausse honte, à laquelle sir Charles est si supérieur?

Mais je crois avoir quelque chose à blâmer dans le caractère d'un homme que sa sœur croit presque sans défaut. C'est d'après elle même que j'ai fait cette remarque. Un jour qu'elle faisoit gloire d'avoir le cœur fort ouvert, elle me dit qu'elle regrettoit néanmoins de ne s'être pas mieux observée, dans une occasion où son frère

avoit reçu froidement ses ouvertures. Elle ajouta que, sans aucune apparence de curiosité, il avoit l'art de tirer du cœur d'autrui ce qu'on pensoit le moins à lui communiquer, & qu'elle s'étoit ainsi comme enferrée d'elle-même, séduite insensiblement par un air de complaisance, & par un sourire flatteur, avec lequel il sembloit prendre plaisir à l'entendre : que dans le petit chagrin de s'être surprise elle-même au milieu d'un récit qu'elle n'avoit pas eu la moindre intention de commencer, elle avoit voulu essayer à son tour de l'engager finement à s'ouvrir sur quelques points qu'il paroissoit lui cacher; mais qu'après y avoir employé toute son adresse, elle avoit désespéré d'y réussir.

Bon dieu! m'écriai-je, en regardant miss Grandisson, où suis-je? Et je m'arrêtai aussi-tôt pour chercher dans ma mémoire s'il ne m'étoit rien échappé d'indiscret avec son frère.

Au fond, ma chère, cette réserve pour une sœur telle que la sienne, & sur des points qu'elle croit important pour elle de ne pas ignorer; c'est ce que je ne puis approuver dans sir Charles? Une amie! une sœur! Et pourquoi du secret d'un côté, lorsqu'il n'y en a point de l'autre? Sir Charles apparemment ne sera pas moins réservé pour sa femme. Cependant le mariage n'est-il pas le plus haut degré de l'amitié humaine? Et concevez-

vous, ma chère, que la réserve soit compatible avec l'amitié? Sa sœur, qui ne lui reconnoît aucun défaut, cherche à l'excuser, & prétend qu'en tirant d'elle ses secrets, il n'a point d'autre vue que de se rendre plus capable de la servir. Mais vous conclurez du moins de mon observation, que, tout attachée que je suis à sir Charles par le lien d'une immortelle reconnoissance, je juge de lui sans partialité. Il m'est impossible de le trouver excusable, s'il a, pour sa généreuse sœur, une défiance & une réserve qu'elle n'a pas pour lui. Dans le commerce que je me flatte de continuer avec des amis si dignes de mon attachement, du moins si leur bonté ne se refroidit pas pour ceux qu'ils ont comblés de bienfaits, je veillerai de près sur toute la conduite de cet homme extraordinaire, avec l'espérance néanmoins de le trouver aussi parfait qu'on le publie, & dans la vue d'en faire hardiment le sujet de mes éloges, comme son excellente sœur fera l'objet de mon admiration. Si je remarquois dans sir Charles quelques défauts considérables, ne doutez pas que la reconnoissance ne me rendît indulgente : mais celui que j'ai nommé suffiroit seul pour défendre mon cœur, si je m'appercevois jamais que la reconnoissance le mît en danger.

A présent, mon cher oncle, n'ai-je pas droit de

de vous demander un peu de justice pour votre nièce! Je suis sûre & très-sûre de n'avoir point encore à me défier de mon cœur. Si je m'apperçois qu'il me trahisse, j'en avertirai de bonne foi ma chère Lucie. De grâce, mon oncle, ne me faites donc point la guerre sur de simples conjectures.

Je n'ai pas dit la moitié de ce que je m'étois proposé sur cet homme, que je ne me lasse point de nommer un homme extraordinaire : mais la vive amitié que j'ai pour son admirable sœur, m'ayant aidée à découvrir en lui quelques défauts, mon impartialité m'a menée si loin, que j'aurois peine à revenir sur mes pas. D'ailleurs, cette lettre est déjà si longue, que je me réduis à mêler ce qui me reste à dire dans les autres relations dont je ne cesserai pas de vous fatiguer.

LETTRE XXIV.

Miss BYRON, *à miss* SELBY.

24 & 25 Février.

JE n'ai guère moins d'une semaine à reprendre, ma chère Lucie, pour me mettre au courant. L'histoire de ma disgrâce, le portrait de mes libérateurs, & tous les détails que vous avez exigés,

ont occupé presque uniquement ma plume. Ainsi je vous dois un petit journal de cette semaine, où je ne supprimerai que ce que vous savez déjà par les lettres de M. Reves.

Après avoir été ramenée paisiblement par sir Charles & miss Grandisson, que M. Reves eut le chagrin de ne pouvoir retenir à dîner, un reste de foiblesse m'obligea de prendre un peu de repos. Mais à l'heure du thé, le nom de sir Rowland Meredith, qu'on vint m'annoncer, me fit retrouver aussi-tôt la force de descendre. On avoit dit à ce bon chevalier, les trois jours précédens, que je m'étois un peu fatiguée au bal, & qu'on m'avoit menée pour quelques jours à la campagne. *Fatiguée*, ma chère, je l'avois été assurément. J'avois été *menée* aussi, & menée dans toutes les formes; vous le savez. Sir Rowland s'apperçut, au changement de mon visage, que ma santé devoit avoir un peu souffert; j'en convins avec lui. Il me fit une peinture fort vive de l'impatience qu'il avoit eue de me voir, & du chagrin qu'il auroit eu de partir pour Caermarthen, sans avoir souhaité toutes sortes de prospérités à sa cruelle fille...... car c'est en vain, me dit-il, c'est en vain, je le vois bien...... & s'arrêtant, comme s'il eût craint d'achever, il demeura la bouche ouverte, & les yeux attachés sur mon visage.

De grâce, monſieur, interrompis-je pour le ſoulager, comment ſe porte mon frère Fouler? Votre frère, votre frère, répéta-t-il d'aſſez mauvaiſe humeur; c'eſt mon chagrin & le ſien, mademoiſelle...... mais je me garderai bien...... Il lui échappa quelques larmes, avec la facilité que les vieillards ont à pleurer. Je pars demain, reprit-il; on ne m'auroit pas vu à Londres, depuis deux jours, ſi je n'avois pas été retenu par l'impatience de vous voir. Vous me dites, chère Lucie, que vous avez été fort touchée d'une converſation entre le vieux chevalier & moi, dont je vous ai déjà fait le récit: mais vous ne le ſeriez pas moins, ſi je vous repréſentois la tendreſſe de ſes adieux, & celle dont je ne pus me défendre moi-même, en les recevant. Il me dit que M. Fouler devoit le ſuivre bientôt, ſi, ſi, ſi...... ajouta-t-il, en me regardant d'un œil paſſionné, mais ſans achever ce qu'il vouloit faire entendre. Je l'aſſurai que je ſerois charmée de voir mon frère, pour lui ſouhaiter un heureux voyage.

Mardi au matin, miſs Grandiſſon & ſon frère envoyèrent demander des nouvelles de ma ſanté; & quelques heures après, cette charmante amie vint s'en aſſurer par ſes propres yeux. Elle ſe fit conduire droit à mon cabinet, où, ſans me laiſſer le tems de me lever pour la recevoir, elle s'aſſit près de moi; & nous commençâmes un entretien

assaisonné de toutes les grâces qu'elle sait répandre dans les familiarités de l'amitié. Elle me dit que sir Charles étoit parti le matin pour Cantorbery; qu'il devoit être absent deux ou trois jours; qu'elle ignoroit le secret de son voyage, & qu'elle cherchoit à le découvrir; qu'il lui déguisoit ses affaires d'amour, quoiqu'elle n'eût pas fait difficulté de lui communiquer toutes les siennes, à la réserve d'une seule, ajouta-t-elle en souriant; qu'à moi, elle promettoit de ne rien cacher, à condition que j'aurois la même confiance pour elle. Ensuite, me parlant d'un de ses cousins que je lui avois entendu nommer à Colnebroke, & qu'elle représente comme un jeune homme de fort bon naturel, elle me raconta qu'ayant soupé la veille avec elle & son frère, on s'étoit fort étendu sur mes louanges, sans néanmoins toucher à mon aventure, & que ce cousin, qui est un admirateur déclaré de notre sexe, étoit sorti si plein de moi, qu'il mouroit de l'impatience de me voir.

Seroit-ce un nouveau prétendant qu'on penseroit à me proposer? dis-je en moi-même, avec un petit mouvement de chagrin. M'en préserve le ciel! une femme, chère Lucie, s'alarme aisément du côté de la vanité.

Ce matin, continua-t-elle, après le départ de mon frère, il est venu déjeûner avec moi; &

ſachant que je me diſpoſois à vous rendre une viſite, il m'a demandé la permiſſion de m'accompagner. Je n'ai pas voulu, ma chère, vous inonder d'une foule de nouveaux admirateurs: M. Grandiſſon eſt un homme fort répandu dans le monde, qui a beaucoup de hardieſſe, & qui ſe familiariſe aiſément, quoiqu'à la vérité ſans indécence. Il paſſe pour un bel eſprit moderne, pour une ſorte de philoſophe; & l'on s'apperçoit qu'il penſe aſſez avantageuſement de lui-même, lorſqu'il n'eſt pas avec ſon couſin. Avant le retour de ſir Charles, & lorſque nous l'attendions de jour en jour, M. Grandiſſon, ayant appris que le caractère de ſon couſin s'étoit tourné au ſérieux, menaçoit de badiner un peu à ſes dépens, & nous promettoit de le *perſiffler* : c'eſt un mot nouveau, ma chère, de l'invention de nos beaux eſprits; car ils ont un langage qui leur eſt propre. Mais auſſi-tôt qu'il vit mon frère, en deux converſations il apprit à ſe contenir dans les bornes; & ce qui lui en eſt reſté, c'eſt un grand fond de reſpect pour des qualités que le ciel ne lui donne pas la force d'imiter. Tel qu'il eſt, ma chère, je ne réponds pas que vous n'ayez une viſite de lui. Mais s'il vient, vous êtes libre de le recevoir ou de vous en diſpenſer; & ſur-tout, ne vous croyez obligée à rien, en faveur de mon frère ou de moi.

Je ne ſouhaite pas même que vous le voyez ſans mon frère, parce qu'il gagne beaucoup à paroître avec lui. Cependant il eſt ſi perſuadé que les femmes veulent qu'on les admire, & ſe plaiſent au langage flatteur de ſon ſexe, qu'il s'imagine que les plus belles reçoivent auſſi volontiers la viſite d'un homme qui cherche à les voir dans cette intention, qu'un peintre celle des curieux qui vont admirer ſes tableaux.

Miſs. Grandiſſon ajouta qu'elle eſpéroit néanmoins que ſon couſin ne pouſſeroit pas ſi loin l'effronterie, mais qu'à tout haſard elle s'étoit crue obligée de me prévenir. Je me contentai de la remercier, ſans vouloir pénétrer dans ſes vues. J'avois autour de moi pluſieurs feuilles de mes lettres. Elle ſe mit à les compter avec ſa vivacité ordinaire. M. Reves ne l'avoit pas trompée, me dit-elle, en l'aſſurant que perſonne ne faiſoit plus d'uſage que moi de ſa plume. Elle me fit promettre que je lui communiquerois quelque jour tout ce que j'écris à ma grand'mère Sherley, à mon oncle & à ma tante Selby, à mes couſines Lucie & Nancy; car elle ſait déjà tous les noms qui me ſont chers. Elle veut que je m'accoutume à l'appeler Charlotte, comme elle promet de me nommer ſa chère Henriette. Elle m'apprendra les noms de ſes amans. Elle ſait déjà ceux d'une

partie des miens ; & son frère assure, me dit-elle, que les secrets du cœur sont le ciment de l'amitié entre les jeunes filles.

Comment ? interrompis-je, sir Charles..... : Oui, oui, reprit-elle, sir Charles lui-même Croyez-vous qu'un homme puisse juger de la nature humaine, sans y comprendre les femmes ? Bon, ma chère, sir Charles nous pénètre dans une minute. Prenez garde à vous, chère Henriette, si.........

Je le redouterai donc, interrompis-je encore.

Pourquoi ? me dit-elle, si vous avez la conscience bonne. En me faisant cette réponse, elle me regarda d'un œil si fixe, qu'elle me fit rougir. Elle me regarda plus fixement encore, & je rougis sans doute encore plus. Ne vous ai-je pas dit, chère Lucie, qu'elle fait tout ce qu'elle veut de ses yeux ? Mais quelle peut avoir été son idée ?

En conscience, ma chère Henriette, reprit-elle, je crois que toutes les femmes sont un peu coquines dans le cœur.

Est-ce le témoignage de sa propre conscience qui fait parler miss Grandisson ?

Je le crois, me dit-elle. Mais il faut partir. J'ai dix visites à faire avant l'heure du dîner. Vous me ferez toute l'histoire de vos amans, entendez-vous ?

Vous me ferez donc aussi, répondis-je, l'histoire de cette seule affaire que sir Charles ignore.

Ce n'est pas une chose aisée, répliqua-t-elle, mais vous m'encouragerez par vos ouvertures. Nous ferons passer en revue tous nos misérables, l'un après l'autre, & nous leur ordonnerons de nous laisser tranquilles, jusqu'à ce qu'il nous plaise de les rappeler en notre mémoire.

Mais je n'en ai pas un seul, lui dis-je, auquel je veuille accorder ce titre. Je les ai congédiés tous.

J'en ai deux actuellement, reprit-elle, que je ne désavoue pas, & qui ne veulent pas être congédiés : je ne compte point une demi-douzaine d'autres, qui me disent quelquefois beaucoup d'extravagances, & qui doivent être regardés comme des amans d'habitude, avec lesquels on se fait un amusement d'être un peu coquette.

Oh! lui dis-je, je ne soupçonne point miss Grandisson de coquetterie.

Elle me répondit que je lui ferois tort de lui en croire beaucoup, mais qu'elle ne se défendoit pas d'en avoir un peu dans l'occasion, ne fût-ce que pour payer les hommes d'une monnoie qui leur est si familière.

Charmante vivacité! lui dis-je, je suis perdue si vous cessez de m'aimer.

Soyez là-dessus sans crainte, répliqua-t-elle.

Je me donne pour une créature fort bizarre; mais le soleil n'est pas plus constant dans sa course, que je le suis dans mes amitiés, & nos communications mutuelles nous attacheront extrêmement l'une à l'autre, si vous bannissez la réserve avec moi. Elle se levoit fort vivement pour sortir; mais je la priai de supprimer la moitié de ses visites, pour me tenir compagnie un peu plus long-tems. Elle y consentit, à condition que je ferois donc appeler M. & madame Reves, qui ne pouvoient ignorer qu'elle étoit depuis un quart d'heure avec moi.

Ils vinrent au premier mot. La conversation tomba bientôt sur sir Charles. Je lui demandai si son frère avoit quelques parens à Cantorbery. C'est ce que j'ignore, me répondit-elle; mais je suis sûre de n'y en avoir aucun. Ne vous ai-je pas déjà fait entendre que sir Charles a ses secrets.

Elle me dit qu'elle espéroit de nous avoir bientôt à dîner dans leur maison de Saint-James-Squarre; mais qu'il falloit qu'elle fixât auparavant son frère. Pour vous & moi, ajouta-t-elle, je compte, ma chère, qu'on nous trouvera souvent ensemble, dans votre cabinet ou dans le mien; & se levant avec précipitation : adieu, adieu, mes charmans amis, nous dit-elle à tous trois, en se tournant vers chacun de nous l'un après

l'autre; nous nous verrons sans doute aussi souvent que nous le pourrons, & sans cérémonie. Souvenez-vous que nous nous aimons depuis cent ans. Là-dessus elle est sortie avec la même vivacité, après m'avoir défendu de faire un pas pour la suivre. Madame Reves n'a pu la joindre; & M. Reves n'a pas eu peu de peine à descendre aussi légèrement qu'elle. Elle étoit dans son carrosse, avant qu'il pût lui offrir la main. Si c'est en voyageant que nos anglois acquièrent de la politesse, & ce qu'on nomme l'air aisé, ne diroit-on pas que miss Grandisson a visité, comme son frère, toutes les cours de l'Europe.

Mercredi nous eûmes la visite de miladi Williams & de miss Clemer, qui me déroba quelques heures du tems que je destinois à vous écrire. Elles demeurèrent à souper avec le chevalier Alleftris, son neveu & sa fille.

Jeudi, j'achevai la lettre qui contient l'histoire de ma disgrâce & de ma délivrance; sujet terrible, dont je fus charmée de voir la fin. Le même jour, M. Reves reçut la lettre de sir Charles, qui regarde ce misérable Wilson. Je me souviens, ma chère, d'avoir entendu observer que les plus braves & les plus grands hommes sont les plus tendres & les plus sensibles à la pitié, tandis qu'au contraire, les ames basses sont cruelles, tyranniques, insolentes dans l'exercice du pou-

voir. C'est ce qui doit paroître assez prouvé par cette lettre, où le caractère héroïque de sir Charles éclate si glorieusement par sa douceur & sa bonté, & par la conduite de sir Hargrave Pollexfen, qui a si lâchement abusé du pouvoir qu'il avoit usurpé sur moi. Je souhaiterois, dans les désirs les plus ambitieux de mon cœur, que la meilleure de toutes les femmes fût reine d'une grande nation, & que, pour mettre sir Charles en état de faire tout le bien dont il est capable, il dépendît de moi d'en faire sa femme : alors, ma chère, je me croirois sûre de rendre bientôt heureux un peuple entier! Mais comme nous avons reçu avis, de plusieurs autres côtés, que sir Hargrave menace la vie de sir Charles, la lettre de Wilson m'a mis sur le cœur un poids dont je ne puis être délivrée que par la fin du danger.

Hier je reçus les lettres de tous mes chers parens, & je sentis croître mes forces pour achever la tâche que vous m'aviez imposée. Avec quelle douceur nous traitons les sujets qui nous plaisent! la plume devient légère. Il étoit question de peindre sir Charles & sa sœur; je fus étonnée d'avoir tant écrit avant la fin du jour.

Miss Grandisson me fit faire ses complimens le soir, & ceux de son frère, qui ne faisoit qu'arriver de Cantorbery. Je ne comprends point ce qui peut l'avoir arrêté si long-tems dans une

ville où sa sœur assure qu'elle ne connoît personne. Elle me fit dire qu'elle avoit eu dessein de me rendre une visite; mais qu'ayant compté que son frère arriveroit avant midi, elle avoit espéré pouvoir l'amener avec elle; qu'aujourd'hui ils devoient partir ensemble pour Colnebroke, dans l'espérance d'y voir arriver ce soir le comte & la comtesse de L...... qui reviennent de leurs terres d'Écosse.

Ne vous semble-t-il pas, ma chère Lucie, que sir Charles pouvoit m'accorder une visite avant ce voyage de Cantorbery, qui devoit durer plusieurs jours? Convenez que sa générosité l'obligeoit à cette attention pour une fille qu'il a comblée de bienfaits. Je ne regarde ici, comme vous le jugez bien, que la civilité simple, car il n'y a point de reproche à faire à sa bonté, puisque c'est de lui qu'est venue la proposition de faire une liaison étroite entre les deux familles, & de vivre en frères & en sœurs. Je voudrois trouver à sir Charles autant de sincérité qu'à sa sœur dans ses témoignages d'amitié. Il peut avoir pris un peu de clinquant entre le bon or qu'il a rapporté des cours étrangères; ce qui ne l'empêche pas d'être infiniment supérieur à la plupart de nos jeunes gens, qui ne rapportent guère de leurs voyages, que les mauvaises productions des autres climats; mais je ne lui pardonnerois pas ces petits

foibles, sur lesquels on ne passe que trop aisément dans le commun des hommes. Il faut, s'il vous plaît, M. le chevalier Grandisson, que dans l'intime amitié que vous vous proposez d'entretenir avec nous, vous y alliez d'assez bonne foi pour m'accorder la liberté de vous dire vos défauts, si j'ai l'œil assez bon pour les voir. Vous trouverez dans votre sœur Henriette (ne secouez pas la tête, Lucie, il n'est question de rien de plus) un censeur qui n'a pas la vue mauvaise, mais qui se pique aussi de discrétion. Votre sœur Charlotte vous croit trop parfait.

Toute ma crainte est que les tendres sentimens de sir Charles n'aient eu de rapport qu'à la situation où il m'a trouvée, & qu'ils n'aient pas duré plus long-tems que l'affoiblissement de ma santé. Cependant il m'a proposé une liaison de frère & de sœur, depuis que j'ai commencé à me trouver mieux. C'étoit aller plus loin qu'il ne convenoit, s'il avoit dessein de renoncer si-tôt au caractère fraternel.

Mais ne seroit-ce pas ma propre conduite, qui lui cause quelque alarme? Modeste, généreux comme il est, la compassion est peut-être ici son motif. Ma timide reconnoissance, qui me fait quelquefois baisser les yeux devant lui, & dont il ne distingue pas assez la nature, lui fait peut-être appréhender que je ne grossisse le

nombre de ces femmes, dont sa sœur dit qu'il sera des malheureuses, s'il prend le parti de se marier. Dans cette supposition, ma chère, votre Henriette seroit bien coupable, si l'exemple d'autrui ne lui apprenoit pas à s'armer d'un peu de précaution. Après tout, les hommes, en général, doivent avoir une étrange idée de notre cœur, lorsqu'ils le croient composé de matériaux si combustibles! La moindre étincelle suffit, dans leurs idées......... Mais, en vérité, le meilleur des hommes, cet admirable chevalier, se trouvera fort trompé, s'il a cette opinion de votre Henriette.

Qu'ai-je donc? quand j'y pense, & pourquoi me vanter comme je fais? Assurément l'horrible entreprise de sir Hargrave n'a point affecté ma tête. Il me semble néanmoins que je ne suis point dans ma situation ordinaire. J'ai quelque chose qui m'étonne dans la tête ou dans le cœur, sans que je puisse savoir lequel des deux. Dites, chère Lucie, ne vous appercevez-vous de rien? L'amitié vous oblige de m'avertir, si vous me trouvez quelque marque d'altération, d'autant plus qu'il ne faudroit pas que mon oncle...... Mais quelle raison ai je de le craindre? Je n'en connois aucune. Cependant, ne lui lisez pas cet article. Les hommes, ma chère, ont si peu....... de quoi dirai-je? si peu de douceur & de complaisance

dans leurs railleries! J'aime mieux tomber entre les mains de ma grand'maman, entre celles de ma tante & les vôtres.

Mais où en étois-je lorsque j'ai changé de sujet, & que je me suis laissé emporter par ma plume? Je ne suis point accoutumée à ces égaremens d'imagination. Oh le misérable Hargrave! s'il y a quelque désordre dans ma tête, il ne peut venir que de lui. Je suis sûre que tout est droit dans mon cœur.

Je ne puis vous entretenir à présent que de miss Grandisson & de son frère. Quelles nouvelles scènes me sont ouvertes par ma disgrâce! Fasse le ciel, suivant les vœux que sir Charles a faits en ma faveur, que le mal devienne pour moi une source de biens! Mon dessein est de lier miss Olemer avec mes nouveaux amis; c'est-à-dire, si j'ai le bonheur moi-même de me conserver leur amitié. A l'égard de toutes mes autres connoissances de Londres, qui ont précédé celle de cette charmante sœur & de cet admirable frère, & qui n'ont occupé que trop de place dans mes lettres, quoique plusieurs en fussent très-dignes, je leur dis adieu, du moins en qualité de sujets choisis pour exercer ma plume. Adieu, encore une fois, de la part de votre,

HENRIETTE BYRON.

LETTRE XXV.

Miss BYRON, à miss SELBY.

Samedi au soir.

BONTÉ du ciel! que faire? que devenir, ma chère? Ce malheureux sir Hargrave a fait faire un appel dans les formes à sir Charles. Quel sera l'événement? Ah! pourquoi suis-je venue à Londres? Je vous envoie une copie de la lettre; elle est de ce Bagenhall; c'est une copie que je vous envoie. Je vais m'efforcer de transcrire la lettre: mais non, je ne puis. Sally, ma femme de chambre, la transcrira pour moi; dieu tout-puissant! que vais-je devenir?

A miss BYRON.

Londres, 25 Février.

MADEMOISELLE,

« VOUS avez pu juger aisément qu'après le » violent outrage que sir Hargrave Pollexfen a » reçu de sir Charles Grandisson, une affaire de » cette nature ne demeureroit point sans suites. » Je vous jure, par tout ce qu'il y a de sacré, que » sir Hargrave ne sait pas que j'ai l'honneur de » vous écrire. Dans toutes mes réflexions, je ne » trouve

» trouve qu'une ſeule voie pour éviter l'effuſion
» du ſang ; & cette voie, mademoiſelle, eſt
» entre vos mains. Sir Hargrave proteſte qu'il
» n'a jamais eu pour vous que d'honorables in-
» tentions. Vous ſavez quel uſage il a fait du
» pouvoir qu'il a eu ſur vous. S'il s'eſt conduit
» avec indécence, il ne me dit point la vérité.
» Une jeune perſonne, de quelque mérite qu'elle
» ſoit, à laquelle un homme de condition offre,
» avec ſa main, dix mille livres ſterlings de
» rente, ſur-tout après lui avoir entendu décla-
» rer qu'elle a le cœur abſolument libre, ne doit
» pas ſe croire offenſée ; & celui que l'amour
» porte à prendre des meſures violentes pour en
» faire ſa femme, lui fait moins de tort qu'il ne
» s'en fait à lui-même.

» Ainſi, mademoiſelle, ſir Charles Grandiſſon
» n'ayant été juſqu'alors qu'un étranger pour
» vous, ſir Hargrave faiſant profeſſion d'honneur
» dans toutes ſes vues, & votre affection n'étant
» point engagée, ma concluſion eſt que, ſi vous
» voulez conſentir à devenir miladi Pollexfen,
» & ſi le chevalier Grandiſſon veut faire des
» excuſes formelles, pour une inſulte à laquelle
» on n'avoit pas donné la moindre occaſion, je
» me diſpenſerai, dans cette querelle, de ſervir
» de ſecond à ſir Hargrave, ſuppoſé qu'il refuſe
» une ſatisfaction que je crois équivalente à la

» violence dont il se plaint. Je répète solemnellement qu'il ignore la liberté que je prends de vous écrire. Vous pouvez consulter là-dessus M. Reves, votre cousin ; mais permettez-moi d'exiger que votre confidence soit bornée à lui. Si vous me donnez votre parole d'honneur, que dans l'espace d'un mois, vous accepterez la main de sir Hargrave, j'emploirai tout le pouvoir qu'il me fait la grâce de m'accorder sur son esprit, pour lui faire goûter un accommodement dans ces termes.

» Je me chargeai, hier après midi, de porter à sir Charles une lettre de sir Hargrave. Il étoit prêt à monter en carrosse avec sa sœur. Il ouvrit la lettre, & me dit, avec une politesse digne de lui, qu'il partoit pour aller recevoir à Colnebroke des personnes fort chères, qui revenoient d'Écosse ; qu'il ne comptoit pas de pouvoir être à Londres avant lundi, & que le plaisir de revoir des amis, dont il étoit séparé depuis long-tems, ne lui permettoit pas de penser jusqu'alors à ce qu'on lui écrivoit ; mais qu'il ne manqueroit pas de répondre avec honneur. Je ne vous dissimulerai pas, mademoiselle, que, charmé de l'air distingué de sir Charles, de ses manières nobles, & de tout ce que j'ai cru remarquer d'extraordinaire dans son caractère, j'ai souhaité que l'intervalle qui

» restoit jusqu'à lundi, pût amener quelqu'heu-
» reuse révolution. Il m'est venu à l'esprit de
» vous faire les propositions que vous venez de
» lire; & j'espère que vous ne vous croirez pas
» moins obligée que moi de prévenir, s'il est
» possible, les funestes effets qu'on doit craindre
» d'une querelle entre des personnes de cette
» considération.

» Je n'ai pas l'honneur, mademoiselle, d'être
» connu personnellement de vous; mais mon
» caractère est trop bien établi, pour me laisser
» craindre qu'on puisse m'attribuer d'autres mo-
» tifs que ceux dont je vous ai rendu compte.
» Deux mots de réponse, que vous aurez la
» bonté de m'adresser chez sir Hargrave, dans
» Cavendish-Square, m'apprendront vos inten-
» tions. Je suis, mademoiselle, avec tout le
» respect possible, votre, &c.

» BAGENHALL ».

O ma chère! quelle lettre! M. Reves, madame Reves en ont le cœur pénétré. M. Reves est persuadé que, si cet Hargrave insiste, sir Charles ne peut se dispenser, en honneur, de lui faire raison. Horrible fantôme que l'honneur! Qu'est-ce donc que l'honneur à ce compte? n'est-ce pas l'ennemi du devoir, de la bonté, de la religion & de tout

ce qu'il y a de respectable & de saint parmi les hommes? Comment pourrai-je soutenir les regards de miss Grandisson? Je dois m'attendre à sa haine. Me pardonnera-t-elle jamais d'avoir mis, pour la seconde fois, la vie de son frère en danger?

Mais, qu'en pensez-vous? Miladi Williams est d'avis...... C'est M. Reves qui a consulté miladi Williams sous le secret. Elle dit que si l'on peut prévenir de malheureuses suites....... Juste ciel! elle dit qu'elle m'y croit obligée. Quoi! ma chère, en devenant la femme d'un homme tel que sir Hargrave? d'un méchant, d'un cruel, d'un perfide! A quoi pense miladi Williams? Cependant, s'il étoit en mon pouvoir de sauver la vie de sir Charles, me seroit-il permis de le refuser par des raisons d'amour propre, & pour l'intérêt d'un bonheur aussi court que la vie, tandis qu'on voit tant d'honnêtes femmes condamnées à traîner une vie malheureuse avec de mauvais maris?...... Mais cet homme sanguinaire n'accepteroit-il pas le sacrifice de la mienne? C'en est un que je suis prête à lui faire. Si le barbare veut me plonger un poignard dans le sein, & prendre mon sang pour satisfaction, je n'hésite point un moment.

D'un autre côté, M. Reves juge que sir Charles ne se réduira point aisément à des excuses. Com-

ment puis-je douter, ai-je répondu, que si le détestable Hargrave se laisse engager par son Bagenhall, à composer au prix qu'on exige de moi, il ne renonce facilement à toute autre prétention, pour faire tomber sur lui toute sa vengeance, lorsque j'aurai le malheur d'être à lui? N'est-il pas artificieux, méchant, vindicatif? Mais loin, loin la pensée d'attacher jamais mon sort au sien....... Cependant quelle est l'alternative? Ma mort même y mettroit-elle du changement? & sa haine pour le meilleur de tous les hommes, n'en seroit-elle pas plus implacable? O Lucie! quelque peinture que je vous aie tracée de mes peines, de mes craintes, & du cruel traitement que j'ai reçu de ce monstre, jamais je n'ai ressenti ce qui se passe actuellement dans mon cœur.

Mais, si miss Grandisson me conseille, me presse d'accepter une condition qui me fait horreur, puis-je lui refuser mon consentement? N'est-elle pas en droit de me demander cet effort, pour la sûreté d'un frère innocent? Et ne nous a-t-on pas appris que ce monde est un lieu d'épreuve & de mortification? Et le malheur n'est-il pas nécessaire pour nous détacher de ses vanités? Et s'il n'entre dans mes motifs que de la justice & de la reconnoissance; si je ne pense qu'à sauver une vie plus précieuse que la mienne, & qui n'est

exposée que par rapport à moi, dois-je balancer un moment....... Cependant, chère Lucie! que puis-je vous dire? Qu'il est malheureux pour moi de ne pouvoir du moins consulter une chère sœur, qui a tant d'intérêt à cette précieuse vie, & qui seroit si capable de m'éclairer par ses conseils, si j'étois à portée de les recevoir!

M. Reves demande si, malgré les protestations de ce Bagenhall, qui prétend que sir Hargrave ignore ce qu'il m'écrit, on ne peut pas le soupçonner de m'avoir écrit de concert avec lui. Mais, dans cette supposition même, la condition ne subsiste-t-elle pas toujours? Et mon refus n'allume-t-il pas le ressentiment? L'appel n'est-il pas entre les mains de sir Charles, & n'a-t-il pas déclaré qu'il y répondroit lundi? Je ne vois rien qui puisse être donné à l'artifice. Sir Charles, défié si formellement, n'est pas capable de faire le sourd. L'honneur ne lui permet pas réellement d'offrir des compositions, ni d'en recevoir. Et lundi est-il plus éloigné que d'un jour? Ce jour, le seul qui me reste, étoit celui que j'avois fixé pour aller remercier le tout-puissant de mon heureuse délivrance, dans le lieu consacré à son honneur; & je vois que si j'ai le bonheur de vivre, c'est peut-être à la perte d'un homme bien plus digne de la vie, que j'en aurai l'obligation.

Les agitations de mon cœur m'ont obligée de

quitter la plume. Voyez les traces de mes larmes ſur mon papier. Il eſt trop tard pour faire partir aujourd'hui ma lettre; & quand il en ſeroit tems encore, il y auroit de la barbarie à vous faire partager les tourmens d'une ſi cruelle incertitude.

Dimanche au matin.

IL m'eſt impoſſible d'écrire avec un peu d'attention. Je n'ai pas fermé les yeux de toute la nuit, & je les crois enflés à force de pleurer. M. Reves s'eſt déterminé à ne pas faire un pas, avant le retour de ſir Charles ou de miſs Grandiſſon; c'eſt-à-dire, ſans avoir conſulté l'un ou l'autre; cependant il a pris des meſures certaines, pour être informé de tous les mouvemens de cet odieux Hargrave. On nous aſſure que dans l'aventure de ma délivrance, il a perdu trois de ſes plus belles dents. Dieu! ma chère, quelle mortification pour un homme ſi vain de ſa figure! Jugez de ſes emportemens.

M. Reves ſera informé auſſi du retour de ſir Charles, au moment de ſon arrivée. On lui a dit à l'oreille que ſir Hargrave eſt enfermé ſans ceſſe avec un maître d'armes. O ma chère! cette circonſtance me met hors de moi.

Je me ſuis ſoumiſe au jugement de M. Reves, qui, regardant ce Bagenhall comme un méchant

homme, incapable par conféquent d'avoir écrit dans de bonnes vues, m'a dit qu'il ne convenoit point de lui répondre. J'étois fort tentée néanmoins de prendre la plume, mais je ne favois que propofer. Vous fentez-vous difpofée, m'a demandé M. Reves, à donner quelque efpérance au fecrétaire de fir Hargrave? Oh! non, non, lui ai-je répondu. Si vous en étiez capable, a-t-il ajouté, je fuis certain que, malgré la générofité de vos motifs, vous vous feriez méprifer de fir Charles & de fa fœur.

LETTRE XXVI.

Mifs BYRON, *à mifs* SELBY.

Lundi, 27 Février.

QUEL jour pour moi que le jour d'hier! La nuit n'a pas été moins terrible. Mes prières ne font point écoutées du ciel, puifqu'elles ne me donnent point la confiance qui devoit les accompagner. Que j'étois heureufe avant mon voyage de Londres! Je ne puis écrire. Je fuis incapable d'application. M. Reves vient d'apprendre que fir Charles, milord L...... & les deux fœurs arrivèrent hier fort tard. O chère Lucie! quelle fera la fin du jour où nous fommes?

Je reçois un billet de miſs Grandiſſon, qui me demande à déjeuner avec la comteſſe ſa ſœur. C'eſt, dit-elle, une réſolution ſubite, ſans quoi elle m'en auroit fait avertir hier au ſoir, quelque tard qu'il fût à leur arrivée. Elle badine ſi légérement, ſur l'impatience que ſa ſœur a de me voir, qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'aucune des deux ait la moindre connoiſſance du terrible ſujet de mes craintes. Quelle joie cette viſite ne m'auroit-elle pas cauſée dans un autre tems? Elle ne me donne aujourd'hui qu'un plaiſir mélancolique, tel que le reſſentiroient les triſtes amis d'un malade déſeſpéré, en voyant arriver un médecin qu'ils auroient long-tems attendu, & dont le ſecours ne leur promettoit que des ſoulagemens fort incertains. Mais j'entends un caroſſe à la porte.....

J'ai couru à la première fenêtre qui donne ſur la rue. O ma chère! c'eſt un carroſſe. Mais je n'y ai vu que deux dames. Bon dieu! A ce moment peut-être ſir Charles..... Mon cœur m'annonce......

Je rentre dans mon cabinet, avec un peu plus de tranquillité, quoiqu'elle ne ſoit pas ſans un mélange de crainte. Vous allez lire un détail de tout ce qui s'eſt paſſé dans l'eſpace de trois heures.

J'étois deſcendue dans la grande ſalle, avant

que les dames fussent entrées. M. Reves, qui les est allé recevoir jusqu'à leur carrosse, a donné la main à la comtesse. Miss Grandisson, de l'air le plus enjoué, a dit d'abord à sa sœur; commencez, s'il vous plaît, par faire connoissance avec notre cousine Reves. La comtesse, après avoir salué madame Reves, s'est tournée vers moi. La voilà, c'est-elle, a repris miss Grandisson; voilà notre Henriette; miladi m'a saluée. Mais quoi! s'est écrié sa sœur, en attachant les yeux sur moi; quoi donc, chère Henriette? Pardon, miladi, a-t-elle ajouté en me prenant par la main, il faut que je compte un peu avec cette chère fille. Elle m'a menée vers une fenêtre; que vois-je? m'a-t-elle dit. Que signifient ces yeux? Monsieur & madame Reves, mes chers cousins, a-t-elle continué en élevant la voix, vous m'expliquerez apparemment cette énigme.

Charmante vivacité de miss Grandisson, ai-je dit en moi-même, vous ne vous contiendrez pas long-tems.

Elle a repris ma main, &, me conduisant sur un fauteuil, elle s'est placée près de moi, son éventail dans l'autre main. Je veux savoir le fond, a-t-elle recommencé, & me voyant faire un effort pour sourire, elle m'a déclaré que je ne lui en imposerois point par de fausses apparences. J'ai soupiré. Fort bien, m'a-t-elle dit;

mais d'où vient ce profond soupir! Notre grand-maman Sherley ?.....

Elle est en parfaite santé, mademoiselle.

Et notre tante, notre oncle Selby, notre cousine Lucie ?

Ils se portent bien.

Quelle mouche a donc piqué cette chère fille? Quelqu'un de ses esclaves s'est-il poignardé? Est-elle fâchée de n'être pas délivrée si heureusement des autres? Mais ces obscurités ne tarderont point à s'éclaircir. La comtesse, s'approchant de moi, lui a fait un reproche de l'embarras qu'elle me causoit pas ses instances, en l'accusant fort agréablement d'un excès de vivacité, que sir Charles seul, a-t-elle dit, étoit capable de tempérer. J'ai répondu qu'on ne pouvoit reprocher à miss Grandisson que des excès de bonté.

Madame Reves m'a soulagée fort à propos. Elle a parlé de l'inquiétude que sir Hargrave Pollexfen n'avoit pas cessé de nous causer. Ah! madame, lui a dit la comtesse, il n'a, ni le dessein, ni la hardiesse de remuer. Il n'a pas d'autre parti à prendre que celui du repos, si vous avez la bonté de lui en laisser le choix.

J'ai reconnu assez clairement que les deux sœurs ne savoient rien de l'appel. Miss Grandisson a demandé si nous avions appris quelque chose de sir Hargrave. Je me suis dispensée assez adroi-

rement de répondre à cette question, en lui demandant moi-même si sir Charles n'en avoit rien appris? Rien, m'a-t-elle répondu. J'ai ajouté que le plus mortel chagrin que j'eusse à redouter, étoit de voir renaître une querelle dont j'avois été la malheureuse occasion, & d'apporter quelque trouble dans une famille, que tant de raisons m'obligeoient de chérir & de respecter. Les deux charmantes sœurs ont attribué ma reconnoissance à la bonté de mon naturel, & m'ont dit que leur frère qui leur avoit promis de les suivre avec milord L...... donneroit un meilleur nom lui-même à l'occasion qu'il avoit eue de me servir. Mais nous ne les attendrons pas pour déjeuner, a continué miss Grandisson; miladi s'est levée avant son heure, & je ne suis jamais demeurée la dernière au lit. La faim me presse; je ne suis pas d'humeur à manger mes gants, &, s'approchant de mon clavessin, sous prétexte de faire diversion à son appétit, elle en a remué les touches avec une habileté qui nous a fait assez connoître qu'elle sait leur faire parler le langage qui lui plaît. Le déjeûner est venu; mais je m'en suis moins occupée que de cette affreuse lettre de Bagenhall, dont j'avois le cœur oppressé. Comme je ne pouvois être sûre que sir Charles n'eût pas de fortes raisons pour cacher cette affaire à ses sœurs, je ne voulois pas en parler ouvertement;

& j'aurois souhaité néanmoins d'apprendre quelque chose qui pût aider à me calmer l'esprit, en lui laissant la liberté de s'ouvrir à ses deux sœurs, lorsqu'il le jugeroit à propos. Dans l'embarras où j'étois pour commencer, j'ai demandé à miladi si ce n'étoit pas samedi dernier qu'elle étoit arrivée au château de Colnebroke, cette maison qui me seroit toujours chère, pour m'avoir servi d'asile ? Elle m'a répondu que c'étoit ce jour-là, & qu'elle en aimeroit mieux une demeure où j'avois trouvé la fin de mes peines. Je suppose mesdames, ai-je repris avec assez peu de liaison, que vous avez entendu parler d'une lettre écrite à sir Charles,......... par ce malheureux Wilson.... Oui, m'a dit la comtesse, & ma joie est extrême de voir cet affreux complot heureusement éventé. Quelques termes de la lettre, ai-je ajouté, m'ont laissé de l'inquiétude. Que portoient-ils ? m'a demandé vivement miss Grandisson. Ils portoient mademoiselle, que sir Hargrave ne respire que vengeance. Mon frère ne nous en a rien dit, a répliqué la comtesse ; mais il n'est pas vraisemblable qu'un homme, humilié de son aventure, écoute beaucoup ses ressentimens. On nous a dit au contraire que la confusion, ou la maladie, le retiennent fort paisiblement dans sa chambre.

Elle n'avoit pas achevé de parler, lorsque l'arrivée d'un carrosse a fait dire à miss Grandiss

ſon que c'étoit milord L.......... & ſir Charles.
Dans le tranſport de ma joie, je n'ai oſé me fier à moi-même : & feignant d'avoir oublié quelque choſe, je ſuis ſortie aſſez bruſquement par une des portes de la ſalle, tandis qu'ils entroient par l'autre; je me ſuis arrêtée dans un cabinet. Grâces au ciel! ai-je dit; mon cœur étoit trop foible pour ma reconnoiſſance. Je me ſuis crue prête à m'évanouir. Vous ne ſerez pas étonnée, ma chère Lucie, que mon émotion ait été ſi vive, après l'affreuſe incertitude où j'avois été pendant deux jours, & dans les idées terribles que je m'étois formées du danger où je voyois le meilleur des hommes expoſé, pour m'avoir ſauvé l'honneur & la vie.

Je crois avoir éprouvé qu'on revient plutôt des ſurpriſes de la joie, ſur-tout lorſque la reconnoiſſance en eſt le principe, que de celles des paſſions plus orageuſes. Madame Reves eſt venue à moi. Ma chère, m'a-t-elle dit, votre abſence ſera remarquée : j'allois rentrer, ai-je répondu; & c'étoit effectivement mon deſſein. Nous ſommes rentrées.

Après les premiers complimens, miſs Grandiſſon n'a pas fait difficulté de dire à ſon frère, que miſs Byron, monſieur & madame Reves s'étoient fort occupés de quelques termes qui leur cauſoient de l'inquiétude dans la lettre de

Wilſon. J'ai profité de cette ouverture : vous jugeriez mal de ma reconnoiſſance, monſieur, ai-je continué après elle, ſi je ne vous avouois que l'avis de Wilſon, joint aux menaces qu'on nous a rapportées, me font craindre que votre ſûreté ne ſoit en danger, pour m'avoir trop généreuſement ſervie.

Il a répondu que les ſentimens de miſs Byron étoient dignes d'elle ; mais qu'indépendamment des ſuites, elle ne pouvoit penſer qu'il y eût un honnête homme au monde qui n'eût pas agi comme lui dans la même occaſion ; qu'il auroit ſouhaité, ſans doute, qu'on lui eût rendu le même ſervice pour ſes ſœurs ; qu'il croyoit s'être conduit avec aſſez de modération, & qu'en ſe rappelant les circonſtances, il n'avoit rien à ſe reprocher. Ne vous alarmez point des ſuites, a-t-il ajouté, il n'en arrivera point, ſi je ne me trouve dans la néceſſité de me défendre. Miſs Grandiſſon n'a pas laiſſé de lui demander d'un air preſſant, s'il y avoit quelque choſe à craindre de l'avis de Wilſon ? Il a répondu qu'il n'étoit pas ſurprenant qu'un homme du caractère de ſir Hargrave s'emportât en menaces ; que la perte de ſes eſpérances, & ſi proche du ſuccès, devoit l'avoir mortifié ; mais qu'il falloit compter pour rien le langage du chagrin, & que les vrais braves ne menaçoient point.

M. Reves lui a demandé un moment d'entretien particulier. Ils sont passés tous deux dans le cabinet, & M. Reves lui a présenté la lettre de Bagenhall. Il l'a lue. Cette lettre est fort extraordinaire, a-t-il dit en la remettant à M. Reves; mais qu'en a pensé miss Byron? La croyez-vous disposée à ce qu'on exige d'elle? Vous pouvez juger, a répondu M. Reves, qu'elle est dans un mortel embarras. Je juge, a repris sir Charles, qu'une jeune personne de si bon naturel, qui relève déjà trop le service que je lui ai rendu, peut avoir lu cette lettre avec quelque chagrin; mais a-t-elle hésité sur le parti qu'elle doit prendre? Ne méprise-t-elle pas & l'écrit & celui dont il porte le nom? J'aurois cru que miss Byron.......

Il s'est arrêté; mais reprenant, il a paru s'échauffer; il lui est même échappé quelques expressions fort vives. M. Reves confesse que jusqu'alors il ne l'avoit pas cru capable de prendre feu tout d'un coup avec cette chaleur. Je souhaiterois, chère Lucie, qu'il ne se fût point arrêté. Je voudrois qu'il eût dit *ce qu'il auroit cru de miss Byron*. Je vous avoue qu'il me seroit insupportable que sir Charles eût mauvaise opinion de mes sentimens.

Il a interrompu M. Reves, qui vouloit justifier mes alarmes, pour lui demander si l'on avoit

fait

fait quelque démarche à l'occasion de cette lettre; si l'on n'avoit pas pris le parti du silence & du plus profond mépris. M. Reves l'ayant assuré qu'on n'avoit fait aucune réponse; ces vils personnages, a-t-il repris, car je ne donne pas d'autre nom à ceux qui sont capables d'une bassesse préméditée, ont-ils pu se promettre de moi, *des excuses*, pour l'obstacle que j'ai mis à leur attentat? Personne, M. Reves, n'auroit plus d'empressement que moi à faire des excuses, je dis à mes inférieurs mêmes, si j'avois eu le malheur d'oublier mon devoir; mais toutes les puissances du monde ne me feroient pas désavouer une action juste.

M. Reves lui a demandé nettement, si Bagenhall lui avoit remis une lettre, & si sir Hargrave lui avoit fait un appel. Il a reconnu l'un & l'autre; & qu'ayant remis sa réponse au lundi suivant, parce qu'il n'avoit pas jugé que cette affaire méritât d'interrompre un moment le plaisir qu'il se promettoit d'embrasser une sœur fort chère & son mari, il l'avoit envoyée ce matin.

Vous l'avez envoyée, lui a dit M. Reves! Que j'appréhende, Monsieur!......

Il a protesté à M. Reves, qu'il ne devoit rien appréhender. Cependant il l'a prié de n'en rien apprendre à ses sœurs & à milord L.....; parce qu'il ne vouloit point qu'une affaire, qui ne lui donnoit pas la moindre inquiétude, causât des

alarmes & des peines inutiles à des personnes dont le bonheur faisoit son étude. Je ne puis souffrir, a-t-il ajouté, qu'il manque quelque chose à la satisfaction de mes amis.

Mais avez-vous accepté l'appel, lui a demandé M. Reves ?

Il a répondu qu'il ne s'étoit vu que trop souvent engagé dans des affaires de cette nature; qu'il n'avoit jamais tiré l'épée que pour sa défense, & lorsqu'on lui avoit fermé toute autre voie; qu'il ne pouvoit supporter une insulte, & qu'il étoit né fort vif: qu'un moment même auparavant, il lui en avoit coûté beaucoup pour réprimer sa passion; mais que lorsqu'il lui étoit arrivé de s'y laisser emporter, il avoit eu trop à souffrir de ses propres regrets, pour ne pas s'efforcer d'en vaincre les premières saillies.

Mais j'espère, Monsieur, a repris mon cousin, que vous ne vous rencontrerez point......

Je n'aurai de rencontre avec personne, M. Reves, à titre de duel. Ma crainte ne sera jamais de passer pour un homme sans cœur. J'ai dans le fond de mes sentimens... pardonnez cette apparence de vanité, M. Reves; mais je ne vis pas pour le monde, c'est pour moi que je vis, pour le censeur que je porte en moi-même.

M. Reves s'est efforcé d'applaudir des mains & des yeux, mais la voix lui a manqué, pour

s'exprimer autrement. Il avoit été comme saisi de la noblesse avec laquelle ces derniers mots avoient été prononcés, & des rayons de lumière qu'il avoit cru voir briller sur le visage du chevalier Grandisson.

Il n'étoit pas à la fin. Sir Charles a continué; entre une infinité de mauvais usages que je déplore, il n'y en a point qui m'afflige tant que celui des duels prémédités. Quelle est donc la magnanimité d'un homme qui ne sauroit s'élever au-dessus des opinions vulgaires? Combien ne connoissons-nous pas de familles, où le deuil règnera éternellemenr pour la perte d'un père, d'un fils, d'un frère, enlevés par cette monstrueuse manie? Un homme qui en appelle un autre, & qui l'engage dans un combat singulier, doit avoir commencé par défier son dieu. A-t-il d'autre espoir que d'être un meurtrier, & de causer un tort irréparable à toute une famille innocente? Mais puisque vous m'avez conduit si loin, par l'étrange lettre que vous m'avez fait lire; je vous communiquerai aussi celle de sir Hargrave; la voici:

« Je loue, monsieur, la générosité qui vous a » fait laisser votre nom. Mes coquins étoient » trop loin de leur maître, pour remarquer, » aux apparences ordinaires, qui pouvoit être » l'ennemi qui attaquoit sur le grand chemin un

» homme innocent ; innocent, du moins par
» rapport à vous. Il est évident que vous vous
» êtes attendu à recevoir de mes nouvelles ; &
» vous en auriez eu plutôt si les effets de la cruelle
» surprise dont vous avez su tirer avantage ne
» m'avoient ôté jusqu'aujourd'hui la liberté de
» quitter ma chambre. Je demande de vous la
» satisfaction dûe à un homme d'honneur. Choi-
» sissez le tems, pourvu qu'il n'aille pas plus
» loin que mercredi prochain. Ce délai doit suf-
» fire pour arranger vos affaires ; mais le plu-
» tôt sera le mieux. Le lieu, s'il vous convient,
» sera les carrières de Kinsington. J'aurai deux
» pistolets, dont je vous laisserai le choix, si vous
» n'aimez mieux me prêter un des vôtres. Le
» soin du reste peut être confié à mon ami,
» M. Bagenhall, qui veut bien prendre la com-
» mission de remettre ce billet entre vos mains,
» & à celui que vous nommerez de votre côté.
« Je suis, monsieur, votre très-humble serviteur,

» HARGRAVE POLLEXFEN ».

Samedi.

APRÈS avoir fait lire cette lettre à M. Reves, il lui a dit qu'il ne faisoit pas difficulté de lui montrer aussi la réponse ; qu'elle pourroit lui

paroître longue ; que s'il eût été mieux connu de ſir Hargrave, ſix lignes auroient pu ſuffire.

Votre lettre, monſieur, me fut rendue ſamedi dernier par M. Bagenhall, au moment que je montois en carroſſe pour aller paſſer vingt-quatre heures à la campagne. Je ne crus pas que le ſujet ni le tems duſſent rien changer à ma réſolution. Ma ſœur étoit déjà dans la voiture. Il ne convenoit pas d'alarmer une femme. Je promis une réponſe pour lundi.

Ma réponſe eſt, monſieur, que j'ai toujours refuſé, quoique l'occaſion n'en ſoit arrivée que trop ſouvent, de tirer l'épée ſur un défi formel. En même tems je me crois aſſez verſé dans l'uſage des armes, pour me rendre témoignage qu'en tenant cette conduite, j'ai d'autres motifs que ma ſûreté.

Avez-vous des amis, monſieur? en êtes-vous aimé? les aimez-vous? ſouhaitez-vous de vivre pour leur intérêt & pour le vôtre? avez-vous des ennemis qui feroient charmés de voir avancer la fin de vos jours? Que ces conſidérations aient le poids qu'elles doivent avoir ſur votre eſprit; elles en ont toujours eu ſur le mien. Je ſuis de ſang froid. Peut-être ne l'êtes-vous point. Dans une occaſion de cette nature, c'eſt le devoir de celui qui ſe poſsède, d'ouvrir à l'autre les voies

de la réflexion. Il n'en sera néanmoins que ce qu'il vous plaira.

Mais permettez que je vous fasse une autre question : si vous vous croyez offensé, est-il prudent de me donner l'occasion de vous faire peut-être une bien plus grande injure ?

Vous étiez engagé dans une entreprise qui blessoit toutes les loix. Si vous ne sentez point que dans le même cas vous eussiez dû faire ce que j'ai fait, croyez-moi, monsieur, vous n'êtes pas l'homme d'honneur avec lequel celui qui ambitionne ce titre doive être jaloux de se mesurer. Je n'ai pris contre vous aucun avantage dont vous puissiez me faire un reproche. Vous avez tiré l'épée ; je n'ai pas fait usage de la mienne. Souvenez-vous que n'ayant pas quitté votre voiture, cette situation vous étoit peu favorable ; & qu'après le coup que vous m'avez porté, vous devez quelques remercîmens à ma modération. Je n'aurois pas été fâché de pouvoir donner le secours qu'on me demandoit, sans vous causer tout le mal dont vous vous plaignez. Mais on ne peut me soupçonner d'aucune malignité dans mes vues. Quelque horreur que j'aie eue, & qu'il me reste encore pour la violence dont vous vous êtes rendu coupable à l'égard d'une femme sans défense, qui ne méritoit,

comme je l'ai bientôt reconnu, que vos adorations & celles du monde entier, j'ai moins pensé à la venger qu'à la secourir.

Je vous fais une longue lettre, parce que ma plume est la seule arme que j'aie dessein d'employer. Pardon, si je répète qu'après la conduite que nous avons tenue l'un & l'autre, soit à l'égard de la jeune dame, soit entre vous & moi, nous ne pouvons plus nous mesurer sur le pied de l'égalité, quand, par d'autres principes que les miens, le duel seroit un combat permis. Si l'on prend droit de mon refus pour m'insulter, & pour me mettre dans la nécessité de me défendre, on s'appercevra que mon bras seul est capable de me rassurer contre le nombre. Mais, dans cette supposition même, je préférerois toujours le parti de me justifier par d'honorables explications, au regret d'avoir la mort de quelqu'un à me reprocher. Ma vie n'est point à moi; & j'ai moins de droit encore sur celle d'autrui. Celui qui pense différemment est l'objet de mon mépris, plus que je ne puis l'être du sien; & s'il s'imagine que cette déclaration lui donne droit d'attaquer ma vie, qu'il l'entreprenne; mais ce sera par les voies qui conviennent à mes principes.

En un mot, si quelqu'un me hait assez pour fouler aux pieds les loix de son pays, mes démar-

ches ne sont jamais obscures; il n'y a point d'heure du jour à laquelle on ne puisse me rencontrer par tout où je suis appelé par le devoir ou par l'usage. Mon épée est une arme de défense, & je ne lui connois point d'autre emploi. Je ne porte le pistolet que dans mes voyages, pour effrayer les brigands; & des instrumens moins dangereux, m'ont quelquefois suffi pour repousser une insulte soudaine.

Si le chevalier Pollexfen a quelque sagesse, il me remerciera peut-être de cet éclaircissement auquel je lui laisse d'ailleurs la liberté de donner tout autre nom. Je suis son très-humble serviteur,

CHARLES GRANDISSON.

Lundi matin.

M. Reves a demandé à sir Charles la permission de me faire lire ces deux lettres. Il y a consenti, parce que son dessein, a-t-il ajouté, n'étoit pas d'accorder la proposition de sir Hargrave. Comme j'ai pris la liberté de les transcrire sans sa participation, j'exige, ma chère Lucie, qu'elles ne soient pas vues hors de la famille. Vous jugerez de la satisfaction que la dernière m'a causée, & je ne doute point que vous ne la partagiez avec moi. Cependant, comme sir Charles ne s'attend point lui-même

que l'affaire en demeure à ces termes, & qu'il convient que, ſuivant les notions vulgaires de l'honneur, ſon ennemi ſe doit quelque choſe de plus; croyez-vous, ma chère, que je puiſſe être fort tranquille, lorſque je me regarde comme la ſeule cauſe du trouble? Il eſt évident que ſir Charles eſt dans une paix profonde; ſon ame eſt gouvernée par d'autres principes que ceux du faux honneur. Qu'un ſi noble caractère le relève dans mes idées! réellement, ma chère, je crois quelquefois ſentir que la reconnoiſſance lui élève comme un trône dans mon cœur, mais en qualité ſeulement d'ami ou de frère. Je le reſpecte trop..... ſoyez ſûre, ma chère, que ce reſpect contiendra tous mes ſentimens dans l'ordre.

Lorſqu'il eſt entré avec M. Reves, la converſation eſt devenue générale; mais, oppreſſée comme je le ſuis par mes obligations, la vivacité m'a manqué. Miſs Grandiſſon m'a dit un jour qu'elle me croyoit le cœur fier: mais lorſqu'en jetant quelquefois les yeux ſur ſir Charles, tandis qu'il tournoit les ſiens d'un autre côté, j'ai fait réflexion à ce qu'il y avoit encore à redouter, ne fût-ce que de l'aſſaſſinat de la part d'un homme piqué de quelques traits de la lettre, & peut-être encore plus des marques qu'il portera ſur ſon viſage juſqu'au tombeau; je n'ai pu me défendre d'une vive & tendre inquié-

tude pour un ami d'un mérite si distingué, qui; tout gai, tout heureux qu'il paroissoit entre nous, pouvoit quelques heures après..... comment ai-je pu résister à ces horribles craintes? D'autres fois j'ai regardé avec plaisir le seul homme du monde à qui j'aurois pu souhaiter, dans ma disgrâce, d'avoir une si sensible obligation. Sa modestie, me disois-je à moi-même, ne me fera point un fardeau de ma reconnoissance. Il n'attache point une trop haute idée au service qu'il m'a rendu; les grandes, les généreuses actions lui sont familières. Il pouvoit arriver que j'eusse les mêmes obligations à quelqu'un qui, par l'état de sa fortune, auroit eu quelqu'avantage à se promettre du danger auquel il se seroit exposé pour moi, & dont la condition ou le caractère auroit causé de l'embarras à ma reconnoissance.

Mais ici j'ai le cœur libre. Cependant, me disois-je encore, sir Charles Grandisson est un homme pour lequel je ne dois pas souhaiter de prendre des sentimens trop tendres. Combien de rivales à soutenir! un homme que tout le monde regarde avec admiration! un devoir établi, comme sa sœur me le disoit un jour, qui oblige les femmes d'attendre qu'elles soient prévenues! Le cœur de sir Charles doit être à l'épreuve de ces tendres sensations qui se changent

en passion vive & ardente dans le sein d'un homme, pour le premier & le seul objet de son amour. Je mettrois ma tête, chère Lucie, si la vérité pouvoit être connue, que dans le grand nombre de femmes que le mariage de sir Charles rendra malheureuses, soit à Cantorbery ou dans d'autres lieux, il n'y en a pas une pour laquelle il ait plus d'affection que pour l'autre.

Miss Grandisson nous a proposé, à M. & madame Reves & à moi, un dîner pour mercredi prochain, & nous l'avons accepté avec joie. La comtesse a paru fort contente de moi, quoique dans l'agitation où j'étois, je doive avoir fait une figure assez triste pendant tout le cours de cette visite. Ne vous êtes-vous pas attendue à trouver son portrait & celui de son mari dans cette lettre, comme je suis accoutumée à vous faire celui de toutes mes nouvelles connoissances! je vous le dois sans doute; mais je ne sais si je suis en état de l'entreprendre. En vérité, chère Lucie, tout ce qui m'est arrivé depuis quinze jours, m'a si fort humiliée, que je crois avoir perdu ce feu qui animoit mon cœur & ma plume.

Miladi est plus âgée d'un an que sir Charles; mais elle a, dans les traits, toute la douceur & la délicatesse qui font les plus aimables physionomies; on la croiroit de deux ou trois ans plus

jeune. Elle eſt grande & d'une taille légère; il y a quelque choſe de plus vif & de plus noble dans l'air & les traits de miſs Grandiſſon que dans les ſiens; mais la complaiſance & la bonté qui ſont répandues ſur ſon viſage, inſpirent pour elle plus de confiance & de penchant que pour ſa ſœur. On eſt sûr d'aimer l'une à la première vue. L'autre, on eſt comme prêt à lui demander la permiſſion de l'aimer, & prêt à s'y engager, ſi elle le vouloit; & cependant qu'elle y conſente ou non, il eſt impoſſible de s'en défendre. Tout le monde parle de miladi L.... avec autant de reſpect que d'affection. Tout le monde vante ſa diſcrétion & ſa prudence. Miſs Grandiſſon, dont le caractère eſt beaucoup plus libre, n'obtient pas toujours l'approbation qu'elle mérite; & ſatisfaite du témoignage de ſon cœur, elle ſe met au-deſſus de l'opinion d'autrui.

Milord L..... ſans pouvoir paſſer pour un bel homme, eſt d'une figure très-agréable. La bonté paroît peinte dans ſes yeux avec un air de ſens & d'honnêteté qui le fait reſpecter. Il eſt tout ce que ſes yeux annoncent; obligeant, ſage, généreux, en un mot, un vrai noble de l'ancien tems.

On m'a promis toute l'hiſtoire des deux familles, avec celle des amours de milord & de miladi, & des obligations qu'ils ont à leur frère, dont

ils parlent sans cesse, & pour lequel ils ont une tendre déférence qui éclate jusques dans leurs regards. Que penser de ce frère? a-t-il donc le secret de s'établir des droits sur la reconnoissance de tous ceux qui ont quelque rapport à lui? Je meurs d'impatience de me trouver seule avec miss Grandisson, & de découvrir, peut-être, dans quelque intime entretien, par quel art il engage tout le monde à lui reconnoître une supériorité dont la plupart des hommes sont ordinairement si jaloux.

Si j'en croyois mes désirs, je renoncerois à toutes mes autres connoissances, pendant le séjour que je dois faire à Londres pour me livrer presqu'uniquement à cette charmante famille; du moins, si je le pouvois, sans appréhender de me rendre importune. Le reste de mon tems seroit donné à M. & madame Reves, que je ne dédommagerai jamais à mon gré de tous les embarras que je leur ai causés. Avec quelle impatience j'attends ce mercredi, pour me voir avec toute la famille des Grandisson! car ils doivent se rassembler tous. J'ai plusieurs raisons d'attendre impatiemment ce jour. Cependant ce sir Hargrave ne cesse point de m'effrayer.

LETTRE XXVII.

Madame SELBY, *à miss* BYRON.

Au château de Selby, 15 Février.

QUOIQUE depuis long-tems notre résolution, ma très-chère Henriette, soit de vous laisser une liberté absolue dans votre choix, nous ne pouvons nous dispenser de vous apprendre les nouvelles propositions qu'on nous fait pour vous. Ensuite il dépendra de vous seule de les accepter ou de les refuser.

Miladi D...., douairière de cette illustre maison, m'a fait l'honneur de m'écrire il y a plus d'un mois, comme vous le verrez par la date de sa lettre. Mais elle me recommandoit le secret jusqu'à ce qu'elle me donnât la liberté de le révéler. Elle me l'accorde aujourd'hui par une autre lettre, en me priant de vous informer de toutes ses ouvertures. J'ai communiqué à ma mère, à M. Selby & à Lucie, ce qui s'est passé entre cette dame & moi. Ils ne m'expliquent point ce qu'ils en pensent par les mêmes raisons qui m'empêchent aussi de vous en marquer mon sentiment; c'est-à-dire, jusqu'à ce que vous le demandiez vous-même.

Mais ne voyons-nous pas, ma très-chère nièce, que depuis fort peu de jours, il est arrivé plusieurs changemens qui doivent refroidir les espérances de tous ceux qui cherchoient à vous plaire, du moins s'ils apprennent les circonstances & la situation où vous êtes. Je suis persuadée, mon cher amour, que vous ne serez jamais capable de résister aux mouvemens de cette reconnoissance qui a toujours eu tant de pouvoir sur votre cœur. La tendresse que votre oncle a pour vous, lui a fait contenir, dans cette occasion, le penchant que vous lui connoissez au badinage. Il déclare, ma chère, qu'il a pitié de vous. Pendant que cette chère fille, dit-il, nous vantoit ses forces, & que, rejetant l'un, ou congédiant l'autre, elle se croyoit hors des atteintes du petit dieu devant lequel il faut, tôt ou tard, que les femmes viennent courber la tête, je ne l'ai point épargnée; mais aujourd'hui que je la vois abimée dans une passion sérieuse, & qu'elle a tant de choses à dire pour son excuse, & que nous n'avons peut-être pour nous que l'espérance, pendant que le triomphe est du côté de sir Charles; son état, s'il est tel que je me l'imagine, m'inspire trop de compassion pour me permettre de la chagriner par mes railleries, sur-tout après tout ce qu'elle a souffert de ce vil Hargrave.

Mille endroits de vos lettres, ma chère, nous ont ouvert les yeux sur votre inclination. Dans un commencement d'amour, les jeunes personnes s'efforcent toujours de se déguiser leur propre situation. Elles voudroient étouffer le feu, avant que d'appeler au secours; mais cet effort même, est un souffle qui lui fait jeter des flammes. Elles cherchent des noms pour leurs sentimens; tels, par exemple, que la reconnoissance. Mais apprenez, chère Henriette, qu'une reconnoissance aussi justement fondée que la vôtre, n'est qu'un nom d'emprunt pour l'amour. Le mérite de l'objet, l'excellence de votre cœur, la conformité des caractères, doivent amener l'amour d'un côté, peut-être des deux, si cette multitude de femmes, dont on vous a parlé, n'ont que des perfections modernes; cependant, ma chère, c'est ce qu'il ne faut pas supposer, puisque les cœurs vertueux se trouvent & s'assortissent comme d'eux-mêmes. Il est vrai aussi que ces femmes peuvent ne s'être laissé prendre que par la figure extérieure. Un bel homme n'a pas besoin de toutes les qualités du chevalier Grandisson, pour engager le cœur d'une grande partie de notre sexe.

Ce qui augmente nos craintes, chère Henriette, c'est que nous-mêmes nous sommes tous amoureux de lui. Votre oncle s'est rencontré

avec

avec M. Dasson, fameux avocat de Nottingham, qui est chargé de quelques affaires pour sir Charles. Le détail où M. Dasson est entré sur son caractère, dans ce qui regarde seulement ses fermiers & ses vassaux, suffit pour confirmer tout ce que la plus ardente reconnoissance & l'amour le plus passionné peuvent dire en sa faveur. Nous ne savons quelquefois si nous devons regretter le lâche attentat de sir Hargrave, quoique vous ne puissiez pas douter que le récit de vos souffrances ne nous ait pénétrés jusqu'au fond du cœur. Si la fin répondoit à nos désirs, je ne regretterois rien. Mais c'est notre crainte, ma chère. Que deviendrois-je, disoit hier votre grand-maman, si la favorite de mon cœur se trouvoit engagée dans une passion sans espoir ? Expliquons-nous de bonne foi. Si vous y voyez quelque apparence, il faut vous résoudre à jeter de l'eau sur le feu, tandis qu'il couve encore, & qu'il n'a fait que pousser quelques étincelles; il faut l'éteindre, ma chère; & comment y parviendrez-vous, si ce n'est en changeant votre liaison personnelle avec l'aimable famille, dans une correspondance par écrit, c'est-à-dire, en revenant vivre avec nous, avant que la flamme ait gagné le comble ? Lorsque vous serez ici, vous pourrez donner quelque espérance au digne Orme, ou vous tourner du nouveau côté qu'on

vous propose. Comme la plus vive satisfaction qui pût nous arriver, seroit de vous voir heureusement mariée, nous ne souhaitons rien plus ardemment. S'il y avoit quelque apparence... vous m'entendez. Le diadême, ma chère, seroit méprisable en comparaison.

Adieu, mon plus tendre amour. Je suis trompée, si cette prudence qui vous a fait mériter jusqu'ici tant d'applaudissemens, n'est appelée à des épreuves que vous n'avez jamais connues.

Toute à vous, avec l'affection d'une mère,

MARIANNE SELBY.

LETTRE XXVIII.

La Comtesse Douairiere de D....... à madame SELBY.

23 Janvier.

PERMETTEZ, madame, que sans vous être connue personnellement, je m'adresse à vous pour une affaire de quelqu'importance, & que je vous demande en même tems le secret, jusqu'à ma première lettre, à l'égard même de M. Selby & de la jeune personne dont il est question. Personne de ma famille, sans excepter le Comte de D..... mon fils, n'est informée de mes vues,

& n'en aura la moindre connoissance, avant que vous les ayez approuvées.

Mon fils est entré, depuis peu, dans sa vingt-cinquième année. Il y a peu de jeunes gens, dans la haute noblesse, à qui l'on puisse attribuer de meilleures qualités. Sa minorité m'a donné le pouvoir, lorsqu'il est entré en âge, de le mettre en possession d'un bien fort noble & fort clair; qu'il n'a point altéré, depuis qu'il vit dans l'indépendance. Il n'y a rien à lui reprocher pour la figure. On lui accorde du savoir & du jugement; sa conduite l'a fait respecter dans ses voyages. Vous pouvez prendre là-dessus toutes les informations qui conviennent à la prudence.

Notre plus grande passion, comme vous pouvez vous l'imaginer, est de le voir heureusement marié. Il est fort éloigné d'être un mauvais fils. Je ne lui ai jamais reconnu que de la tendresse & du respect pour moi. Un fils respectueux promet un bon mari: il m'assure que son cœur est sans engagement, & qu'il aura les plus grands égards pour ma recommandation. Je cherche un parti qui lui convienne: mais, quoique milord ne soit pas indifférent pour la beauté, je porte les yeux plus loin que l'extérieur dans une femme. Ma première vue tombe sur la famille à laquelle une jeune personne doit sa naissance & son éducation. La qualité me touche peu: un homme de qualité,

comme vous savez, la confère à sa femme. Je ne demande qu'une bonne & ancienne noblesse. On sait, madame, que cet avantage ne manque d'aucune part à la vôtre; & si les conditions, d'ailleurs, étoient agréées mutuellement, je vous avoue que je serois flattée de votre alliance. La jeune personne ayant reçu son éducation sous vos yeux, votre caractère seroit un puissant motif pour moi.

La beauté, le mérite & l'excellent naturel de votre nièce Byron, font l'entretien & l'admiration de tout le monde. Il ne se passe point un jour, où je n'en entende parler avec de nouveaux éloges. Je n'ai, madame, qu'une seule question à vous faire aujourd'hui; & je vous supplie de me répondre avec l'ouverture qui convient à l'importance de l'occasion, & que je crois mériter par la mienne, surtout lorsque je promets le secret, avec autant de fidélité que je le demande. Les affections de miss Byron sont-elles absolument libres? Notre délicatesse est extrême sur ce point: c'est le seul auquel je m'attache aujourd'hui. Si votre réponse est telle que je la désire, nous en viendrons des deux côtés à d'autres explications. Un mot, lorsque votre commodité vous le permettra, ne sauroit manquer, madame, d'obliger infiniment votre très-humble & très-obéissante servante.

M. D.....

(A cette lettre, madame Selby joint la réponse qu'elle avoit faite à miladi D...... pour l'assurer qu'elle ne connoissoit aucun attachement de cœur à miss Byron, quoique tout le monde lui connût plusieurs amans déclarés, qui la recherchoient avec des offres fort avantageuses ; & pour l'avertir d'ailleurs que miss Byron n'étoit pas riche, n'ayant actuellement à elle que quinze mille livres sterlings de fonds, avec quelques espérances à la vérité, mais fort éloignées, elle y joint aussi une seconde lettre de miladi D...... du 13 Février, par laquelle cette dame lui apprend que depuis qu'elle a reçu la sienne, ayant parlé de ses vues à son fils, elle l'a trouvé si prévenu par le bruit public, en faveur de miss Byron, qu'il ne respire que l'occasion de la voir ; & qu'à l'objection du bien, il répond qu'un homme qui a, comme lui, 12000 livres sterlings de revenu, ne doit pas chercher dans une femme d'autres richesses que la vertu & le mérite. La comtesse ajoute que cette réponse est celle qu'elle désiroit de son fils, & que c'est aussi la sienne ; sur quoi elle propose à madame Selby une prompte entrevue entre les deux jeunes gens, pour hâter la conclusion d'un mariage dont elle se promet tout le bonheur de sa vie, en déclarant qu'elle a déjà pour miss Byron toute la tendresse d'une mère).

LETTRE XXIX.

Miss BYRON, *à madame* SELBY.

A Londres, 28 Février.

En vérité, ma très-chère tante, votre lettre me cause un extrême chagrin. Je suis une ingrate de le dire, lorsque vous n'avez jamais eu que de l'indulgence pour moi : mais si je ressens de la peine en effet, quoique peut-être sans raison, ne dois-je pas vous en faire l'aveu ?

Quelle est donc ma situation ? Quelles sont les circonstances qui m'ont fait perdre le pouvoir que je dois avoir sur moi-même, & qui changent en pitié le goût que mon oncle prend toujours à badiner ! Abîmée dans une forte passion ! L'espérance de mon côté & le triomphe de l'autre ! Des lettres qui me trahissent & qui vous font ouvrir les yeux ! Un commencement d'amour qu'on tâche de se déguiser à soi-même ! Des feux, des étincelles & des flammes ! La reconnoissance & l'amour, des noms qui vont l'un pour l'autre ! Ah ! ma chère tante, comment avez-vous pu souffrir que mon oncle m'ait écrit dans ces termes ? Comment avez-vous pu les transcrire, & me les envoyer comme de vous ? Cepen-

dant, j'y vois quelque traits de tendresse qui ne peuvent venir d'un homme, ni même de toute autre femme que de ma chère tante.

Mais que faites-vous, madame, lorsque vous me déclarez vos propres préventions, en faveur d'un homme à qui vous croyez déjà tant d'avantages sur moi? Etoit-il besoin de me laisser voir que ses grandes qualités ont fait tant d'impression sur vous? Ma grand'maman même n'épargne point sa fille. Elle tremble *pour une passion sans espoir*. Oh! que le ciel m'ôte la vie, avant que je mérite jamais une si cruelle compassion!

Votre plume reprend des forces pour représenter un feu qui couve, des étincelles échappées, & pour m'exhorter à jeter de l'eau sur les flammes. Chère tante! Quelles images! A qui sont-elles appliquées? Et par qui? Me suis-je donc si fort oubliée dans mes lettres? Non, non, je me les rappelle fort bien. Mais devriez-vous dire que vous me pardonnez, si je suis dans cette triste situation? Devriez-vous dire que *vous êtes tous amoureux* de cet excellent homme, & parler de M. Dasson, & de tous les éloges qu'il fait de lui? Vous auriez dû me déclarer, au contraire, que si ma reconnoissance se change en amour, vous ne me le pardonnerez jamais. J'aurois le devoir alors, pour m'aider à vaincre une passion dont il paroît que le succès vous alarme.

Fort bien. Il ne me reſte donc plus que la fuite pour me défendre : on m'exhorte à retourner promptement en Northampton-Shire, ſoit pour y commencer un nouveau traité avec milord....... ſoit pour donner des eſpérances à quelqu'ancien amant. Pauvre Henriette Byron! As-tu donc beſoin d'un remède ſi preſſant? Et c'eſt ta tante Selby qui te donne ce conſeil? Mais ne peut-on ſe promettre que ſir Charles te prendra auſſi en pitié? Te verra-t-il *abîmée* dans une ſi forte paſſion, ſans t'offrir une main ſecourable? Oh non! Avec les obligations que tu lui as, peux-tu t'attendre de lui en avoir encore plus? & peut-il faire, en effet, plus qu'il a déjà fait pour toi?

Mais qu'il me ſoit permis du moins d'eſſayer mes forces : je ne me crois pas auſſi malade qu'on paroît ſe le figurer. Je veux courir les riſques du dîner de demain; & ſi je me reconnois trop foible pour continuer de faire face, je pourrai ſuivre le charitable avis qu'on me donne. Je fuirai, plutôt que de groſſir le nombre de ces malheureuſes femmes qui ſoupirent peut être depuis longtems pour le meilleur des hommes. Mais dans cette ſuppoſition même, c'eſt-à-dire, ſi je prenois le parti d'aller chercher de la protection ſous vos ailes, j'eſpère qu'il ne me ſera point abſolument néceſſaire d'allumer une nouvelle flamme pour éteindre une autre idée. L'amitié de M. Orme

me sera toujours précieuse ; mais je me sens plus éloignée que jamais de penser à lui, sous un autre titre.

A l'égard des propositions de miladi D...... elles ne demandent pas un moment de réflexion. Vous savez, ma très-chère tante, que je ne suis point encore rejetée par l'homme dont *vous êtes tous amoureux*. Mais, s'il faut m'expliquer sérieusement, j'avouerai que, sans me croire plus loin que la reconnoissance, qui est à la vérité un lien fort puissant, j'ai pour tous les autres hommes, non-seulement l'indifférence que j'ai toujours eue, mais une sorte de dégoût ; & si je connois mon propre cœur, il me semble que j'aimerois mieux passer une heure de chaque semaine avec sir Charles & miss Grandisson, que de me voir la femme d'aucun des hommes que j'ai vus ou connus jusqu'aujourd'hui. Si cette disposition se changeoit tôt ou tard en amour, & si je me trouvois *abîmée dans une passion sans espoir*, mon objet seroit sir Charles. Je suis sûre qu'il n'en prendroit pas droit de m'insulter ; & tout humiliant qu'est le terme de pitié, je préférerois la sienne à l'amour de tout autre homme.

Vous aurez donc, ma chère tante, la bonté de répondre à miladi D...... que je suis extrêmement sensible à l'opinion qu'elle a de moi ; que l'estime dont elle m'honore devient une rai-

ſon qui m'intéreſſe au-bonheur de ſon fils ; & que ſans croire l'égalité de fortune abſolument néceſſaire à la félicité de l'état conjugal, je ſuis perſuadée que c'eſt une circonſtance qui mérite de n'être pas négligée. Mais vous ſavez mieux que moi, madame, quel tour il convient de donner à votre réponſe, après cette explication de mes ſentimens. Je vous aſſure qu'ils ſont tels que je viens de les déclarer, & que j'aurois du mépris pour moi-même, ſi j'étois capable de tenir un honnête homme en ſuſpens, tandis que je balancerois en faveur d'un autre.

Je crains, madame, que cette lettre ne vous paroiſſe un peu trop libre. Mais je n'ai pas le cœur & l'eſprit tranquilles : tous ces hommes ne me cauſent que du chagrin, l'un après l'autre. Sir Hargrave y eſt venu mettre le comble ; & ſi je n'en avois tiré l'avantage de connoître le meilleur de ce ſexe, je crois que je me ſerois déterminé à n'en voir jamais aucun ; du moins pour l'entendre un ſeul moment ſur un ſujet qui m'eſt devenu inſupportable par la haîne que j'ai toujours eue pour les vaines adulations. Je me flatte qu'avec votre indulgence ordinaire, vous fermerez les yeux ſur mes fautes, & que vous obtiendrez pour moi la même grâce de ma grand'mère & de mon oncle. Je ſuis, &c.

HENRIETTE BYRON.

LETTRE XXX.

Miss BYRON, *à miss* SELBY.

Mardi au soir, 28 Février.

Je ne veux pas différer un moment, ma chère, à vous rendre compte d'une visite que M. Reves vient de rendre dans Saint-James-Square. Il en apporte un papier qui contient ce qui s'est passé entre M. Bagenhall & sir Charles, à l'occasion de l'odieuse affaire qui me cause tant d'effroi. Sir Charles, à sa prière, lui a permis de nous le communiquer.

M. Bagenhall alla hier au soir chez sir Charles, pour lui demander, de la part de sir Hargrave, un rendez-vous, le lendemain, aux carrières de Kinsington. Sir Charles pria M. Bagenhall d'entrer avec lui dans son cabinet. Aussi-tôt qu'ils se furent assis, M. Bagenhall lui dit que, s'étant déjà vu engagé dans une affaire de la même nature, il avoit eu le chagrin d'apprendre que ses démarches n'avoient pas été représentées fidellement, & qu'on avoit conseillé de prendre une précaution qui pouvoit paroître extraordinaire; mais que, pour la satisfaction de sir Hargrave, autant que pour mettre les choses dans leur vé-

ritable jour, il avoit amené un jeune écrivain; auquel il demandoit qu'il fût permis de jeter sur le papier tout ce qui alloit se passer dans cette conversation. Sir Charles lui répondit qu'il étoit le maître de le faire entrer, mais qu'il n'en voyoit pas la nécessité, & que ce qu'il avoit à dire, ne demandoit pas une longue explication. Ne fussions-nous que deux minutes, répliqua M. Bagenhall. J'y consens, lui dit sir Charles; & sonnant pour faire appeler l'écrivain, il fit mettre devant lui de l'encre & du papier. L'écrit fut lu après l'entretien; & comme il devoit être transcrit pour sir Hargrave, sir Charles en demanda une copie, qui lui fut envoyée le même soir. Je ne changerai rien, ma chère, à l'ordre que j'y trouve, & chaque article sera précédé du nom de celui qui parle.

Sir Ch. Vous m'avez déclaré, monsieur, l'intention de sir Hargrave. Avez-vous lu la réponse que j'ai faite à sa lettre?

M. Bag. Je l'ai lue, monsieur.

Sir Ch. Croyez-vous que j'en doive d'autre?

M. B. Sir Charles conviendra que ce n'est point une réponse à laquelle un homme d'honneur doive s'arrêter.

Sir Ch. Est-ce votre opinion que vous me donnez ici, M. Bagenhall, ou celle de sir Hargrave?

M. B. Celle de ſir Hargrave, monſieur, & je crois que ce ſeroit celle auſſi de tout homme d'honneur.

Sir Ch. De tout homme d'honneur! M. Bagenhall. Un homme d'honneur n'auroit pas fait naître l'occaſion qui vous amène chez moi. Au reſte, en vous faiſant cette demande, j'ai ſuppoſé qu'il n'y a qu'un intéreſſé dans ce différent.

M. B. Pardon, monſieur; mais je n'ai pas voulu vous faire entendre qu'il y en eût deux.

Sir Ch. De grâce, dites-moi ſi vous êtes bien informé de l'entrepriſe de ſir Hargrave, & de toutes ſes circonſtances.

M. B. Sir Hargrave m'a fait, ſans doute, un récit exact. Il n'avoit que des vues honorables pour miſs Byron.

Sir Ch. Il doit avoir eu de fort hautes idées de lui-même, s'il a cru que ce qu'il pouvoit ſe propoſer de plus avantageux pour miſs Byron, fût capable de lui faire honneur. Mais vous, M. Bagenhall, jugez vous que dans cette occaſion ſir Hargrave ait fait le rôle d'un homme d'honneur.

M. B. J'ai déjà dit à ſir Charles, que je ne ſuis point intéreſſé à l'affaire. Je ne prétends point juſtifier la conduite de ſir Hargrave.

Sir Ch. Vous me permettrez donc de m'en rap-

porter à ma lettre ; je n'ai point d'autre réponse à faire. Pardon, M. Bagenhall ; mon dessein n'est point ici de manquer à la civilité que je vous dois.

M. B. Point d'autre réponse, sir Charles ?

Sir Ch. (à l'écrivain) Puisque sir Hargrave doit lire votre écrit, marquez, monsieur, comme je le répète ; que je n'ai point d'autre réponse ; que celle que j'ai faite à sir Hargrave doit le satisfaire ; qu'elle est telle qu'il convient à un homme d'honneur qui juge à propos d'en faire une ; & qu'un homme capable d'une action comme celle dont sir Hargrave s'est chargé, m'en doit des remercîmens. Avez-vous écrit, monsieur ?

L'écrivain. Oui, monsieur.

Sir Ch. Ajoutez, s'il vous plaît, dans mes propres termes ; que sir Hargrave doit se croire fort heureux, si les amis naturels de miss Byron laissent tomber cette affaire ; que je prends sur moi néanmoins de les délivrer des craintes de cette nature, parce que je me regarde encore comme le protecteur de miss Byron, pour les suites de l'aventure de Hounslow-heath ; que je remplirai fidellement tous les devoirs qui appartiennent à ce titre ; mais que je ne donne ce nom qu'aux démarches que mon cœur peut justifier, & que mon usage n'est point d'obéir à d'insolentes sommations....... Cependant je m'ap-

perçois, M. Bagenhall, que je ne fais que répéter ce que je me souviens d'avoir écrit.

M. B. Vous êtes vif, monsieur.

Sir Ch. Non, en vérité. J'explique mes vrais sentimens, & j'en dirois moins, si sir Hargrave ne devoit voir ce qui se passe ici.

M. B. Vous plaît-il, monsieur, de nommer le tems & le lieu ?

Sir Ch. Pourquoi donc, monsieur ?

M. B. Pour faire raison à sir Hargrave.

Sir Ch. Dites, pour lui rendre service; c'est à quoi mon plus mortel ennemi me trouvera toujours prêt. Qu'il sache, monsieur, que je ne lui ai fait une longue lettre, que pour me décharger l'esprit de tout ce que j'avois à dire dans cette occasion.

M. B. Et c'est votre seule réponse ?

Sir Ch. Joignez-y, si vous le voulez, que s'il arrivoit encore à sir Hargrave de s'engager dans une indigne entreprise, & si l'on employoit ma protection contre ses outrages, je l'accorderois de toutes mes forces, fût-il environné d'autant de guerriers qu'il a d'hommes à son service. Je suppose néanmoins qu'on ne pût rien attendre du secours des loix; car je n'entreprends point sur les droits de la magistrature, & je ne mets pas l'honneur à me faire l'arbitre de ma vengeance, ou l'exécuteur de celle d'autrui.

M. B. Rien de si noble, monsieur. Mais sir Hargrave assure qu'il ne vous a point offensé. C'est l'opinion qu'on m'a donnée de votre caractère, & la certitude que j'ai du courage de mon ami, qui m'ont fait chercher le moyen de prévenir des suites funestes, en écrivant à miss Byron, que sir Hargrave l'aime plus que sa propre vie. Si les propositions que je lui fais.....

Sir Ch. Elles sont étranges, M. Bagenhall. Avez-vous pu vous en promettre quelque fruit?

M. B. Pourquoi non, monsieur? Il paroît qu'elle est sans engagement. Je ne m'imagine point que sir Charles ait lui-même des vues sur elle.

Sir Ch. Nous sommes tombés insensiblement, monsieur, sur un sujet qui n'a point de rapport à nos explications. Dites à sir Hargrave, si vous n'aimez mieux laisser cette peine à l'écrivain, que je lui conseille de prendre du tems pour s'informer de mon caractère, & des motifs qui me font refuser le rendez-vous qu'il propose. Dites-lui que les insolens m'ont quelquefois irrité; mais que dans ces occasions, j'ai toujours eu le bonheur de les châtier, sans qu'il en ait coûté la vie à personne, & sans m'écarter de mes principes sur le duel.

M. B. Voilà, monsieur, un langage magnifique.

Sir

Sir Ch. Oui, M. Bagenhall, & je serois fâché de l'avoir tenu, si je n'avois l'espérance qu'il pourra conduire sir Hargrave à des informations aussi utiles pour lui que pour moi.

M. B. Je souhaiterois que deux hommes, dont j'honore la naissance & le caractère, fussent mieux ensemble, ou que si Hargrave n'eût pas tant souffert dans cette malheureuse aventure.

Sir Ch. A quoi mènent toutes ces longueurs? Je vous prends, monsieur, pour un honnête homme, surtout lorsque vous cherchez, dites-vous, le moyen de prévenir d'autres suites; c'est ce qui m'a fait prolonger un entretien fort inutile, car je répète encore que je m'en tiens à ma lettre.

M. B. J'avoue, monsieur, que votre fermeté me cause de l'admiration; mais il n'est pas moins surprenant pour moi, qu'avec des sentimens si nobles, vous puissiez refuser à un homme d'honneur la satisfaction qu'il vous demande.

Sir Ch. C'est à ces sentimens mêmes qu'il faut attribuer mon refus, M. Bagenhall, & la disposition qui m'empêche d'en craindre les suites.

M. B. Si vos actions y répondent, monsieur, comme je suis porté à le croire par ce que j'ai appris de l'affaire d'Hounslow-heath, par ce que j'entends, & par tout ce que je vois de vous, je

vous regarde comme un prodige, & je serois charmé de pouvoir servir à votre reconciliation.

Sir Ch. Détrompez vous, monsieur. Je ne veux point d'amitié avec un homme capable d'un attentat tel que celui où j'ai surpris sir Hargrave. Mais j'expliquerai volontiers les conditions auxquelles je promets de le voir sans aversion & sans mépris. Les voici : qu'il rejette une indigne entreprise sur la violence de sa passion ; qu'il en marque du regret, & qu'à genoux, s'il lui plaît, il demande pardon à la plus aimable de toutes les femmes, en reconnoissant qu'il ne le mérite point ; si miss Byron a la bonté de l'accorder. Le plus brave des hommes peut fléchir sans honte le genou devant une femme, après avoir eu le malheur de l'outrager.

M. B. Juste ciel ! souhaitez-vous, sir Charles, que cela soit écrit ?

Sir Ch. Je l'exige même ; & si sir Hargrave a dans l'ame quelque étincelle du véritable honneur, il embrassera volontiers l'occasion d'en suivre les mouvemens. Ecrivez, monsieur, que la confusion & la douleur sont la seule satisfaction qui puisse expier un mal commis.

Je certifie que cette relation est fidelle. A Londres, dans le cabinet de sir Charles Grandisson, le 27 Février.

HENRI COTES.

VOTRE cœur ne sent-il rien, ma chère Lucie, à présent que vous avez fait cette lecture? & ne voyez-vous pas briller l'admiration sur le visage de tous ceux qui vous écoutent? De grâce, regardez-y. Cependant vous aimiez déjà tous cet excellent homme, & vous êtes tous persuadés que je l'aimois aussi. Hé bien, vous en penserez ce qu'il vous plaira; mais je ne vois rien à redouter avec un homme vertueux.

Vous vous figurez que je n'ai pu me défendre d'un peu d'agitation, lorsque je suis arrivée à la question de M. Bagenhall, si sir Charles n'avoit pas lui-même quelques vues sur moi? Je suis fâchée de vous dire, ma chère Lucie, que je me suis sentie plus émue que je ne l'aurois souhaité. Il faut, je le vois bien, que je veille un peu sur moi-même. Pour ne vous rien déguiser, j'ai mis alors l'écrit sur ma table, & j'appréhendois de lire la réponse de sir Charles. Vous voyez que j'aurois pu m'épargner des craintes si folles. Suis-je d'assez bonne foi, ma chère? Mais si vous n'arrivez point à cet article, avant que de vous en être apperçue, il n'est pas besoin de le lire à mon oncle.

M. Bagenhall partit si content, comme sir Charles l'a reconnu lui-même, que M. Reves en tire de fort bonnes espérances. Cependant les conditions........ En vérité, ma chère, je ne

souhaite de voir sir Hargrave, ni à genoux, ni sur ses pieds. Je suis sûre que sa vue me causeroit une violente émotion. Il m'est resté de fortes impressions de sa malice & de sa cruauté. Je ne prendrois pas plaisir d'ailleurs à voir le misérable avec sa bouche défigurée. Il paroît qu'on lui a cousu la lèvre, & qu'il porte une grande mouche noire sur sa blessure.

Comme nous n'apprenons point que sir Charles ait entendu parler de rien, depuis la visite de M. Bagenhall, je me flatte que le jour de demain se passera sans aucun nuage.

LETTRE XXXI.

Miss BYRON, *à miss* SELBY.

Mercredi au soir, premier Mars.

VOUS attendez, ma chère, le récit de ce qui s'est passé aujourd'hui dans Saint-James-Square.

Nous avons trouvé chez sir Charles Grandisson, avec milord & miladi L..... le jeune milord G..... un des adorateurs de miss Grandisson; miss *Jervin*, jeune personne d'environ quatorze ans, qui est sous la tutelle de sir Charles, M. Everard Grandisson, & M. Barlet, Docteur en théo-

logie, dont j'aurai l'occasion de vous faire plus d'une fois l'éloge. Sir Charles nous a conduits d'abord dans une chambre voisine de la salle à manger, où les deux sœurs étoient à nous attendre. Elles nous ont reçus avec les témoignages d'une vive affection.

Je veux, nous a dit sir Charles, vous faire connoître la compagnie que vous aurez à dîner. Milord L...... que vous connoissez déjà, est un des meilleurs hommes du monde. Je l'honore à ce titre, & je l'aime comme le mari de ma sœur. M. Grandisson, que nous appelons familièrement *Everard*, est un jeune homme plein de feu. Il est disposé à vous admirer, miss Byron. Vous ne croirez peut-être point la moitié des jolies choses qu'il va vous dire, & vous serez la seule qu'il aura peine à persuader. Milord G..... est un jeune homme fort modeste, bien élevé, d'une figure agréable, mais si amoureux d'une jeune personne, que je me dispense de nommer, qu'il ne paroît pas devant elle avec la dignité qui ne lui manque pas dans d'autres occasions. Pourquoi rougir, chère Charlotte? . . . .

Vous verrez aussi le docteur Barlet: c'est un homme à cheveux gris, & de la plus gracieuse physionomie du monde, qui réunit dans son caractère, la bonté, les lumières du savoir, la prudence & la modestie. Son premier sourire vous fera dé-

couvrit son cœur peint sur son visage. Lorsqu'il m'arrive quelqu'un à qui j'aie dessein de plaire, je lui donne le docteur Barlet pour compagnie. Il n'a qu'un défaut, qui est de parler trop peu; mais s'il parloit davantage, ceux qui l'entendent ne voudroient pas rompre le silence.

Miss Emilie Jervin, ma pupille, est une fille aimable. Son père, dont j'ai connu la probité, n'a pas été fort heureux dans son mariage. Il est mort à Florence, où, par ses dernières dispositions, il m'a confié le soin de cette unique héritière d'une fortune considérable, mais dispersée, & que je n'ai pas eu peu de peine à rassembler. C'étoit un négociant, que le malheureux naturel de sa femme avoit forcé de quitter l'Angleterre. J'ai déjà eu quelques démêlés avec elle, & je ne me flatte point d'en être quitte. Ma sœur a pris beaucoup d'affection pour Emilie; & son mérite, autant que le souvenir d'un père, avec lequel j'ai vécu dans une étroite liaison, me la rend aussi fort chère.

Le malheureux naturel de madame Jervin! a dit miss Grandisson, en regardant son frère, c'est traiter fort doucement une femme des plus abandonnées. Fort bien, a répondu sir Charles; mais je n'ai voulu donner qu'une légère idée de l'histoire d'Emilie, pour disposer miss Byron en sa faveur, & pour faciliter leur connoissance: Emilie, qui

brûle d'obtenir l'amitié de miss Byron, ne manquera point de lui raconter toutes les aventures de sa vie. Quelle nécessité de faire un portrait si fidelle de la mère, lorsqu'il n'est question que de la fille? Miss Charlotte a pris fort bien cette leçon, & l'en a remercié fort affectueusement. Emilie, a-t-il repris en se tournant vers moi, n'est pas toujours à Londres avec nous, quoique sa passion soit de ne pas perdre de vue mes sœurs....! Et d'être sans cesse avec vous, a interrompu miss Charlotte. Mais quelques mots que M. Revés a dit à l'oreille de sir Charles, & que j'ai secondés des yeux, parce que j'en ai deviné le sujet, l'ont empêché de répondre à sa sœur. M. Reves lui a demandé s'il avoit eu des nouvelles de sir Hargrave. Il a répondu, sans affectation, qu'il n'avoit entendu parler de rien; qu'il étoit difficile à ceux qui ont vécu longtems dans l'erreur, de se soumettre tout d'un coup à de nouvelles méthodes; mais qu'il auguroit avantageusement de ce silence.

Ensuite, nous ayant quittés un instant, il est rentré avec miss Jervin. Nos messieurs, m'a-t-il dit, paroissent engagés dans une profonde conversation; mais je connois l'impatience que cette jeune personne a d'être présentée à miss Byron. C'est mon Emilie. Permettez-lui, mademoiselle, d'aspirer quelquefois à l'honneur de vos instruc-

tions, dans l'absence de ma sœur, & de vous demander en général un peu d'attention sur sa conduite, autant qu'elle vous en paroîtra digne. Il se trouve peu d'hommes, ma chère Lucie, qui sachent faire un compliment à une femme, sans en rabaisser une autre. Combien de fois avons-nous observé, vous & moi, que la politesse est rare dans un frère? J'embrassai l'Emilie de sir Charles, & je lui dis que je chercherois l'occasion de me recommander à son amitié. Miss Jervin est en effet une jeune personne très-aimable. Elle est grande, pour son âge, a le port noble, & le teint fort beau; quelques traces de petite vérole n'empêchent point qu'elle ne soit jolie. Un air de douceur, qui est répandu dans ses manières & dans toute sa figure, lui donne beaucoup d'avantages. J'ai jugé, au premier coup d'œil, que toute son ambition est de plaire. Elle m'a fait deux ou trois jolis complimens; & quand sir Charles ne me l'auroit pas recommandée, je me serois senti pour elle une vive inclination.

M. Grandisson est entré. Par ma foi, sir Charles, a-t-il dit en s'approchant, mon impatience l'emporte: savoir ici la plus belle dame d'Angleterre, & me voir empêché si longtems de lui rendre mon hommage, c'est ce qu'il m'est impossible de soutenir. Il m'a saluée d'un air fort galant. Il a salué

M. & madame Reves ; & se tournant vers miss Grandisson, il a juré sur son ame que la renommée étoit au-dessous de mes perfections ; & d'autres flatteries de cette nature. Ne vous ai-je pas dit, lui a répondu sa cousine, que vous en jugeriez comme nous ?

Tous les complimens de M. Grandisson ne m'ont point inspiré plus de goût pour lui. Peut-être aurois-je eu moins d'indifférence pour ses politesses, si je n'avois pas connu M. Greville, M. Fenwick, & le chevalier Pollexfen. Je m'imagine que les gens de cette trempe se ressemblent tous. Pauvres personnages ! que vous êtes loin de mon cœur !

Sir Charles, s'adressant alors à madame Reves & à moi, nous a proposé de passer dans l'appartement. Milord L..... & milord G..... qui nous ont entendu approcher, sont venus au-devant de nous, avec le docteur Barlet. Sir Charles, après les avoir présentés, a dit agréablement au docteur, que sur le portrait qu'on lui avoit fait de miss Byron, il étoit prêt à parier, qu'entre cinquante dames qu'il n'auroit jamais vues, il l'auroit distinguée tout d'un coup. J'ai pris occasion de ce compliment pour assurer le docteur que je lisois dans sa figure le caractère que sir Charles m'avoit vanté, & qu'il m'auroit

inspiré de la vénération dans quelque lieu que j'eusse pu le rencontrer. En effet, ma chère, ce bon ministre a quelque chose de si respectable dans la physionomie, qu'il est impossible de lui refuser ces sentimens. Il m'a répondu que la bonté de sir Charles prévenoit toujours ses désirs, & qu'il ne pouvoit trop le remercier de l'occasion qu'il lui donnoit de voir & de féliciter une nouvelle sœur, qui alloit augmenter l'éclat d'une si belle famille.

Un valet de chambre est venu dire quelques mots à l'oreille de sir Charles, qui lui a répondu : conduisez-le dans mon cabinet ; & sortant presqu'aussi-tôt, il m'a laissée aux prises avec M. Grandisson, qui m'a dit mille fadeurs, auxquelles d'autres idées ne m'ont pas permis de prêter beaucoup d'attention. Un quart d'heure après on est venu avertir M. Reves que sir Charles le demandoit pour un moment. Il est revenu assez vîte, mais ses regards ne m'ont pas plu à son retour. Sir Charles qui n'étoit pas encore descendu, lorsque le maître d'hôtel est venu avertir qu'on avoit servi, a fait dire qu'il nous supplioit de ne pas l'attendre, & qu'il seroit à table aussi-tôt que nous. C'est quelque nouvelle peine, ai-je pensé, qu'on lui cause sans doute à mon occasion. Il est venu néanmoins, lorsqu'on étoit prêt à s'asseoir.

Son visage m'a paru serein, & je l'ai vu sourire sans affectation. Ses regards m'ont moins inquiétée que ceux de M. Reves.

Mais comptez, ma chère, qu'il s'est passé quelque chose que je ne puis tirer de mon cousin. Je m'étois flattée qu'il m'en informeroit, lorsque nous serions revenus au logis. L'étranger pour lequel on étoit venu demander sir Charles, étoit sûrement ce Bagenhall. M. Reves n'a pu le désavouer. J'en ai jugé par la prière qu'il a reçue lui-même de sortir. C'est de moi, n'en doutez pas, qu'il doit avoir été question.

Le dîner s'est passé avec plus d'agrément que je ne le puis décrire. Sir Charles est le plus amusant de tous les hommes. M. Grandisson n'a pas cessé de donner carrière à sa galanterie. Milord L..... parle peu, mais tout ce qu'il dit mérite de l'attention. Le docteur Barlet se faisoit écouter avec autant de respect que de plaisir; il se seroit attiré cette distinction par lui-même, quand les déférences du maître de la maison n'auroient pas engagé tout le monde à lui rendre le même tribut. Sir Charles lui faisoit diverses questions, auxquelles il étoit évident qu'il auroit pu répondre lui-même; mais il les faisoit d'un air aussi docile, il recevoit les réponses du docteur avec autant de satisfaction que s'il eût acquis de nouvelles lumières. Ah! Lucie, vous vous imaginez bien que

cet homme admirable ne perdoit rien à mes yeux, par sa politesse & sa condescendance.

Il a donné à milord G..... l'occasion de briller, en faisant tomber le discours sur divers détails dont il le savoit fort bien instruit. Ce jeune seigneur a voyagé. Il est connoisseur en antiquités. Les ménagemens de sir Charles l'ont fait paroître avec beaucoup d'avantage sous les yeux redoutables de miss Grandisson. En vérité, ma chère, elle le traite un peu cavalièrement. Je lui en ai témoigné quelque chose. *Une miss Howe*, lui ai-je dit à l'oreille, *pour un véritable Hickman* (1), m'a-t-elle répondu; mais elle prétend qu'il y a cette différence : miss Howe, m'a-t-elle dit, cédoit à l'inclination de sa mère, & se proposoit d'épouser M. Hickman, lorsqu'elle le maltraitoit le plus; au lieu que je ne suis pas déterminée à prendre milord G..... Quelque jour, a-t-elle ajouté, en levant la main & d'un air d'admiration, milord promet de nous faire voir sa collection de papillons & d'autres brillans insectes. Voulez-vous en être? c'est-à-dire, du nombre des curieux, ai-je répondu en souriant. Elle a rougi de l'équivoque : mais reprenant d'un ton sérieux, elle a dit qu'elle n'avoit jamais vu de collection d'insectes, sans admirer beaucoup plus l'auteur de

(1) Deux personnages dans l'histoire de Clarisse.

ces admirables productions, que ceux qui passent leur vie à les recueillir; & puis, a-t-elle ajouté avec ses grâces ordinaires, que penser d'un amant qui s'amuse des ailes colorées d'un papillon, lorsqu'une belle dame fait le papillon du matin au soir pour occuper son cœur & ses yeux?

Milord est excessivement amoureux. Qui ne le seroit pas de miss Grandisson? Mais je la crois trop supérieure à lui. Quel parti prendre, pour une femme qui se voit recherchée d'un homme dont les talens sont inférieurs aux siens? Faut-il qu'elle renonce à ses avantages naturels? Les doit-elle ensévelir uniquement pour relever l'homme dont elle est aimée? Elle n'a pas le droit de choisir, comme ce sexe; elle n'a que celui du refus, & pour peu qu'elle désire de plaire à ses parens, elle ne l'a pas toujours. Cependant on entend dire que les femmes ne doivent point encourager les sots & les ridicules, & que leur préférence doit se déclarer pour les hommes sensés. Fort bien; mais que feront-elles, si leur malheur les condamne à ne rencontrer que des sots? Le goût du siècle, parmi les hommes, n'est il pas la parure, les équipages & toutes les recherches du dehors? La culture de l'ame fait-elle la moindre partie de leur étude? En un mot, les hommes sont au fond de l'eau, ma chère, & les femmes ont assez de peine à nâger sur la surface. Milord G...... est

trop affecté dans son ajustement. On m'a dit que sir Walter l'est encore plus. Que peuvent-ils prétendre, lorsqu'ils ont sir Charles devant les yeux? S'il donne un peu dans le goût moderne, on voit que c'est par complaisance pour la mode, & pour éviter la singularité. Je voudrois savoir s'il approuve simplement les vues de milord G.... sur sa sœur. En tout cas, je répondrois bien que ce n'est pas sans de fortes raisons.

Si cet odieux Hargrave pouvoit sortir une fois de ma tête, je satisferois ma curiosité sur mille choses que je suis impatiente de savoir.

Miss Jervin s'est conduite avec beaucoup de discrétion. Avec quel plaisir paroît-elle suspendue à chaque mot qui sort des lèvres de son tuteur? Aimable fille! Que je la plaindrois, si sa reconnoissance pour un tel bienfaiteur la conduisoit insensiblement à l'amour! Réellement j'ai pitié de tous ceux qui aiment sans espérance. Ne secouez pas la tête, mon cher oncle. N'ai-je pas toujours parlé avec compassion de M. Orme & de M. Fouler? Vous en êtes témoin, chère Lucie.

Miss Jervin est toujours prête à sourire, mais ce n'est pas un sourire vague & puérile; on y remarque des distinctions & de l'intelligence. Au fond, elle parle peu; l'on ne dit rien qu'elle n'écoute avec attention: d'où je conclus qu'elle a beaucoup de prudence pour son âge.

Je croyois avoir épuisé l'article des hommes ; mais il me reste quelque chose à dire de M. Grandisson, que je n'ai fait que nommer, quoiqu'à ses propres yeux, il ne fût pas assurément le dernier de nos convives. C'est un homme de taille moyenne, qui n'a rien de beau pour moi, mais qui approche assez du bel homme, pour mériter qu'on lui pardonne d'avoir cette opinion de lui, surtout lorsque, suivant le témoignage de ses propres amis, il est sujet à des erreurs d'un autre ordre. Il se met fort proprement : il se donne pour un des inventeurs de nos nouvelles modes ; mais on lui accorde du moins d'être un des premiers à les suivre. Il ne manque point une assemblée, ni un spectacle. C'est lui qui régle le goût du théâtre, il danse, il chante, il rit d'assez bonne grâce ; trois qualités dont il convient qu'il fait gloire : cependant ce n'est pas le bon sens qui lui manque : mais il y a peu d'apparence qu'il pense jamais à le cultiver, puisqu'il paroît embarrassé, lorsqu'il arrive à sir Charles de lui reprocher quelque légèreté, ne fût-ce que d'un coup d'œil. Il rougit alors, il prend un air contraint ; ses yeux & le mouvement de ses lèvres semblent demander la faveur de l'assemblée. Un sourire forcé, fait entendre qu'il tourneroit l'aventure en plaisanterie, s'il croyoit qu'elle dût lui nuire dans l'opinion de ceux qu'il voit autour de lui ; mais

tous ses mouvemens font connoître qu'il sent la supériorité de celui dont il craint si vivement les moindres censures. Quel mari que M. Grandisson, pour une femme qui auroit l'ame supérieure à la sienne! Qu'il lui feroit payer chèrement cet avantage par ses artificieux dédains! Mais il se fait honneur d'avoir évité jusqu'aujourd'hui les chaînes conjugales. Je crois, malheureusement pour notre patrie commune, qu'elle a beaucoup plus de ces ennemis du mariage, qu'il n'y en avoit il y a peu d'années; & insensiblement leur nombre, qui entraîne la condamnation de quantité de femmes au célibat, ne fera qu'augmenter de jour en jour.

Encore un mot sur M. Grandisson. Son âge est d'environ trente ans; on lui attribue la gloire d'avoir ruiné deux ou trois femmes. Sir Charles l'a rappelé depuis peu de mois à quelques sentimens de honte, contre lesquels il paroissoit endurci. On croit qu'il a diminué sa fortune, qui étoit fort considérable, par les désordres de sa vie & par sa passion pour le jeu. Sir Charles n'a pas trouvé de plus sûr moyen pour le guérir, que de l'engager souvent à lui tenir compagnie. Il connoît assez le prix de cette faveur; car il avoue quelquefois à miss Grandisson, qu'il l'aime & qu'il le craint presque également. Il ajoute même qu'il donneroit le monde entier, s'il en

étoit le maître, pour ressembler parfaitement à sir Charles.

Mais il est tems de finir une lettre qui deviendroit trop longue, sans être plus ennuyeuse, si j'entrois dans le détail de tous leurs discours. D'ailleurs, le silence que M. Reves s'obstine à garder sur la visite de ce Bagenhall, ne me laisse pas l'esprit tranquille. Je suis d'autant plus inquiète, qu'il me le paroît beaucoup lui-même. Il attend sans doute quelque nouvelle explication, dont il espère du soulagement; mais comment puis-je être assurée qu'elle n'augmentera pas sa peine? Je ne comprends pas pourquoi nos amis nous laissent ignorer ce qui nous intéresse plus qu'eux. Si c'est leur tendresse qui les porte à cette réserve, ils devroient songer que dans une occasion de cette nature, elle cause autant de chagrin qu'on en peut craindre de la plus nette ouverture; sans compter, ma chère, que cette discrétion affectée suppose tant de force d'esprit dans celui qui fait le mystérieux, & tant de foiblesse au contraire dans ceux à qui on cache les événemens!..... Mais je deviens impertinente, & je ferai mieux de chercher du remède à mon impatience, dans le repos du sommeil.



LETTRE XXXII.

Miss BYRON, *à miss* SELBY.

Jeudi au soir, 2 Mars.

Et d'où croyez-vous que soient venues les réserves de M. Reves ? D'un incident qui m'auroit fort alarmée. Je lui suis très-obligée de m'avoir épargné ce tourment, quoique l'incertitude m'en ait causé beaucoup d'autres. Lisez tout ce que je viens d'apprendre.

Je vous ai dit que l'étranger, qui avoit fait demander sir Charles, étoit M. Bagenhall, & que sir Charles avoit fait appeler M. Reves, qui étoit revenu avec des apparences dont je n'avois pas été satisfaite. C'est de M. Reves même que je tiens d'abord tout ce qui s'est passé sous ses yeux.

Sir Charles le prit un peu à l'écart. Ce malheureux homme, je parle de sir Hargrave, lui dit-il, semble chercher un prétexte pour digérer un traitement dont il se croit trop humilié : il faut accorder quelque chose à sa situation. Vous allez entendre ce qu'il me fait proposer ; mais que personne, je vous prie, n'en soit informé jusqu'au dénouement ; ce jour est consacré au plaisir.

Vous, M. Reves, qui êtes déjà dans le secret, vous pouvez répondre ici pour votre chère cousine.

Il le conduisit vers M. Bagenhall. Voilà M. Reves, dit-il à l'autre ; & se tournant vers mon cousin, monsieur, continua-t-il, entre plusieurs demandes auxquelles je ne puis consentir, mais dont il est inutile de vous informer, parce qu'elle ne regardent que moi, sir Hargrave insiste sur la liberté de voir miss Byron. Il donne pour raison, qu'elle est absolument libre. L'est-elle, monsieur.

Mon cousin répondit qu'il osoit assurer que je l'étois ; & M. Bagenhall ayant nommé M. Greville, M. Orme, & quelques autres, il protesta non-seulement que je n'avois jamais prêté l'oreille à leurs offres, mais que rien ne m'étoit plus à charge que leurs importunités.

Il n'est pas surprenant, reprit civilement sir Charles, que miss Byron ait un grand nombre d'admirateurs ; mais le chevalier Pollexfen bâtit des espérances sur la certitude de sa liberté ; il fait plaider pour lui ses souffrances, ses honorables intentions, dans le tems même qu'il s'est flatté de la vaincre par des mesures si violentes ; il en appelle à elle-même, pour ce qu'il nomme la pureté de sa conduite, pendant qu'elle étoit entre ses mains ; il offre des conditions sans bornes ;

n'y a-t-il aucune apparence que miss Byron......

Non, non, interrompit mon cousin; absolument aucune. Quoi! M. Reves! lui dit Bagenhall; pas même pour sauver la vie d'un honnête homme? Si vous parlez de la mienne, répondit sir Charles, je vous prie d'être là-dessus sans inquiétude. Si vous entendez le pauvre sir Hargrave, je déclare qu'elle est en sûreté de ma part, du moins par des ressentimens prémédités. Croyez-vous, monsieur, ajouta-t-il, en regardant M. Reves, que miss Byron puisse supporter la vue de sir Hargrave? je m'imagine qu'il pense à lui demander pardon. Consentira-t-elle à recevoir sa visite?

Si jamais une femme fut adorée, interrompit Bagenhall, c'est miss Byron, par sir Hargrave. La voie même qu'il a tentée pour en faire sa femme, n'en peut laisser aucun doute. Vous promettez, monsieur, en s'adressant à sir Charles de ne pas mettre d'obstacle à ses espérances?

Je répète, lui dit sir Charles, comme je vous l'ai déclaré plus d'une fois, que miss Byron est encore sous ma défense. Si sir Hargrave est disposé, comme il le doit, à lui demander pardon; s'il l'obtient, & même aux conditions qu'il désire, je me persuaderai que miss Byron & lui peuvent être plus heureux ensemble que je ne me l'imagine à présent. Je ne souhaite point d'être regardé

ſous un autre titre que celui du protecteur de miſs Byron contre la violence ; & je ferai gloire de l'être auſſi long-tems qu'elle ne refuſera point mes ſervices. Mais l'occaſion doit être imprévue ; ce doit être au défaut du ſecours naturel des loix. Je ne m'engagerai jamais, pour la ſatisfaction d'un adverſaire, ni pour la mienne, dans une vengeance froide & préméditée.

Mais, monſieur, répliqua Bagenhall, conſiderez que ſir Hargrave eſt maltraité dans cette occaſion ; vous lui refuſez la ſatisfaction qu'il demande, & vous ne ſongez point que, ſuivant les loix de l'honneur, on n'a point droit à des traitemens honorables lorſqu'on refuſe.....

Eh ! de qui ſont-elles, interrompit vivement ſir Charles, ces loix auxquelles vous donnez le nom de loix d'honneur ? Je n'en connois point d'autres que celles de dieu & celles de mon pays. Mais, pour terminer de vaines explications, dites à ſir Hargrave que, quelque peu de fond qu'un homme d'honneur ait à faire ſur celui qui a pu maltraiter une femme ſans défenſe, j'irai demain, s'il y conſent, déjeûner avec lui dans ſa propre maiſon. Je veux bien n'attribuer qu'à la violence de ſa paſſion l'indigne outrage dont il s'eſt rendu coupable. Je veux croire qu'il s'eſt abuſé dans ſes réflexions, juſqu'à ſe figurer que le mariage feroit une réparation pour ſon injuſ-

tice ; & je veux me fier à ſon honneur, ſuivi d'un ſeul valet, qui ſe promènera devant ſa porte, ſans y entrer, que pour recevoir mes ordres après ma viſite. Mon épée ſera ma ſeule eſcorte, non que je m'attende d'avoir occaſion de la tirer, mais pour ne pas donner lieu de croire que j'aie dû ma ſûreté à l'impuiſſance de me défendre. Et je vous prie, M. Bagenhall, ſoyez préſent à cette entrevue ; préſent, vous & tous ſes amis, au nombre qui lui conviendra.

Je vous aſſure, ma chère Lucie, que lorſque M. Reves eſt arrivé à cet endroit de ſon récit, la reſpiration m'a manqué.

M. Bagenhall parut ſurpris, & demanda auſſitôt à ſir Charles, s'il parloit férieuſement. Je ſerois fâché, répondit-il, de paſſer pour un téméraire. Sir Hargrave me menace ; je n'éviterai jamais ceux qui oſent me menacer. Vous m'avez fait entendre, monſieur, que je n'ai pas droit d'exiger un procédé noble, ſi je ne conſens point à le voir avec des intentions meurtrières ; je répète encore, que je ne verrai jamais perſonne avec cette intention, quoique j'aie raiſon de me fier autant à mon bras qu'à la juſtice de ma cauſe. Si l'on penſe à des voies lâches, je ne ſuis pas plus en ſûreté contre un aſſaſſin, dans mon lit, que dans la maiſon de ſir Hargrave. Celui qui refuſe un appel, doit faire connoître à celui qui l'en-

voie, qu'il a d'autres motifs que la crainte pour le refuser. Je veux mettre l'honneur de ſir Hargrave à l'épreuve. Vous lui direz, monſieur, que je porterai fort loin la patience; mais que, fût-il un prince, je ne ſouffre pas l'inſulte.

M. Bagenhall encore plus ſurpris, lui demanda s'il étoit réſolu en effet.... Oui, monſieur, interrompit ſir Charles. Je vois que pour ſatisfaire ſir Hargrave, il faut une démarche extraordinaire; & ſi je n'apprends point aujourd'hui qu'il s'y oppoſe, je ferai demain chez lui à dix heures du matin.

Ce récit, ma chère, m'a fait encore trembler en l'écrivant.

Sir Charles dit alors à M. Reves; vous me perdrez, monſieur, s'il vous échappe un mot de tout ce que vous avez entendu, même avec madame Reves. Mon couſin demanda qu'il lui fût du moins permis de l'accompagner chez ſir Hargrave. Non, répondit ſir Charles. Vous prévoyez donc du danger? reprit M. Reves. Non, non, répliqua mon glorieux libérateur. Je dis qu'il faut faire quelque choſe en faveur de ſir Hargrave. Il ſe croit mépriſé. Je veux lui donner la ſatisfaction de conclure à ſon avantage, que je n'ai point de mépris pour un homme avec lequel j'en uſe avec cette confiance. Allez rejoindre la compagnie, M. Reves, & que perſonne

ne ſache le ſujet de votre abſence & de la mienne. Je vous ai dit, ma chère, quelle différence j'avois remarquée ſur le viſage de l'un & de l'autre, lorſqu'ils revinrent ſucceſſivement. Comment ce grand homme ; car ne lui dois-je pas ce nom ? put-il faire, à ſon retour, la joie & l'amuſement de tous les convives, ſans nous donner le moindre ſoupçon de ce qui venoit d'arriver ?

Avant notre départ, M. Reves l'ayant pris en particulier, pour lui demander ce qui s'étoit paſſé lorſqu'il l'avoit laiſſé dans ſon cabinet, apprit que Bagenhall s'étoit engagé à lui faire ſavoir la réponſe de ſir Hargrave avant la nuit, & qu'il l'avoit déjà reçue. Vous irez donc ? lui dit M. Reves. Aſſurément, répondit-il, puiſque ſir Hargrave m'attend demain à déjeûner ; mais ſoyez ſans inquiétude, M. Reves, tout ſe terminera heureuſement. Mon intention n'eſt pas d'irriter le mal, mais d'en prévenir les ſuites. Je ſerai chez ſir Hargrave vers les dix heures, & vous aurez de mes nouvelles avant midi.

M. Reves eſt ſorti ce matin. Ma couſine m'a dit qu'il avoit paſſé une fort mauvaiſe nuit. Il avoue maintenant qu'il eſt allé à Saint-James-Square, & qu'il y a déjeûné avec milord & Miladi L...... miſs Grandiſſon, miſs Emilie & le docteur Barlet. Sir Charles étoit parti en chaiſe à neuf heures, ſuivi d'un laquais, ſans que per-

sonne de la maison sût où ses affaires l'avoient appelé si matin. M. Reves est revenu vers midi ; son inquiétude étoit visible, & je ne puis vous donner une juste idée de la mienne. Vers trois heures, lorsqu'il étoit résolu de retourner à Saint-James-Square, & s'il n'y trouvoit pas sir Charles, d'aller aussi-tôt chez sir Hargrave, il a reçu de sir Charles le billet que je vais transcrire. Votre cœur ne saute-t-il pas de joie, ma chère, après tout ce que je vous ai raconté ?

A deux heures & demi après-midi.

» Si vous n'êtes point engagé, M. Reves, » j'aurai l'honneur de vous aller voir à l'heure » ordinaire du thé. Je reproche à mes sœurs des » occupations qui ne leur permettent point d'être » de cette visite. Ainsi je ne vous réponds que » de votre très-humble serviteur,

» CHARLES GRANDISSON ».

C'EST alors que M. Reves, pressé par les vives instances de sa femme & par les miennes, a daigné nous expliquer la cause de son inquiétude.

Vers six heures sir Charles est arrivé. Il étoit mis d'un goût charmant. J'ai pensé, au moment qu'il a paru, que c'étoit le plus bel homme que j'eusse vu de ma vie. Quel doit être, ma chère

Lucie, le transport d'une honnête femme, qui, sans obstacle, sans contrainte, & ne suivant que son devoir, peut recevoir à bras ouverts un digne mari, qui retourne près d'elle après une longue absence, ou de quelque péril dont il est heureusement délivré! Oh! ne me dites pas, mes chers amis, que vous l'aimez tous, & que vous souhaiteriez de me voir à lui! Vous m'obligeriez de former aussi des desirs..... je ne sais à quoi je pense, mais les vôtres n'ont-ils pas toujours été la règle des miens?

Madame Reves, ayant éprouvé les mêmes agitations que moi, n'a pu se contenir en le voyant entrer dans sa chambre. Elle s'est avancée jusqu'à la porte, la main levée, avec tant d'émotion, que sir Charles a dit, jetant un coup d'œil sur M. Reves: fort bien, monsieur, vous avez bien gardé mon secret! M. Reves lui a représenté ce qu'il a souffert depuis hier au soir, & s'est fait honneur d'avoir eu la bouche fermée jusqu'à l'arrivée du billet.

A lui, monsieur & madame Reves l'ont félicité avec une égale satisfaction. Mais je veux vous peindre la figure que votre folle Henriette n'a pu s'empêcher de faire pendant quelques momens. Ses pieds se sont avancés insensiblement vers lui, pendant qu'il recevoit les complimens des autres. J'ai fait timidement une

révérence, que personne n'auroit pu remarquer; & ne la trouvant point assez profonde, je me suis hâtée d'en faire une autre. Ensuite trouvant une de mes mains dans les siennes, sans savoir si j'avois une main ou non: je suis bien fâchée, monsieur, ai-je dit, d'être l'occasion, la cause.... & j'ai soupiré, de joie sans doute, mais j'ai rougi d'embarras, & du poids d'une reconnoissance dont je vois l'impossibilité de m'acquitter. Je ne sais s'il s'est apperçu de ma confusion; mais il m'en a sauvé une partie, en me conduisant sur un fauteuil & s'asseyant près de moi.

M. Reves ayant témoigné aussi-tôt l'impatience qu'il avoit de l'entendre, il nous a dit que la conversation avoit été si longue & si variée, qu'il ne pouvoit se fier à sa mémoire; mais que sans l'en avoir averti, M. Bagenhall avoit engagé sir Hargrave à placer son écrivain dans un cabinet d'où il pouvoit tout entendre; qu'on lui avoit promis une copie de la relation, & qu'il me l'enverroit volontiers, si je le desirois. Mais que pensera miss Byron, a-t-il ajouté, d'un compromis qui s'est fait à ses dépens? Je lui ai répondu que je donnois les mains, sans exception, à tout ce que sir Charles avoit stipulé pour moi. Il seroit cruel, a-t-il repris, de tenir une dame en suspens. Sir Hargrave, mademoiselle, est résolu de vous voir. Etes-vous disposée à recevoir sa

visite ? Je suivrai votre conseil, ai-je répliqué. Il a protesté qu'il ne m'en donneroit point. Vous suivrez votre inclination, m'a-t-il dit. M. Reves a la liberté d'admettre ou de refuser ceux qui se présentent à sa porte. C'est ce que j'ai déclaré nettement à sir Hargrave. Mais je l'ai laissé dans la résolution de vous voir. Son dessein est de se conduire civilement. Je serois surpris qu'il ne commençât point par vous demander pardon. Cependant, si vous aviez la moindre crainte, je serai prêt à vous rendre mes devoirs au moment qu'il arrivera. Quatre minutes suffisent pour m'envoyer vos ordres.

M. Reves l'a remercié de cette offre ; mais en faisant entendre qu'il ne croyoit pas avoir besoin de secours dans sa maison. Peut-être auroit-il pu se dispenser de cette réponse, quoiqu'il n'ait rien mis que de fort civil dans ses termes. Sir Charles s'est excusé honnêtement sur la nature des circonstances, & nous a quittés peu après. Comme je suis tranquille à présent pour mon bienfaicteur, & que je ne vois rien à craindre de la visite de sir Hargrave, il ne me reste, ma chère Lucie, qu'à faire partir la lettre.



LETTRE XXXIII.

Mifs BYRON, *à mifs* SELBY.

Vendredi, 3 Mars, à midi.

Nous l'avons reçue, cette relation qui s'eft fait attendre avec tant d'impatience. Qu'avez-vous penfé, ma chère, de l'intrépide vifite de fir Charles ? Je vous avoue que je l'aurois nommée téméraire, fi je l'avois fue, comme M. Reves, avant que l'événement l'eût juftifiée ; & j'aurois propofé d'envoyer la garde à Cavendish-Square, ou de prendre quelques mefures pour éclaircir des obfcurités fi terribles, fur-tout lorfque trois heures ont commencé à s'approcher.

M. Reves s'eft chargé de tranfcrire ce long mémoire, pour me donner le tems de vous rendre compte de plufieurs vifites que j'ai reçues. Je lui ai demandé fi la méthode de ce Bagenhall, qui fe fait fuivre ainfi d'un écrivain, ne lui paroiffoit pas étrange ? Il m'a répondu qu'elle n'étoit pas commune ; mais que dans les cas de cette nature, où le meurtre peut être le fruit de la témérité, & donner occafion par conféquent aux recherches de la juftice, elle marquoit du moins de la droiture, quoiqu'avec un

air assez odieux de préméditation ; & qu'il y avoit beaucoup d'apparence que Bagenhall s'étoit trouvé dans plus d'une mauvaise aventure, qui lui avoit fait sentir l'utilité de cette précaution.

RELATION.

Jeudi matin, 2 Mars 17....

MOI, soussigné, sur l'ordre qui me fut donné hier au soir, je me suis transporté ce matin, vers huit heures & demie, à la maison de sir Hargrave Pollexfen, baronnet dans Cavendish-Square, pour recueillir, en notes abrégées, une conversation qui devoit s'y tenir entre ledit sir Hargrave Pollexfen & sir Charles Grandisson, tous deux baronnets, sur un différent entre leurs personnes, au sujet duquel j'ai déjà accompagné Jacques Bagenhall, écuyer chez ledit sir Charles Grandisson, dans Saint-James-Square, & dont on appréhende des suites qui peuvent rendre cette relation d'une grande importance.

J'ai été introduit, à neuf heures, dans une salle où étoient présens ledit sir Hargrave, ledit Jacques Bagenhall, Salomon *Merceda*, écuyer, & Jean *Jordan*, écuyer, que j'ai trouvé en pleine conversation sur la manière dont ledit sir Charles Grandisson devoit être reçu : ce qui n'apparte-

nant point à l'office pour lequel j'étois appelé, je n'ai pas reçu ordre de le coucher par écrit.

Et, pour être en état de recueillir avec moins d'interruption tout ce qui devoit se passer, j'ai été placé dans un grand cabinet qui touche à ladite salle, dont il n'est séparé que par une légère cloison; & dans la crainte que sir Charles ne s'opposât à l'exécution de mon ministère, on m'a recommandé de me tenir caché jusqu'à ce qu'il me fût ordonné de paroître, & d'écrire tout ce que j'entendrois, si exactement & de si bonne foi que je pusse l'attester avec serment dans l'occasion.

Vers neuf heures & demie, j'ai entendu M. Bagenhall qui, avec une exclamation de joie & de surprise, accompagnée d'un jurement, a dit que sir Charles étoit arrivé. Aussi-tôt un laquais est venu annoncer sir Charles Grandisson. Alors les quatre messieurs qui étoient dans la salle, ont parlé entr'eux avec assez de chaleur; mais, dans la confusion, je n'ai pu démêler que ce qui suit. Sir Hargrave a dit: donnez-moi ces deux pistolets, & dites-lui de me suivre au jardin. De par tous les diables, il en prendra un. Non, non, a dit M. Merceda, dont j'ai d'autant mieux distingué la voix, qu'il est étranger; non, non, ce n'est point par-là qu'il faut commencer. Une autre voix que j'ai recon-

nue pour celle de M. Jordan, a dit : ſir Hargrave, écoutons d'abord ce qu'un ſi galant homme peut dire en ſa faveur. Les occaſions naîtront enſuite. M. Bagenhall, dont la voix m'eſt familière, a dit qu'il vouloit être damné, s'il ſouffroit que ſir Charles perdît un cheveu dans cette viſite. Que le diable vous emporte tous, a dit ſir Hargrave : quel reproche ai-je à craindre, lorſque je lui offre le choix des piſtolets ? Quoi ! dans votre propre jardin ? a repris M. Merceda. L'aventure ſeroit jolie à raconter. Le diable s'en mêlera, s'il refuſe à préſent de vous donner, dans quelqu'autre lieu, la ſatisfaction d'un homme d'honneur.

Qu'on le faſſe donc entrer, a dit ſir Hargrave, & que le ciel le confonde ! Alors j'ai vu, par un petit trou de la cloiſon, ſir Charles qui entroit, & dont l'air m'a paru fort tranquille. Il étoit en habit noir, l'épée au côté. La converſation a commencé auſſi-tôt dans l'ordre ſuivant :

Sir Charles. Votre ſerviteur, ſir Hargrave ; meſſieurs, votre ſerviteur.

M. Bagenhall. On eſt le vôtre, ſir Charles. Vous êtes homme de parole. M. Jordan, M. Merceda, c'eſt ſir Charles Grandiſſon.

Sir Ch. M. Merceda. Il me ſemble que ce nom ne m'eſt pas inconnu. Ne me trouvez-vous

pas

pas bien libre, sir Hargrave, de m'être invité moi même à déjeûner avec vous?

Sir Harg. Oui, pard..... & ce n'est pas la première liberté que vous ayez prise avec moi. Êtes-vous accompagné de quelqu'un, monsieur? Vous pouvez le faire entrer.

Sir Ch. Je n'ai personne, monsieur.

Sir Harg. Ces trois messieurs sont mes amis. Ils sont gens d'honneur.

Sir Ch. Je les crois tels. J'ai cette opinion de tout le monde, jusqu'à ce qu'on me donne raison de penser autrement.

Sir Harg. Mais ne vous figurez pas qu'ils soient ici pour vous intimider.

Sir Ch. M'intimider, sir Hargrave! On ne m'intimide point aisément. Ces messieurs, dites-vous, sont vos amis; je viens dans la vue d'augmenter, & non de diminuer le nombre de vos amis.

Sir Harg. Qu'entends-je? Quoi! celui qui m'a dérobé le seul bien que j'estimois au monde! Celui qui, par les cruels avantages qu'il a pris sur moi, m'a ravi une femme avec laquelle je serois heureux aujourd'hui, & qui me refuse néanmoins la satisfaction qui convient, monsieur, entre gens d'honneur? Mais j'espère que vous êtes venu.....

Sir Ch. Pour déjeûner avec vous, sir Hargrave. Ne vous échauffez point. Je suis résolu de ne pas

me piquer mal à propos; mais je ne veux pas être maltraité.

Sir Harg. Hé bien, monſieur, prenez un de ces deux piſtolets. Mon carroſſe nous conduira....

Sir Ch. Nulle part, ſir Hargrave. Ce qui s'eſt paſſé entre nous eſt un pur accident. Mon uſage n'eſt point de récriminer. Cependant j'en appelle à votre propre cœur. Il vous forcera de reconnoître que la méthode par laquelle vous aviez entrépris de vous donner une femme, vous rendoit indigne d'elle. Je n'ai pris ſur vous aucun avantage. Le refus que j'ai fait de répondre à votre appel, me donne droit de me regarder moi-même comme votre meilleur ami.

Sir Harg. Mon meilleur ami, monſieur!

Sir Ch. Oui, monſieur, du moins, ſi vous me tenez compte de vous conſerver la vie, ou de vous épargner le long regret d'avoir pris celle d'un autre. En un mot, il dépend de vous, monſieur, de me faire connoître ſi c'eſt l'emportement d'une paſſion violente qui vous a rendu coupable d'une mauvaiſe action, ou ſi elle eſt venue d'une inclination naturelle à la violence, ſeul motif qui puiſſe vous faire penſer aujourd'hui à juſtifier une mauvaiſe action par une autre.

Sir Harg. Hé bien, vous me regarderez, ſi vous voulez, comme un naturel violent. Que m'importe l'opinion d'un homme qui m'a cruel-

lement........ J'en ferai vengé, ou je périrai. Voyez-vous les marques que je porterai jusqu'au tombeau?

Sir Ch. Si j'étois aussi violent que vous, sir Hargrave, vous auriez pu les porter jusqu'au tombeau, sans les porter long-tems. Déjeûnons, monsieur. Un peu d'intervalle vous refroidira le sang. Quand j'aurois dessein d'entrer dans vos vues, il seroit de votre intérêt d'avoir l'esprit plus reposé. Vous ne pouvez croire que je veuille profiter de l'avantage que votre colère me donneroit sur vous.

M. Bagenhall. Rien de plus noble, en vérité. Déjeûnons, sir Hargrave. Vous serez plus maître de vous même, plus propre à discuter ce point, ou tout autre.

M. Merceda. C'est aussi mon sentiment: vous avez un ennemi fort noble, sir Hargrave.

Sir Ch. Je ne suis l'ennemi de personne, M. Merceda. Sir Hargrave devroit considérer que dans l'occasion dont il se plaint, tout le blâme tombe sur lui; & que le hasard seul m'y a fait prendre part, sans aucun motif qu'il puisse me reprocher.

M. Jordan. Je ne doute pas, sir Charles, que vous ne soyez prêt à lui faire des excuses de la part......

Sir Ch. Des excuses, monsieur! Non. Je n'ai

rien fait à quoi le devoir ne m'ait obligé, & que je ne fisse encore dans la même occasion.

Sir Harg. Voyez-vous, messieurs? Entendez-vous? Et vous me demandez de la patience!

Sir Ch. Avec justice, sir Hargrave. J'aurois fort mauvaise opinion de ceux qui nous écoutent, si dans les mêmes circonstances, ils eussent été capables de refuser le secours qu'on m'a demandé; & je penserois plus mal encore que je ne fais de vous, sir Hargrave, si vous aviez refusé votre protection, dans le même cas, à une femme sans défense. Mais il est inutile de répéter ce que je me souviens d'avoir écrit.

Sir Harg. Si vous êtes homme d'honneur, chevalier Grandisson, choisissez un de ces pistolets. Je l'exige, & ne répliquez pas.

Sir Ch. C'est en homme d'honneur, sir Hargrave, que je le refuse encore. Je croirois prendre un air d'insulte, que je veux éviter, si je vous rappelois que dans notre première entrevue vous avez eu des preuves que je ne manque point de courage; mais je crois vous en donner une beaucoup plus forte en refusant votre défi. Je sais repousser une insulte personnelle; je sais défendre mon honneur & ma vie : mais encore une fois, je me dispense de répéter ce que vous avez lu dans ma lettre.

M. Merceda. Mais sir Charles, dans votre

lettre même, si nous en avons bien pris le sens, vous avez menacé un homme d'honneur d'employer des armes qui ne sont pas d'usage entre les honnêtes gens, & vous refusez néanmoins.....

Sir Ch. Apprenez, monsieur, que celui qui entreprendroit de m'insulter, pourroit le faire, sinon avec impunité, du moins avec d'autant plus de sûreté qu'il pourroit compter que je ne le tuerois pas s'il m'étoit possible de l'éviter. Je sais badiner avec mes armes, monsieur; c'est un mérite que j'ose m'attribuer; mais je ne me ferai jamais un badinage de la vie d'un homme, ni de la mienne.

Sir Harg. Au diable votre sang-froid, monsieur. Je ne puis soutenir........

Sir Ch. Parlez mieux de ce qui fait votre sûreté, sir Hargrave.

M. Jordan. Au fond, sir Charles, voilà des airs de supériorité que je ne pourrois supporter.

Sir Ch. C'est plus que des airs, M. Jordan. Celui qui est capable de vouloir justifier une violence par une autre, donne sur soi une supériorité réelle...... Que sir Hargrave reconnoisse sa faute; je lui en ouvre la voie par les moyens les plus honorables qu'il puisse désirer après l'avoir commise, & je lui offre ma main.

Sir Harg. Damnable insulte! Quoi! je m'entendrai reprocher des fautes par celui qui m'a

fait sauter les dents sans la moindre provocation, & qui m'a mis dans un état........ Vous êtes témoins, messieurs...... Et vous me demandez de la patience!

Sir Ch. Mon dessein n'a pas été de vous causer aucun des maux dont vous vous plaignez. Je n'ai pas tiré l'épée pour vous rendre un coup qui ne m'a touché que légèrement l'épaule, mais qui menaçoit ma vie. Je n'ai cherché qu'à me garantir du mal que je ne voulois pas vous faire. Telle est la vérité du fait; & l'occasion étoit assurément d'une nature qui ne laissoit point à un homme d'honneur la liberté de s'y refuser. Aujourd'hui, monsieur, je viens chez vous de mon propre mouvement, & j'y viens seul, pour vous faire connoître que je suis toujours dans la même disposition, qui est de ne vous faire aucune injure. Voilà, messieurs, ce qui me donne sur sir Hargrave une supériorité qu'il peut diminuer, en se conduisant comme je le désire.

M. Bag. Ma foi, c'est parler fort noblement.

M. Jordan. J'avoue, sir Hargrave, que ces sentimens m'inspirent du respect.

Sir Harg. Que je périsse, si je lui pardonne, aussi long-tems que je porterai ces détestables marques! Prenez un de ces pistolets, monsieur; ils sont également chargés. Vous, messieurs, soyez témoins que s'il me loge une balle dans

le cœur, je lui pardonne ma mort. Si je meurs, je me serai attiré mon sort; mais je veux mourir en homme d'honneur.

Sir Ch. Pour mourir en homme d'honneur, monsieur; il faut avoir vécu de même; il faut avoir une bonne cause à défendre.

Sir Harg. (se levant de sa chaise). C'est perdre le tems en ridicules propos. Vous avez votre épée, monsieur; faites-moi la grâce de descendre un moment avec moi dans mon jardin, vous & moi seulement. Mes amis ne quitteront point cette chambre, & pourront, s'ils le veulent, nous regarder par la fenêtre. Si vous tombez, tous les désagrémens de l'aventure seront pour moi, qui aurai tué un homme dans ma maison; & si c'est moi qui tombe, vous aurez le témoignage de mes amis pour vous justifier.

Sir Ch. Je me lève aussi, monsieur, mais c'est pour vous offrir ma main. Si vous me voulez du mal, je ne vous en souhaite aucun. L'offre que je vous fais, ne doit pas être refusée deux fois. Je m'étois invité à déjeûner avec vous, mais vous serez le maître de venir dîner chez moi, vous & vos amis. Le tems que je m'étois proposé de passer ici, (en regardant sa montre) est prêt d'expirer.

M. Jordan. Sa tranquillité me confond. Quelle force dans cette ame! Le diable m'emporte, sir

Hargrave, si vous ne devez chercher quelque voie d'acommodement avec un adversaire si noble.

M. Merceda. Il me gagne aussi. Je me donne au diable, si je ne préférois l'amitié de sir Charles Grandisson à celle du plus grand prince du monde.

M. Bag. Je vous l'avois dit, messieurs, il a fait les mêmes impressions sur moi, dans les deux premiers entretiens que j'ai eus avec lui.

Sir Harg. (d'un ton de voix dans lequel j'ai cru remarquer du trouble). Quoi! je me laisserois vaincre....... Grandisson, vous descendrez avec moi. Vous descendrez, je le répete. J'ai des propositions à vous faire. Vous serez le maître ou de les accepter ou de me donner la satisfaction d'un homme d'honneur; mais il faut que je vous parle seul au jardin.

Sir Ch. Je descends volontiers dans la première de ces deux vues. Montrez-moi le chemin, sir Hargrave.

Les trois témoins ont voulu s'y opposer; mais sir Charles leur a dit qu'il devoit cette complaisance à sir Hargrave, & il est descendu avec lui. Alors l'écrivain, par l'ordre de M. Bagenhall, est entré dans la chambre, & s'est placé proche de la fenêtre. Bientôt il a vu paroître sir Charles & sir Hargrave, qui marchoient d'un pas de promenade, mais qui s'entretenoient avec chaleur. Quelques mots qu'on entendoit par intervalles, prouvoient



Il lui a dit quelques mots d'un air doux et civil;

C.P. Marillier direx. 1786. R. Delvaux. fecit.

que l'un faisoit quelques propositions auxquelles l'autre refusoit de consentir. Ils sont arrivés proche d'un quarré de verdure, qui est vis-à-vis de la fenêtre ; & là, sir Hargrave mettant tout d'un coup l'épée à la main, a paru, par ses mouvemens, presser sir Charles de tirer aussi la sienne. Sir Charles avoit la main gauche sur le côté, & l'autre pendante. Il s'est avancé alors vers son adversaire, qui s'étoit mis en garde, & qui sembloit continuer ses instances. Il a baissé de la main gauche l'épée de sir Hargrave, & dans cet état, il a tenu quelques discours, dont l'écrivain n'a pu rien entendre. Mais, sur un mouvement brusque que sir Hargrave a fait en arrière, avec un air d'emportement fort vif, il a mis l'épée à la main, il a croisé celle qui le menaçoit, & plus promptement que l'écrivain n'a pu le voir, il l'a fait sauter d'entre les mains de sir Hargrave. Elle est tombée à quelques pas. Il a mis légèrement le pied dessus, tandis qu'il remettoit la sienne au fourreau. Ensuite, l'ayant ramassée, il s'est rapproché de sir Hargrave, qui étoit demeuré dans le quarré de verdure, & qui tenoit le poing appuyé sur son front. Il lui a dit quelques mots d'un air doux & civil ; & passant le bras gauche sous son bras droit, il lui a remis son épée dans la main. Sir Hargrave a levé l'autre bras avec un mouvement passionné ; mais il s'est laissé conduire vers la maison sans

beaucoup de résistance, & comme vaincu par la conduite & le langage de sir Charles, toujours le bras sur le sien, & son épée dans la même main. Ici l'écrivain est retourné à sa première place.

Sir Harg. (en rentrant & jetant son épée sur le plancher). Cet homme-là, messieurs, ce sir Charles est un diable, il a fait de moi un véritable enfant. Cependant il a le front de me dire encore, qu'il n'embrassera point mes intérêts dans l'affaire que j'ai le plus à cœur! Qu'il soit mon ami sur cet unique point, & je lui pardonne tout le reste.

Sir Ch. Une femme, sir Hargrave, doit être maîtresse de ses inclinations. Je n'ai acquis aucun droit sur celles de miss Byron. Elle est d'un caractère excellent; mais vous conviendrez qu'un cœur ne se gagne point par l'épouvante. Je vous assure que nous avons tremblé pour sa vie. Il a fallu tous les soins de ma sœur & d'un habile médecin, pour aider à la rétablir.

Sir Harg. Le plus inflexible de tous les hommes! Mais vous n'opposerez rien du moins à la résolution où je suis de la voir? Elle reconnoîtra ce que j'ai souffert pour elle. Comment puis-je vous le pardonner? Si je ne puis la fléchir, ces marques deviendront son ouvrage, & je cesserai de les regarder comme le vôtre. Loin de penser à l'effrayer, je veux tenter d'obtenir sa pitié. Elle sait,

personne ne le sait mieux qu'elle, jusqu'où j'ai poussé la retenue pendant qu'elle étoit en mon pouvoir. Ma seule vue, j'en jure par tout ce qu'il y a de sacré, étoit d'en faire miladi Pollexfen. Je lui voyois autant d'amans que d'hommes qui la connoissoient; je n'ai pu supporter ce spectacle. Vous, sir Charles, si vous voulez me servir en ami, je ne désespère point encore, qu'avec tant d'amour & des offres sans bornes, je ne puisse obtenir son cœur. . . . .

Sir Ch. Je ne puis vous promettre un service de cette nature. Tous les parens de miss Byron se reposent de son choix sur elle-même. Qui entreprendra de le diriger? Je répète ce que je vous ai dit au jardin, lorsque vous avez voulu m'imposer cette condition : miss Byron ne doit pas être à vous; & pour votre propre intérêt, comme pour le sien, vous ne devez pas souhaiter qu'elle vous appartienne jamais. Allons, sir Hargrave, faites-y plus de réflexion; pensez à quelqu'autre femme, si vous êtes disposé à vous marier. Votre figure...... . . . .

Sir Harg. Oui pard.... ma figure est brillante à présent. . . . . . .

Sir Ch. Votre fortune vous fera trouver plus de bonheur avec toute autre femme. Pour moi, je ne vous dissimulerai pas que je refuserois la première princesse du monde, si je ne lui croyois

pas plus d'affection pour moi que pour tous les autres hommes, soit que je crusse le mériter ou non.

Sir Harg. Et cet avis n'est-il pas intéressé? N'avez-vous aucune vue pour vous-même? J'exige là-dessus de la bonne foi.

Sir Ch. Je n'aurois que du mépris pour moi-même, si, lorsque je donne un avis, je ne considérois uniquement l'intérêt de celui qui me consulte, sans aucun rapport à moi.

L'ordre ayant été donné pour le déjeûner; l'arrivée des domestiques a fait cesser l'office de l'écrivain. Les trois amis de sir Hargrave, dont l'admiration sembloit croître pour sir Charles, lui ont fait diverses questions dans l'intervalle, sur les principes de cette grandeur d'ame qui les charmoit dans son caractère, & particulièrement sur les motifs de son horreur pour les duels. Il les a satisfaits avec autant de force dans ses raisonnemens, que de noblesse & de civilité dans ses manières. Après le déjeûner, M. Bagenhall s'est avancé jusqu'à la porte du cabinet, pour faire signe à l'écrivain qu'il étoit tems de reprendre ses fonctions.

M. Jordan. J'ose promettre à sir Charles, qu'une conversation si singulière, ne sera pas sans utilité pour moi.

Sir Harg. Fort bien: & moi je reviens à ce

qui me touche uniquement, Miſs Byron doit être à moi : la vie ne m'eſt rien ſans elle, & j'eſpère que les obſtacles ne viendront plus de ſir Charles.

Sir Ch. Miſs Byron eſt maîtreſſe d'elle-même. Je ſerois charmé, meſſieurs, que vous priſſiez un jour pour nous raſſembler dans Saint-James-Square.

M. Bag. Il reſte une circonſtance, dont je crois, meſſieurs, qu'il eſt à propos que ſir Charles ſoit informé. Vous ſavez, ſir Charles, que dans le doute des événemens, je me ſuis fait accompagner chez vous d'un jeune homme qui a recueilli par écrit nos deux premières converſations. La même crainte m'a fait obtenir de ſir Hargrave........

Sir Harg. Oui, Bagenhall, & je vous en veux un mal extrême. Une affaire, dont je ſouhaitois la publication pour mon honneur, n'a tourné qu'à la gloire de ſir Charles. Pour qui vais-je paſſer à préſent ?

M. Jordan. Je ne vois rien à regretter pour vous dans cette occaſion ; ou vous auriez mal profité des nobles ſentimens de ſir Charles.

Sir Ch. Comment donc, M. Bagenhall?

M. Bag. J'ai obtenu de ſir Hargrave, que le même jeune homme, qui eſt d'une diſcrétion à l'épreuve, & le plus habile de ſa profeſſion

pour les notes abrégées, jetât sur le papier tout ce qui s'est passé. Il est dans ce cabinet.

Sir Ch. Je ne vous dissimulerai point que cette méthode me paroît fort extraordinaire : mais comme je ne dis jamais rien que je ne pense, un recueil de mes discours ne peut être effrayant pour moi, lorsque je ne trouve rien à me reprocher dans ma mémoire.

M. Bag. Vous devez être fort tranquille, sir Charles. Il ne s'est rien passé, comme sir Hargrave vient de l'observer, qui ne soit à votre gloire. L'embarras est pour nous mêmes qui avons employé l'écrivain. Nous lui avons recommandé d'être exact, & de ne s'attacher qu'à la vérité. Notre espérance n'étoit guère de voir finir si paisiblement cette entrevue.

M. Jordan. Heureuse fin, grâce au ciel!

M. Merceda. Très-heureuse en effet.

Sir Harg. Oui, si miss Byron consent à me faire oublier ces odieuses marques.

M. Bag. Votre tâche est finie, M. Cotes. Apportez tout ce que vous avez écrit.

L'écrivain est venu. M. Bagenhall a demandé si l'on vouloit entendre la lecture du recueil. Sir Hargrave a protesté qu'il ne l'entendroit point, parce qu'il y faisoit un triste rôle. Sir Charles a dit qu'il ne pouvoit demeurer plus long-tems; mais que, puisque le recueil étoit fait, & qu'on

lui avoit accordé une copie des deux premiers, il seroit bien aise d'en avoir une aussi du troisième, d'autant plus que s'il y trouvoit quelque chose à se reprocher, il donneroit un exemple de la disposition où il étoit toujours à se condamner lui-même. On a ordonné de faire une copie pour sir Charles, qui a pris congé alors, & que sir Hargrave & ses trois amis ont conduit fort civilement.

Lorsqu'ils sont rentrés dans la même chambre, ils ont gardé le silence pendant quelques minutes, en se regardant mutuellement, comme si chacun avoit attendu que les autres parlassent les premiers. Mais aussi-tôt qu'ils ont ouvert la bouche, ils se sont tous répandus sur les louanges de sir Charles, qu'ils ont nommé le plus modeste, le plus poli, le plus brave & le plus noble des hommes. Cependant ses maximes, ont-ils dit, leur paroissoient fort étranges. Mais sir Hargrave est tombé dans une rêverie profonde, dont ses amis ont eu peine à le faire sortir. Il leur a dit qu'il ne pouvoit supporter le souvenir de tout ce qui venoit d'arriver. Il m'a traité comme un enfant, a-t-il ajouté; mais quelque promesse qu'il ait tirée de moi, je ne serai point tranquille jusqu'à ce que miss Byron soit miladi Pollexfen.

Je certifie que cette relation contient la vérité, avec autant d'exactitude que de bonne foi.

HENRI COTES.

Suite de la lettre XXXIII.

PENDANT que M. Reves tranſcrivoit le mémoire de l'écrivain, ſir Hargrave s'eſt préſenté, ſans nous avoir fait donner le moindre avis de ſa viſite. Le cœur m'a manqué, lorſqu'on eſt venu m'avertir que ſa voiture étoit à la porte. Il eſt entré. J'ai prié M. & madame Reves de l'aller recevoir. Il leur a fait des excuſes fort ſoumiſes de tous les embarras qu'il leur a cauſés. Il a rejeté tout ſur l'amour : nom proſtitué, qu'on fait ſervir de voile, dans les deux ſexes, à toutes ſortes de violences, d'indiſcrétions & de folies.

J'étois demeurée dans mon appartement; madame Reves eſt venue me propoſer de deſcendre. Elle m'a trouvée dans un tel effroi, qu'étant retournée auſſi-tôt, elle a prié ſir Hargrave de ne pas inſiſter ſur le deſſein de me voir aujourd'hui. Il a proteſté que ſon unique intention, dans cette viſite, étoit de me demander pardon. Il ne doutoit pas, a-t-il ajouté, que tout autre jour, ſa première viſite ne me cauſât la même émotion. Ainſi c'étoit une faveur qu'il me ſuplioit de ne pas différer, à laquelle même il avoit quelque droit par ſes ſouffrances; & M. Reves devoit s'appercevoir qu'il n'étoit plus le même homme. D'ailleurs, a-t-il dit encore, puiſqu'il avoit ſi mal réuſſi dans la ſatisfaction qu'il avoit voulu tirer

de

de sir Charles, je devois lui accorder le pouvoir de me demander pardon, comme une grâce qui achèveroit de le réconcilier avec son adversaire.

Quel moyen de résister à cette raison? Je suis descendue en tremblant. Malgré tous les petits raisonnemens par lesquels je m'étois préparée à prendre l'air de dignité qui convient à une femme injuriée, je n'ai pu l'appercevoir en entrant dans la salle, & lui voir faire les premiers pas pour s'avancer vers moi, sans un mouvement de terreur, qui m'a fait saisir le bras de M. Reves. Mes regards ont dû se ressentir de cette impression. Si sir Charles eût été présent, je suppose que j'aurois couru de même vers lui.

Chère & adorable bonté! s'est-il écrié en s'approchant de moi. Que cette terreur a de charmes, & que j'y reconnois de justice! mais j'ai pardonné de plus cruelles injures, a-t-il ajouté en montrant sa bouche. Vous savez qu'il n'est entré que de l'honneur dans mes vues.

De l'honneur, monsieur? dites de la cruauté, de la barbarie. Comment avez-vous pu souhaiter de voir celle que vous avez si maltraitée?

J'en appelle à vous-même, mademoiselle. M'est-il échappé la moindre indécence! Que me revient-il de ma folle entreprise, & de tout ce que j'ai souffert? une mortelle humiliation....

Oui, monsieur, c'est votre partage. (J'étois

presque hors d'haleine). Que demandez-vous de moi, monsieur? Pourquoi cette visite? (Je savois à peine ce que je disois, & je ne cessois pas de tenir le bras de M. Reves).

Je vous demande grâce, mademoiselle. C'est le seul motif qui m'amène. Je viens vous demander pardon. Je vous le demande à genoux. (Et le méchant a mis un genou à terre).

Levez-vous, monsieur. Ne prenez point cette posture devant moi. Vous m'avez maltraitée, vous m'avez blessée, vous m'avez remplie d'horreur & d'effroi; & ce que je n'oublierai jamais, monsieur, vous m'avez mise dans le danger d'être votre femme!

Il s'est levé. *Dans le danger d'être ma femme!* c'est-à-dire, mademoiselle, que j'ai pris une mauvaise voie, & j'en conviens.

Cette partie de ma réponse, chère Lucie, ne vous paroît-elle pas extrêmement bizarre? Mais le souvenir de ce que j'ai souffert, & du secours qui m'a sauvée, s'est présenté si vivement, qu'il ne m'a pas laissé la moindre présence d'esprit, lorsque je l'ai vu à genoux devant moi.

Vous voyez, sir Hargrave, a interrompu madame Reves, que miss Byron est pénétrée de frayeur. Asseyez-vous, mon amour (en s'adressant à moi & me prenant les mains). Comme vous tremblez, chère Henriette! vous voyez sir

Hargrave, dans quel état vous la mettez par une ſi prompte viſite. Vous voyez......

Je vois, je vois, madame, & j'en ſuis déſeſpéré. (Tout le monde s'eſt aſſis). Raſſurez-vous, chère miſs Byron, & pardonnez-moi, je vous en conjure.

Eh bien, monſieur, je vous pardonne.

Si vous étiez moins agitée, mademoiſelle, ſi votre ſituation le permettoit, je vous dirois ce que j'ai de plus à vous demander; je vous ſupplierois......

Dites, monſieur, parlez & que jamais......

Souffrez que je vous interrompe, mademoiſelle. J'appréhende trop ce *jamais*, pour vous laiſſer achever. Il faut que vous conſentiez à recevoir mes adorations. Je ne demande de votre indulgence, qu'autant que ma conduite à l'avenir.....

Votre conduite, monſieur! mais vous deviendriez le meilleur de tous les hommes, que je ne conſentirois jamais........

De grâce, chère miſs Byron! (en m'interrompant encore). Il a fait plaider alors ſa paſſion, ſa fortune, ſes ſouffrances: le méchant! ſes dents néanmoins & ſa bouche défigurée, m'inſpiroient, par intervalles, un petit ſentiment de pitié. Il a fait vœu de ſe laiſſer gouverner par moi, dans toutes les actions de ſa vie. Il a promis de m'aſſurer la moitié de ſon bien. L'odieux perſonnage

a parlé d'enfans, ma chère, du partage des enfans! Il s'est étendu avec autant de complaisance en lui-même, que s'il avoit été question de dresser les articles de notre mariage.

Sur la renonciation absolue que j'ai faite à toutes ses offres, il m'a demandé si sir Charles n'avoit pas fait quelque impression sur mon cœur? Je ne sais pourquoi cette question m'a si fort irritée; mais à peine ai-je daigné lui répondre. Je vois, ma chère, que j'ai plus d'orgueil que je ne crois. Assurément, lui ai-je dit, je ne vous dois aucun compte....... Non, mademoiselle, a-t-il interrompu, mais j'insiste sur un mot d'explication. Si sir Charles vous a fait connoître qu'il recherche votre faveur, il ne peut me rester d'espérance.

Sir Charles, monsieur, m'a servie sans intérêt. Sir Charles ne m'a fait...... Je me suis arrêtée ici, sans que je puisse en apporter de raison. M. Reves a répondu pour moi, que sir Charles ne m'avoit fait aucune sorte d'ouverture. C'est le plus noble des hommes, a-t-il ajouté. Quand il auroit quelques vues de cette nature, j'ose dire qu'il seroit embarrassé à les expliquer, dans la crainte de diminuer, par cette déclaration, le mérite de ses services. C'est une fort bonne pensée de M. Reves. Qui sait, ma chère, si cette réflexion est tout à fait sans fondement?

Ses services! Juste ciel! a repris le personnage. Mais cette assurance me rend plus tranquille, & je vous déclare, M. Reves, que si je n'avois pas trouvé dans le chevalier Grandisson un mérite qui m'étonne, notre affaire ne seroit pas terminée comme elle paroît l'être à présent.

Sir Hargrave, lui a dit madame Reves, permettez-moi de remarquer que pour ceux qui connoissent l'ame de miss Byron, il n'y a pas la moindre apparence de s'imaginer qu'elle puisse jamais...... Chère madame, a-t-il interrompu, mille pardons! mais je ne puis recevoir des refus d'une autre bouche que de la sienne. Un repentir sincère n'obtiendra-t-il rien d'une si belle ame, que je suppose, d'ailleurs, sans aucun engagement?

Je lui ai dit qu'il ne manquoit rien à mes explications, & que j'étois surprise qu'ayant connu mes sentimens avant que de m'avoir cruellement insultée, il pût conserver la moindre espérance après une action si noire. Il a recommencé sur la violence de sa passion, avec toutes les figures dont j'étois déjà fatiguée. Je crois, Lucie, qu'il me sera impossible, pour tout le reste de mes jours, d'entendre de la bouche d'un homme les termes d'amour, de passion & les autres flatteries de cette espèce. J'ajouterai en deux mots, pour supprimer cent autres impertinences, plus fades

que toutes les louanges de M. Everard Grandisson; qu'il s'est réduit à demander la préférence sur M. Greville, M. Fenwick & M. Orme, & qu'en se promettant d'exciter ma pitié tôt où tard, en faveur de ses souffrances, il se flattoit, m'a-t-il dit, que le pardon qu'il avoit accordé à l'homme dont il avoit été le plus injurié dans toute sa vie, auroit quelque pouvoir sur un cœur tel que le mien. Il a pris congé de nous d'un air assez noble. Je ne lui souhaite aucun mal; mais j'espère que je ne le reverrai jamais.

Cette dépêche est déja si longue, que je remets à l'ordinaire suivant, la matière que j'ai pour une autre lettre.

LETTRE XXIV.

Miss BYRON, *à miss* SELBY.

3 Mars.

Je n'étois pas remise de la visite de sir Hargrave, lorsque j'ai vu paroître miladi L... & miss Grandisson, qui ne s'arrêtoient, m'ont-elles dit, que pour un moment; mais cet agréable moment a duré deux heures. Au premier coup d'œil, miss Grandisson a remarqué de l'altération sur mon visage. Elle m'a demandé ; elle a demandé à

madame Reves, d'où venoit ce changement, & si c'étoit douleur ou plaisir. Je lui ai dit naturellement quelle visite j'avois reçue, & grâce à l'assistance de ma cousine, je lui ai fait le récit de ce qui s'étoit passé. Les deux sœurs nous ont écoutées avec d'autant plus de plaisir, que leur frère les voyant dans l'inquiétude, leur avoit bien appris que l'affaire étoit accommodée entre sir Hargrave & lui, mais n'avoit pas eu d'occasion de s'expliquer davantage.

Il faut que nous comptions ensemble, m'a dit miss Grandisson, en prenant ma main. Vous me rendez à demi jalouse. Miladi L...... a pris le rang sur moi dans l'affection de mon frère, mais elle est ma sœur aînée. Que les premiers venus l'emportent, je suis capable de patience; mais je ne veux pas qu'une sœur plus jeune que moi vienne tout d'un coup me supplanter.

Que signifie ce langage, ai-je dit en moi-même? Et j'ai rougi comme une folle, sur-tout en voyant ses yeux attachés sur les miens, comme s'ils eussent voulu pénétrer dans mon cœur. Une palpitation, qui ne faisoit qu'augmenter, m'a fait paroître aussi embarrassée que si j'avois cru son reproche fort sérieux. Quelle est donc ma situation, chère Lucie?

Charlotte, a dit miladi L...... en souriant, pourquoi jeter notre charmante sœur dans cet

embarras? Et s'adressant à moi : ma chère, ne faites point d'attention à ses discours; avec le tems, vous la connoîtrez.

Ne vous tairez-vous pas? lui a dit miss Grandisson. Comptez que j'aurai son secret.

Eh! quel secret? leur ai-je demandé. O miss Grandisson! quel plaisir prenez-vous à m'alarmer?

Fort bien, fort bien, m'a-t-elle répondu; j'examinerai toutes ces agitations dans un autre tems. J'ai battu quelquefois le buisson pour un lièvre, & j'en ai fait sortir deux. Mais je ne parle ici que d'un écrit ou d'une lettre; mon frère l'a nommé un écrit, qui lui a été remis bien cacheté, dont il a récompensé le porteur, & qu'il s'est hâté de vous envoyer, ma chère Henriette, sans l'avoir ouvert; c'est ce qui est bien certain pour nous. Si nous lui passons ses réserves, nous ne sommes pas d'humeur à supporter les vôtres. Une réponse nette, s'il vous plaît: que contenoit cette lettre ou ce papier?

Cette explication m'ayant un peu soulagée, je lui ai dit naturellement qu'il étoit question de ce qui s'étoit passé dans une entrevue fort effrayante, entre sir Charles & sir Hargrave. Elle n'a pas laissé de revenir à la charge, en me reprochant du même ton, de leur avoir dérobé l'affection de leur frère qui avoit pour moi une confiance dont il sembloit manquer pour elles; & je n'ai eu

à représenter, pour ma défense, que la nature de l'affaire qui me regardoit uniquement : mais l'arrivée d'un laquais étranger, avec une carte, a fait tourner notre attention d'un autre côté. C'étoit de la part de miladi D...... qui faisoit ses complimens à madame Reves & à miss Byron; & qui faisoit demander la permission de leur rendre une courte visite, parce qu'ayant fort peu de tems à passer à Londres, elle étoit résolue de ne pas partir sans les voir.

Il n'y avoit aucun moyen de s'en défendre. Cependant je n'étois pas encore revenue du trouble où sir Hargrave m'avoit jetée. Miss Grandisson a pénétré tout d'un coup le sujet de cette visite, & je n'ai rien désavoué; mais, dans ma mauvaise humeur, je lui ai dit que ma réponse étoit déjà faite, & que miladi D...... se donnoit une peine inutile. Pourquoi donc? m'a-t-elle demandé. Savez-vous que son fils a douze mille livres sterlings de rente? C'est ce qui me touche peu, ai-je répondu. Je n'y conçois rien, a-t-elle repris; & comptant sur ses doigts les noms d'Orme, de Fenwick, de Greville, de Fowler, de sir Hargrave & de milord D...... si j'ai bien compté, c'est déjà six; & l'heureux homme n'est pas du nombre! que signifie ce dégoût? Prenez-y garde, l'orgueil a ses chûtes.

Dites-moi, chère Lucie, ce qu'elle peut avoir

entendu par-là. Je me flatte que les ſœurs de ſir Charles Grandiſſon ne me prennent point. . . . . . Mais peut-être a-t-elle parlé ſans réflexion.

Vous me croyez donc de l'orgueil? Ai-je répliqué d'un air grave & froid, comme M. & madame Reves m'ont dit enſuite qu'ils l'avoient obſervé. Si vous en avez! m'a-t-elle dit, oui, oui, c'eſt de l'orgueil, ou quelque choſe de pis.

Je vous demande encore, ma chère, ce que cette badine a voulu dire ici. . . . . . & ce que j'ai voulu dire moi-même, car j'avois les larmes aux yeux. J'ai ſenti dans ce moment mes eſprits fort abattus.

Cependant j'ai demandé aux deux ſœurs ſi la comteſſe étoit de leur connoiſſance. Miladi L... m'a répondu qu'elle la connoiſſoit depuis long-tems, & m'a fait une peinture fort avantageuſe de ſon caractère. Elle m'a fait auſſi celle de milord D. . . . . . auquel il ſemble qu'il n'y a rien à reprocher. Miſs Grandiſſon a voulu ſavoir quels pouvoient être mes motifs pour refuſer un homme tel que lui. Je lui ai dit que je ne voulois plus entendre parler des hommes; que j'étois dégoûtée de toute la race, & que j'avois cette obligation à ſir Hargrave. Elle n'en a rien voulu croire; & ſon agréable eſprit s'eſt exercé long-tems ſur l'alternative qu'elle venoit d'établir. Sa ſœur a cru devoir l'arrêter. Ne finirez-vous point? lui

t-elle dit, & se tournant vers moi, ah! chère miss Byron, vous n'obtiendrez rien de cette folle imagination, que toute sa chaleur ne soit épuisée; & si vous avez un secret, le meilleur parti est de l'en informer d'abord. Charlotte est une fille généreuse, après tout, mais quelquefois, comme à présent, d'une curiosité qui passe les bornes.

Encore une fois, chère Lucie, que veulent dire ces deux sœurs? je le cherche avec étonnement. Me soupçonnent-elles d'aimer quelqu'un? Il me semble que, généreuses comme elles sont, ce n'est pas cette voie qu'elles devroient prendre, lorsqu'elles me croient sans engagement, & qu'elles savent que leurs doutes doivent tomber sur leur frère. Mais, avec toute leur pénétration, elles ne peuvent l'approfondir. Que ne donnerois-je pas pour savoir si sir Charles a jamais aimé?

La comtesse, qui est arrivée alors, a fait prendre un autre tour à la conversation. C'est une dame d'environ quarante-cinq ans, qui a beaucoup de noblesse & de bonté dans la physionomie. Après beaucoup de civilités générales sur la réputation qu'elle m'attribue, & sur l'empressement qu'elle avoit eu de vérifier par ses yeux tout ce qu'elle avoit entendu de moi, quelques mots qu'elle m'a dit de madame Selby, & d'une lettre qu'elle en attendoit impatiemment, m'ont fait juger que

ma tante ne l'avoit point informée de ma réponse. Un moment après, elle s'est baissée vers miladi L...... qui se trouvoit assise près d'elle; & prenant sa main, elle lui a parlé quelques momens à l'oreille. Miladi L...... n'a pas fait d'autre réponse que, *non madame*. La comtesse a répliqué qu'elle en étoit ravie. Je ne crains point, a-t-elle ajouté, de m'ouvrir avec confiance à une amie telle que vous.

Ah, ma chère, elle a demandé à miladi L...... j'en suis sûre, si le nom de sœur, qu'elle m'avoit entendu donner par miss Grandisson, avoit rapport à quelque vue de son frère; & l'air ouvert & caressant qu'elle a pris ensuite avec madame Reves & moi, me persuade qu'après cette explication, il ne lui est resté aucun doute que son fils ne pût penser à moi, sans obstacle du côté de sir Charles. Loin toute bassesse, ma Lucie! Quelque admiration dont je me reconnoisse remplie pour quelqu'un que j'en crois digne, ces excellentes sœurs ne me verront point *engagée dans une passion sans espoir*.

La comtesse m'a demandé un moment d'entretien particulier, sans nous écarter plus loin qu'une fenêtre voisine, où elle m'a menée par la main. Elle m'a parlé, dans des termes assez vagues, d'une lettre qu'elle ne doutoit point que madame Selby ne m'eût communiquée; & sans

attendre ma réponse, elle s'est étendue, avec une bonté extrême, sur toutes les qualités qu'elles me suppose, dont elle prétendoit appercevoir la confirmation dans mon langage & dans ma figure. J'aurois souhaité de pouvoir m'expliquer sur le fond de ses vues; mais s'abandonnant toujours à ses préventions, & prenant quelques détours civils, dont elle ne me laissoit pas le tems de sortir, pour l'embarras d'une jeune personne qui n'ose avouer ce qu'elle désire le plus, elle m'a ramenée par la main vers la compagnie, en me répétant qu'elle en avoit assez vu, & qu'elle se reposoit sur la réponse qu'elle attendoit de ma tante.

Il est certain que son air de bonté, ses manières nobles & ouvertes, & l'expression vive & naturelle de ses sentimens dans un entretien si court, m'ont prévenue aussi d'une forte inclination pour elle. Que je serois heureuse, me suis-je dit à moi-même, de pouvoir obtenir une telle mère, sans devenir la femme de son fils! & dois-je refuser de le voir, si l'on me demande une entrevue? sur-tout lorsque miladi semble vouloir persuader à la comtesse qu'un autre n'a pas la moindre vue.... Au fond, je ne désire pas que cet autre..... du moins si...... je ne sais plus, ma chère Lucie, ce que je voulois ajouter; mais je vous prie de bien assurer ceux qui s'intéressent à moi, que

jamais ils ne me verront engagée dans une passion sans espoir. Non, non. Ils peuvent compter là-dessus.

Mais, que je vous fasse une question, ma Lucie, une question puérile, je le reconnois, à vous qui avez eu le cœur pris, comme vous me l'avez confessé, & qui vous êtes heureusement dégagée. Je me surprends, depuis quelques jours, dans l'usage de certains termes, tels qu'un autre, quelqu'un, il, lui, au lieu d'écrire hardiment, comme je faisois toujours, *sir Charles*, ou *le chevalier Grandisson*, qui sont des termes plus mesurés; quoiqu'assurément je ne manque point de considération pour un homme qui mérite celle de tout le monde. Que veux-je vous faire entendre? Est-ce un signe?...... Ah, Lucie! vous m'avez menacée d'avoir l'œil ouvert sur moi, & ne vous ai-je pas dit que je l'ouvrirois aussi moi-même? J'étois sincère; vous le croirez sans peine, en voyant que des remarques si légères ne peuvent m'échapper. Mais si vous trouvez qu'elles le soient trop, ne m'exposez pas, ma chère, ne les lisez pas à la chère assemblée; elles marqueroient de la foiblesse aux yeux des uns; elles obtiendroient de l'indulgence aux yeux des autres, parce qu'ils y reconnoîtroient le langage de la nature. Je serois coupable, si je vous écrivois séparément; & je n'ai rien dans le cœur, que

je ne sois prête....... j'allois dire, que j'ai honte de publier; mais je crois en avoir quelquefois un peu de tout ce que je vous écris. Ah! chère Lucie, ne me dites pas qu'elle est juste.

La conversation est tombée sur sir Charles, que miladi D... ne connoît que de réputation, & dont elle désire passionnément l'amitié, sans intérêt, a-t-elle dit, puisqu'elle n'a point de fille. Ensuite, s'étant rappelée apparemment quelques mots par lesquels je m'étois efforcée de lui expliquer mes véritables dispositions, elle m'a dit à l'oreille: j'espère néanmoins, chère miss, que vous n'êtes pas déclarée contre mes désirs. Vous ne me répondez pas. Savez-vous que les mères n'aiment pas l'incertitude? Vous ne connoissez pas mon impatience. Je lui ai répondu qu'il m'en coûtoit beaucoup pour m'éloigner d'une proposition qui m'auroit liée plus étroitement avec elle. Eh quoi! ma chère, a-t-elle repris, c'est la qualité de fille qui vous inspire cette réserve? vous êtes supérieure à ces affectations. Songez que nous traitons entre femmes, & d'une fille à sa mère. Vous êtes au-dessus des vaines formalités.

Elle s'est tournée tout d'un coup vers la compagnie. Rien ne m'est ici suspect, a-t-elle continué. Quelqu'un de vous sait-il que le cœur de miss Byron soit engagé? Miss Grandisson, per-

mettez que je m'adresse à vous. Les jeunes personnes ont de l'ouverture entr'elles. Connoissez-vous quelque homme en faveur duquel miss Byron soit prévenue ? sa tante Selby m'écrit qu'elle ne lui connoît aucune inclination.

Miss Grandisson a répondu que souvent les jeunes personnes ne connoissent rien elles-mêmes à leur propre cœur. Elle s'est tournée vers moi : Parlez, ma sœur Henriette, m'a-t-elle dit, répondez pour vous-même.

N'étoit-ce pas une malice cruelle, chère Lucie ? cependant, pourquoi n'ai-je pu répondre sans embarras ? mais l'extrême bonté de la comtesse..... & je puis dire aussi l'odieuse méchanceté de cet Hargrave..... en vérité, depuis le cruel traitement que j'ai reçu de lui, je ne me reconnois plus moi-même.

Soyez sûre, madame, ai je dit à la fin, que ma tante ne vous a marqué que la vérité. Il y auroit de l'affectation à déclarer que je renonce au mariage, parce que j'ai toujours porté du respect à cet état ; mais il m'est survenu quelques chagrins qui m'ont donné du dégoût pour toute la race des hommes.

Pour tous les hommes ? a répondu la comtesse. Je passe aux ames foibles quantité de choses qui ne conviennent point à la vôtre. Dans le peu de séjour que j'ai fait à Londres, il m'est revenu

revenu que vous aviez quelque plainte à faire de sir Hargrave Pollexfen ; car j'ai pris plaisir à m'entretenir de vous ; mais je n'ai vu, dans cette petite disgrace, qu'une confirmation de votre mérite. Que penser d'une femme qui n'est au goût que d'un seul homme?

Enfin la comtesse, pressée par les arrangemens de son départ, nous a quittées vers six heures, en me répétant qu'elle s'en fioit à la réponse de madame Selby, qui lui rendroit bon compte de mes sentimens, & que, se proposant de revenir passer le reste de l'hiver à Londres, elle donneroit tous ses soins à ce qu'elle avoit de plus à cœur au monde.

Miss Grandisson m'a fait un reproche amer du silence que j'avois gardé avec elle, sur les lettres de ma tante. Je me suis retranchée sur les chagrins qui ne m'avoient pas laissé un moment de repos, & parmi lesquels je comptois le nouvel embarras où les propositions de la comtesse m'avoient jetée. On ne m'en a pas fait moins la guerre sur le caprice qui me rendoit insensible à toutes ces offres. Cependant, a repris miladi L..... à présent que miss Byron a vu la comtesse de D..... & qu'elle commence, a continué malignement miss Grandisson, à oublier les mauvais traitemens de sir Hargrave, elle pourra changer de disposition.

Dites, Lucie, dites, ma chère tante, n'auriez-vous pas souffert ici pour moi? Je vous avoue que j'ai trouvé de la cruauté dans cette malice. Ma tête, ai-je répondu affectueusement, s'est beaucoup ressentie de la violence de sir Hargrave, & de l'appréhension des funestes effets qui pouvoient suivre la généreuse protection que j'ai reçue. J'étois déjà fatiguée par la persécution de quelques honnêtes gens, tels que M. Orme & sir Rowland Meredith, & par celle de M. Greville & de M. Fenwick, dont je n'ai pas si bonne opinion. Lorsque j'aurois souhaité de trouver un peu de loisir pour respirer, & pour recueillir mes esprits dissipés, je me vois faire de nouvelles propositions, à moi, à mes amis, & par une personne d'un mérite si distingué: vous ne devez pas être étonnées, mesdames, qu'il ne me soit pas facile de vous donner tout d'un coup des raisons de mon refus, quoiqu'elles viennent réellement du fond du cœur.

Elles ont vu que leur badinage commençoit à m'affliger. La bonté de leur naturel a fait passer à d'autres sujets; & lorsqu'elles m'ont quittée, avec leurs caresses ordinaires, elles ont paru emporter beaucoup de satisfaction de leur visite.

En réfléchissant sur tout ce qui m'arrive, il me semble, mes chers amis, qu'il est tems de vous faire voir plus clair dans ma situation, afin

que vous puissiez m'aider de vos instructions & de vos conseils; car je vous proteste que je suis dans une espèce de désert. De grâce, chère Lucie, apprenez-moi..... Mais ce ne peut être de l'amour! ainsi je dois être sans inquiétude. Ce n'est pas non plus de l'envie, quoiqu'avec le poids de tant d'obligations, je me trouve encore accablée de l'ascendant que les deux aimables sœurs prennent sur moi : oh non! l'envie est une passion basse qui ne sera jamais logée dans mon cœur. Seroit-ce de l'orgueil ? l'orgueil est un vice qui produit toujours quelque mortification; & vous m'avez rendue tous orgueilleuse, ou fière, du moins de votre amitié; mais j'ai cru que cet orgueil, ou cette fierté, devoit faire partie de ma reconnoissance.

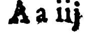
Je souhaiterois d'être avec vous, ma chère Lucie! je vous ferois mille questions. Mon cœur agité se reposeroit dans votre sein. Il trouveroit des armes dans vos réponses, contre les excès de sensibilité. Mais, à propos, ne me souviens-je pas de vous avoir entendu dire, dans une certaine occasion, que vous trouviez du soulagement à soupirer? Cette question est sérieuse, ma chère. Ne m'avez-vous pas dit que les soupirs étoient accompagnés d'une certaine douceur, qu'ils étoient involontaires néanmoins, & que vous étiez prête à vous quereller vous-

même, sans savoir pourquoi? Et je vous prie, ne vous sentiez-vous pas alors une peine dans l'estomac, que vous étiez embarrassée à décrire, disiez-vous? N'étiez-vous pas humble, soumise, demandant comme la pitié de tout le monde, & prête à donner la vôtre? N'auriez-vous pas lu attentivement les histoires tristes, sur-tout celles des jeunes femmes qui étoient engagées dans des peines & des difficultés? Votre compassion pour autrui n'étoit-elle pas plus vive? votre attention n'étoit-elle pas diminuée pour vous-même? mais l'incertitude ne vous sembloit-elle pas le plus rude de tous les tourmens? Je me souviens, ma chère, que vous viviez sans boire & sans manger; vous n'en étiez pas moins fraîche. L'amour est peut-être, pour les amans, ce que la manne du ciel étoit pour les Israélites; mais on peut s'en plaindre comme eux, & murmurer d'en avoir trop. Votre sommeil, je m'en souviens aussi, étoit interrompu. Vous étiez troublée par vos songes. C'étoient des montagnes, des précipices où vous rouliez continuellement; des tempêtes ou des inondations qui vous emportoient; des eaux profondes où vous vous abîmiez; des flammes, des voleurs & d'autres imaginations.

Qu'on se rappelle volontiers tout ce qu'on n'a pas clairement conçu dans l'examen d'autrui,

quelqu'intérêt qu'on y ait pu prendre, lorsqu'on appréhende de se trouver dans le même cas ! Je sais néanmoins que tout ce que je dis ici, & que vous ne vous souviendrez pas d'avoir éprouvé, peut venir du danger, de la terreur où m'ont jetée les violences de sir Hargrave Pollexfen. Combien de fois tout ce qu'il m'a fait souffrir ne s'est-il pas représenté dans mes songes ! Tantôt je crois implorer sa compassion, & ne recevoir de lui que des reproches & des menaces. Tantôt il me semble que j'ai la bouche fermée de son mouchoir. Son horrible ministre, si c'en étoit un, lit quelquefois la formule, & je réclame contre la validité d'un tel mariage. D'autres fois, je crois m'être échappée, il me poursuit; je crois l'entendre sur mes traces, & je m'éveille en faisant d'inutiles efforts pour crier au secours. Mais lorsque mon imagination me sert plus heureusement, je vois paroître mon libérateur. C'est quelquefois un puissant dieu, car mes songes me rendent une parfaite romancière; & moi, je suis une demoiselle dans l'infortune. Le blanc palefroi se présente aussi-tôt; & la carrière s'ouvrant au merveilleux, je vois tuer des lions & des tigres, pourfendre des géans, & mettre des armées en déroute par la puissance du seul bras de mon héros.

Toutes ces rêveries ne vous convainquent-



elles pas que mon inquiétude ne peut être attribuée qu'à ce que j'ai souffert de la barbarie de sir Hargrave? Il me semble que le seul parti que j'aie à prendre, est d'aller demander les avis de ma tante, de quitter Londres, ma chère; & je serai plus capable alors de découvrir si, comme tous mes amis le soupçonnent, & comme je dois avouer que je commence moi-même à le craindre, une passion plus forte que la reconnoissance, ne s'est pas emparée de mon cœur. Je suis sûre d'une chose, c'est que mes facultés intellectuelles sont affoiblies. Miss Grandisson m'a dit qu'à Colnebroke mes agitations d'esprit avoient été jusqu'au délire, & que le médecin qu'on fit appeler avoit tremblé pour ma tête. Si je me laissois *engager dans une passion sans espoir*, il ne faudroit pas d'autre preuve que ma raison a souffert.

Adieu, chère Lucie. Quelle lettre je viens d'écrire! les dernières lignes suffiront seules pour faire connoître que j'ai le cœur & la tête affoiblie.



LETTRE XXXV.

Miss BYRON, *à miss* SELBY.

Samedi, 4 Mars.

SIR Hargrave Pollexfen est venu voir ce matin M. Reves; on lui a déclaré du moins que cette visite étoit pour lui; mais étant malheureusement en bas, je n'ai pu me dispenser, sans impolitesse, d'entendre ce qu'il avoit à dire.

Il a proposé d'aller au château de Selby, pour implorer le pardon de toute ma famille; mais les objections de M. Reves lui ont fait perdre cette pensée. Il n'a cherché, s'il faut l'en croire, à me voir chez miladi Williams, que dans la vue de s'attacher réguliérement à me rendre ses soins, sur le portrait qu'on lui avoit fait de moi, & ce n'étoit pas la première fois qu'il en eût désiré l'occasion. Il s'étoit déterminé un jour à rendre une visite formelle à mon oncle Selby en Northampton-Shire, & son équipage étoit prêt, lorsqu'il avoit appris que mon oncle étoit venu à Londres avec M. & madame Reves. Là-dessus, il s'étoit rendu à Petersboroug, dans l'intention de faire l'ouverture de ses sentimens à M. Deane, pour lequel on l'avoit informé de notre con-

fiance ; mais l'ayant trouvé parti pour Cambridge, il avoit pris la résolution d'éprouver sa fortune avec moi, & de venir à Londres avec d'autant plus de confiance, qu'on l'avoit assuré que ma famille se reposoit de mon choix sur moi même, & qu'il se voyoit en état de me faire des offres dont celles d'aucun de ses concurrens ne pouvoient approcher; ainsi que ses vues n'étoient pas précipitées, & ne venoient pas de la seule impression que j'avois faite sur lui chez miladi Williams, quoiqu'il avouât que ses sentimens s'étoient assez échauffés tout d'un coup pour lui en faire hâter la déclaration.

Il regardoit, m'a-t-il dit, comme le plus grand de tous ses malheurs, de m'avoir causé de si violens déplaisirs ; il a répété toutes les raisons prises de son amour, de ses souffrances & de son repentir, & sur-tout de l'effort qu'il a fait sur lui même pour oublier des injures beaucoup plus sanglantes, & qui n'étoient que trop visibles. J'ai répondu que j'avois souffert plus que lui, quoique les marques en fussent moins apparentes ; que je n'avois pas laissé de lui pardonner en faveur de l'accommodement qui avoit succédé entre mon protecteur & lui ; (protecteur, a-t-il interrompu en se mordant les lèvres) ? mais qu'il avoit connu mes sentimens avant sa barbare entreprise, & je l'ai prié de renoncer

pour jamais à moi. Il devoit m'excuser, ai-je ajouté, si je lui déclarois que j'étois résolue de ne le revoir jamais.

Cette conversation a duré plus long-tems. M. & madame Revès gardoient un profond silence. Enfin il m'a pressée de lui garantir du moins que M. Greville ni M. Fenwick ne l'emporteroient pas sur lui; & pour me faire envisager apparemment d'autres difficultés dans l'avenir, il m'a protesté que sa téméraire démarche étoit venue principalement de la crainte qu'il avoit eue de se voir supplanté par M. Greville. Je lui ai dit que rien ne m'obligeoit à des promesses de cette nature, mais que M. Reves l'ayant assuré, pour se délivrer de ses instances, qu'il croyoit cette crainte sans fondement, je ne pensois point à le contredire.

Avant qu'il m'ait été possible de congédier cet homme importun, on est venu l'avertir que M. Bagenhall & M. Jordan le demandoient. Il n'a pas fait difficulté de nous avouer qu'ils étoient amenés par l'espérance de me voir, ni de me demander en grâce un quart d'heure pour eux & pour lui. J'étois déterminée à me retirer; mais avec la même hardiesse, il a donné ordre au laquais de les introduire, & M. Reves ne s'y étant point opposé, ils sont entrés presqu'aussi-tôt.

Ces deux étrangers se sont présentés fort civi-

lement, & toute leur conduite s'est soutenue avec la même décence. Comme ils venoient dans la résolution de m'applaudir, ils n'ont pas voulu que leur attente fût trompée; mais on ne peut rien ajouter à l'éloge qu'ils ont fait tous deux de sir Charles Grandisson, & je ne dissimule point que le sujet m'a rendu leur compagnie plus supportable. Il me semble qu'une profusion de louanges doit embarrasser l'ame la plus vaine; mais c'est un des plus doux plaisirs du monde d'entendre louer publiquement, dans leur absence, ceux pour lesquels on est prévenu d'une forte estime, sur-tout lorsqu'on leur a des obligations dont on peut faire l'aveu sans honte. Ce qui m'a plu beaucoup dans M. Bagenhall, c'est de lui avoir entendu dire, du ton le plus sérieux, que la conduite de sir Charles, qu'il a nommée plus d'une fois noble & divine, avoit fait tant d'impression, non-seulement sur lui, mais sur M. Merceda, qu'ils étoient résolus tous deux de changer de vie, quoiqu'ils aient été fort éloignés, a-t-il ajouté, d'être les plus méchans hommes du monde.

Ces quatre amis doivent dîner aujourd'hui chez sir Charles; mais sir Hargrave n'en marque pas autant de joie que les autres, & doutoit même encore s'il pourroit prendre assez sur lui pour s'y trouver. M. Jordan se fait honneur

d'avoir ménagé l'invitation sur une légère ouverture de sir Charles, & déclare qu'il ne veut perdre aucune occasion pour se lier plus étroitement avec un homme qu'il fait profession d'admirer.

En prenant congé de nous, sir Hargrave a marqué tant d'abattement, & j'ai cru voir en effet qu'il est si mortifié du changement d'une figure dont il paroissoit s'applaudir avec tant de complaisance, que j'en aurois eu quelque pitié, si je n'avois combattu ce sentiment. Pendant plus d'une heure, ma chère, qu'il a passé avec nous, il ne s'est pas regardé une seule fois dans les glaces. Il parle de se retirer dans une de ses terres, ou d'aller passer quelques années dans les pays étrangers, s'il est condamné, dit-il, à perdre toutes ses espérances. Des espérances! le misérable! Mais lorsque j'y pense, je ne sais si sa mortification n'est pas ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux; elle ne demande que d'être accompagnée d'un peu de patience. Il est à présent fort laid, mais son bien en fera toujours un homme d'importance. Il pensera mieux des autres, & plus modestement de lui-même....

Lorsque j'allois examiner, d'un air pensif, si j'étois bien exempte de la vanité que je reprochois aux autres, j'ai reçu la visite de miladi L... qui ne doit pas servir à me donner une mauvaise

opinion de moi-même. Elle eſt montée droit à mon cabinet. Madame Reves s'étant hâtée de la ſuivre : je viens vous demander à dîner, nous a-t-elle dit ; ſir Hargrave Pollexfen & quelques-uns de ſes pareils dînent aujourd'hui chez mon frère. Je me ſuis échappée avec le conſentement de milord, & j'ai laiſſé à Charlotte le ſoin de faire les honneurs. Je ne puis ſupporter le miſérable qui a formé une lâche entrepriſe contre vous, & qui en vouloit à la vie de mon frére.

Nous nous ſommes entretenues longtems ſur le duel, qui n'a point eu de plus fâcheuſes ſuites. A la vue de mes papiers, qui étoient encore devant moi, elle a voulu voir ce que je venois d'écrire. C'étoit une faveur, m'a-t-elle dit, que j'accordois quelquefois à ſa ſœur. Je lui ai lu la première partie de ma lettre. La confiance de ſir Hargrave l'a miſe hors d'elle-même. Elle s'étonne qu'il oſe prononcer le terme d'eſpérance. Elle a loué toutes mes réponſes. Cependant, elle a dit à M. Reves qu'il auroit dû lui refuſer l'entrée de ſa maiſon, ſur-tout lorſque j'avois tant de répugnance à le voir. Je vous avoue que je penſe comme elle ; mais M. & Mde. Reves portent quelquefois la bonté trop loin.

Après le dîner, nous avons été fort agréablement ſurpris de voir arriver ſeul milord L..... qui s'étoit dérobé auſſi en ſortant de table, & qui

venoit prendre le thé avec nous. Il nous a dit que tout s'étoit passé fort civilement dans cette étrange partie, & qu'il étoit persuadé que la conduite noble de son frère, feroit une forte impression sur ses convives. Sir Charles doit partir lundi prochain pour Cantorbery, pour Cantorbery, ma chère ! & milord a proposé à sa femme d'aller passer quelques jours à Colnebroke, pour attendre qu'une nouvelle maison qu'il prend à Londres, soit en état de les recevoir. Il espéroit, a-t-il ajouté, qu'elle engageroit aisément miss Grandisson à les accompagner ; & si les deux sœurs pouvoient obtenir que miss Byron fût aussi du voyage, il ne voyoit rien à desirer de plus heureux. Il se flattoit même que sir Charles, à son retour, viendroit passer un jour ou deux avec nous...... Miladi a si peu douté de mes dispositions, qu'elle s'est tournée aussi-tôt vers M. & Mde. Reves, pour leur demander si cet arrangement ne leur déplaisoit pas. Je les ai consultés aussi par un regard. Ils ont donné tous deux leur consentement avec un sourire.

... Ce Cantorbery occupe toutes mes idées. On y est revenu assez naturellement. Madame Reves a paru surprise que sir Charles fasse un secret des motifs qui le conduisent si souvent dans cette ville. Sans les connoître, a répondu milord L...., je juge qu'il y entre moins de plaisir que de peine.

Miss Charlotte accuse son frère de réserve; mais je n'ai jamais trouvé qu'il méritât ce reproche. Elle est curieuse, il se fait un amusement de sa curiosité. Cependant, elle a ses secrets elle-même, ou je me trompe beaucoup. Non, non, vous ne vous trompez pas, a répliqué Miladi, Charlotte a ses secrets; & peut-être vous les confiera-t-on, lorsque nous serons tous ensemble à Colnebroke.

J'ai cru pouvoir demander à Miladi si les soins que milord G...... paroît rendre à miss Grandisson étoient approuvés de sir Charles; elle m'a répondu qu'il souhaitoit de voir Charlotte mariée; & qu'il étoit fort ami de l'état conjugal, sur-tout pour notre sexe. Mde. Reves n'a pas manqué l'occasion. Je m'étonne, a-t-elle dit, que sir Charles ne pense pas lui-même au mariage. Miladi a répondu que c'étoit une corde que sa famille avoit touchée souvent, mais jusqu'aujourd'hui sans succès; qu'il y avoit néanmoins une dame.... elle s'est arrêtée. Si malheureusement ses yeux étoient tombés sur moi, j'étois perdue.

Dites-moi donc, chère Lucie, car vous avez passé par l'épreuve : avez-vous jamais senti dans vous-même une sorte d'impatience qui approche de la pétulance, & dans votre cœur une disposition à quereller, si vous n'aviez appréhendé de vous exposer trop, ou du moins à congédier brusquement tous ceux qui venoient vous inter-

rompre, quoique vous n'eussiez rien d'important, qui pût occuper vos pensées ou vos doigts? Dans ces derniers tems, ma chère, je me suis vüe fort souvent troublée par cette bisarre sensation. Mais, en vérité, mon tempérament est tout-à-fait changé. Je crains de devenir chagrine, sombre & perverse. O le méchant sir Hargrave.

Revenons à la charmante ouverture de miladi. Une dame, a continué Mde. Reves, que sir Charles aime apparemment. Non, a repris miladi L..... une dame qui aime sir Charles, mais, par ménagement pour elle, je n'ajouterai point...... Cependant, s'il est pardonnable à quelque femme d'aimer sans aucune certitude d'être aimée, c'est à celle qui prendroit de l'amour pour mon frère.

Et sir Charles, n'ai-je pu m'empêcher d'interrompre, est-il incapable de retour? Mde Reves m'a dit le soir qu'elle avoit vu trembler mes lèvres; je ne m'en suis point apperçue, & je n'ai senti aucun tremblement de cœur. Cependant, il me semble que les lèvres ne sauroient trembler, sans que le cœur soit affecté.

Miladi L..... s'est fort étendue sur les grandes occupations de son frère, qui lui laissent peu de tems à donner au plaisir; & quoiqu'à juger par le fond d'un caractère si noble & si bienfaisant, elle le croie capable des passions les plus tendres, elle attribue son indifférence apparente à la multitude

de ses affaires, autant qu'à la difficulté de trouver une femme dont les perfections répondent à celle de ses idées. On est retombé de là sur son éloge. Je ne conçois pas, ma chère, dans quelle vue chacun prend plaisir à louer devant moi sir Charles Grandisson. Sortirai-je de Londres pour éviter d'entendre ses louanges ? Oui, me direz-vous. Mais où dois-je aller? Ce n'est pas au château de Selby. Autant vaut donc que j'aille à Colnebroke ; j'y apprendrai peut-être les raisons d'un applaudissement si général ; car jusqu'à présent je ne sais rien de son histoire, en comparaison des détails qu'on me promet.

Cependant, j'espère qu'on ne me blâmera point d'avoir consenti si facilement au voyage de Colnebroke. C'est, à la vérité, mon inclination qui m'a rendue si complaisante, & je commence à me défier de moi-même, lorsqu'elle a la force de m'entraîner ; mais pourquoi donner une si mauvaise idée de moi ? Je me connois le cœur bon, & sur ce point je ne me crois inférieure à personne. Il me semble que je n'ai rien de bas dans l'ame ; non, je ne me sens naturellement aucune bassesse. Puisse le ciel me préserver de tout défaut qui n'est pas naturellement à mon cœur, & qui, m'avilissant aux yeux de mes chers amis, me rendroit indigne de leur affection !

J'apprends ce soir, par un billet de miss Grandisson,

disson, qu'elle consent à partir pour Colnebroke, à condition que je sois du voyage. Miss Emilie Jervins en doit être aussi. Le docteur Barlet est retenu par ses affaires. Sir Charles & M. Grandisson partent ensemble pour Cantorbery; & les deux aimables sœurs en sont fort surprises : elles se demandent plus que jamais, pourquoi tant de réserve & de secret pour elles.

LETTRE XXXVI.

Madame SELBY, *à miss* BYRON.

Au château de Selby, 4 Mars.

VOTRE situation, ma très-chère nièce, ne cesse pas de nous affliger. Un combat si visible entre votre franchise naturelle & l'aveu d'une passion naissante...... O ma chère! gardez-vous de toute réserve affectée; elle conviendroit mal à une jeune personne qui n'a jamais connu l'affectation & le déguisement.

Vous nous jetez dans un embarras extrême à l'égard de miladi D...... elle doit être ici samedi prochain. Je ne lui ai point écrit, quoique vous ayez paru le désirer, parce qu'en vérité nous jugeons tous que ses offres méritent plus de considération, & parce que nous appréhendons que

votre bonheur & le nôtre ne ſoient bien plus douteux d'un autre côté. Il eſt impoſſible, ma chère, de s'imaginer qu'un homme tel que ſir Charles Grandiſſon n'ait pas vu, avant que de vous connoître, une ſeule femme qu'il puiſſe aimer, ou pour laquelle il ait pu prendre de l'attachement, par reconnoiſſance du moins pour l'amour qu'elle a pour lui. Sa ſœur ne vous a-t-elle pas dit que, s'il ſe marioit, il feroit un grand nombre de malheureuſes ? C'eſt peut-être cette raiſon qui l'empêche de penſer au mariage.

Vous voyez avec quelle aimable franchiſe la comteſſe de D...... s'eſt ouverte à nous. Vous voyez que la vôtre eſt un mérite particulier pour elle. Je lui avois dit que votre cœur étoit libre. Mais, en refuſant ſes offres, vous donnez lieu à une femme ſi ſage d'en juger autrement, ou de vous croire moins ſupérieure aux affectations qu'elle ne ſe l'imagine ; & quoique nous n'ayions pas lu ſans peine, dans votre lettre du .... combien miſs Grandiſſon vous a pouſſée, nous ne doutons pas que miladi D...... n'ait fait les mêmes obſervations, & n'en ait tiré les mêmes conſéquences. Que voulez-vous que je faſſe moi-même, lorſque le refus de ſes propoſitions, ſans avoir connu, ſans avoir vu même ſon fils, eſt une ſi forte preuve que vous avez le cœur engagé ? L'équivoque, & tout ce qui bleſſe la vérité, n'eſt

pas digne, ma chère fille, de votre caractère ni du mien.

Miladi L...... a fait entendre, dites-vous, à la comtesse, que sir Charles ne met point d'obstacles aux vues de son fils. Je ne vois donc aucune sorte d'espérance pour vous de ce côté-là. On juge, sans doute, que votre fortune n'est point assez considérable. Sir Charles est libéral. Son cœur n'étant point déterminé par l'amour, ne doutez pas que sa prudence ne lui fasse considérer la fortune. C'est du moins ce que nous devons supposer de *notre côté*; & nous serions obligés de commencer par des calculs, s'il étoit question de traiter avec lui.

Votre grand-maman veut vous écrire de sa propre main; je m'en rapporte entièrement à elle. Nous connoissons tous sa prudence, & la tendresse dont elle est remplie pour vous. Votre oncle promet de ne plus prendre le ton badin qui vous chagrine. Nous sommes toujours résolus de ne pas gêner vos inclinations; & cette raison nous fait craindre de vous donner notre conseil sur les nouvelles offres. Mais votre grand-maman est ravie que je n'aie pas fait, comme vous l'auriez souhaité, un refus décisif à la comtesse.

Votre oncle a pris des informations sur l'état des affaires de sir Charles. Tout ce qu'il a décou-

vert, répond si parfaitement à nos idées, que je l'ai prié d'abandonner cette recherche, à moins qu'il n'y eût un peu plus d'apparence que vous y fussiez intéressée. Mais vous, ma chère, continuez de nous apprendre tout ce qui peut augmenter notre estime & notre vénération pour cet excellent homme. La supériorité d'ame qui lui a fait refuser un duel, & cette glorieuse conduite, qui n'a pu laisser aucun doute de son courage, sont des exemples de sagesse & d'honneur qui l'élèvent au-dessus de la portée humaine. Nous sommes tous pénétrés pour lui d'un mélange d'admiration & de respect; & nous le félicitons, lui & ses sœurs, de l'heureuse conclusion d'une affaire à laquelle personne n'a dû prendre tant d'intérêt que nous.

Vous ne tarderez point à me faire savoir ce que vous pensez réellement des nouvelles propositions. Ne vous déterminez point légèrement. Ne précipitez rien. Je crains de vous avoir trop peu ménagée dans ma dernière lettre. Votre oncle prétend qu'il ne reconnoît pas toujours votre franchise ordinaire, dans l'aveu d'une passion dont l'objet nous paroît digne de vous, & je le vois quelquefois triompher de l'idée où il est, qu'il découvre enfin dans sa chère nièce quelque petit degré d'affectation. Nous remarquons tous fort bien, dans plusieurs endroits de vos

lettres, ce combat dont j'ai parlé, entre la modeſtie & l'ouverture du cœur ; & nous attribuons une partie de votre réſerve à la crainte que vous avez de ſon badinage. Mais, après avoir déclaré qu'une heure de converſation par ſemaine avec ſir Charles & ſes ſœurs, (des ſœurs ne ſont pas inutiles dans un commencement d'amour), vous paroîtroit préférable à bien des avantages pour leſquels vous n'avez pas toujours eu le même dégoût ; après nous avoir écrit, ma chère, que tout humiliant qu'eſt le terme de pitié, vous préféreriez la ſienne à l'amour de tout autre homme : en vérité, je ne vois point d'où peut venir tant d'embarras à vous expliquer ; pardon, chère niéce.

Je viens de lire la lettre qui accompagne celle-ci. Si j'avois prévu qu'elle dût être ſi longue, je me ſerois moins étendue dans la mienne. Ce que ma mère vous écrit eſt digne d'elle ; nous y ſouſcrivons tous. Cependant nous attendons votre réponſe pour nous déterminer ſur celle que je dois faire à la comteſſe. Si vous aimez, n'ayez pas honte de nous en faire l'aveu : l'homme eſt ſir Charles Grandiſſon.

Recevez les bénédictions de toute la famille ; & particulièrement, mon cher amour, celle de votre affectionnée,

MARIANNE SELBY.

LETTRE XXXVII.

Madame SHERLEY, *à miss* BYRON.

5 Mars.

N'AYEZ, ma très-chère vie, ni peine ni honte à nous ouvrir entièrement votre cœur. Vous connoissez notre tendresse pour vous. Ce n'est pas une disgrace pour une jeune personne d'aimer un homme vertueux. L'amour est une passion naturelle. Vous avez montré par des témoignages distingués, que l'imprudence & la légéreté ne sont pas des défauts de votre caractère. M. Gréville, avec toute sa gaieté, M. Fenwick, avec toutes ses flatteries, M. Orme, que je considère beaucoup plus, avec son respect & ses soumissions, ni le suppliant Fowler, ni le terrible & le menaçant Pollexfen, n'ont pu faire découvrir en vous une ombre de foiblesse ou de vanité. Avec quel bonheur ne vous êtes-vous par tirée de tous les dangers où la passion d'être admirée engage souvent les ames d'un ordre inférieur? Avec quelle politesse & quelle dignité ne vous êtes-vous pas acquis des droits sur l'estime & sur la vénération même de ceux dont vous avez refusé les offres? Et quels ont été vos motifs

pour refuser ? Ce n'est pas l'orgueil ; c'est l'excellence de vos principes ; c'est que vous n'avez pas cru devoir écouter ceux pour lesquels vous n'avez pas senti que vous puissiez jamais prendre l'affection qu'une honnête femme doit indispensablement à son mari. Ensuite, lorsque vous avez rencontré l'homme qui méritoit votre amour, qui vous a puissamment défendue contre un odieux & lâche attentat, qui se trouve le meilleur des frères, des amis, des maîtres ; le plus brave & le plus vertueux des hommes, est-il surprenant qu'un cœur, jusqu'à présent invincible, laisse voir de la sensibilité, & reconnoisse un cœur qui lui ressemble ? Quelle raison auriez-vous d'en rougir ? Et pourquoi ma chère Henriette feroit-elle tomber le rideau entr'elle & des amis dont les goûts s'accordent avec les siens ? Vous voyez, ma chère fille, que l'incertitude où nous sommes, ne nous empêche point de parler avec admiration d'un homme à qui tout le monde rend la même justice. Nous sommes au-dessus des petits détours, & vous n'avez pas besoin d'être menée par une si misérable politique. Votre éducation, ma chère, ne vous a pas formée à l'artifice. Les déguisemens n'ont jamais été si mal à personne qu'à vous. Un enfant en amour, vous devineroit dans la plupart de vos dernières lettres. Mais, soit que votre incli-

nation soit heureuse, ou qu'elle manque de succès, que votre gloire soit de l'avoir placée dans un objet auquel il ne manque rien du côté des sentimens, des mœurs & de la naissance, & pour lequel tous vos amis ont la même passion que vous; seulement, mon tendre amour, chère Henriette, charme de ma vie, & consolation de mes mauvais jours, efforcez-vous, pour l'amour de moi, de toute votre famille, de prendre tant d'empire sur votre cœur, que si le succès ne répond point à vos désirs & aux nôtres, votre santé n'en souffre point; une santé qui nous est si précieuse! & que vous ne tombiez point au rang de ces malheureuses filles qui se laissent emporter par la violence d'une aveugle passion. Plus l'objet a de force pour enflammer vos désirs, plus la victoire est glorieuse, si vous en avez quelqu'une à remporter. Cependant, ma chère fille, achevez de nous ouvrir votre cœur, pour nous mettre en état de vous aider de nos conseils, & ne redoutez point le badinage de votre oncle; il s'en fait un amusement qui sert quelquefois aussi à nous réjouir; mais comptez que ses raisonnemens ne font aucune impression sur nous. Vous n'ignorez pas que son cœur honnête est uni comme les nôtres avec celui de notre chère fille; il ne résisteroit pas plus que nous à sa douleur, s'il arrivoit quelque disgrace à sa niéce.

Votre tante m'a fait voir à ce moment la lettre qu'elle vous écrit. Elle y répète quelques-unes de vos expressions, qui lui paroissent très-fortes. Pour moi, je trouve qu'elles vous font beaucoup d'honneur, parce qu'elles me prouvent que votre amour tombe moins sur les dehors que sur les qualités de l'ame. J'étois persuadée que si vous aimiez jamais, votre passion seroit de l'ordre le plus pur. N'étant pas fondée sur les sens, ne souffrez donc pas qu'elle triomphe de votre raison, & que l'impossibilité d'obtenir l'homme que vous aimez, ne vous fasse pas renoncer à tous les autres hommes. Ne vous ai-je point enseigné que le mariage est un devoir, lorsqu'on y entre avec prudence? Quelle opinion faut-il prendre, dans l'un ou l'autre sexe, de ceux qui ont de l'aversion pour cet état, parce qu'il a ses peines, ses fatigues & ses inconvéniens? Mettez sir Charles à l'épreuve par cette règle. Si ce sont ces motifs qui le dégoûtent du mariage, regardez les comme une des grandes imperfections de son caractère. Ne craignez pas de le mettre à l'épreuve. Il n'y a point d'homme absolument parfait.

Mais sir Charles peut avoir des engagemens qu'il lui est impossible de rompre. Si telle est sa situation, je me flatte que ma fille ne s'abandonnera point à des sentimens pour lesquels elle ne peut attendre de retour. Vous espérez, disiez-

vous agréablement dans une de vos lettres, que votre ruine ne viendra point d'un homme vertueux. Après le bonheur que vous avez eu d'échapper à sir Hargrave, je ne crains rien pour vous d'un méchant homme. Mais si votre perte venoit d'un homme de bien, ce seroit votre faute, ma chère, puisque ni lui ni ses sœurs ne vous donnent aucun encouragement. Je sais combien toutes ces suppositions peuvent blesser votre délicatesse, mais alors vous devez être doublement en garde contre vous même; car la réalité seroit bien plus terrible que les suppositions. Quand il n'y auroit qu'un homme au monde dont vous puissiez craindre votre ruine, ne seriez vous pas en garde contre lui?

Je meurs d'impatience de revoir ma chère Henriette entre mes bras. Mais voici le conseil que je crois convenable à sa situation. Ne perdez, ma chère, aucune occasion de cultiver l'amitié des deux charmantes sœurs; quoique, pour le dire en passant, si miss Grandisson devine l'état de votre cœur, je ne trouve point que ses railleries s'accordent avec le reste de son aimable caractère. Ne leur refusez jamais votre compagnie lorsqu'elles vous la demandent. Miss Grandisson vous a promis l'histoire de leur famille. Faites-la ressouvenir de sa promesse; vous obtiendrez des lumières qui pourront servir à guider vos pas. Vous

faurez particulièrement si les sœurs épousent l'intérêt de quelque autre femme, quoique la réserve qu'elles reprochent à sir Charles leur fasse peut-être ignorer les secrets de son cœur. Mais si leur faveur n'est déclarée pour personne, pourquoi ne pourroit-elle pas tomber sur vous ? A l'égard de la fortune, si l'on pouvoit découvrir quelles sont leurs prétentions, nous ferions nos efforts pour ne pas demeurer en arrière.

Mais comme j'approuve le parti auquel votre tante s'est arrêtée, de suspendre la réponse qu'elle doit à la comtesse de D....... quelle conduite tiendrons-nous dans cette affaire ? Voici là-dessus mes idées. Cette dame part du principe que vos affections ne sont point engagées : votre tante l'en a formellement assurée. Vous lui avez parlé du moins dans des termes qui ont dû lui faire naître quelque doute. Elle nous a fait annoncer sa visite pour samedi prochain. Il faut s'attendre qu'elle demandera des explications, & nous les devons à sa franchise, autant qu'à notre propre caractère, que nous sommes obligées de soutenir avec honneur. Je voudrois l'informer nettement de l'entreprise de sir Hargrave Pollexfen, dont il me semble que vous lui avez déjà dit quelque chose, & de la généreuse protection que vous avez reçue de sir Charles : la

vérité n'attire jamais de reproche. Votre tante avouera que vous lui avez écrit, & que vous vous refusez, avec la plus respectueuse reconnoissance, à l'honneur qui vous est proposé; ce qu'elle ne peut expliquer qu'en supposant, & se persuadant même que, par des motifs de reconnoissance, vous préférez sir Charles à tout autre homme, mais que vous ignorez ses engagemens; que vous n'avez aucune raison de lui croire d'autres sentimens pour vous, que ceux de la politesse dont les hommes se font honneur pour notre sexe, & que les dames Grandisson, en vous traitant de sœur, n'entendent par ce nom que la sœur de leur frère, comme la leur.

On fera ce récit à la comtesse, sous les plus étroites loix du secret. Alors elle connoîtra le fond de la vérité. Elle en portera le jugement qu'elle doit pour elle-même. Vous ne paroîtrez coupable à ses yeux d'aucune affectation. Nous soutiendrons tous notre caractère. Si miladi L.... & miss Grandisson, comme vous le supposez, ont déclaré à la comtesse, que les vues de leur frère ne paroissent pas tournées sur vous, il se trouvera qu'elles ont dit la vérité; & vous savez, ma chère, que nous devons rendre justice à la bonne foi d'autrui, comme à la nôtre. Elle verra que votre considération pour sir Charles, si ce sentiment lui paroît un obstacle à son projet, vient d'une

louable reconnoiſſance pour la protection qu'il a donnée généreuſement à une jeune fille, dont le cœur étoit abſolument libre avant cet événement.

Je ne ſais ſi je m'explique avec aſſez de clarté. Je ne ſuis plus ce que j'étois ; mais je remercie le ciel d'être encore ce que je ſuis ; je ne me ſerois pas crue capable de faire une ſi longue lettre en ſi peu de tems. Auſſi, ma chère Henriette en eſt le ſujet, & ſon honneur a toujours fait mon unique ſoin, depuis que j'ai perdu le compagnon de ma jeuneſſe, le cher mari qui partageoit avec moi ce ſoin & tous les autres, qui avoit pour vous la même tendreſſe que moi, & qui vous donneroit aujourd'hui les mêmes conſeils. Qu'auroit penſé M. Sherley ? Comment ſe ſeroit il conduit dans cette occaſion ? Ce ſont les queſtions que je me fais toujours avant que de donner mon opinion ſur une affaire importante, particulièrement lorſqu'il eſt queſtion de vous.

Je veux louer ici un de vos ſentimens que j'ai trouvé digne de la pupille de votre grand-pere. « Je n'aurois que du mépris pour moi-» même, dites vous dans une de vos lettres, » ſi j'étois capable de tenir un homme en ſuſ-» pens, tandis que je balancerois en faveur d'un » autre «.

Charmante fille ! tenez vous ferme à vos principes, quelque sort que le ciel vous destine. considérez ce monde dans le point de vue sous lequel on vous l'a tant de fois présenté. J'ai vécu long-tems ; cependant, lorsque je regarde en arrière jusqu'au tems de ma jeunesse, où les espérances & les craintes qui vous agitent aujourd'hui ne m'étoient point étrangères, que l'espace me semble court ! Si je souhaite que ma carrière soit prolongée, c'est pour voir les délices de mon cœur, ma chère orpheline, heureuse sous la protection d'un honnête homme. Oh ! plût au ciel que ce fût sous celle....... Mais est-ce à nous, ma chère, d'imposer des loix à la providence ? Savons-nous quelles sont ses vues sur sir Charles Grandisson ? Oui, le bonheur de mille autres y est peut-être attaché : comparé à nous, c'est le public en comparaison d'un particulier.

Ne croyez pas néanmoins, mon cher amour, que j'aie vécu trop long-tems pour être sensible à ce qui vous touche. Je suis capable encore de partager vos peines & vos plaisirs. Vos dernières fatigues, délicate & tendre comme vous êtes, m'ont coûté des douleurs bien vives, & mes yeux ne cessent pas de rendre témoignage à la sensibilité de mon cœur, lorsque je me fais relire quelquefois ces cruelles scènes, ou que je les rappelle à ma mémoire. Mais mon intention est de

vous fortifier contre des impressions trop vives, lorsqu'il sera connu, cet événement qui est aujourd'hui caché dans le sein de la Providence, dût-il être contraire à nos désirs, comme les apparences semblent l'annoncer.

Vous avez sur les bras deux lettres qui demandent une réponse; mais comme le tems est court jusqu'à samedi, si vous écrivez à votre tante, ce sera nous écrire à toutes deux. Que le ciel préserve, dis-je, & comble de bénédictions ma chère orpheline! c'est la prière continuelle de son affectionnée grand'mere.

HENRIETTE SHERLEY.

LETTRE XXXVIII.

Miss BYRON, *à madame* SELBY.

Colnebrooke, mardi, 7 Mars.

Miss Grandisson s'est apperçue de ma confusion, de mon trouble; je ne sais quel nom lui donner. Quelles occasions! ma chère tante. *Des combats visibles!* Sont-ils donc si visibles, madame? *Une passion naissante...... qui croît visiblement.* Permettez que je le remarque, madame; elle n'a donc point toute sa force; & pendant qu'elle croît encore, ne peut-elle pas être surmontée? Mais

ſuis-je coupable d'affectation, de réſerve ? Si je le ſuis, j'ai de grandes obligations *à la pitié* de mon oncle. Et vous croyez, madame, qu'il eſt impoſſible qu'avant que de m'avoir connue, ſir Charles n'eût pas vu de femmes qu'il pût aimer ? Je veux le croire auſſi : mais eſt-il digne de votre bonté, de tourner ſi fortement contre moi le terme de reconnoiſſance ?

Je vois, je ſens tout ce qu'il y a d'admirable dans la franchiſe de miladi D..... & j'admire cette qualité, avec mille autres que je lui ai reconnues : mais quelle conduite devez-vous tenir ? quelle doit être la mienne ? C'eſt à quoi je ſuis obligée de répondre, excitée comme je le ſuis, par ma grand'maman & par vous, madame, à m'expliquer encore plus nettement ; quoiqu'à votre avis mes explications ſoient déjà fort nettes, & qu'elles le ſoient même au mien, lorſque je jette les yeux ſur le ſentiment libre que ma grand'maman a pris ſoin de ſéparer du reſte de ſa lettre. Elle me le pardonne néanmoins ; elle donne même des louanges à ce ſentiment. Elle m'encourage à parler. Ce n'eſt pas, dit-elle, une diſgrace pour une jeune perſonne, d'aimer un homme vertueux. Elle ajoute que l'amour eſt une paſſion naturelle ; mais elle m'exhorte à ne pas ſouffrir qu'il triomphe de ma raiſon ; en un mot, à ne pas aimer ſans être

sûre de retour. Ainsi donc je puis aimer comme je veux, quand je veux & même qui je veux; car s'il ne pense point à moi, on m'exhorte à ne pas prendre de résolution contre un autre mariage; avec milord D.... par exemple, s'il a la bonté de me recevoir.

Fort bien; mais, après avoir pleinement examiné mon cœur, qu'ai-je trouvé? Je dois répondre, lorsqu'on me presse de *lever le rideau*, & d'éloigner *les déguisemens* au travers desquels *un enfant, en amour, me devineroit*. M'ouvrirai-je entièrement? Je dois cette confiance à des personnes si respectable & si chères, *dont les sentimens s'accordent avec les miens*. Parlons. J'avoue donc qu'il m'est impossible d'écouter tout autre homme. Cependant, je n'ai pas la moindre espérance. Je me regarde comme une présomptueuse, & lui comme trop supérieur à moi. Son bien est immense; il en attend encore plus; & pour le mérite personnel, où trouver une femme digne de lui? Sur l'article même de la fortune, vous jugez que la prudence oblige un homme si libéral & si magnifique, de porter ses vues plus haut.

Ainsi, ma chère tante, ayez la bonté, conformément à l'avis de ma grand'maman, de dire, en mon nom, à miladi D... que je crois sa franchise digne de toute la mienne; que votre niéce

étoit absolument libre dans ses affections, lorsque vous lui avez rendu ce témoignage; mais que les tems & les circonstances sont changés. Dites-lui que je me suis trouvée d'abord engagée par la reconnoissance; que dans l'origine ce n'étoit rien de plus: mais qu'étant interrogée aujourd'hui sur l'état de mon cœur, j'ai reconnu que ma reconnoissance est *exaltée* (car je ne dois pas dire *abaissée*, lorsque l'objet en est si digne) en d'autres sentimens.... dites en amour, puisque j'entends si mal à me déguiser: que par conséquent la justice ne me permet pas plus que mon inclination, de penser à tout autre homme: & déclarez-lui qu'elle n'a pas laissé de m'inspirer pour elle une respectueuse tendresse, par la bonté qu'elle a eue de m'honorer de sa visite; & que pour l'amour d'elle, si je n'avois pas trouvé d'objection contre milord D..... dans une entrevue & dans une connoissance plus familière, & si j'avois eu le cœur aussi libre qu'il étoit avant ses propositions, j'aurois pu leur donner la préférence sur toutes celles que j'avois déjà reçues. Cependant j'avoue que l'humble & modeste persévérance de M. Orme me touche toujours. Que ne donnerois-je pas pour le voir marié à quelque aimable & vertueuse femme, avec laquelle il pût vivre heureusement?

Enfin, demandez à la comtesse un peu de

faveur & d'amitié pour moi ; mais qu'elle y joigne la grâce de ne me plus parler de milord, jusqu'à ce qu'il soit marié ; & puisse-t-il jouir d'un sort qui réponde aux vœux d'une si digne mère! N'oubliez pas, ma chère tante, de lui dire aussi que pour douze fois les douze mille livres sterlings de rente qu'elle m'offre avec son fils, je ne donnerois pas ma main, ni à lui ni à tout autre, tandis que la place est occupée dans mon cœur, quelque peu d'apparence qu'il y ait pour moi de porter jamais le nom de l'homme que je préfére.

Mais que cette explication, je vous en conjure, se fasse dans la plus étroite confidence. Entre les raisons générales qui regardent la délicatesse de notre sexe, n'est-il pas à craindre que la famille où je suis actuellement, & qui est remplie d'amitié pour moi, ne conçût de la haine, & peut-être du mépris, pour ma présomption ? C'est un malheur que je ne soutiendrois point. Oubliez ce que je viens d'écrire. Je demande grâce pour cette foiblesse. Elle est sortie de ma plume, avant que je m'en sois apperçue.

A l'égard de moi-même, quel que soit mon sort, je m'efforcerai de tirer ma consolation de quelques endroits des deux précieuses lettres que j'ai devant moi.

« Si vous m'aimez, n'ayez pas honte de nous

» en faire l'aveu ; l'homme eſt ſir Charles Gran-
» diſſon.

» L'amour eſt une paſſion naturelle.

» Le mien eſt louable. Il ne manque rien
» à l'objet, du côté des ſentimens, des mœurs
» & de la naiſſance. Tous mes amis l'aiment
» autant que moi.

» Mon amour eſt de l'ordre le plus pur.

» Dans toutes les ſuppoſitions, je ne dois pas
» manquer de force, parce que l'amour que j'ai
» pour lui n'eſt qu'un intérêt particulier, com-
» paré à l'intérêt public ».

Nobles inſtructions, mes deux chères mamans! que votre Henriette s'efforcera de ſuivre dans toute leur étendue.

Permettez qu'en finiſſant, je vous faſſe mes plaintes du nom de *votre orpheline*. Ne m'avez-vous pas tenu lieu, vous & mon oncle, de tous les chers parens qui me manquent ? Mon père donc, ma grand'maman & mon autre mère, continuez vos vœux & vos bénédictions, non pour votre orpheline, mais pour votre fille réelle, qui fait gloire d'en avoir tout le reſpect & toute la tendreſſe.

HENRIETTE BYRON SHERLEY-SELBY.

LETTRE XXXIX.

Miss BYRON, à miss SELBY.

Colnebroke, 7 Mars.

Je me trouve, ma chère Lucie, dans le plus heureux de tous les asiles; mais que mes sentimens ressemblent peu à ceux avec lesquels j'y suis entrée la première fois! Quels ont été les mouvemens de mon cœur, lorsqu'un des laquais de sir Charles, qui nous accompagnoit à cheval, nous a montré, par l'ordre des deux dames, le lieu où se rencontrèrent les deux carrosses, où la dispute commença! Ce seul souvenir a renouvelé mon effroi; mais n'est-ce pas à ce terrible accident que je dois l'amitié avec laquelle je suis admise dans une si charmante famille.

La conversation, pendant la route, est tombée naturellement sur le voyage de sir Charles, dont les deux sœurs se flattent que M. Grandisson leur apprendra le mystère. Elles en ont pris occasion de me raconter que dans le dîner du samedi, sir Hargrave a déclaré qu'il est résolu de voyager un an ou deux, parce qu'il ne peut demeurer dans le royaume sans me voir, & qu'il espère du soulagement de l'absence. M. Bagenhall & M. Merceda consentent à l'accompagner. Mais, ce

que vous ne vous imagineriez pas, ma chère, sir Charles ayant parlé du repentir de Wilson à ses convives, & les ayant fait convenir que la corruption d'un jeune homme, que ses bonnes qualités peuvent rendre utile, étoit une perte pour la société, a trouvé le moyen d'engager sir Hargrave à promettre cent guinées pour son mariage. M. Merceda, touché des mêmes argumens, en a promis cinquante. Wilson ne recevra les deux sommes qu'en épousant la jeune fille à laquelle il s'est engagé ; & sir Charles prenant sur lui-même la conclusion de cette affaire, après son retour de Cantorbery, a déclaré qu'il joindroit une libéralité à celle des deux autres. Ce n'est pas tout, ma chère Lucie, il a chargé ses sœurs de me faire agréer cette action, & de me demander si je la lui pardonnois. Ah ! je la trouve trop belle & trop digne de lui, pour ne pas la regarder avec admiration ! Je me souviens de lui avoir entendu dire qu'il falloit s'efforcer de rendre le bien pour le mal même. C'est joindre la pratique aux maximes. Inspirer de la bonté aux méchans, forcer ses ennemis de l'aimer, rappeler un libertin aux bonnes mœurs, & lui faire trouver son intérêt à devenir honnête homme ! Si je lui pardonnerai des actions si nobles ! Mais je me souviens aussi, que, suivant la lettre de ce pauvre misérable, je lui ai quelque obligation. Il n'a pas été aussi

méchant qu'il pouvoit l'être. D'ailleurs, la jeune fille de Padington a marqué de la compassion pour moi. Je suis résolue d'ajouter cinquante guinées aux cinquante de M. Merceda, pour me prouver à moi même que je suis capable de suivre un bel exemple. O chère Lucie! Je me trouve si petite dans cette admirable famille, que, pour employer une expression de sir Hargrave, j'ai peine à supporter ma propre bassesse.

De là nous sommes passées à leurs affaires domestiques; car j'ai fait souvenir les deux sœurs qu'elles m'avoient promis un peu d'explication. Voici ce que j'ai pu recueillir de leurs ouvertures.

Le chevalier Thomas Grandisson, leur père, étoit un des plus beaux hommes de son tems. Il avoit un goût de magnificence qu'il conserva toute sa vie. Tous les plaisirs à la mode étoient les siens, à la réserve du jeu, pour lequel il avoit de l'aversion; mais il donna dans un autre excès, qu'il appeloit un vice plus noble. Il se faisoit honneur d'avoir les plus beaux chevaux du royaume & la plus belle meute; dépense qu'il portoit jusqu'à la profusion. Son père, aussi resserré que le fils étoit prodigue, avoit employé toute sa vie à grossir son bien. Sa succession consistoit en six mille livres sterlings de rentes, formées de plusieurs belles terres dans le royaume, & près de deux mille en Irlande, avec beaucoup

d'argent dans ſes coffres. La femme de ſir Thomas étoit d'une naiſſance diſtinguée, ſœur de milord W..... C'étoit la meilleure de toutes les femmes. J'ai pris plaiſir au témoignage que ſes deux filles rendoient à ſa bonté & à leur propre mérite, par l'abondance de leurs larmes. Il étoit impoſſible que le caractère d'une ſi vertueuſe mère ne me rappelât point le ſouvenir de la mienne, & je n'ai pu m'empêcher de joindre mes larmes à celles que je voyois répandre. Miſs Jervin a pleuré auſſi, non-ſeulement par tendreſſe & par ſympathie; mais comme elle nous l'a confeſſé, parce qu'elle n'a pas les mêmes raiſons de ſe réjouir de la vie de ſa mère, que nous avons de pleurer celles que nous avons perdues.

Ce que j'ai à dire de plus de ſir Thomas Grandiſſon, eſt ſorti par intervalles, & comme à regret, de la bouche des deux ſœurs. Je n'ai pas obſervé ſans plaiſir, avec combien de lenteur & de répugnance elles m'ont parlé de ſes défauts, & quelle ſatisfaction, au contraire, elles paroiſſoient prendre à relever ſes bonnes qualités. O chère Lucie! combien n'en auroient-elles pas trouvé à s'étendre ſur les louanges d'un père auſſi ſupérieur que le mien à toutes ſortes de foibleſſes? Qu'il eſt agréable pour des enfans vertueux, de ſe rappeler les perfections de ceux auxquels ils doivent le jour.

Miladi Grandiſſon apporta un bien conſidérable à ſon mari. Il avoit des talens diſtingués pour la poéſie, avec une paſſion extrême pour les cultiver. Quoiqu'héritier d'une ſi brillante fortune, ce fut à ſa figure & à ſes vers, qu'il dut la préférence que ſa femme lui donna ſur un grand nombre de concurrens. Il n'avoit pas néanmoins autant de jugement qu'elle. Sir Thomas étoit poëte; & j'ai entendu dire que cette qualité demande une imagination ardente, qui nuit quelquefois au jugement. Miladi ne ſe détermina point en ſa faveur, ſans le conſentement de ſa famille; mais on m'a fait entendre que ſes parens n'y conſentirent que par complaiſance pour ſon choix. L'eſſor que ſir Thomas avoit pris, en ſuccédant aux richeſſes de ſon père, faiſoit juger à tout le monde qu'il étoit propre à les diminuer.

Cependant il fut ce qu'on appelle un bon mari. Son eſprit, ſa politeſſe, & l'ambition qu'il eut de paſſer pour le plus galant homme d'Angleterre, ne lui permirent jamais de manquer de civilité & de complaiſance......... Mais les qualités de miladi Grandiſſon méritoient un homme plus tendre & plus réglé. Ses oreilles & ſes yeux lui avoient fait illuſion. Une femme qui fait tomber ſon choix ſur un homme admiré de tout le monde, doit s'attendre, s'il n'a pas

toute la bonté qu'elle suppose, à lui trouver des inclinations & des goûts qui ne s'accorderont point avec les devoirs domestiques. Elle s'efforça d'abord de l'attacher à sa maison, & de lui faire mettre son bonheur à vivre avec elle. Aussi l'aima-t-il long-tems avec une vive passion. Il paroissoit fier du mérite de son épouse. Mais après l'avoir montrée de toutes parts, & lorsqu'elle se trouva dans les circonstances où l'humeur d'une femme commence à devenir plus sérieuse, il retomba dans ses anciennes habitudes. Bientôt, lui laissant toute la conduite de ses affaires, pour laquelle il ne cessoit point de louer ses talens, il ne passoit avec elle qu'une très-petite partie de l'été, & les quatre mois de l'hiver étoient employés à Londres, où il se rendoit le protecteur commun des spectacles & de tous les amusemens publics. Dans les premiers tems de son mariage, il étoit fort empressé d'y mener sa femme avec lui. Elle acceptoit volontiers son invitation, pour ne pas donner à un homme qu'elle avoit reconnu fort dissipé, la moindre occasion de secouer le joug des apparences auxquelles son orgueil le tenoit encore assujetti. Mais ensuite, lorsqu'elle le vit plus froid dans ses instances, & qu'elle eut observé que sa présence lui faisant prolonger son séjour à la ville, c'étoit une augmentation considérable de

dépenſes, elle trouva des raiſons pour ſe diſpenſer de le ſuivre, d'autant plus qu'ayant alors les trois enfans qui lui ſont reſtés, elle jugea que ſir Thomas ſeroit auſſi ſatisfait qu'elle, de la voir renfermée dans les ſoins domeſtiques. Miladi Grandiſſon voyant qu'elle ne pouvoit engager ſon mari à diminuer ſes exceſſives dépenſes, regarda comme une partie de ſon devoir d'employer toute ſon habileté à le mettre en état de les ſoutenir; leurs enfans étoient ſi jeunes, que leur éducation n'en demandoit pas de longtems.

Quelle mère, ma chère Lucie! Dira-t-on que les mères ne ſoient pas la plus utile partie des familles, lorſqu'elles ſont attachées à leurs devoirs, & qu'un mari néglige les ſiens? Sir Thomas Grandiſſon rapportoit tout à lui-même, & ſa femme ne connoiſſoit de plaiſir que dans ſon mari & ſes enfans.

Cependant, avec la plus ſage économie, cette vertueuſe dame n'avoit pas le cœur étroit. Elle ſe faiſoit aimer par ſes généreuſes inclinations; tous ſes voiſins l'adoroient. Sa table étoit abondante; elle y recevoit la meilleure compagnie du canton, autant pour ſuivre la nobleſſe de ſon propre cœur, que pour faire honneur à ſon mari. Dans l'occaſion de faire du bien, c'étoit au nom de ſir Thomas que ſa généroſité s'exer-

çoit, souvent lorsqu'elle avoit été des mois entiers sans le voir, & qu'elle ignoroit le tems de son retour. Elle n'ambitionnoit que le second degré de mérite, quoiqu'elle eût droit au premier. Je ne suis, disoit-elle, que l'aumônier de sir Thomas, J'entre dans ses intentions. Ce que je fais, sir Thomas le feroit s'il étoit ici; peut-être sa bonté iroit-elle plus loin. Un jour, qu'il ne l'avoit quittée que pour six semaines, il fut absent six mois entiers. Son dessein, en partant, n'étoit que de faire un tour à Paris; mais une compagnie de son humeur l'engagea dans de plus longues courses; & ce qui paroît incroyable, il n'en informa sa femme que par la main d'autrui; pendant toute son absence, il ne lui écrivit pas un mot de la sienne: cependant, à son retour, il affecta de la surprendre par une apparition subite, avant qu'elle le sût en Angleterre. Insupportable vanité! Il se croyoit si sûr d'une tendresse qu'il ne méritoit pas, qu'il supposa qu'au premier moment, le plaisir de le revoir feroit oublier toutes ses duretés. Cependant, après les premières émotions, car elle le reçut avec une joie réelle, il lui demanda si elle pouvoit lui pardonner. Vous pardonner, monsieur! oui, lui dit-elle, si vous pouvez vous pardonner à vous-même. Il trouva cette réponse un peu sévère. Sir Thomas avoit

raiſon, car elle étoit juſte. La bonté de miladi Grandiſſon étoit fondée en principes, ſans aucun mêlange de ſervilité & de foibleſſe. Loin les airs ſérieux, reprit-elle, en l'embraſſant. Votre queſtion marque elle-même que vous croyez avoir quelque choſe à vous reprocher. Pas une ligne de votre main depuis ſix mois! Mais je vous revois en bonne ſanté; toutes les inquiétudes que vous m'avez cauſées ſont oubliées... Puis-je dire que j'ai vécu ſans inquiétude? Je vous plains, ajouta-t-elle, de mille plaiſirs que vous avez perdus par une ſi longue abſence. Venez, ou plutôt, que les chers nourriſſons paroiſſent à ce moment, pour recevoir la bénédiction de leur père. Quelles délices de voir l'aurore de leur raiſon! Leurs progrès paſſent mes eſpérances. De quelle ſatisfaction vous êtes-vous privé par ces longues abſences!

Miſs Grandiſſon me fait preſſer de deſcendre. Qu'elle m'accorde quelques momens. Le charme du ſujet m'arrête. Qui ne ſeroit pas tenté, ma chère Lucie, de ſe voir à la place de cette femme à demi-mépriſée, de cette reſpectable mère; en un mot, d'être miladi Grandiſſon!

Une réflexion, chère miſs Charlotte, je ne vous demande que le tems de faire une réflexion, avant que de quitter ma plume. Je regrettois trop de l'avoir perdue. Quel eſt l'homme au

monde, qui, considérant en général la vie gaie & voluptueuse de sir Thomas Grandisson, quelque jeune, quelqu'ami qu'il soit de la joie & de la volupté, puisse se proposer d'être plus heureux que sir Thomas ne s'imaginoit l'être? Quelle est la femme, quelque goût qu'elle ait pour le plaisir & la dissipation, qui, prenant aussi toute la vie sage, utile, paisible & bienfaisante de miladi Grandisson, ne voit pas dans cette esquisse imparfaite, tout ce qu'elle souhaiteroit d'être elle-même; & le vain bonheur de l'un, & le solide contentement qui ne peut manquer à l'autre, aussi bien dans cette vie que dans celle qui doit la suivre?

Chère miss Grandisson, je donnerois bien plus de force & d'étendue à cette idée, si vos instances étoient moins pressantes. Je descends, je descends.

ON m'a forcée, chère Lucie, de lire publiquement une partie de ce que je venois d'écrire. Nous sommes sûres, m'a dit miss Grandisson, que votre lettre nous regarde, & nous jugerons qu'elle n'est point à notre avantage si vous refusez de nous en lire quelque chose. Ensuite du ton arbitraire qu'elle prend avec tant de grâce, elle n'a pas exigé moins absolument que je lui fisse à mon tour, l'histoire de ma famille, en

promettant, à cette condition, de continuer celle de la sienne.

Nous étions à prendre le thé, & milord L..... étoit présent. Jugez, ma chère Lucie, avec quelle satisfaction je me suis répandue sur le caractère de mon père & de ma mère, tel que je l'ai entendu représenter tant de fois par ma grand'maman. Charmant souvenir ! Mais croyez vous qu'on ne m'ait point interrogée aussi sur des circonstances plus récentes? On a pris tant de plaisir à mes récits, qu'on est dans une impatience extrême de connoître personnellement, & ma grand'maman Sherley, & mon oncle Selby, & ma tante, & ma cousine Lucie, & M. Deane, mon parrain. Tout le mérite, ma chère, n'est pas uniquement renfermé dans la famille des Grandisson. Si vous jugez que je me suis étendue particulièrement sur l'histoire d'une jeune personne, dont la prudence a triomphé de l'amour. & qui n'est pas plus chère à elle-même qu'à moi, vous ne serez pas trompée. Tout ce que j'appréhende, Lucie, c'est que les deux sœurs ne vous aiment à présent plus que moi.

Avant que je reprenne l'histoire de leur famille, je vous demande, ma chère, si vous ne pensez pas comme moi, que le ciel a béni ces heureux enfans, en faveur de leur excellente mère ? Qui sait si ce n'est pas une récompense du res-

pect qu'ils ont toujours eu pour un père dont il semble que la conduite en méritoit moins ? Je trouve dans mes idées que les obligations sont réciproques : la négligence de l'un à remplir ses devoirs, ne dispense point l'autre des siens. Il est difficile à la vérité d'avoir la même tendresse pour des parens vicieux, que pour ceux dont on ne reçoit que des exemples de vertu & de bonté ; mais le respect n'est pas moins indispensable ; & l'observation de ce devoir donne peut-être d'autant plus de droit à la récompense, que les parens ont moins rempli leurs propres obligations ; sans compter une autre considération qui me paroît mériter d'entrer en compte, c'est qu'un enfant bien disposé, ne tire pas moins d'avantage des mauvais exemples que des bons ; ce que je crois merveilleusement vérifié, dans sir Charles, par ceux de son père & de sa mère.

Miladi Grandisson n'eut pas l'heureuse fin qu'elle méritoit par tant de vertus. Un jour son mari, qui n'avoit pris congé d'elle que pour une absence de quelques jours, fut rapporté, une heure après, dangereusement blessé dans un duel. La surprise & la douleur dont elle fut saisie à cette vue, la jetèrent dans un état dont elle ne revint jamais parfaitement. Sa constitution demeura si altérée par de continuels évanouissemens, & par des alarmes qui durèrent long-

tems

tems pour la vie de ſir Thomas, qu'après avoir langui près d'un an, elle mourut à la fleur de ſon âge, regrettée fort amèrement de ſon mari, qui ſe reprochoit d'avoir mis au tombeau la meilleure de toute les femmes, & tendrement pleurée de ſes enfans, quoique trop jeunes encore pour ſentir toute la grandeur de leur perte.]

On m'a fait remarquer, en paſſant, que ce ſouvenir n'a pas peu contribué à fortifier les principes de religion & d'honneur, qui ont toujours donné à ſir Charles une juſte horreur pour les duels. Miladi L.... qui me faiſoit cette relation, y a joint une peinture fort touchante des derniers momens de ſa mère : & ſur-tout des tendres inſtances avec leſquelles ſon inquiétude & ſon affection pour ſes filles, lui firent conjurer ſon fils de prendre pour ſes deux ſœurs tous les ſentimens que la mort alloit éteindre dans le cœur de leur mère. Avec la bonté dont ſir Charles eſt rempli, m'a dit miladi L...... il n'avoit pas beſoin d'être preſſé en notre faveur ; mais il eſt ſi éloigné d'avoir oublié les exhortations d'une mère mourante, qu'il paroît quelquefois prendre un délicieux plaiſir à nous les rappeler ; & ſi quelque choſe a pu nous conſoler d'avoir perdu les deux chères perſonnes à qui nous devons le jour, c'eſt d'avoir retrouvé l'une & l'autre dans le plus aimable des frères.

Il fut inconſolable de leur perte commune. Quoiqu'il portât beaucoup d'affection à ſon père, les plus tendres mouvemens de ſon cœur avoient toujours été pour ſa mère. Sir Thomas, qui ne ſe voyoit point d'autre fils, parut l'aimer paſſionnément, malgré le peu de ſoin qu'il avoit donné juſqu'alors à ſon éducation, & ſa joie fut extrême, en s'appercevant que ſa négligence avoit été fort heureuſement réparée par l'attention de ſa femme, qui n'avoit laiſſé manquer aucuns maîtres à l'héritier de leur fortune & de leur nom. Le jeune homme étant tombé dans une profonde mélancolie, que le tems ne guériſſoit point, ſon père attendit à peine qu'il eût dix-ſept ans, pour lui faire commencer ſes voyages. Il lui donna pour gouverneur un ancien officier militaire, qui avoit ſervi ſous le général W..... frère de milord W..... & mille guinées de penſion pour ſa dépenſe.

Les deux filles furent demandées par miladi W..., leur tante, qui ſe chargea de leur éducation; mais la mort leur ayant enlevé cette dame, environ deux ans après celle de leur mère, elles retournèrent chez ſir Thomas, qui étoit alors conſolé de ſa perte, & qui n'étoit pas moins rétabli de ſes bleſſures. Il mit auprès d'elles, avec la qualité de gouvernante, une femme nommée madame Oldham, veuve d'un de ſes

anciens amis, dont la fortune n'avoit pas résisté comme la sienne, aux dissipations dans lesquelles ils avoient donné tous deux. Il me semble qu'on peut appliquer aux débauchés d'une fortune médiocre, ce que je me souviens d'avoir entendu dire des tempéramens foibles; ils doivent craindre de se lier avec les débauchés d'une constitution plus forte, c'est-à-dire, plus opulens qu'eux, parce que les excès, qui ne font qu'ébranler les uns, entraînent ordinairement la ruine entière des autres.

Madame Oldham avoit des qualités estimables, entre lesquelles on compte beaucoup d'intelligence pour les affaires domestiques. Elle méritoit d'avoir été plus heureuse dans son mariage; & ses jeunes élèves, qui avoient reçu des principes d'ordre & d'économie dans une école encore plus parfaite, tirèrent un nouvel avantage de ses instructions; mais elles m'ont appris, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, & comme une chose que je ne puis ignorer long-tems si je continue de fréquenter leur maison, que la reconnoissance de sir Thomas s'exerça, pour cette femme, par des voies qui lui ont coûté sa réputation. En un mot, elle se vit obligée de quitter la province, pour se réfugier à Londres, où elle en fut quitte pour quelques semaines de retraite.

Miladi L...... étant alors âgée d'environ

dix-neuf ans, & sa sœur de seize, elles eurent toutes deux assez de fermeté pour s'opposer au retour d'une gouvernante qui n'étoit plus nécessaire à leur âge. Elles se chargèrent des soins domestiques, dans la principale terre de leur père, qui est celle de Hamp-Shire; mais sir Thomas en avoit une fort belle en Essex, où il conduisit madame Oldham; & pendant quelque tems, tout le monde se persuada qu'ils étoient mariés. Elle avoit de la beauté & de la naissance. Quoiqu'elle eût le malheur de s'être laissée séduire par les présens & les artifices de sir Thomas, sa réputation avoit été sans tache avant qu'elle se fût chargée de l'éducation de ses filles. Il fut vivement choqué du refus que ses filles avoient fait de la recevoir. Il s'étoit imaginé que les raisons de son absence étoient fort secrètes, parce qu'il souhaitoit qu'elles le fussent; mais elles faisoient l'entretien public, dans tous les lieux où il n'étoit pas.

Cette femme vit encore. Elle a de sir Thomas deux enfans qui vivent aussi, & un de M. Oldham. Les deux sœurs m'ont promis d'autres circonstances de son histoire, lorsqu'elles seront arrivées à celle de leur frère.

Sir Thomas se rendit à ses anciens goûts. L'amour du plaisir s'étant fortifié par l'habitude, il étoit devenu l'esclave de ce qu'il nommoit la

liberté. Madame Oldham n'étoit pas la seule femme avec laquelle il vécut dans un commerce intime. Il avoit à Londres une autre maîtresse, qui avoit le même goût que lui pour les vains amusemens, & qui prit même son nom. Cependant il ne se dispensoit pas de faire, par intervalles, un voyage au château de Grandisson. Il affectoit toujours d'y arriver sans être attendu; mais quoique cette terre eût fait autrefois ses délices, il y demeuroit peu; il n'y trouvoit aucun amusement; & lorsqu'il la quittoit, son départ avoit l'air d'une fuite. Jamais père, néanmoins, n'avoit eu plus à se louer de la conduite & du respect de ses filles. Il le disoit lui-même, il en faisoit gloire dans leur absence; mais, devant elles, il ne cessoit de se plaindre & de gronder. Il avoit toujours quelque reproche à leur faire.

Ce qui les suprit & les affligea beaucoup, ce fut de se voir interdire tout commerce avec leur frère, qui étoit alors dans le cours de ses voyages. La défense portoit de ne pas lui écrire, & de ne pas répondre à ses lettres; mais leur frère ayant cessé depuis le même tems de leur donner de ses nouvelles, elles jugèrent qu'on lui avoit imposé les mêmes loix; & la suite des événemens confirma leurs soupçons. Cette conduite ne pouvoit être expliquée que par la crainte où leur père

étoit que l'oubli de lui-même, dans lequel il paroiſſoit vivre, ne fît le ſujet de leurs lettres; d'autant plus que ſon bien ſouffroit beaucoup de ſes profuſions. Les deux ſœurs n'en continuèrent pas moins d'écrire; ſur quoi miſs Grandiſſon, qui me faiſoit ce récit, m'a déclaré, avec ſa vivacité ordinaire, qu'elle n'avoit jamais été capable de ſe ſoumettre à des ordres qui bleſſent également la raiſon & la nature. Elle m'a demandé quelles étoient là-deſſus mes idées; & la comteſſe m'a priée auſſi de lui en dire mon ſentiment.

J'appréhende, leur ai-je répondu, la partialité des enfans ſur un point ſi délicat. S'ils ſe font leurs propres juges ſur la nature & la diſtinction des devoirs, n'eſt-il pas à craindre que leur penchant ne ſoit plutôt écouté que la raiſon? Mais, chère Henriette, a répliqué miſs Grandiſſon, n'auriez-vous pas écrit dans les mêmes circonſtances? Il me ſemble, ai-je repris, que je ne l'aurois pas fait; ne fût-ce que par cette raiſon, que j'aurois cru mon frère aſſujetti au même ordre, & qu'en le violant, je me ſerois déclarée rebelle, ſans en retirer aucun autre fruit, ou que, ſi mon frère m'avoit répondu, je n'aurois fait que l'engager dans la même faute. Miſs Charlotte a prétendu que cette idée n'étoit qu'un rafinement politique, & que je ne lui ſoutiendrois pas qu'un commandement qui bleſſoit la nature.........

Elle s'est arrêtée, en me regardant; mais ses yeux m'excitoient à parler. Le commandement, lui ai-je dit, m'auroit paru dur. Cependant, j'aurois jugé qu'il y avoit plus de mérite à se soumettre. Peut-être aurois-je supposé à mon père des raisons que je ne pénétrois point. Mais, de grâce, mesdames, que fit sir Charles?

Oh! m'ont-elles répondu toutes deux, il obéit sans réplique. Me pardonnerez-vous? ai-je repris: il me semble, mesdames, que sur un point de devoir, quand il auroit été plus douteux, j'aurois eu quelque chagrin que mon frère eût marqué plus de scrupule, plus de délicatesse que moi. Miss Charlotte a loué cette réflexion. Que votre doctrine soit juste ou non, m'a-t-elle dit, d'accord sur ce dernier point.

La défense de leur père les affligeoit d'autant plus, qu'elle pouvoit jeter dans l'esprit de sir Charles les fondemens d'une froideur & d'une indifférence que les derniers discours de miladi Grandisson leur avoient appris à redouter. Cette respectable mère leur avoit fait envisager un tems où l'affection de leur frère pouvoit leur devenir nécessaire. D'ailleurs, il leur avoit promis à son départ de leur écrire régulièrement les circonstances de son voyage, & ses observations sur tous les lieux qu'il s'étoit proposé de visiter. Il avoit déjà commencé à remplir cet engagement;

& dans ses dernières lettres, il leur avoit demandé quelques éclaircissemens qui regardoient son gouverneur, auxquels diverses raisons ne leur avoient point encore permis de répondre.

Elles se réduisirent à demander souvent à leur père des nouvelles qu'elles n'espéroient plus de recevoir par une autre voie; il leur répondoit avec plaisir, & quelquefois les larmes aux yeux, qu'il avoit un excellent fils, un fils noble, vertueux, digne de ses ancêtres. Dans toutes les compagnies il faisoit gloire d'être père d'un fils tel que le sien. Un jour milord W........ qui, depuis la mort de sa femme, s'est accordé ouvertement des libertés dont jusqu'alors on n'avoit fait que le soupçonner (dans ce siècle, ma chère, les caractères vertueux sont bien rares), répondit à quelques amis, qui s'étonnoient que sir Thomas tînt son fils éloigné depuis tant d'années, qu'il n'en falloit pas chercher d'autre raison que la différence des mœurs entre le père & le fils, & que sir Thomas n'étoit pas capable de supporter le parallèle. Il s'étoit familiarisé avec le vice, jusqu'à tourner ses désordres en badinage avec ses amis. Cependant il ajoutoit quelquefois que son dessein étoit de prendre une conduite plus réglée, & qu'alors il rappelleroit son fils; mais chaque année n'apportant que de vaines résolutions, il ne vécut point assez pour le changement qu'il se proposoit.

Un incident néanmoins, qu'il devoit regarder comme un avis du ciel, sembla le faire penser plus sérieusement à la réformation. Madame Famboroug, cette seconde maîtresse qu'il avoit à Londres, fut enlevée par une mort subite, au milieu de ses plaisirs. Sir Thomas en fut si frappé, qu'il abandonna la ville. Il alla se renfermer avec ses deux filles; il parla de rappeler son fils, & pendant quelques mois, il se conduisit par les principes de raison & d'honneur que tout le monde lui connoissoit. Ce fut dans cet intervalle que milord L........ revint de ses voyages. Il apportoit à sir Thomas quelques présens de son fils, qui n'avoit jamais manqué l'occasion de lui envoyer diverses curiosités des pays étrangers, comme un témoignage de son respect, & du sage emploi qu'il faisoit de ses revenus. Sir Thomas prit tant de goût pour la personne de milord L.... par le plaisir qu'il trouvoit apparemment à l'entendre parler de son fils, qu'il le pressa de s'arrêter quelque tems au château de Grandisson.

Ce jeune seigneur y consentit; mais, pendant un séjour de quelques semaines, il ne résista point aux charmes de l'aînée des deux sœurs. Il lui déclara ses sentimens : elle s'en remit aux dispositions de son père. Sir Thomas ne put s'aveugler sur leur inclination mutuelle; ce n'étoit un secret pour personne. Celle de milord étoit

ardente, & ses intentions trop honnêtes, pour lui faire désirer qu'elle fût ignorée. Cependant sir Thomas voulut fermer les yeux. Ses manières n'en étant pas moins civiles pour milord, il laissa le tems à sa fille de prendre une passion plus sérieuse; & par un autre caprice, il évita plusieurs occasions que le jeune amant s'étoit ménagées pour lui faire l'ouverture de ses vues.

Enfin milord lui demanda un entretien particulier pour une affaire qu'il traita d'importante. Il ne l'obtint qu'après divers délais, & quelques marques de répugnance qui n'étoient pas un heureux présage. Mais il l'obtint; & cette importante affaire se réduisit à la déclaration de son amour.

Sir Thomas lui demanda aussi-tôt s'il s'étoit ouvert à sa fille. Cependant, si l'on peut compter sur le récit plaisant que miss Grandisson fait de cette aventure, il étoit impossible qu'il ne se fût point apperçu de l'état de leur cœur, à tous les momens du jour, par mille circonstances qui trahissent les amans. Milord lui confessa que ses sentimens n'étoient pas ignorés, & qu'ayant demandé à miss Caroline la permission de les déclarer à son père, elle s'en rapportoit uniquement à ses volontés. Il parut embarrassé, & sa réponse fut bisarre. «Il souhaitoit, dit-il, que ce ne fût » pas milord qui eût inspiré ces folles idées à sa

» fille. Il en avoit deux; vouloient-elles commencer à faire le sujet d'autant de romans? » Jusqu'alors, ajouta-t-il, elles avoient été fort » modérées. Il n'étoit pas d'avis de laisser si-tôt » aux jeunes personnes de ce sexe le soin de penser à leur propre bonheur. Combien de filles » simples & paisibles avoient perdu la tête à cet » âge, pour avoir passé quelques jours avec un » homme! Il ne concevoit pas pourquoi de jeunes » aventuriers se mêloient de découvrir dans les » filles d'autrui des qualités que leurs propres » parens ne s'étoient pas encore donné le tems » d'y appercevoir; mais il se flattoit du moins » qu'une fille née de lui n'avoit pas contribué » d'elle-même à cette découverte ».

Que pensez-vous, ma chère, d'un père tel que sir Thomas? sa vie n'avoit-elle pas été fort plaisante, pour se croire en droit de tenir ce langage?

En vérité, milord, continua-t-il, je ne puis encore supporter la pensée de marier aucune de mes deux filles; elles n'ont point été élevées dans le terroir ardent de Londres. Ce sont deux petites provinciales, qui n'ont été formées, dans mes terres, qu'aux soins intérieurs du ménage; je n'aime point que les filles pensent au mariage avant que d'avoir cessé de croître. Une femme trop jeune fait une mère vaporeuse. Je ne me

souviens pas trop de leur âge; mais elles sont encore bien loin de vingt-six ou vingt-huit ans, qui me paroît l'âge convenable pour les filles sages & modestes.

Milord fut extrêmement surpris, & ce n'étoit pas sans raison. Sir Thomas avoit oublié, suivant la remarque de miladi L...... qu'il n'avoit pas cru lui-même miss W...... trop jeune à dix-sept ans, pour en faire miladi Grandisson.

Milord étoit un jeune homme fort sage. Il demandoit, comme en grâce, une jeune personne qu'il aimoit éperdument; & cette demande, il la faisoit au père de sa maîtresse, homme qui savoit le monde, qui y faisoit depuis long-tems une figure considérable & qui n'avoit, pour lui refuser sa fille, que les raisons qu'il auroit toujours eues, s'il avoit assez vécu pour la voir à l'âge de quarante ans. Cependant milord ne fit valoir que sa passion & les excellentes qualités de miss Caroline, qu'il avoit eu le tems de reconnoître. Il parla modestement des siennes, & de l'étroite liaison qu'il avoit eue avec son fils, sans toucher le moins du monde à son origine, à ses alliances, qu'un autre amant de la même distinction, n'auroit pas oubliées. Peut-être avoit-il reconnu que sir Thomas étoit fier de ses ancêtres. On lui entendoit quelquefois dire que son bisaïeul, sous le règne de Jacques premier, avoit fait tort à son

nom en acceptant le titre de chevalier baronnet.

Sir Thomas ne laissa pas d'accorder quelque chose à l'amitié que milord avoit pour son fils. Il protesta qu'il ne feroit aucune démarche dans une affaire de cette importance pour sa famille, sans l'avoir consulté, d'autant plus que ce fils étoit fort éloigné de s'attendre, de sa part, à tant de considération. Il ajouta qu'un fils si vertueux étoit la gloire de sa vie. Milord demanda que ses propositions fussent abandonnées au jugement de sir Charles : il fut interrompu. De grâce, milord, lui dit sir Thomas, quelle fortune attendez-vous avec ma fille ? Quelques sentimens que vous ayez pour elle, je suppose que le retour des siens, dont vous paroissez ne pas douter, ne suffit point à vos vues. Peut-elle devenir comtesse sans une maudite pacotille attachée à ses jupes, pour faire un contrepoids dans la balance ?

Ma situation, répondit le tendre écossois, ne me permet pas de faire à mon amour les sacrifices que mon cœur lui feroit avec transport dans d'autres circonstances ; mais je vous exposerai fidellement l'état de mes affaires, & je m'en remettrai à la noblesse de votre cœur. Sir Thomas ne put refuser des éloges à cette réponse ; mais il ajouta que les pères, qui connoissent le monde, étoient bien aises de tirer quelqu'avantage d'une connoissance qui leur avoit coûté si

cher ; qu'il ne feroit pas fâché de voir allonger un peu le roman par un homme qui prétendoit à fa fille, quoiqu'il pût n'être pas du même goût, s'il étoit queftion de la fille d'un autre pour fon fils ; que tous les pères penfoient de même, mais qu'ils n'avoient pas tous le cœur affez honnête pour faire le même aveu.

Je fuis fûr, lui dit milord L...... que vous ne croiriez pas digne de votre fille un homme qui n'auroit en vue que la fatisfaction de fes propres défirs, & qui ne feroit pas difficulté d'expofer une jeune perfonne à des embarras qu'elle n'a pas connus dans la maifon de fon père.

A merveille, répondit fir Thomas ; nous fommes capables tous deux, milord, de mettre de l'éloquence & de l'efprit dans un compliment, lorfqu'il ne fera queftion que de politeffe. Mais je jouis d'une parfaite fanté ; je n'ai pas fait un divorce fi abfolu avec le monde, que je fois difpofé à facrifier mon bonheur pour celui de mes enfans. Comptez, milord, qu'il me refte encore une forte inclination pour le plaifir. Mes filles peuvent être nubiles ; il paroît que vous vous en êtes apperçu, & que vous avez communiqué cette perfuafion à l'une des deux : d'où je conclus que l'autre ne fe croira point fort en arriere, pour avoir trois ans de moins ; c'eft l'obligation que j'ai à votre amour. Mais comme

je ne ſerai pas fâché de vivre un peu plus long-tems pour moi-même, je vous ſupplie de renoncer à vos vues, & de me laiſſer la conduite de mes filles. Mon deſſein eſt de les mener à Londres l'hiver prochain. Elles ouvriront les yeux autour d'elles. Elles verront ſi quelqu'un leur plaît, ſi elles plaiſent à quelqu'un; & du moins ne seront-elles pas expoſées à ſe repentir d'avoir pris le premier homme qui s'eſt offert.

Sir Thomas rompit ici cet entretien, ſans faire attention à la douleur de milord L...... qui regrettoit juſtement d'avoir à combattre un homme d'eſprit, plutôt qu'un homme de raiſon.

Il entra dans ſon cabinet, où il fit appeler auſſi-tôt ſes deux filles; il les railla beaucoup ſans dureté néanmoins, ſur ce qu'il appeloit malignement leurs découvertes, & ſur la connoiſſance qu'elles avoient donnée de ce ſecret à milord L... ſans avoir eu la force de le garder deux ou trois jours en ſa préſence. Miſs Caroline ſentit en le quittant, qu'elle avoit le cœur ſérieuſement touché; autant peut-être des reproches de ſon père, que du généreux attachement de milord.

Le jeune amant ſe hâta d'écrire à ſir Charles, pour lui faire approuver ſes ſentimens. Miladi L........ qui ſait, comme ſa ſœur, l'uſage que je fais de leurs confidences, m'a permis de tranſcrire la réponſe de ſon frère.

MILORD,

» JAMAIS un frère n'eût plus de tendresse que
» moi pour ses sœurs. Par un effet naturel de ce
» sentiment, j'apprends avec une satisfaction
» extrême ceux que vous avez conçus pour ma
» sœur aînée. Ce n'est pas de ma part que vous
» devez attendre des obstacles. Mais que suis-je
» dans cette occasion ? Ma sœur est dans la dépen-
» dance absolue de mon père. J'y suis moi-même.
» La considération qu'il marque ici pour moi,
» me confond. Elle me lie au respect par une
» double chaîne. Ce seroit tirer trop d'avantage
» de sa bonté, que de lui offrir mon humble
» opinion avant qu'il lui ait plu de me la deman-
» der. S'il le fait, soyez sûr, milord, que dans la
» supposition d'un louable retour du côté de ma
» sœur, mon suffrage vous est acquis, avec toute
» la chaleur d'une parfaite estime & d'une
» tendre amitié. J'ai l'honneur, &c ».

Une lettre où l'affection de sir Charles éclatoit si vivement pour ses deux sœurs, leur fut d'autant plus agréable, qu'elles commençoient à craindre que la défense de leur père ne l'eût refroidie.

Je ne vous ferai point le détail d'une autre conversation sur ce même sujet, entre milord & sir Thomas, quoique je l'aie devant les yeux, de la main même de milord, qui se hâta de

l'écrire

l'écrire aussi-tôt, pour le communiquer à miss Caroline, en lui abandonnant la décision de son sort. Mais ces longueurs n'auroient peut-être pas sur le papier l'agrément qu'elles ont pour moi dans un récit finement soutenu par l'action des yeux & du visage. J'ajouterai seulement, qu'à peine milord eût commencé à s'expliquer, que sir Thomas lui demanda nettement quel étoit l'état de ses affaires. Il répondit de bonne foi, qu'il payoit l'intérêt d'un fonds de 15000 livres sterlings, pour le partage de ses sœurs, dont trois étoient encore à marier; mais qu'il espéroit en établir bientôt deux fort avantageusement; & qu'après leur avoir payé leur dot, comme il se mettoit en état de le faire par une grande économie, il ne lui resteroit qu'à se délivrer d'une dette de quatre mille livres sterlings, que son père lui avoit laissée, pour jouir paisiblement d'un revenu clair & net, qui monteroit alors à cinq mille. Mon avis, lui dit le baronnet, est que vous ne devez penser au mariage qu'après avoir achevé de nettoyer entierement votre bien. Après avoir marié deux de vos sœurs, il vous restera l'intérêt de cinq mille à payer pour la troisième, & sans doute encore celui des quatre mille de dettes, jusqu'à ce que vous ayez acquitté le fonds. Vous oubliez, milord, qu'entre les gens titrés, tels que vous, on ne se marie point sans une augmentation de

dépense, ne fût-elle qu'en nouveaux équipages, en bijoux, en meubles, & tout ce qu'on est forcé de donner à l'ostentation. En un mot, dans la situation où vous êtes, je ne puis vous donner ma fille, & je vous conseille de remettre à vous marier quelques années plus tard, à moins qu'il ne se présente pour vous quelque veuve ou quelqu'héritière qui puisse arranger tout d'un coup vos affaires. Cette réponse fut la seule que sir Thomas fit d'un air sérieux, comme l'effet d'une résolution que rien n'étoit capable d'ébranler. Tout le reste fut un badinage impitoyable. En vain milord, qui sentoit le motif de son refus, lui offrit de prendre sa fille sans dot, & d'attendre tout du tems & de sa volonté. Il reçut à la fin des reproches de son obstination, & dans des termes si durs, que, pour ne pas aigrir davantage un homme dont il attendoit son bonheur, il prit le parti de le quitter, en lui protestant néanmoins qu'il ne cesseroit pas d'aimer miss Caroline, & d'employer tous ses efforts pour se conserver son affection.

Sir Thomas fut piqué de ce langage, qu'il prit pour une menace. Il fit appeler ses deux filles; il leur défendit rigoureusement de recevoir les soins de milord, & de tout autre homme qui leur parleroit de mariage ou d'amour, sans sa participation. Mais dans un instant que milord

avoit eu pour leur faire ses adieux, il avoit renouvelé toutes les promesses qui passent en amour pour des sermens sacrés, & miss Caroline ne s'étoit pas moins engagée par les siennes. Ensuite, pendant que sir Thomas donnoit ses ordres aux deux sœurs, la crainte de l'irriter, en reparoissant à ses yeux, porta milord à prendre congé par un billet fort civil. Il partit aussi-tôt, sous des prétextes qui dérobèrent le fond de cette scène à la connoissance des domestiques.

A l'heure du dîner, miss Caroline fit demander la permission de demeurer dans sa chambre; mais ses excuses ne furent point écoutées. N'avez-vous pas pitié d'elle, chère Lucie, dans cette triste situation? Elle avoit vu partir son amant. Il ne lui restoit que l'incertitude de le revoir jamais. Sa sœur lui dit, qu'à sa place elle auroit eu peine à le laisser partir seul, ne fût-ce que pour éviter les tourmens d'une entrevue avec un père qui paroissoit trop accoutumé aux larmes des femmes pour en être touché, & qui avoit dans l'esprit une veine satirique. Pour moi, j'avoue qu'en cet endroit mon impatience est devenue fort vive, pour entendre ce qui s'étoit passé pendant le dîner. Miss Charlotte, qui s'en est apperçue, s'est chargée de satisfaire ma curiosité. Cette narration lui appartenoit, m'a-t-elle dit, parce qu'elle n'étoit que spectatrice, & que les

acteurs étoient son père & sa sœur. Cruelle scène ! a répondu la comtesse. Je crois que miss Byron ne sera point surprise que je fasse plus de cas, dans mon mari, de la qualité d'homme sensé, que de celle d'homme d'esprit.

Voici le récit de miss Grandisson : j'avois été chargée des excuses de ma sœur ; je remontai avec les ordres absolus de mon père. Oh ! chère mère, s'écria Caroline, lorsqu'elle se vit forcée de descendre ; quel besoin j'aurois ici de votre douce médiation ! Mais, Charlotte, je ne puis marcher ni me tenir sur mes jambes. J'aiderai à vous soutenir, lui répondis-je, & vous ferez vos efforts pour vous traîner. L'amour rampe, dit-on, lorsqu'il ne peut marcher. Je me souviens que Caroline m'accusa de méchanceté, mais je ne le disois que pour la faire rire & lui rendre un peu de courage. Elle sait bien que je ne laissois pas d'avoir les yeux en larmes. Vous pensiez, lui a répondu plaisamment miladi, à ce que vous pouviez craindre pour vous-même. Je le crois assez, a repliqué miss Charlotte ; car il me semble que ce que nous sentons pour autrui ne nous touche jamais au vif.

J'ai fait aussi ma réflexion : un cœur compatissant, ai-je dit aux deux sœurs, est un vrai présent du ciel, quoiqu'il expose à bien des peines ; mais la vie seroit insupportable, si nous

ſentions auſſi vivement celles d'autrui que les nôtres. Qu'il étoit heureux pour miſs Charlotte de ſe ſentir capable de rire, lorſque les leçons d'un père ne la regardoient pas moins que ſa ſœur! Fort bien, m'a-t-elle répondu; comptez que j'aurai mon tour. Mais je reprends mon récit.

Caroline ſuivit mon conſeil. Elle s'appuya ſur moi pour ſe traîner de ſon mieux juſqu'au bas des degrés. Une nouvelle abondance de larmes tomba de ſes yeux, lorſqu'elle fut à la porte de la ſalle à manger. Elle trembloit comme une feuille; & s'aſſeyant dans le paſſage, elle me dit qu'elle ne pouvoit aller plus loin. Auſſi-tôt une voix, à laquelle nous ſavions qu'il falloit obéir, ſe fit entendre aſſez bruſquement. Où ſont donc mes filles, Caroline, Charlotte? n'eſt-ce pas vous que j'ai entendu deſcendre? La femme de charge qui ſe trouvoit dans l'office, accourut à nous d'un air empreſſé : meſdemoiſelles, meſdemoiſelles, votre papa vous demande. Et nous, malgré la foibleſſe de l'une & la répugnance de l'autre, nous retrouvâmes l'uſage de nos jambes, & nous entrâmes dans la ſalle ſous les yeux de notre père, ma ſœur toujours appuyée ſur mon bras.

Le premier accueil fut d'un homme étonné. Que diable ſignifie ce ſpectacle? quels mouve-

mens de tragédie? quelle marche composée? les femmes sont naturellement comédiennes; mais il est trop tard, Caroline. La pièce est finie. Ce rôle est de trop.

Monsieur! dit ma sœur avec un sanglot, en levant les deux mains & les joignant d'un air pitoyable! Je pleurai pour elle & pour moi-même, si miss Byron le veut, dans un cas plus éloigné.

Il reprit: c'est donc vous, Caroline, qui êtes chargée du prologue. Je juge que Charlotte a son rôle prêt aussi. Il est tems que cette farce finisse. Prenez toutes deux vos places; & croyez-moi, cessez de faire les folles.

L'avis étoit admirable, lorsqu'il nous rendoit ce qu'il nous reprochoit d'être. Cependant les domestiques entrant avec le dîner, nous toussâmes, nous essuyâmes nos yeux, nous jetâmes l'une vers l'autre quelques regards à la dérobée, & nous nous assîmes à table. Nous prîmes nos cuillers & nos fourchettes. Nous les remîmes à leur place. Nous les reprîmes lorsqu'il levoit les yeux sur nous. Nous ne touchâmes aux alimens que du bout des lèvres. Comme nous étions proches l'une de l'autre, nos yeux s'exerçoient plus que nos dents. L'amour étoit comme arrêté dans le gosier de ma pauvre sœur. Elle s'efforçoit d'avaler avec la peine qu'on a dans une

esquinancie. On voyoit, à ses contorsions, la difficulté que le passage avoit à s'ouvrir. Et ce qui augmentoit son embarras, comme je puis l'assurer du mien, c'étoient deux yeux, les plus perçans qu'on ait jamais vus dans la tête d'un homme, sur-tout dans celle d'un père, qui se fixoient sur nous tour à tour, & qui, par intervalles, étoient ombragés par des sourcils, dont le mouvement nous faisoit trembler. Les deux pauvres créatures n'avoient là ni mère, ni tante pour soutenir leur courage. Cependant elles appréhendoient encore plus la fin du dîner, le départ des domestiques. Elles en étoient aimées. Ceux qui servoient à table avoient la vue baissée & le visage alongé. Ils parurent fort aises, lorsqu'ils eurent la liberté de se retirer.

Alors Caroline se leva de sa chaise, fit une révérence d'assez mauvaise grâce, de l'air d'une petite fille qui est encore à l'école, les bras croisés devant elle, & se mit en chemin vers la porte. Mon père lui laissa faire les honneurs, & je me levai aussi pour la suivre. Mais lorsqu'elle fut prête à sortir, il la rappela. J'ose dire qu'il ne l'avoit laissé aller si loin, que pour se faire un plaisir de son embarras, sur-tout à son retour. Qui vous ordonne de sortir, lui dit-il? où allez-vous, Caroline? revenez, Charlotte. Mais voilà ce qui arrive toujours; la compagnie d'un père

devient à charge, lorſqu'on s'eſt mis l'amour dans la tête. Charmant motif pour approuver une paſſion qui ne lui laiſſe que le ſecond ou le troiſième rang dans l'affection de ſes filles, après y avoir tenu la première place! Vous verrez que je ſerai fort heureux, à la fin, ſi mes enfans ne me regardent pas comme leur ennemi. Revenez toutes deux, vous dis-je.

Nous nous étions arrêtées, lorſqu'il avoit commencé à parler. Il fallut retourner ſur nos pas avec autant d'embarras que nous en avions eu à partir. Aſſeyez-vous, nous dit-il. Nous demeurâmes devant lui les bras croiſés comme deux folles. Aſſeyez-vous, quand je vous l'ordonne, répéta-t-il. Vous êtes toutes deux extrêmement humbles. J'ai à vous parler. Les deux folles ſe remirent ſur leurs chaiſes.

Miſs Charlotte m'a dit ici qu'elle ne pouvoit continuer cette partie de ſa narration, ſans la mettre en dialogue; & que pour me faire connoître les interlocuteurs, elle prendroit le ton de chacun, c'eſt-à-dire, un ton humble pour ſa ſœur, un ton moins radouci pour elle-même, & le ton impérieux pour ſon père. C'eſt ce qu'elle a fait d'une manière fort plaiſante. Mais pour ſuppléer à cette variété, je mettrai le nom de chacun à la tête de ce qu'elle lui fait dire.

Sir Thomas. Quelle ſorte de congé milord

L...... a-t-il pris de vous, Caroline? Il a laissé un billet pour moi. Vous a-t-il écrit aussi? J'espère qu'il n'aura pas cru vous devoir un adieu de bouche, lorsqu'il s'en est dispensé pour moi.

Miss Charlotte. Il vous a cru, monsieur, fort irrité contre lui. (La pauvre Caroline n'étoit pas encore prête à répondre).

Sir Th. Et n'a pas cru votre sœur si mal disposée. Fort bien. Quel adieu vous a-t-il fait, Caroline? c'est à vous que je parle...... fille, femme, car je ne sais quel nom je dois vous donner.

Miss Charl. J'ose vous assurer, monsieur, que milord n'a pas eu dessein de vous offenser.

Sir Th. Je n'aime point vos interruptions, petite fille. N'ajoutez rien, je vous prie. C'est à votre sœur que je parle. Tenez la tête droite, Caroline. Point de grimaces & de contorsions. Un peu plus d'innocence dans le cœur, & vous aurez moins de confusion sur le visage. Je vois quelle ligue vous avez formée entre vous. Elle m'annonce de belles suites pour l'avenir. Mais, dites-moi, Caroline, aimez-vous milord L....? Lui avez-vous promis d'être à lui, lorsque vous serez parvenue à fléchir un père incommode, ou, ce qui vous plairoit sans doute encore plus, lorsque la mort vous en aura délivrée? Tous les pères sont de cruels personnages, lorsqu'ils ne pensent point comme leurs imprudentes filles sur

le compte de leurs amans. Me répondrez-vous, Caroline?

Miss Caroline. (pleurant d'un langage si sévère). Que puis-je dire, monsieur, sans avoir le malheur de vous déplaire?

Sir Th. Ce que vous pouvez dire? Dites que vous perdez pour votre père le respect & l'obéissance que vous lui devez. Cette réponse seroit-elle contraire à vos sentimens?

Miss Carol. Je me flatte, monsieur........

Sir Th. Je m'en flatte aussi. Mais ce n'est point assez. Il convient à une fille de s'expliquer avec plus de certitude. Ne pouvez-vous répondre pour votre cœur?

Miss Carol. Il me semble, monsieur, que vous ne regardez point milord L........ comme un homme sans mérite.

Sir Th. Je ne prends pas meilleure idée d'un homme, pour avoir fait oublier leur devoir à mes filles, pour leur faire prendre un air de folles avec leur père.

Miss Carol. Il se peut, monsieur, que j'aie l'air d'une folle devant vous; mais il ne manque rien à mon respect. Vous me glacez de crainte, monsieur. Je n'ai pas la force de soutenir votre présence, lorsque vous paroissez irrité contre moi.

Sir Th. Dites-moi que vous avez rompu avec milord, comme je vous en ai donné l'ordre.

Dites-moi que vous ne le reverrez jamais, si vous pouvez l'éviter. Dites-moi que vous ne lui écrirez point.

Miss Carol. Pardon, monsieur, si je prends la liberté de vous représenter que la conduite de milord a toujours été respectueuse avec moi. Il respecte aussi mon père. Comment pourrois-je lui marquer de la haine & du mépris?

Sir Th. Bon; nous serons bientôt instruits. Continuez, Caroline : & vous, Charlotte, profitez de la leçon que vous allez recevoir de votre aînée.

Miss Charl. En vérité, monsieur, je puis vous répondre du bon cœur de ma sœur, & du respect qu'elle a pour vous.

Sir Th. Fort bien. Vous, Caroline, rendez-vous caution du cœur de Charlotte. Une bonne offre en mérite une autre. Cependant, mesdemoiselles, après tous les témoignages que vous pouvez vous rendre mutuellement, c'est moi qui prétends être le juge de vos deux cœurs, & comptez que je ne m'arrête qu'aux faits. Savez-vous, Caroline, si votre sœur Charlotte a quelque intrigue qui serve à vous encourager dans la vôtre.

Miss Carol. J'ose vous dire, monsieur, que ma sœur n'est pas capable de manquer à ce qu'elle vous doit.

Sir Th. Je ſouhaite, Caroline, que vous en puiſſiez dire autant de la ſœur de Charlotte.

Miſs Carol. Je crois le pouvoir, monſieur.

Sir Th. Eh bien, ma fille, vous ſavez mes volontés.

Miſs Carol. Je juge, monſieur, que votre intention eſt que je paſſe ma vie dans le célibat.

Sir Th. Oh! oh! Eh pourquoi, mademoiſelle, portez-vous ce jugement de mes intentions? Parlez; je vous l'ordonne.

Miſs Carol. Parce qu'il me ſemble, monſieur, ſi vous me permettez de le dire, que la naiſſance & les bonnes qualités de milord L....... ne laiſſoient rien à déſirer. Pardon, monſieur : de grâce pardonnez-moi. (En levant les mains avec un mouvement paſſionné).

Sir Th. Sa naiſſance! je vous admire! Qu'eſt-ce donc qu'une pairie d'Écoſſe? Vous êtes éblouie apparemment du titre de comteſſe, mais je vous apprends que ſi vous avez une véritable eſtime pour milord L..... vous ne devez pas ſouhaiter que dans l'embarras où il eſt pour ſes ſœurs, il penſe à vous épouſer.

Miſs Carol. Je vous aſſure, monſieur, que le titre n'eſt rien pour moi ſans un bon caractère. A l'égard des embarras, je ne connois rien dans moi-même qui ſoit capable de faire oublier à milord les règles de la prudence.

Sir Th. Je vois que les difficultés ne viendront pas de votre part, & que vous n'avez pas d'objection à faire contre milord, s'il n'en a point contre vous. Vous êtes une fille très-humble & fort mortifiée. Il faut qu'une femme ſoit bien amoureuſe, pour donner ſi volontiers la préférence à ſon amant ſur elle-même : mais voyons, Caroline. Je veux ſavoir quelles eſpérances vous avez données à milord, ou plutôt, quelles eſpérances, peut-être, il vous a données à vous-même. Vous vous taiſez. Me ferez-vous la grâce de me répondre?

Miſs Carol. J'eſpère, monſieur, que je ne ferai pas déshonneur à mon père, en ſouhaitant toutes ſortes de biens à milord L......

Sir Th. Il ne ſe déshonoreroit pas non plus, tout fiers que ces mendians d'Écoſſois ſont de leur nobleſſe, en penſant à s'allier avec moi.

Miſs Carol. Milord L...... ſans être un mendiant, ſe feroit, monſieur, un honneur extrême...

Sir Th. Il auroit raiſon. Continuez. Pourquoi vous arrêtez-vous? Mais ſi milord n'eſt pas un mendiant pour ma fille, je ne ſouffrirai pas que ma fille tombe dans la mendicité pour lui. Il ſe feroit honneur, dites vous..... de quoi? D'être votre mari ſans doute. Répondez à ma queſtion : dans quels termes en êtes-vous avec lui?

Miſs Carol. Je ſuis bien malheureuſe de ne

pouvoir rien dire qui soit agréable à mon père.

Sir Th. Voyez avec quelle adresse elle élude ma question. Me le ferez-vous répéter, mademoiselle?

Miss Carol. Je crois pouvoir confesser, sans honte, que j'aimerois mieux..... (Elle s'arrêta ici, en baissant la tête, & cachant la moitié de son visage dans son sein. Miss Grandisson dit qu'elle ne lui a jamais paru si charmante).

Sir Th. Que vous aimeriez mieux...... être la femme de milord L...... que ma fille. Et vous, Charlotte, m'apprendrez-vous quand votre affection commencera aussi à se refroidir pour moi? quand vous commencerez à me regarder comme un obstacle à votre bonheur? quand vos yeux se laisseront éblouir par un étranger, & vous le feront préférer à votre père? Je m'apperçois que j'ai fait mon rôle. Il ne me reste qu'à partager entre vous le bien que vos amans croiront convenable à leurs affaires, & qu'à prendre le chemin du tombeau. Vos joyeux adorateurs viendront danser avec vous sur ma sépulture, & je serai oublié comme si je n'avois jamais existé.... excepté par votre frère, dont je connois la vertu & l'excellent naturel.

(Ici miss Caroline se vit forcée d'élever la voix. O, monsieur! s'écria-t-elle, de quel trait me percez-vous le cœur? Tous les pères sont-ils...

Pardonnez, monsieur : elle crut lui voir froncer le sourcil).

Sir Th. L'impertinence m'irrite. Je ne puis supporter..... (Il s'arrêta, comme pour éventer sa colère). Miss Caroline ; pourquoi toujours éluder mes questions? Vous savez ce que je vous demande. Répondez.

Miss Carol. Je serois indigne de l'affection d'un homme tel que milord L...... si je désavouois l'estime que j'ai pour lui. Il est vrai, monsieur, j'ai pour milord des sentimens qui me le font distinguer de tous les autres hommes. Vous-même, monsieur, vous n'avez pas toujours pensé si mal de lui. Mon frère.....

Sir Th. Ainsi tout est dévoilé. Vous avez la hardiesse....... Mais j'ai moi-même estimé milord, & ce sentiment n'est pas changé ; s'ensuit-il qu'il doive être mon gendre? Il est venu comme l'ami de mon fils. Je l'ai retenu à ce titre. Il ne vous connoissoit point alors ; mais à peine vous êtes-vous vus, que le besoin d'être mariés vous a saisis tous deux. Vous vous donnez pour une fille respectueuse, vous vantez sa prudence, & cependant il vous fait ses déclarations, ou vous lui faites les vôtres, je ne sais lequel des deux ; & lorsqu'il se croit sûr de vous, l'imbécille de père est alors consulté : & dans quelle vue? de savoir uniquement ce qu'il est disposé à faire ...

pour deux personnes qui ne lui ont pas accordé la moindre part au choix. C'est l'artifice commun; & le pauvre père doit fermer les yeux & la bouche, ou passer pour un tyran.

Miss Carol. (fondant en larmes). Le ciel m'est témoin, monsieur, que je n'ai reçu les propositions de milord que conditionnellement, & que j'ai fait tout dépendre de vos volontés : lui-même n'a pas désiré mon approbation dans d'autres termes.

Sir Th. Où est le bon sens dans cette réponse? avez-vous laissé quelque chose à mon choix? Voyons, Caroline : faisons l'essai de mon pouvoir. J'ai dessein de vous conduire à la ville. Un jeune homme de qualité m'a fait des ouvertures en vôtre faveur. Ses propositions me plaisent; & je suis sûr qu'elles vous plairont à vous-même, si vous n'avez pas le cœur prévenu. Expliquez-vous. Êtes-vous libre de vous rendre à ma recommandation? Vous ne me répondez pas. Votre traité avec milord est conditionnel, dites-vous : quoi? Vous vous taisez? Vous êtes confondue? C'est avec raison, si vous ne pouvez pas me faire la réponse que je désire. Si vous le pouvez, pourquoi ne la faites-vous pas? Je vous renverse, comme vous le voyez, avec vos propres armes.

Miss Carol. Il ne me convient point, monsieur, de disputer avec mon père. Je suis sûre qu'il n'a

rien manqué à mon respect. Je ne le suis pas moins de n'avoir pas fait déshonneur à ma famille, en recevant les propositions conditionnelles de milord L......

Sir Th. Conditionnelles! folle que vous êtes! Ne sont elles pas absolues, lorsqu'elles ne laissent rien à mon choix? Mais j'ai toujours éprouvé qu'un homme, qui s'abaisse à raisonner avec une femme, particulièrement sur certains points où la nature a plus de part que la raison, doit s'attendre à la suivre par mille détours, & à se trouver rejeté bien loin du terme, lorsqu'il croyoit y toucher. Il faut qu'il se contente, à la fin, de revenir prendre haleine dans le lieu d'où il est parti; tandis qu'elle voltige à l'entour, & qu'elle est prête à lui faire recommencer une nouvelle course.

Miss Carol. Jespère, monsieur.......

Sir Th. Laissons les espérances, mademoiselle; Il me faut des certitudes. Puis-je compter...... Mais je vous amènerai, si je puis, à raisonner juste, toute femme que vous êtes. Puis-je recevoir pour vous des propositions de tout autre homme? Répondez, oui ou non. N'en usez point avec moi comme les filles avec le commun des pères. Ne commencez point par désobéir dans la confiance que j'aurai la foiblesse de vous pardonner. Je ne suis point un père ordinaire. Je

connois le monde. Je connois votre sexe. J'y ai trouvé plus de folles que je n'en ai fait. Les femmes n'ont pas besoin du secours des hommes pour être folles. C'est la nature qui les a formées telles. Je n'en ai pas connu une, que l'expérience des autres ait rendue sage : mais répondez-moi, Caroline. Dites, puis-je recevoir de nouvelles propositions pour vous, ou ne le puis-je pas?

(Miss Caroline ne répondit que par ses larmes).

Sir Th. Une constance héroïque, apparemment. Ainsi vous sacrifiez une vertu réelle, l'obéissance que vous devez à votre père, aux idées romanesques de constance & de fidélité pour un amant? Approchez-vous de moi, mon amoureuse fille, approchez-vous, dis-je, quand je vous l'ordonne.

(Miss Caroline se leva. Quatre pas qu'elle fit en rampant, son mouchoir à ses yeux, la mirent à la portée des mains de son père. Il saisit brusquement une des siennes, & lui faisant toucher sa manche, il l'attira jusqu'à ses genoux. Il tira son autre main, qu'elle avoit sur ses yeux. Le mouchoir tomba. Il ne lui étoit pas difficile de voir qu'elle avoit les yeux rouges & enflés de larmes. Elle auroit volontiers tourné la tête, pour cacher le désordre de son visage; mais il lui tenoit fortement les deux mains; & tout d'un coup il se mit à faire de grands éclats de rire),

Sir Th. Eh! de quoi pleure cette fille? Consolez-vous, Caroline; vous aurez un mari. Je vous le promets. Je veux me hâter de vous conduire au grand marché de Londres. Vous serez étalée dans tous les lieux publics. J'aurai soin de vous faire parer des diamans de votre mère, pour attirer les yeux des galans. Il faut que vos conquêtes soient promptes, tandis que vous aurez le mérite de la nouveauté; sans quoi vous seriez bientôt confondue dans la foule des femmes qui prodiguent leur visage dans toutes les assemblées. L'impatiente personne! Qu'elle est à plaindre! Regardez-moi, Caroline. (Avec de nouveaux éclats de rire).

Miss Carol. En vérité, monsieur, si vous n'étiez pas mon père.......

Sir Th. Bonté du ciel! Eh! qu'arriveroit-il?

Miss Carol. Je dirois, monsieur, que vous me traitez fort cruellement.

Sir Th. Est-ce là ce que vous diriez, pauvre créature! à tout autre homme, n'est-ce pas? dans les mêmes circonstances? Fort bien; mais en attendant, vous ne me dites pas si vous vous accommoderez d'un autre homme que votre Écossois. (Lui tenant toujours les mains).

Miss Carol. Je suis traitée avec une rigueur extrême. En vérité, monsieur, vous ne me faites pas éprouver votre bonté. J'ose vous dire que je

ne ſuis point une amoureuſe créature, comme il vous plaît de me le reprocher. Je n'ai point d'impatience d'être mariée. J'attendrai vos ordres, le tems qui vous conviendra; mais comme il me ſemble qu'il n'y a point d'objection à faire contre milord L...... je n'ai aucun déſir d'être menée au marché de Londres.

Sir Th. (gravement). Si je ſuis diſpoſé à vous railler, Caroline, ſi je prends le parti de tourner en badinage un empreſſement que je n'attendois pas de mes filles, & qui m'a fait quelquefois mépriſer celles d'autrui, quoique je ne leur en aie rien témoigné, je ne ſouffrirai point que vous me faſſiez d'impertinentes réponſes. Croyez-moi, ne vous oubliez point.

Miſs Carol. (avec une profonde révérence). Je vous demande en grâce, monſieur, la permiſſion de me retirer. Je me rappellerai mes réponſes, avec un mortel regret, ſi......

Sir Th. Eſt-il néceſſaire que vous vous retiriez pour vous rappeler à votre devoir?

Mais vous répondrez enfin à ma queſtion. Où en êtes-vous avec milord L.....? eſt-il bien décidé qu'il ſera votre mari, & que vous n'en voulez point d'autre? aurez-vous, aura-t-il la patience d'attendre que la mort m'ait fait entrer dans le caveau de mes ancêtres?

Miſs Carol. Oh monſieur! quel langage! (Elle

cherchoit des yeux son mouchoir qui étoit toujours à terre. Elle vouloit retirer une de ses mains pour le prendre ; & lorsqu'elle l'eût tenté inutilement, ses larmes coulant comme deux ruisseaux, elle se laissa tomber à genoux). J'implore votre pitié, lui dit-elle ; je redoute votre colère ; mais je répéterai encore que je ne suis point une amoureuse créature ; & pour vous en convaincre, je ne me marierai jamais, si ce n'est point avec milord L.....

Mais Charlotte raconte que pendant toutes ces agitations de sa triste sœur, n'étant elle-même guère moins agitée, elle tiroit des chaises ; elle les remettoit à leur place ; elle regardoit miss Caroline ; elle détournoit les yeux, dans la crainte de rencontrer ceux de leur père ; elle les fixoit sur le bout de ses doigts, en souhaitant d'y voir des griffes, & que l'homme, au lieu d'être un père, fût un mari. En vérité, miss Byron, m'a-t-elle dit, il m'étoit impossible de ne me pas mettre à la place de ma sœur ; & le cas n'étoit pas aussi éloigné que miladi L..... se l'imaginoit. Une fois, j'entendis mon cœur qui se disoit à lui-même : si quelque milord L..... pour qui j'eusse autant de goût, s'offroit à moi avec la même honnêteté, je n'attendrois pas toutes ces persécutions. Au premier clair de lune, s'il me pressoit de bonne foi, & si j'étois

sûre de trouver un ministre prêt, je serois bien-tôt sous une autre protection, quelque mépris que j'aie toujours eu pour les filles qui prennent la fuite avec un homme. Miss Byron m'auroit-elle condamnée ?

Miss Grandisson, ai-je répondu, oublie quelle mère elle avoit reçue du ciel, & les exemples dont elle lui avoit l'obligation. Le public, qui auroit porté son jugement de l'action de la fille, auroit ignoré le cruel traitement du père. Vous êtes fort aise, en un mot, de n'avoir pas été mise à l'épreuve, & vous voyez que la respectueuse patience de miladi est parfaitement récompensée.

La comtesse a fort approuvé ma réponse; & se tournant vers sa sœur, qui vouloit plaider plus long-tems pour la vertu & la raison, contre la cruauté, elle l'a fait souvenir que son récit l'avoit laissée à genoux. Relevez-moi, lui a-t-elle dit agréablement, & renvoyez-moi le plus vîte que vous pourrez à ma chambre. Miss Grandisson a continué.

Sir Th. Vous ne vous marierez jamais, si ce n'est..... Et vous me faites cette déclaration, pour me prouver que vous n'êtes point une fille amoureuse ! Quelle extravagance! Si vous n'aviez point été fort amoureuse, vous ne vous seriez pas jetée dans une situation qui vous inspire la

hardiesse de me tenir ce discours. Effrontée ! petite folle ! retirez-vous de devant mes yeux,

(Elle se leva ; mais elle fut retenue par les mains).

Sir Th. Et vous m'osez faire une déclaration de cette nature ! Quelle est donc, s'il vous plaît, l'autorité qui me reste ici ? cependant, & vous & milord L..... comme vous le prétendiez à ce moment, vous ne vous êtes engagés que dans un amour conditionnel, que vous faites dépendre de mon approbation ? Malédiction sur votre sexe ! tel il a toujours été, & tel il sera toujours. Le dieu aveugle vous fait partir sur une monture paisible. Il vous fait suivre un chemin qui n'offre à votre cœur que de la sûreté & de l'agrément. Vous marchez d'un pas gai & triomphant, jusqu'à ce que la tête vous tourne : alors vous galopez par-dessus les haies & les fossés, vous franchissez tous les retranchemens, & le devoir, la décence, la discrétion, sont foulés aux pieds.

(Chère miss Caroline ! n'ai-je pu m'empêcher d'interrompre ici, je m'attendois à cette cruelle attaque.. Je la pressentois aussi, m'a-t-elle répondu, & c'est ce qui m'avoit empêché de déclarer plutôt la préférence que je donnois à milord L..... sur tous les hommes ; quoiqu'étant sûre de son mérite, mon cœur m'y portât sans scrupule. Mais laissons finir ma sœur).

Sir Th. Sortez, vous dis-je, de ma présence (quoiqu'il continuât de la tenir par les mains). Et cette petite coquine (en se tournant vers la pauvre Charlotte qui vous parle), je n'ai pas cessé d'observer ses yeux & le jeu de tous les petits muscles effrontés de son visage. Elle prend part à vos ridicules peines. Vous en ressentez de vives, je me l'imagine. Vous me regardez toutes deux comme votre tyran. Vous souhaiteriez que je fusse bien loin, pour avoir la liberté de vous abandonner ensemble à vos indiscrètes réflexions. J'en serai le sujet! Tout le ressentiment que vous vous efforcez de cacher ici, ne manquera point d'éclater librement. Je ne serai pas plus respecté que l'intérêt de votre folle passion ne le permettra. Milord L... sera consulté plutôt que moi, & jouira de la confiance de mes deux filles contre leur père. Je prévois que dans ce moment vous m'allez regarder comme votre plus mortel ennemi. Mais je vous renoncerai toutes deux pour mon sang, & je permettrai à votre frère, la joie de ma vie, l'espérance de mes jours plus heureux, de repasser promptement la mer. Il vous renoncera aussi pour ses sœurs, ou je le renoncerai lui-même, & je serai alors un père sans enfans, quoique j'en aie trois pleins de vie, & de la meilleure de toutes les mères. Quel chagrin n'auroit-elle pas?

L'émotion de miss Charlotte fut si vive, qu'elle n'eut pas le pouvoir d'y résister. O ma chère mère, s'écria-t-elle! quel malheur pour nous de vous avoir perdue! c'est aujourd'hui que vos filles sentent que vous leur manquez. Elle fut prête à prendre la fuite après cette exclamation. Les regards de son père la firent trembler. Il se leva. Caroline, ne remuez pas, dit-il à l'aînée. Il me reste quelque chose à vous dire, vous, Charlotte, approchez; & la prenant par les deux mains, il lui reprocha d'avoir osé l'interrompre avec une effronterie qu'il prétendoit avoir lue jusques dans ses yeux. Elle se laissa tomber à ses pieds; elle lui demanda pardon. Mais tenant d'une main les deux siennes, & la menaçant de l'autre; que le ciel me punisse, lui dit-il, d'un ton furieux, si je vous pardonne! j'avois souhaité que vous fussiez présente, pour vous faire tirer une bonne leçon de la folle conduite de votre sœur. Milord est un incendiaire, un voleur. Il a mis le feu dans ma maison. Il m'a dérobé l'affection de l'aînée de mes filles, par un artifice usé, en prétendant qu'il ne lui demandoit rien qu'avec mon approbation. Je ne veux pas de lui, & j'espère qu'on ne me contestera point le droit de suivre mes volontés. Cependant une rebelle ose me déclarer qu'elle n'aura point d'autre mari. N'ai je donc élevé mes deux filles jus-

qu'à l'âge où je devrois en attendre quelque secours & quelque consolation ; n'ai-je vécu dans le veuvage en leur faveur, que pour m'en voir enlever une par un homme que je rejette, & pour entendre l'autre qui appelle sa mère au secours, du fond de son tombeau, contre la tyrannie d'un père? Que dois-je attendre à l'avenir de l'une & de l'autre ? mais c'est à quoi je n'aurai point la folie de m'exposer. Vous me quitterez toutes deux. Quittez-moi, quittez cette maison ; cherchez votre fortune ailleurs. Vous pouvez prendre vos habits & tout ce qui vous appartient ; mais gardez-vous de toucher à ce qui m'est resté de votre mère. Je vous donnerai à chacune cinq cens guinées à prendre chez mon banquier. Lorsque vous serez à la fin de cette somme, j'apprendrai quelle sera votre conduite, & je verrai ce que je dois faire de plus.

Mon cher père, lui dit Caroline, en se jetant à genoux devant lui, pardonnez à ma sœur! quelque rigueur qu'il vous plaise d'exercer contre moi, faites grâce à ma sœur!

Sir Th. C'est-à-dire, Caroline, que vous ne craignez rien pour vous-même. Vous vous jetterez dans les bras de milord L..... je n'en doute point..... mais je vais rappeler sur le champ votre frère..... & vous n'en sortirez pas moins de cette maison. La porte sera fermée au

moment que vous partirez; de ma vie elle ne se rouvrira pour vous. Quand mes cendres seront mêlées avec celles de votre mère, vous y rentrerez alors pour les fouler toutes deux aux pieds.

Miss Charl. (avec un mêlange de sanglots & de larmes). Monsieur, je demande pardon au ciel & à vous. En invoquant ma mère, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser. Je l'ai regrettée pour vous, monsieur, autant que pour ma sœur & pour moi. Elle auroit adouci........

Sir Th. La dureté de mon cœur, apparemment. Je lis dans vos pensées, mademoiselle.

(Il s'éloigna de quelque pas, en nous laissant à genoux près de la chaise qu'il avoit quittée. Il se promena dans la salle, avec les marques d'une vive agitation. Ensuite, ayant sonné, il s'approcha de la porte; il l'ouvrit; & la tenant d'une main, il fit appeler la femme de charge. Elle entra. C'étoit une femme de fort bon naturel, qui se mit à trembler de toute sa force, lorsqu'elle vit ses deux jeunes maîtresses à genoux).

Sir Th. Beckford, aidez ces deux filles à rassembler tout ce qui leur appartient ici. Vous me donnerez un mémoire de tout ce qu'elles prendront. L'autorité de leur père commence à leur être à charge. Elles veulent secouer le joug. Elles

croient avoir passé l'âge de la soumission. Il leur faut des hommes, des maris.

Miss Carol. Non, Beckford; hélas! non, non..........

Sir Th. Vous osez me démentir, effrontée!

Madame Beckford. Monsieur, je vous supplie.... je vous conjure...... Jamais deux demoiselles ne furent plus modestes. Elles sont renommées toutes deux dans le canton, pour leur modestie & leur bonté.

Sir Th. Qu'on ne me réplique point. La modestie ne s'écarte jamais du devoir. Caroline hait son père. Milord L...... m'a dérobé son affection. Charlotte prend son parti contre moi, & je m'imagine que vous le prenez aussi. Croyez-moi, recevez mes ordres en silence; ces deux filles ne seront pas ici dans quatre jours.

(Madame Beckford se mit à deux genoux, en répétant : je vous supplie...... je vous conjure...... Les deux sœurs se levèrent, approchèrent de leur père, & se jetèrent aussi à ses pieds).

Miss Carol. Pardonnez-nous, monsieur! Je vous demande pardon, au nom de ma mère!

Miss Charl. (d'un ton lamentable) Pardon, monsieur, au nom de ma mère & de mon frère!

(Toutes deux tirant le bas de son justaucorps, & madame Beckford faisant la même chose à

leur exemple, & lui les regardant sans paroître ému).

Sir Thom. C'est un plaisir que je vous fais, mesdemoiselles. Je sais que mon autorité vous pèse. Il ne vous manque rien pour être femmes. Un père ne connoît le malheur d'avoir des filles qu'au moment où des hommes viennent leur faire envisager, hors de la maison paternelle, un bonheur qu'elles trouvent rarement néanmoins hors du lieu qu'elles brûlent de quitter.

Miss Charl. Nous sommes à vous, mon cher papa. Nous ne voulons être qu'à vous. N'exposez point vos filles aux censures du public. Jusqu'à présent notre réputation est sans tache.

Miss Carol. Ah! mon cher père, ne nous précipitez pas dans un monde que nous ne connoissons point encore! Gardez-nous sous votre protection! Nous n'en désirons point d'autre.

Sir Th. L'expérience vous viendra, mesdemoiselles. Vous ne me croyez plus propre à vous servir de conseiller. Milord L...... en aliène une de moi, l'autre invoque l'ombre de sa mère, pour la mettre à couvert de ma cruauté; & milord L...... n'a-t-il pas eu l'insolence de me faire entendre que j'étois trop jeune encore pour entreprendre de conduire des filles aussi formées que les miennes? Je le pense comme lui; Beckford, vos larmes sont inutiles; préparez-les à partir.

Huit jours sont le plus long terme que je puisse leur accorder dans cette maison. Elle leur sera fermée pour n'y rentrer jamais.

Miss Carol. Oh! monsieur, ne réduisez pas vos enfans au désespoir. Nous sommes des filles. Jamais nous n'avons eu tant de besoin de la protection d'un père.

Miss Carol. Qu'avons-nous fait, monsieur, pour mériter d'être chassées de votre maison? Nous vous demandons pardon de tout ce qui peut vous avoir offensé. Notre obéissance & notre respect seront sans bornes. Permettez moi d'écrire à mon frère.

Sir Th. Excellente voie pour m'appaiser! Vous pensez donc à mettre votre frère dans vos intérêts! Ne voudriez-vous pas en appeler à lui, & l'établir juge de son père? Insupportable folie! Loin, vous dis-je. Qu'on se dispose au départ, & que cette maison vous soit fermée pour jamais.

Miss Charl. Nous ne pensons qu'à vivre sous votre protection & sous vos ordres. Oh! monsieur!

Sir Th. Je suppose, Caroline, que milord L..... n'aura pas plus de peine à vous trouver, qu'il n'en a eu à s'assurer de votre inclination. Pour vous, Charlotte, vous vous retirerez chez votre vieille tante d'Yorck-Shire, qui est capable

de vous apprendre que la patience est une vertu, & qu'une fille ne doit pas se rendre à la première offre, quand elle veut qu'on lui en fasse une seconde. (Il lui jeta ici un regard fort dédaigneux).

Remarquez, ma chère Lucie, que cette vieille tante d'Yorck-Shire est une sœur de sir Thomas, dont il a toujours empêché le mariage, & qu'il entretient par une pension assez médiocre, quoiqu'elle ait des droits auxquels il ne pourroit rien opposer, mais dont il a l'adresse d'éluder l'exécution.

Miss Carol. Je suis votre fille, monsieur. Tout est respectable de la part d'un père. Mais vous n'aurez rien à me reprocher : je n'aurai point d'empressement; & je vous promets à genoux, de n'être jamais à milord L...... sans votre consentement. Ce que je vous demande uniquement, monsieur, c'est de ne me proposer jamais d'autre homme.

Sir Th. (un peu ralenti). Je vous prends au mot, mademoiselle. Mais j'exige en même tems que vous n'ayez aucune correspondance avec lui; que vous ne vous voyiez & ne vous écriviez point. En un mot, vous connoissez mes intentions : & pour la dernière fois, indépendamment de toutes vos réponses, je veux de l'obéissance. Beckford, vous pouvez vous retirer. Levez-vous, Caroline.

Miss Carol. (avec un transport de joie). Ah! suis-je pardonnée, monsieur? Faites donc grâce aussi à ma sœur.

Sir Th. Charlotte, profitez de cette scène, surtout, pour vous bien garder de toute espèce d'engagement dont votre père ne soit pas informé. J'en charge sérieusement votre mémoire. Caroline s'est attiré quelques chagrins, par ceux qu'elle m'a causés. Rien n'est si juste. Que son exemple soit une leçon pour vous?

Madame Beckford étant sortie, il ranima un peu les deux sœurs, par un sourire assez obligeant. Il paroissoit triompher de tous les tourmens qu'il leur avoit fait souffrir : à l'occasion de quoi, chère Lucie ? Je ne crois pas que vous le deviniez plus que moi. Il me semble, au fond, que le monde n'en iroit pas plus mal, quand ces vains emportemens seroient moins communs parmi les pères & les mères.

Mais comment la vivacité de miss Charlotte, ai-je pensé en moi même, se laissa-t-elle si facilement subjuguer ? Cette réflexion m'a fait sourire. Miladi, qui s'en est apperçue, m'a demandé ce qui se passoit dans mes idées ? Me le pardonnez-vous, lui ai-je dit? C'est ce que j'ignore, m'a-t-elle répondu. Je me fie donc, ai-je repliqué, à votre bon naturel : je souriois d'admiration pour les charmans progrès que

notre

notre Charlotte a faits depuis ce tems-là. O la malicieuse fille ! s'est écriée miss Grandisson ; mais elle paroît avoir oublié que je lui en dois déjà beaucoup. Le trait est fort bon, a repris miladi. Cependant je dois cette justice à Charlotte, qu'elle a toujours eu le même feu que vous lui connoissez, excepté sous les yeux de son père.

Mais je veux joindre, a continué la comtesse, quelques mots à son dernier récit. Mon père nous retint jusqu'à ce qu'il eût lu le billet de milord qu'il n'avoit point encore ouvert, & qu'il n'ouvrit alors, ou je suis trompée, que pour y trouver l'occasion de nous faire quelque reproche. Cependant j'en fus quitte à meilleur marché que je ne l'avois appréhendé ; car je n'avois pas vu moi-même cet important billet.

Vous ne serez pas fâchée, chère Lucie, que je vous le transcrive sur l'original même que la comtesse m'a laissé ce soir en nous retirant.

» Permettez, monsieur, que j'emploie ma
» plume, par la seule raison qu'elle pourra vous
» être plus agréable que ma présence, pour
» vous remercier du fond du cœur, de tous les
» témoignages de bonté & d'amitié que j'ai re-
» çus de vous, dans un mois de séjour que j'ai
» fait au château de Grandisson, au lieu de

» vingt-quatre heures seulement que j'avois eu
» l'intention de m'y arrêter. Il m'est resté, du
» dernier entretien que j'ai eu avec vous, une
» juste crainte de m'être emporté à quelques
» expressions trop ardentes. Si vous en portez le
» même jugement, je vous fais de très-humbles
» excuses, & je reconnois que je vous les dois.
» Qui peut contester les droits d'un père sur ses
» enfans? mais je serois le plus heureux de tous
» les hommes, si les vôtres, & mon amour
» pour miss Caroline Grandisson, pouvoient se
» concilier. Peut-être me trouverez-vous cou-
» pable de n'avoir pas commencé par m'adresser
» à vous, & je vous en demande pardon aussi.

» Mais je crains d'avoir une faute plus grave
» à me reprocher; & quoique rien ne m'oblige
» de vous en faire l'aveu, j'aime mieux devoir
» votre indulgence à mon ingénuité, que d'em-
» ployer le moindre déguisement dans une af-
» faire de cette importance. J'avoue donc qu'en
» vous quittant, je suis allé me jeter aux pieds
» de miss Grandisson, & lui demander sa main.
» Une alliance avec moi n'entraînant aucun dés-
» honneur, je l'ai assurée que mon bien nous
» suffisoit sans rien attendre de vous; & qu'une
» économie, à laquelle j'étois sûr qu'elle auroit
» la bonté de contribuer, ne tarderoit point à le

» rendre libre. Mais elle a rejeté mes instances, » dans la résolution d'attendre le consentement » de son père, en me laissant espérer, néanmoins, que les obstacles ne viendront pas » d'elle, si nous pouvons l'obtenir. Le résultat, » monsieur, est qu'aussi long-tems qu'il me » restera une ombre de cette espérance, je ne » penserai point à d'autre femme. La familia- » rité dans laquelle j'ai vécu pendant quelques » mois en diverses contrées d'Italie & d'Alle- » magne, avec votre fils, le meilleur de tous » les hommes, m'a donné l'ambition de suivre » son exemple; & si je puis obtenir, par votre » faveur, une femme si chère & un frère si ver- » tueux, rien n'égalera, monsieur, le bonheur » de votre très-humble & très-obligé serviteur » L..... »

Cette lettre, m'a dit miladi L..... parut artificieuse à sir Thomas. Il prétendit que milord devoit se croire bien sûr d'elle, pour lui faire une proposition qui ne pouvoit être justifiée par aucun principe. Un refus, lui dit-il, est d'une fille adroite. Vous n'avez pu douter que milord L..... ne vous en aime mieux, pour avoir rejeté un mariage clandestin, n'en tirât-il que l'espoir de faire tourner cette affaire plus utilement pour lui-même. L'orgueil, continua-t-il, fait la vertu

d'une moitié des femmes, & la politique celle de l'autre. Supposez-les sûres qu'un homme n'en aura pas plus mauvaise opinion d'elles; vous ne leur verrez jamais refuser une première offre. Si vous jouissiez d'une fortune indépendante, dites, mademoiselle, qu'auriez-vous fait? allez, vous êtes foible; mais vous êtes encore plus rusée. La ruse tient lieu de sagesse aux femmes, & leur foiblesse est la force des hommes. Je suis fâché que mes filles ne soient pas composées de matériaux moins fragiles. Ce qui m'étonne, c'est qu'un homme qui connoît votre sexe, puisse penser au mariage.

Telle fut, chère Lucie, la réponse de ce père, qui avoit passé toute sa vie dans l'excès du libertinage; comme s'il avoit cru ses vues bien justifiées par des traits vagues de satyre contre *les* femmes. C'est ainsi que la malignité, jointe à la dépravation des mœurs, passe pour connoissance du monde & du cœur humain. Combien d'auteurs doivent leur réputation à ces odieuses peintures! mais gardons-nous de croire que le caractère de la nature humaine, c'est-à-dire, de tant de créatures formées à l'image de dieu, doive être pris des égaremens d'une sale imagination. Ce qu'il faut juger du plus grand nombre de ces peintres satyriques, c'est qu'ils ont

généralement vécu en fort mauvaise compagnie.

J'ai cru, ma chère, que la nouveauté du sujet me feroit pardonner l'excessive longueur de cette lettre.

Les deux dames en étoient à cet endroit de leur histoire, lorsqu'on m'a remis les lettres de ma grand-mère & de ma tante. Vous jugerez, par ma réponse, de l'émotion qu'elles m'ont causée. Je n'ai pu la déguiser, & les deux sœurs en ont voulu savoir la cause. Je leur ai dit d'où ces lettres venoient, & que ma tante devoit faire, samedi prochain, ma réponse à miladi D.... Elles m'ont permis de me retirer pour vous écrire. Mais, après le départ du messager, elles m'ont demandé quelle étoit ma résolution ; je n'ai pas fait difficulté de leur dire que j'avois confirmé mon refus. Miss Grandisson a levé les mains & les yeux; ensuite jetant sur moi un regard pénétrant ; vous nous apprendrez la vérité, m'a-t-elle dit, mais je prévois que nous ne la saurons pas entière. J'ai rougi; elle a continué de me regarder. Ah, chère Henriette! a-t-elle repris d'un air mystérieux. Chère miss Grandisson! ai-je répondu naturellement. Vous ne me persuaderez pas, a-t-elle ajouté, qu'il n'y ait dans Northampton-Shire, quelque homme dont nous n'avons point encore entendu parler.

Cette conclusion m'a rendue un peu plus tranquille, Cependant la curieuse miss auroit-elle quelque chose en vue ? je la crois trop généreuse pour se faire un jeu de ma situation, quand elle me croiroit quelque foible. Ma crainte est pour ma santé qui n'est plus telle que je l'ai toujours eue. Je ne suis plus aussi heureuse que je l'étois en moi-même. Au fond, ma chère, ne vous semble-t-il pas que toutes les circonstances où je me suis trouvée depuis six semaines, doivent avoir produit cette altération. Mais passons à quelque chose de plus amusant.

A ma prière les deux sœurs ont repris l'histoire de leur famille.

Sir Thomas ne parut pas changer de dispositions, quoiqu'il leur fût aisé d'entrevoir qu'il se seroit laissé vaincre par le respect de miss Caroline, & par la générosité de milord L..... si, dans le désordre de ses affaires, il n'avoit eu de la peine à se défaire de son argent. Il se rendit à Londres, accompagné de ses filles. On a cru qu'il n'auroit point été fâché que les deux amans se fussent mariés sans sa participation; car son premier ordre, en arrivant à la ville, fut une nouvelle défense de recevoir les visites de milord; & pendant quelques semaines ils eurent obligation à leur sœur, comme elle en a fait souvenir

plaisamment miladi, de mille moyens qui furent employés pour favoriser leurs entrevues.

Les affaires étoient dans cette fâcheuse situation, lorsqu'on fit des ouvertures à sir Thomas, pour la plus jeune de ses deux filles. Mais, quoiqu'il n'eût point contre miss Charlotte les mêmes prétextes qu'il avoit eus contre sa sœur, il ne lui communiqua rien, & ce fut par d'autres voies qu'elle en fut informée. Auriez-vous été surprise, m'a-t-elle demandé, si l'exemple de ce qui s'étoit passé devant mes yeux m'avoit précipitée dans quelque démarche téméraire? Je suis persuadée, lui ai-je répondu, qu'il n'y a point d'injustice, de la part d'un père, qui puisse autoriser une témérité dans un enfant. Votre vertu vous sauva, & vous vous en réjouissez sans doute aujourd'hui. Miss Charlotte a rougi & s'est mordu la lèvre. Quel sujet peut-elle avoir eu de rougir?

Enfin sir Thomas prit la résolution de régler ses affaires, dans le dessein de rappeler un fils dont la sagesse & le respect devoient faire, disoit-il, le bonheur de ses jours. Mais il se trouvoit embarrassé de madame Oldham & de ses deux enfans. Quoiqu'il eût raison de croire que son fils n'avoit point ignoré cet ancien commerce, il ne vouloit point lui donner pour spec-

tacle, à son arrivée, une nouvelle famille établie dans une de ses terres. D'un autre côté, cette femme lui ayant fait de trop grands sacrifices pour être traitée sans ménagement, il se crut obligé de pourvoir à la fortune des enfans qu'il avoit eus d'elle.

Pendant qu'il s'occupoit de ces soins, il reçut des propositions de mariage pour son fils, d'un des premiers seigneurs du royaume, dont la fille, ayant accompagné son frère dans un voyage de France & d'Italie, avoit conçu des sentimens fort tendres pour le jeune Grandisson qu'elle avoit souvent vu à Florence. Son père & son frère qui connoissoient tout le mérite du jeune chevalier, avoient approuvé cette inclination. Sir Thomas eut là-dessus plusieurs conférences avec eux, & fut si flatté de leurs vues, qu'il forma le dessein d'abandonner tout son bien à son fils en faveur de ce mariage, & de se réduire à une pension annuelle. Les deux sœurs m'en ont montré la preuve, dans une réponse de leur frère, qu'elles trouvèrent avant son retour entre divers papiers, & qu'elles m'ont permis de transcrire.

MONSIEUR,

VOTRE dernière lettre m'a rempli d'étonne-

ment. Si la propoſition qu'elle contient part de la grandeur naturelle de votre ame & de cette même indulgence dont j'ai reſſenti tant d'effets, que puis-je répondre? ma reconnoiſſance manque d'expreſſions! mais ſi vous vous étiez laiſſé engager à cet excès de bonté par quelques ſollicitations, me préſerve le ciel de donner votre nom à une femme, quelques avantages qu'elle pût m'apporter du côté de la naiſſance & des richeſſes, dont les amis auroient été capables de propoſer des conditions de cette nature à mon père! Je reçois, avec une joie inexprimable, l'eſpoir que vous me donnez de reprendre bientôt le chemin de ma patrie, pour m'y jeter à vos pieds. Lorſque cette permiſſion m'arrivera, je vous ouvrirai le fond de mon cœur. Le crédit de votre nom & la connoiſſance de votre bonté feront ma plus glorieuſe recommandation pour l'établiſſement que vous paroiſſez déſirer. Mais je vous demande en grâce, monſieur, de ſuſpendre juſqu'à mon retour le traité que vous m'avez fait la grâce de commencer. Vous me faites celle de me demander mon opinion ſur la perſonne qu'on vous propoſe. Je me ſouviens de lui avoir trouvé beaucoup de mérite & d'agrémens.

Je n'apprends point, ſans une vive affliction, que vous ayez trouvé quelque ſujet de mécon-

tentement dans la conduite de mes sœurs. Comment les filles d'une mère telle que la nôtre sont-elles capables de s'oublier ? elles ne doivent pas s'attendre à me voir favoriser leurs fautes. Je leur ferai connoître que mon estime & mon amitié, si elles y attachent quelque prix, sont moins fondées sur le sang que sur le mérite, & que les meilleures qualités deviennent suspectes, lorsqu'elles ne sont point accompagnées du respect qu'on doit à son père.

Vous me demandez, monsieur, ce que je pense de milord L..... & s'il a fait quelque démarche pour m'engager dans ses intérêts à l'occasion des sentimens qu'il a conçus pour ma sœur Caroline. Il m'a fait l'honneur de m'écrire. Je vous renvoie sa lettre avec une copie de ma réponse. A l'égard de son caractère, je dois dire que de tous les anglois que j'ai rencontrés dans mes voyages, il n'y en a point dont la conduite & le bon naturel m'aient inspiré plus d'estime & d'amitié. La justice & mon inclination m'obligent également de lui rendre ce témoignage. Quel seroit mon chagrin, s'il s'étoit démenti pour vous, & si ma sœur avoit oublié ce qu'elle vous doit !

Votre bonté vous fait ajouter que mon retour augmentera vos forces : que le ciel m'ôte les

miennes, qu'il me prive à jamais du pouvoir de faire du bien, soit à moi, soit à ceux que j'aime, si j'oublie, ou si je cesse d'honorer & de respecter le plus indulgent de tous les pères ! Je suis, &c.

CH. GRANDISSON.

QUE dites-vous, Lucie, de cet admirable jeune homme ? mais observons qu'il promet, à son retour, d'ouvrir le fond de son cœur, & que jusqu'alors il demande que le traité qui le regarde soit interrompu. Ah ! ma chère ! quel pourroit être l'espoir d'une nouvelle connoissance dont le cœur se feroit mal défendu ? Considérons si le chevalier Grandisson étoit actuellement marié, cet obstacle ne donneroit-il pas à une femme raisonnable la force de surmonter sa passion ? Il n'est donc pas impossible d'en triompher ; & si celle qui croit la victoire possible dans une supposition, y trouvoit de l'impossibilité dans une autre, je l'exhorterois à mourir de honte, ou du moins à pleurer sa folie dans une profonde humiliation.

La lettre du jeune chevalier ne tomba dans les mains de ses sœurs qu'après la mort de leur père, qui arriva quelques semaines après qu'il l'eut reçue, c'est-à-dire, avant qu'il eût envoyé

à ſon fils la permiſſion de revenir. Vous jugerez ſans peine qu'elles furent vivement alarmées des préventions que leur père avoit cherché à faire naître contr'elles dans le cœur de leur frère, & que cette crainte ne fit qu'augmenter après ſa mort. Il avoit ſuſpendu le traité de mariage, & tous ſes ſoins s'étoient tournés à l'arrangement de ſes affaires. Il fit venir d'Irlande l'intendant qu'il y avoit pour cette partie de ſon bien. Il employa quelques jours à lui faire rendre ſes comptes. L'intendant des biens d'Angleterre rendit auſſi les ſiens; mais ces deux hommes, agiſſant de concert, trouvèrent le moyen de lui faire approuver tous leurs mémoires, ſur des réſultats généraux qu'il promit de ſigner. Il ſembloit que dans tous ſes arrangemens, il ne redoutoit que l'œil de ſon fils. Etrange force du *vice*, pour dégrader juſqu'à la fierté!

Mais qui répondra de la réformation d'un libertin d'habitude, lorſqu'il ſe trouve expoſé à la tentation? Obſervez ce qui ſuit. M. Filmer, intendant d'Irlande, connoiſſant les foibleſſes de ſon maître, avoit amené de Dublin une jeune fille d'environ ſeize ans, ſous prétexte de viſiter deux vieilles tantes qui faiſoient leur demeure à Londres. Elle avoit toujours vécu dans l'innocence, mais ſes parens irlandois, gens ſans vertu,

avoient si peu pensé à lui en inspirer, qu'ils l'avoient élevée, au contraire, dans l'idée que ses agrémens naturels serviroient quelque jour à sa fortune, & n'avoient pas cessé de lui répéter qu'elle n'en devoit pas attendre d'autre. M. Filmer, dans toutes les occasions qu'il avoit de voir sir Thomas, lui vantoit la beauté de miss *Orban*, & sur-tout son innocence, qui est un attrait puissant pour les libertins. Le chevalier baronnet, qui suivoit de bonne foi ses nouvelles idées, se contenta d'abord de prêter l'oreille à ces artificieuses insinuations. Enfin, la curiosité lui fit souhaiter de rendre une visite aux deux tantes. La nièce n'étoit point absente. Sa beauté répondoit aux éloges de Filmer. Sir Thomas la vit plusieurs fois, & prit pour elle une si vive passion, qu'il ne dissimula point à son intendant qu'il ne pouvoit vivre sans elle.

On ne pensa qu'à tirer avantage de son aveuglement. Il offrit des conditions brillantes; mais, pendant quelque tems, les vieilles tantes ne voulurent entendre parler que de mariage. Sir Thomas avoit vécu trop long-tems dans le monde pour devenir aisément leur dupe. Cependant on lui fit des propositions, desquelles on parut déterminé à ne se pas relâcher; la jeune fille, qui l'aimoit, lui disoit-on, avec une ten-

dresse qu'elle n'avoit jamais eue pour personne ; dût-elle en mourir de chagrin & de langueur. c'étoit flatter bien adroitement un homme qui avoit trois fois l'âge de sa maîtresse, & qui étoit encore sensible au plaisir d'être aimé.

Les conditions étoient qu'il commenceroit par assurer à miss Orban une pension viagère de cinq cens livres sterlings ; & que si l'on pouvoit obtenir le consentement de son père & de sa mère, il leur en feroit une de deux cens sur les deux têtes ; que miss Orban feroit sa demeure dans une des terres de sir Thomas, avec un équipage & la livrée de son amant, & que, pour sauver la bienséance, il consentiroit tacitement qu'elle prît son nom : les deux tantes se remettoient à sa générosité, de la récompense qu'elles croyoient mériter pour cet important service.

Leurs demandes parurent excessives à sir Thomas. Il résista quelque tems ; mais l'artifice étant employé de tous côtés pour le séduire, l'amour, ce *nom prostitué*, comme je l'ai déjà dit, le força de se courber sous le joug. Son embarras étoit de fournir à cette nouvelle dépense, sans augmenter le désordre de ses affaires, & de trouver des prétextes pour continuer de tenir son fils dans l'éloignement. D'ailleurs, madame Oldham n'étoit pas plus tranquille depuis qu'il

lui avoit parlé du retour de son fils, & souhaitoit de quitter le séjour d'Essex, dans la crainte de se rendre aussi odieuse au jeune Grandisson, qu'elle l'étoit à ses deux sœurs. Dans cette variété d'inquiétudes, il crut devoir commencer par se défaire de son ancienne maîtresse; & prenant le chemin d'Essex, avant que d'avoir signé son nouveau traité avec les tantes de miss Orban, il résolut, pour fournir à tant de frais, de faire abattre une magnifique futaie, qui attendoit, disoit-il, impatiemment la coignée, & qu'il avoit toujours réservée, néanmoins, comme une ressource qui devoit aider son fils à nettoyer une partie de sa succession.

Il arriva dans sa terre d'Essex. Mais là, tandis qu'il étoit rempli de ses projets, & qu'il commençoit à traiter paisiblement avec madame Oldham, qui prenoit ce changement pour le présage d'une véritable réformation, il fut attaqué d'une fièvre violente qui le priva, dans l'espace de trois jours, de cette force de corps & d'esprit dont il avoit si long-tems abusé. Son intendant anglois prit la poste aussi-tôt, dans l'espérance de lui faire signer ses comptes. Mais l'empressement avec lequel il se présentoit au château, fit naître des soupçons qui ne permirent point à madame Oldham de lui accorder

la vue de son maître. Filmer, qui étoit allé au-devant de madame Orban pour l'amener à Londres, & la faire assister à la conclusion de l'infame traité de sa fille, arriva aussi, ses comptes à la main; & ne trouvant au château que le sujet d'une affreuse consternation, il se retira dans une hôtellerie voisine, avec un reste de confiance au vigoureux tempérament du malade. Ce ne fut que le sixième jour, lorsque les médecins eurent déclaré qu'ils n'en espéroient plus rien, que madame Oldham fit avertir les deux sœurs de la misérable situation de leur père. Elles partirent sur le champ. On ne pouvoit leur supposer beaucoup d'affection pour une femme qui avoit causé une partie de leurs chagrins. M. Everard Grandisson, dont elles étoient accompagnées, lui fit dire, de leur part, que rien ne devoit l'arrêter plus long-tems auprès de leur père. Elle avoit déjà eu la prudence d'éloigner ses enfans; mais elle insista constamment à demeurer, soit par des motifs de tendresse, ou pour éviter les soupçons d'avoir détourné quelques effets; car après la mort de sir Thomas, elle n'attendoit aucune pitié de la famille. Malheureuse femme! à quel titre y auroit-elle pu prétendre? miss Caroline consentit, & fit consentir sa sœur à la voir demeurer. Rien ne fut si choquant pour elles que
d'entendre

d'entendre leur père, dans son délire, répéter sans cesse le nom de miss Orban, quoiqu'elles n'eussent rien appris du nouveau traité, & que madame Oldham n'en fût pas mieux informée. Quelquefois aussi on lui entendoit prononcer le nom de son fils; mais c'étoit toujours avec quelques marques de crainte ou de confusion. Le huitième jour, les médecins l'ayant abandonné, ses filles dépêchèrent un courier à leur frère, pour lui faire hâter son retour. Elles savoient par des lettres récentes qu'ayant laissé miss Emilie Jervins à Florence, sous la garde du docteur Barlet, il étoit venu attendre à Paris la permission de repasser en Angleterre. Le dixième jour; sir Thomas revint un peu à lui-même. Il reconnut ses filles. Il pleura sur elles. Il regretta de ne les avoir pas traitées avec plus de tendresse. Madame Oldham s'étant appprochée de lui, il se reconnut coupable du désordre dans lequel il l'avoit engagée. Mais cet intervalle de raison dura peu. Il retomba dans son délire, & vers le soir il expira dans les plus violentes agitations. Joignez une larme aux miennes, ma chère Lucie, pour la terrible fin de sir Thomas Grandisson, quoique nous ne l'ayons pas connu.

Les deux sœurs, M. Grandisson & madame Oldham, pour sa sûreté, mirent leurs sceaux

dans tous les lieux où l'on pouvoit supposer qu'il y avoit des papiers d'importance, ou de précieux effets; & M. Grandisson prit sur lui l'office de congédier madame Oldham. Il eut la dureté, lui qui ne valoit pas mieux qu'elle, de lui refuser jusqu'à la permission d'emporter ses habits. Les méchans, ma chère, sont ceux qui affectent le plus de sévérité pour la punition des autres. Madame Oldham pleura fort amèrement, & fit des plaintes de cette rigueur; mais loin d'exciter la pitié de M. Grandisson, elle fut renvoyée à l'arrivée du jeune chevalier, dont on lui fit craindre une justice encore plus sévère. Elle en appela aux deux sœurs, qui lui reprochèrent la vie qu'elle avoit menée contre ses propres lumières, & sur-tout l'abus qu'elle avoit fait de la confiance de leur pére, pour *lui inspirer*, à l'égard de ses enfans, une cruauté qui n'étoit pas dans son naturel. Des filles bien nées avoient raison, sans doute, de chercher des excuses pour la conduite de leur père; mais la malheureuse Oldham paya pour tout.

Je me laisse tellement entraîner par l'intérêt que je prends à cette histoire, qu'il ne m'est point encore arrivé de l'interrompre pour vous parler de l'agrément avec lequel nous vivons ici

Les deux sœurs apportent tous leurs soins à me faire trouver le tems trop court. Miss Emilie me paroît charmante par la douceur de son naturel, & par je ne sais quoi de simple & d'enfantin, qu'on ne croit pas devoir attendre de la grandeur de sa taille. Milord L..... est l'homme aimable & judicieux que je vous ai déjà représenté.

Mais il est vendredi matin, & point de sir Charles ! Cantorbery doit être une ville bien séduisante. Avez-vous jamais été à Cantorbery, ma chère?

C'est demain que miladi D..... doit faire sa visite à ma tante. Je compte que ma lettre est arrivée dans son tems. Mon impatience est assez vive..... mais pourquoi serois-je impatiente ? miladi D..... est la bonté même : j'espère qu'elle prendra bien mon refus, & sur-tout qu'elle n'en appellera point.

Il me reste une grande partie de l'histoire de cette famille à vous raconter. Pourquoi n'écriton pas aussi promptement qu'on parle? mais, chère Lucie, n'êtes-vous pas curieuse d'être un peu mieux informée de ce qui regarde cette jeune personne avec laquelle sir Thomas avoit commencé à traiter pour son fils? ah! ma chère, dans quelqu'état que cette négociation soit à

présent, il y a une jeune personne au monde, en faveur de laquelle les deux sœurs s'intéressent; c'est ce que j'ai découvert; & suivant les apparences, je ne serai pas long-tems sans savoir son nom, ou du moins si sir Charles a du goût pour elle. Adieu, très-chère Lucie. Vous aurez bientôt la suite de ma relation.

Fin du premier Volume.





